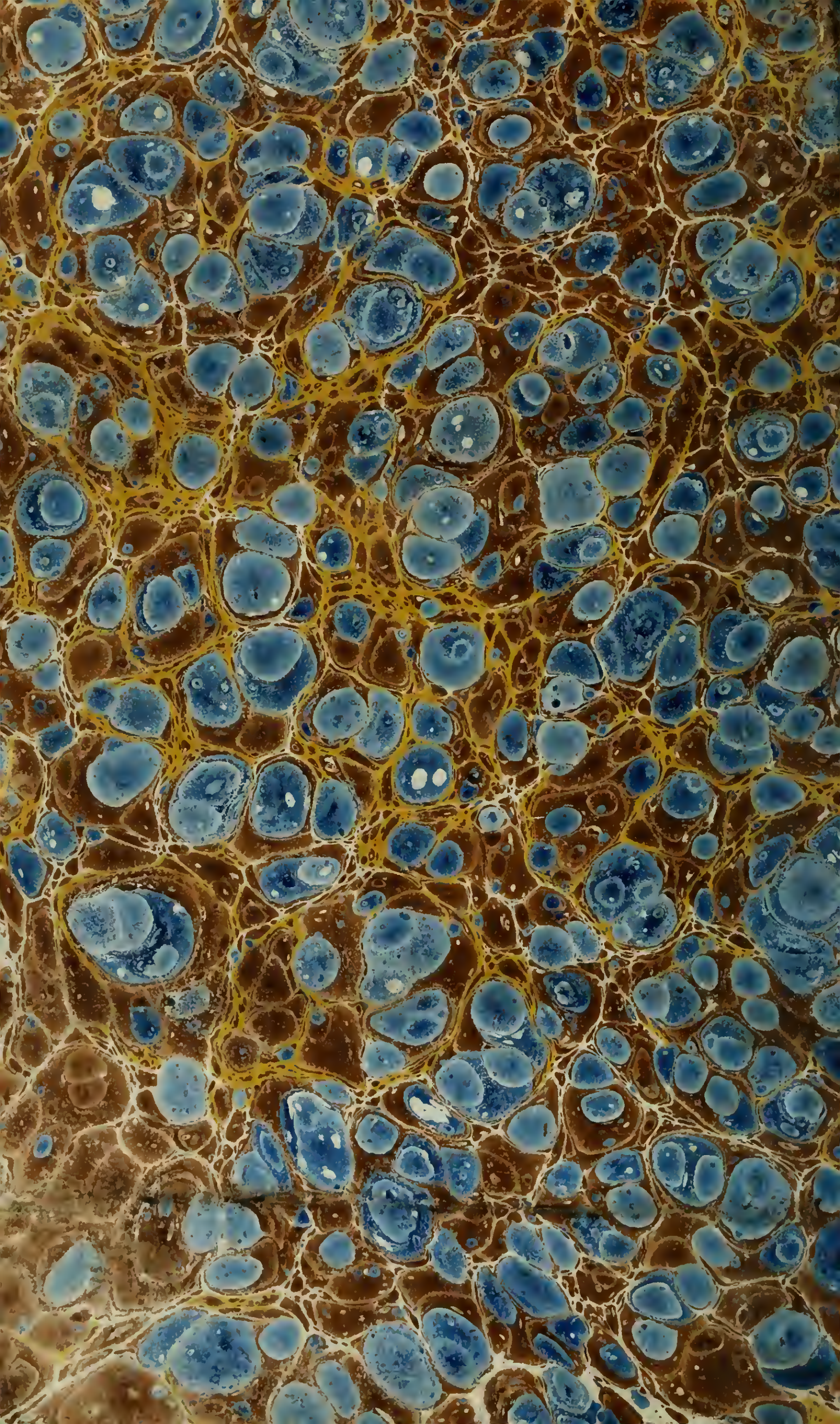
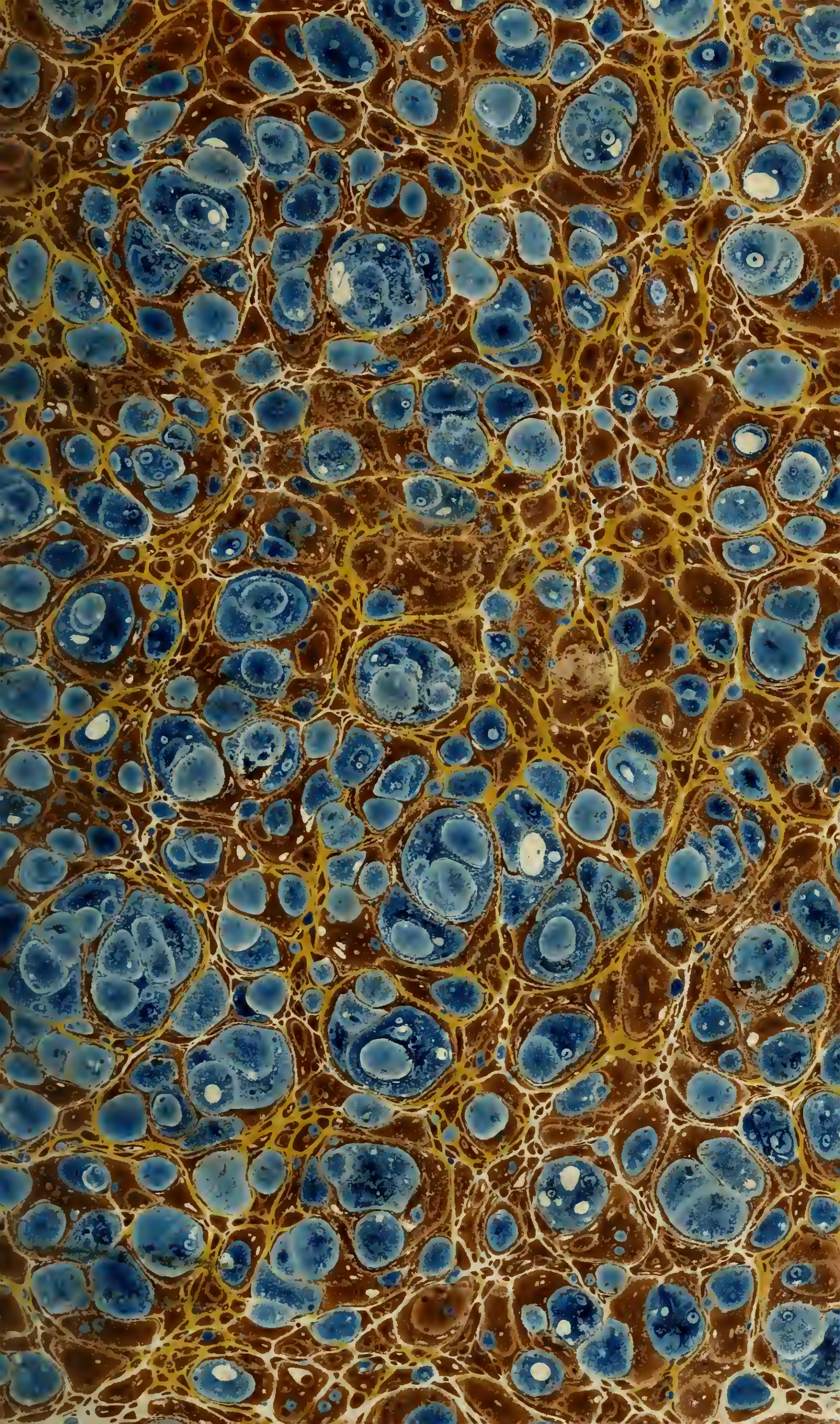






REVUE

BRITANNIQUE.

REVUE BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER, Directeur de la *Revue Britannique;* J. M. BERTON, avocat à la cour de cassation; PH. CHASLES; L. GALIBERT; LESOURD; AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

TROISIÈME SÉRIE.

Tome Dix-Septième.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
ET CHEZ Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, IMP.-LIB.,
RUE VIVIENNE, N° 2, AU COIN DE LA RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS,
Ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1835.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

SEPTEMBRE 1835.

REVUE BRITANNIQUE.



—

DE L'EXPLOITATION DES MINES DE HOUILLE

EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.

C'est à la richesse des bassins houillers de l'Angleterre que doit être attribué, en grande partie, le prodigieux développement qu'a pris notre puissance industrielle depuis un demi-siècle. Sans ce précieux combustible, point de manufactures, point de forges, point de hauts-fourneaux ; sans lui, toutes ces ingénieuses machines, qui centuplent nos forces productives, qui abrègent les distances par la vitesse, qui triomphent des vagues de l'Océan, ou qui dans nos ateliers se montrent les rivales de l'homme, cesseraient de fonctionner. Sans l'abondance de nos mines de houille, tous ces chefs-d'œuvre de Watts, d'Arkwright, de Stevenson, qui nous ont placés si haut parmi les nations commerciales et industrielles, resteraient sans vie, privés de force et de mou-

vement, et ne seraient plus que des objets de pure curiosité. Chose remarquable, l'industrie anglaise n'a commencé à acquérir de l'importance que lorsqu'une législation vraiment libérale a affranchi les propriétaires des mines et les mineurs eux-mêmes des nombreuses entraves qui gênaient leur essor, et que le système d'exploitation des houilles a été conçu sur une vaste échelle. Aujourd'hui même, les plus grands foyers d'industrie se sont concentrés dans les bassins houillers, parce que c'est là en effet que se trouve le principe de leur existence. Il suffit de nommer : Manchester, Liverpool, Glasgow, Bolton, Leeds, Halifax, Newcastle, Birmingham, Sheffields, etc., pour rappeler la part immense que prennent ces villes dans le mouvement commercial et industriel de la Grande-Bretagne.

La houille est le combustible dont les usages sont devenus les plus nombreux, non seulement à cause de l'économie de son prix, mais à cause des propriétés qu'elle possède et des résultats qu'elle procure. On l'applique au chauffage des machines à vapeur, des fonderies à réverbère, des chaudières à évaporation dans les salines, les sucreries, les savonneries, ainsi qu'à tous les besoins généraux des ateliers et de l'économie domestique; elle sert à la fabrication du noir de fumée, du gaz hydrogène carboné pour l'éclairage, et enfin, convertie en coke, on l'emploie à la fonte des métaux et même à la fabrication du fer. Chaque année, dix-huit millions de tonneaux de houille sont absorbés par ces divers emplois : consommation immense qui tend à s'accroître sans cesse, et qui naguère fit naître de vives alarmes pour l'avenir de notre prospérité. On craignait que les sources de cette richesse ne vinssent à tarir, et que les destinées de l'Angleterre ne se trouvassent par là compromises. La chose était grave,

et méritait d'être examinée. Des explorations consciencieuses furent pratiquées sur divers points, et leur résultat a pleinement rassuré les esprits. Dans les bassins de Durham et de Northumberland, pour ne parler que des points principaux, on a reconnu que les lits de houille non exploités occupaient une superficie de 732 milles carrés, et qu'ils pouvaient fournir dix milliards de tonneaux, c'est-à-dire subvenir à eux seuls à la consommation pendant 550 années. Les couches de houille du Pays de Galles sont plus riches encore; elles occupent une surface de 1,200 milles carrés, et chaque mille carré, d'après la profondeur moyenne, a été estimé devoir fournir 36,000,000 de tonneaux au minimum, soit quarante-cinq milliards pour la totalité. Ainsi ces trois dépôts, alors même que les autres mines de la Grande-Bretagne ne fourniraient aucun produit, pourraient alimenter nos usines pendant près de trois mille ans.

Après de tels résultats, toute espèce de crainte devenait chimérique; aussi les travaux ont été repris avec ardeur et confiance. Les droits à l'exportation ont été abaissés; les mines anciennes et nouvelles ont rivalisé d'activité; les produits sont devenus plus abondans et moins chers, et l'Angleterre, profitant de l'insouciance de la plupart des nations civilisées, expédie aujourd'hui ses houilles, comme ses produits manufacturés, sur tous les points du globe. Une activité inconnue règne dans ces immenses ateliers; la nuit et le jour, les pompes, les hommes, les chevaux, sont en mouvement; on dirait que le tems va manquer à ces infatigables travailleurs. C'est vraiment un tableau magnifique à voir, car on ne trouve nulle part, ni un déploiement aussi considérable de forces, ni tant de variété dans les travaux, ni tant d'ensemble dans le concours des diverses parties.

Ce qui frappe au premier abord, ce sont les nuages épais de fumée qui entourent de toutes parts le visiteur, qui le fatiguent, l'obsèdent, le suffoquent, et qui le tiennent constamment plongé dans une atmosphère lourde et sombre. La vapeur du charbon de terre dépose au loin sur tous les objets une teinte noirâtre, et cette livrée mélancolique, jointe au roulement continuel des wagons, occasione un trouble involontaire dans l'esprit de celui qui pour la première fois est témoin de cet étrange spectacle. Mais bientôt les yeux percent à travers ce chaos, et la surprise fait alors place à l'admiration. De toutes parts s'élèvent de vastes constructions dominées de distance en distance par des édifices plus vastes encore, dans lesquels fonctionne la machine puissante qui donne la vie à ces ateliers. Des leviers gigantesques tour-à-tour s'élèvent et s'abaissent ; puis les navires, les chevaux, les wagons, les mineurs, noirs comme le charbon qu'ils exploitent, s'agitent, se pressent, disparaissent pour se montrer encore. C'est un *va et vient* continuel.

Mais approchons de plus près. La physionomie de ces hommes, qui vivent en quelque sorte isolés du reste du monde, offre des traits caractéristiques très-prononcés, et qui méritent d'être étudiés. Ils ont les pommettes saillantes, la partie moyenne de la face très-large, le menton allongé et formant un angle aigu. En général, tous les mineurs ont le teint hâve et maladif; leur voix est rauque, et la respiration haletante, leurs paupières sont ordinairement gonflées, l'orbe de l'œil est peu développé, et la lumière du jour semble leur faire mal. Ceux qui travaillent dans les mines, dont la hauteur permet à l'homme d'exercer ses forces musculaires dans toute leur étendue, ont la taille droite ; mais ceux qui exploitent des veines moins épaisses ont l'épine dorsale un peu courbée et les jambes

arquées. N'importe, ce ne sont pas là des obstacles : le désir et le besoin d'acquérir font oublier toutes les peines, toutes les privations. L'homme ne voit que le but, il s'occupe peu des milieux qu'il a à traverser pour y parvenir. A peine prend-il quelques précautions pour combattre les dangers qui le menacent. Le costume de travail des mineurs se compose d'une sorte de blouse courte et d'un pantalon en grosse flanelle, retenu par une ceinture en cuir, à laquelle est suspendue la lampe de sûreté. Le dimanche seulement ils étalent un luxe magnifique : habits de velours rehaussés par une multitude de boutons de métal, cravates de soie de couleur éclatante, souliers fins, linge blanc; ainsi se produisent ce jour-là sur la place publique, dans les cabarets et à l'église, les mineurs fashionables de Newcastle et de Sunderland (1).

Dans le voisinage de chaque houillère un peu importante se trouve ordinairement un village, exclusivement habité par les mineurs et les personnes employées dans l'établissement. Chaque maison se compose d'une chambre et d'un arrière-cabinet, avec une autre pièce au-dessus où l'on monte par une échelle. Deux cents maisons rangées à intervalles inégaux des deux côtés du chemin forment ce village. Devant chaque porte s'élèvent des monceaux de cendres sur lesquels des enfans bien portans et déguenillés se roulent toute la journée; on les prendrait pour de petits négrillons, tant leur face est noire et reluisante, tant la vapeur du charbon a pénétré dans leurs pores. Dès qu'une houillère nouvelle s'ouvre, l'inévitable village ne tarde pas à surgir, et en moins de six

(1) Voyez dans la 27e livraison de la REVUE BRITANNIQUE (mars 1835) le rapport de M. Gregory sur les maladies spéciales des mineurs, et dans la 26e (février 1835), le curieux article sur l'exploitation des mines de cuivre de Cornouailles.

semaines, un lieu désert et sauvage offre l'aspect de la vie et de l'activité. On peut citer sous ce rapport le village de South-Hetton. C'était, il n'y a pas plus de sept ans, un terrain vague à deux milles de toute habitation; il est maintenant couvert de maisons, et renferme une population de deux mille personnes, toutes occupées au travail des mines, à l'exception du boucher, de l'épicier et des cabaretiers qui s'y trouvent surtout en grand nombre.

Les mineurs s'engagent ordinairement pour un an, moyennant une somme fixe de 14 ou 15 shellings (17 fr. 50 c. à 18 fr. 75 c.) par semaine, qu'ils touchent employés ou non. Il n'est pas rare qu'ils restent sans rien faire pendant plusieurs semaines, à cause des inondations. Quelquefois aussi ils sont payés à la tâche, et alors leur salaire varie depuis 10 jusqu'à 40 shellings (12 f. 50 c. à 50 f.) par semaine. Ils travaillent de huit à dix heures par jour, et comme les travaux sont très-subdivisés, leur journée est exactement remplie. Toutes les capacités, toutes les constitutions, tous les âges, trouvent de l'emploi dans le travail des mines; les enfans eux-mêmes, dès l'âge de sept ans, servent à conduire les chevaux, à ouvrir et à fermer les trappes, etc.

La mise en rapport et l'exploitation d'une mine de houille demandent de grandes connaissances et une longue pratique. On a vu quelquefois dépenser en pure perte jusqu'à 50,000 liv. st. à la recherche d'une couche, insuccès qui doit presque toujours être attribué au défaut de connaissances du directeur des travaux. Le forage seul du puits coûte de 100 à 150,000 liv. st. Lorsque la couche est trouvée, on place à l'entrée une machine à vapeur pour vider l'eau qui s'amasserait en creusant, ainsi que les terres provenant de l'excavation. On tient note exacte des moindres incidens; on mesure scrupuleusement le vo-

lume d'eau qui est rencontré, ainsi que sa vitesse, et on a soin en même tems de boucher les interstices par lesquelles les infiltrations s'opèrent. A mesure qu'on creuse, on revêt les parois du puits d'une forte maçonnerie en briques. Ces travaux sont immenses. A South-Hetton, le puits a 1,080 pieds de profondeur. Les ouvriers sont continuellement exposés à être suffoqués par le dégagement des gaz délétères ou à être engloutis par les inondations et la chute des pierres. Le gaz inflammable surtout, si on le laissait accumuler, occasionerait de graves accidens. Pour prévenir ce danger, on a soin d'entretenir une ventilation convenable, au moyen de feux qui produisent un courant d'air. Le puits à houille le plus considérable qu'on connaisse en Angleterre a 360 *yards* de profondeur.

Pendant qu'on perce le puits, on construit les bâtimens ainsi que les appareils nécessaires pour exploiter la mine. On dresse autour de l'orifice une plate-forme nommée *banquette*, destinée à recevoir le charbon extrait. On dispose les machines à vapeur qui doivent épuiser les courans d'eau et monter les paniers; on construit des chemins à rainures pour conduire les produits de la mine au port ou à la rivière la plus proche, et des maisons pour loger les employés et les travailleurs. Lorsque tous ces préparatifs sont terminés sous la surveillance des ingénieurs, on fixe un jour pour monter le premier panier sur la banquette. Grande fête alors pour la communauté : le premier panier, orné de fleurs, couvert d'armoiries et d'inscriptions, s'élève lentement, et au sortir de la mine il est accueilli par les fanfares de la musique, par les cris de joie de toutes les familles, et l'entrepreneur contribue, par sa munificence, à prolonger l'admiration complaisante des spectateurs.

Autrefois l'épuisement se faisait à bras d'hommes ou

avec des chevaux; en 1680, on y substitua des machines hydrauliques; maintenant on se sert de machines à vapeur plus ou moins puissantes. Celle de South-Hetton est de la force de trois cents chevaux. Elle sert à puiser l'eau qui s'accumule dans le puits, et à la vider dans un réservoir qui alimente les chaudières. A côté de cette machine principale, il y en a deux autres, chacune de la force de quatre-vingt-dix chevaux, pour faire monter les paniers à charbon et descendre les ouvriers dans la mine. Cette double opération se fait au moyen d'un jeu de chaînes plates et sans fin qui se roulent et se déroulent sur des tambours. La chaîne destinée à élever la houille monte et descend avec une rapidité surprenante, et toujours entraînant avec elle des hommes, de la houille, des ustensiles ou des boisages.

Lorsqu'on est descendu à quelques centaines de pieds dans les profondeurs de la terre, on rencontre une excavation horizontale haute de huit pieds environ et large de quatorze. C'est une des routes de la mine, sombre profonde, humide; mais lorsque par hasard ces immenses cavernes viennent à s'illuminer par l'inflammation du *fire-dump* (*feu grisou*), elles offrent un coup-d'œil extraordinaire; c'est un sauve-qui-peut général, la cloche d'alarme sonne, et tous les ouvriers abandonnent leurs travaux en désordre. Heureux ceux qui peuvent échapper au danger (1). Les lampes de sûreté ne jettent qu'une clarté blafarde qui suffit à peine pour faire dis-

(1) Les explosions du *feu grisou* dans les mines de houille sont assez fréquentes et très-dangereuses, puisque d'après les registres des *coroners*, on a constaté de 1812 à 1834 la mort de 1,023 mineurs par suite de ce seul accident. Le gouvernement a ouvert un concours pour les perfectionnemens à apporter à la lampe de sûreté de Davy. MM. Upton et Robert paraissent avoir résolu le problème; leur nouveau sys-

tinguer les objets; cependant on aperçoit assez bien les mineurs travailler deux à deux. Ils font des excavations de douze pieds de chaque côté, en laissant entre elles une masse de pareille épaisseur afin de soutenir la voûte. Pour détacher le charbon, ils isolent une masse de onze pieds de long sur six de haut, dont ils sapent ensuite la base de manière à la détacher du sol à une hauteur de trois ou quatre pieds; mais, lorsqu'elle résiste, ils pratiquent un trou dans le bloc, y introduisent de la poudre, et y mettent le feu au moyen d'une traînée.

Le charbon étant ainsi détaché, on amène les paniers sur des trains à quatre roues. On conduit ensuite ces paniers chargés au bas du puits, où on les attache à la chaîne, et en trois minutes ils arrivent à la banquette. Là ils sont reçus par d'autres ouvriers qui s'assurent si la mesure est bien donnée, et enregistrent le nombre de paniers reçus. Le charbon, arrivé sur la banquette, subit une dernière opération, qui est le triage. Les morceaux sont classés par grosseurs, et reçoivent des noms différens, selon leur destination. On les charge ensuite dans les wagons, qui portent ordinairement 5,000 kilogrammes.

L'opération la plus importante pour un propriétaire de mines, c'est le transport de ses produits; aussi ne néglige-t-il rien pour le faire au meilleur marché possible; car, comme nous le verrons plus tard, cette dépense est quelquefois le quintuple des frais d'extraction. Dans ce but il fait construire une route, ordinairement une route

tème de lampe contient parfaitement la flamme, alors même qu'elle est exposée à un violent jet de gaz hydrogène carboné et d'air atmosphérique. On sait que la lampe de Davy cessait de contenir la flamme à la moindre oscillation, surtout lorsque le *feu grisou* commençait à se répandre.

à rainures, qui conduit au port ou à la rivière la plus voisine; et les houillères qui sont placées à une grande distance de la mer ou d'une rivière n'hésitent pas à payer jusqu'à 4 ou 500 liv. st. par an pour droit de passage sur des propriétés particulières, afin d'éviter les détours.

Le district des houillères du nord est coupé par trois rivières considérables : la Tyne, le Wear et la Tees. Nous ne nous occuperons ici que de la première, qui est la plus importante et la plus fréquentée. Elle est navigable pour des barques à trente milles de son embouchure. Ses rives sont couvertes de chemins de fer qui aboutissent à des houillères, et sur lesquels on voit défiler continuellement des trains de dix à trente wagons. Les moteurs qui dirigent ces trains varient suivant la nature du chemin qu'ils ont à parcourir et ses inclinaisons. Sur un chemin à peu près horizontal, ils sont entraînés avec une rapidité effrayante par une machine à vapeur. Si la route a une pente continue, le train chargé descend par son propre poids, et fait remonter en même tems le train déchargé. Lorsqu'il y a une côte à gravir, on remorque le train au moyen d'un mécanisme placé sur le point culminant; mais les petits établissemens, et ceux situés près de la côte, n'emploient que des chevaux.

A la terminaison du chemin de fer, et au-dessus de la rivière, on construit une plate-forme appelée *staith;* on y conduit les wagons chargés, et on les place sur une trappe qui se détache avec le wagon, et descend sur le navire placé au-dessous. Là, le fond du wagon se retire et laisse tomber la houille dans l'entrepont. Pour accélérer cette opération, on donne au wagon la forme d'une pyramide renversée, et l'intérieur est doublé en tôle lisse, afin de faciliter la chute du charbon. Deux contrepoids adaptés à la machine régularisent la descente du

wagon, et le font remonter lorsqu'il est vide. Ce mode de charger les navires, très-simple et très-ingénieux, n'est pas le seul employé; on se sert aussi d'une sorte de manche plus ou moins longue qui conduit de la trappe à la rivière. Dans quelques endroits, cette manche n'a pas moins de quarante pieds. Pour diminuer la force avec laquelle le charbon tomberait de cette hauteur, on place à la partie inférieure du conduit une seconde trappe qui amortit la chute, et laisse ensuite arriver le charbon dans le navire sans l'endommager.

Quelquefois l'un et l'autre des moyens que nous venons d'indiquer sont insuffisans. Il arrive souvent qu'il n'y a pas assez d'eau pour permettre aux navires de se placer sous le *staith*. D'autres fois aussi les propriétaires riverains ne veulent point accorder de passage sur leurs terres. Un obstacle plus grand encore est le pont bâti sur la Tyne, à Newcastle, qui empêche les vaisseaux charbonniers de remonter plus loin que la ville. Dans ce cas, les houillères placées au-dessus du pont sont obligée, indépendamment des chemins de fer et des *staiths*, d'employer un certain nombre de barques nommées *keels*, pour conduire le charbon aux navires. Rien de plus actif, de plus intelligent, que cette classe d'ouvriers appelés *keelmen*; ils travaillent de quinze à dix-huit heures par jour sans se ralentir, sans se plaindre, et les premiers, ils ont eu l'idée de former un fonds commun, au moyen duquel ils entretiennent un hospice connu sous le nom de *Keelmen's hospital*, où cinquante vieillards de l'un et de l'autre sexe trouvent une paisible retraite.

Tel est l'ensemble des principaux travaux qu'exige l'exploitation des mines de houille de la Grande-Bretagne, travaux qui occupent plus de 200,000 personnes, et qui

créent tous les ans de 9 à 10,000,000 livres ster. (220 à 250,000,000 fr.) de produits.

Les mines de houille les plus riches que possède l'Angleterre sont situées dans le nord ; elles occupent tout ou partie des comtés de Northumberland, de Durham, d'York, de Nottingham, de Derby, de Stafford, de Lancastre et de Cumberland. Les couches du comté d'York ont de deux à neuf pieds d'épaisseur ; celles plus au nord ne dépassent pas sept pieds, et il y en a une dans le comté de Stafford qui a dix *yards* d'épaisseur. Cette couche remarquable a sept milles de long sur quatre de large; mais on exploite aussi quelquefois des veines qui n'ont que douze à dix-huit pouces. Les mines d'Écosse fournissent de la houille d'excellente qualité. Elle ne dégage pas autant de calorique que la houille de Newcastle; mais elle ne colle pas comme cette dernière, et brûle avec un faible courant d'air en donnant une lumière très-vive. Les mines de houille de Newcastle fournissent le charbon de luxe, la plus grande partie de celui qui est consommé à Londres. L'île d'Anglesea, les comtés de Warwick, de Flint, de Shrop, et le Pays de Galles produisent aussi des quantités considérables de houille. Celle du Pays de Galles contient très-peu de parties volatiles, attaque insensiblement les chaudières, et passe facilement au travers de la grille; aussi est-elle très-recherchée pour les bateaux à vapeur. Nous n'insisterons pas ici sur les différentes qualités de houille; car leurs propriétés spéciales ne sont pas assez caractérististiques, et ne sont du reste bien connues que de ceux qui les emploient. On estime que les mines de la Grande-Bretagne actuellement exploitées fournissent *soixante-dix espèces* de houille. Newcastle à lui seul en envoie à Londres *quarante-cinq* qualités différentes.

On ignore à quelle époque remonte l'exploitation de nos mines de houille ; on prétend que les Romains, qui furent maîtres de la Grande-Bretagne pendant quatre siècles, ne connurent point le charbon de terre, ou que du moins ils en ignorèrent l'utilité. Cette opinion est fondée sur ce qu'il n'y a point en latin de mot pour désigner ce que nous apppelons aujourd'hui houille ou charbon de terre, bien que le terme générique de charbon soit rendu par celui de *carbo*. Quoi qu'il en soit, les Saxons connurent très-bien l'usage de la houille ; mais ils en consommèrent peu, car ils devaient trouver plus simple et moins dispendieux de brûler le bois des vastes forêts dont le pays était couvert. Il est probable que ce combustible était connu à la même époque de quelques autres nations du nord ; car on trouve chez elles des expressions qui ont une grande analogie avec la nôtre. Le mot français *houille* ressemble beaucoup au mot saxon *hulla*. Les Allemands l'appellent *steinkohlen*, les Hollandais *steenkoolen*, les Danois *steenkull*, et les Suédois *stenkol*.

Dans les deux premiers siècles qui suivirent la conquête, le charbon de terre commença à devenir un article de commerce. En 1239, Henri III accorda une charte aux extracteurs. Quarante ans après, Newcastle se plaçait au premier rang dans ce genre d'exploitation ; et il faut observer ici que cette ville ne doit son origine qu'au commerce du charbon de terre. En 1078, le fils de Guillaume-le-Conquérant, dans un voyage qu'il fit dans le nord de l'Angleterre, visita un puits à charbon qu'on venait d'ouvrir à Monkcester. Le lieu lui plut ; il y fit bâtir un château qui bientôt fut entouré de maisons ; Monkcester est aujourd'hui l'opulente ville de Newcastle sur Tyne. Depuis trente ans la population de Newcastle a doublé, et

chaque jour cette ville s'enrichit par le concours des vaisseaux qui y viennent de toutes les parties du monde, et qui y font un commerce d'échange très-actif.

En 1306, les magistrats de Londres défendirent l'usage du charbon de terre ; on prétendait qu'il corrompait l'air. Mais on se convainquit bientôt sans doute que cette opinion était mal fondée, ou bien le bas prix du combustible prohibé fit fermer les yeux sur le prétendu danger ; toujours est-il que la prohibition fut de courte durée. En 1325, on commença à exporter du charbon en France. En 1379, on établit les premiers droits sur celui qui se consommait dans l'intérieur du royaume ; mais à cette époque on n'employait guère que le produit des houillères situées sur le littoral, et la houille n'était connue en Angleterre que sous le nom de charbon de mer (*sea-coal*). Le midi de l'Europe n'en soupçonnait pas l'usage, car le pape Pie II, dans un voyage qu'il fit en Angleterre avant son exaltation, au commencement du quinzième siècle, consigna dans ses observations que les pauvres de ce pays recevaient en aumône des espèces de *pierres* qu'ils brûlaient en guise de bois. La première mine qui ait été exploitée en Écosse fait l'objet d'une charte accordée en 1291 aux moines de Donfermline. Les grands bénéfices que retiraient ces pieux cénobites de leur exploitation engagèrent plusieurs seigneurs à suivre leur exemple, et à exploiter, au moyen de leurs serfs, les terrains houillers qui se trouvaient dans leurs domaines. Chose remarquable, les ouvriers des mines de houille d'Écosse ont toujours été esclaves, eux et leurs familles, transmissibles avec la propriété de la mine, jusqu'en 1775, année pendant laquelle George III rendit un décret spécial pour les affranchir ; et ce qui ne paraîtra pas

moins extraordinaire, c'est que quinze ans plus tard, en 1790, trois ouvriers seulement avaient rempli la condition qui leur avait été imposée pour jouir de la liberté, celle de former un apprenti. On les affranchit alors, en les dispensant de toute formalité.

Depuis le commencement de ce siècle, le fisc a porté plus d'une fois ses regards avides sur l'état florissant de nos mines. A l'avénement de Guillaume III, un droit de 30 p. % avait été imposé sur la houille, et ce droit s'est accru depuis de tous ceux que le génie inventif de nos ministres est parvenu à créer : taxes de guerre, taxes à l'entrée des villes, taxes à la sortie du royaume, taxes toujours excessives, toujours impolitiques, et dont le résultat final était d'arrêter l'essor de cette belle industrie. Depuis 1831 seulement, une administration éclairée et amie du pays a fait justice de toute cette législation fiscale, a aboli une partie de ces droits, et a réduit les autres à un taux modéré. Voici quels ont été les résultats de cette sage mesure.

En 1829, la quantité de houille exportée n'était que de 369,747 tonneaux; en 1833, elle s'est élevée à 834,448 tonneaux. Dans ces exportations, la Hollande prend la plus grande part. En 1833, elle a importé 142,380 tonneaux, le Danemarck, 74,445; l'Allemagne, 69,896; la France, 45,518; les Etats-Unis, 28,512; la Prusse, 24,68; le Portugal, 13,532, et l'Italie, 10,000. En 1829, les colonies et les autres possessions anglaises ont consommé 128,893 tonneaux; en 1833, elles en ont consommé 172,535, savoir : les iles de Guernesey, de Jersey, d'Alderney et de Man, 53,866, les établissemens de l'Amérique du nord, 55,313; les Indes anglaises, 46,442; Gibraltar, 9,914, et Malte, 7000.

La consommation actuelle de la houille en Angleterre (1834-1835) se répartit de la manière suivante :

Consommation intérieure	13,500,000	tonneaux.
Exportation à l'étranger	800,000	
Idem à l'Irlande	1,900,000	
Consommation des mines	3,000,000	
Total	19,200,000	

quantité qui représente au point de départ une valeur de 10,000,000 liv. st., et qui s'accroît ensuite d'un tiers et d'un quart par les frais de transport et de commissionnaires suivant les lieux où la consommation s'opère.

L'exploitation des mines de houille de la Grande-Bretagne a non seulement créé une industrie importante, mais encore elle a exercé la plus heureuse influence sur toutes les sources de la richesse nationale, et a surtout imprimé au commerce du cabotage une prodigieuse activité. Le port de Newcastle occupe à lui seul 10,000 matelots au moins. En 1799, le nombre des vaisseaux charbonniers entrés dans la Tamise était de 3,279 ; en 1818, de 5,139, et en 1833, de 7,077. Les deux ports de Newcastle et de Sunderland possèdent maintenant une marine représentant un tonnage de 310,000 tonneaux, chiffre qui excède d'un cinquième le tonnage de la marine marchande de la Grande-Bretagne tout entière au commencement du dix-huitième siècle.

Londres est sans contredit l'un des principaux débouchés pour les produits de nos houillères ; 4,000 bateliers y sont tous les jours employés au déchargement des navires qui y arrivent. L'approvisionnement de cette ville, en 1834, a exigé 2,015,000 tonneaux, qui ont été fournis dans les proportions suivantes ; par Newcastle, 1,062,000

tonneaux ; par Sunderland, 668,000 ; par Stockton, 171,000 ; par Blythe et Seaton, 49,000 ; par l'Écosse, 15,000 ; par le Pays de Galles, 32,000 ; par York, 16,000, et par les autres mines de l'intérieur, 4,000. Ainsi la consommation de Londres égale à peu de chose près la consommation totale de la France, qui est de 24,000,000 de quintaux métriques (2,400,000 tonneaux). L'éclairage de cette métropole absorbe à lui seul 300,000 tonneaux, qui fournissent deux millions de pieds cubes de gaz. Une bourse au charbon (*coal-exchange*) a été établie à Londres, et pour rendre les rapports plus faciles entre les acheteurs et les vendeurs, des facteurs (*coal-takers*) sont préposés à la vente. Ils garantissent les qualités et se chargent du transport.

Les bassins houillers de la Tyne et du Wear emploient 21,000 mineurs ou ouvriers, 2,000 *keelmen*, 15,000 matelots, et sur divers points, 7,500 agens, facteurs ou déchargeurs ; en tout, 45,500 personnes. Mais ces mines ne fournissent qu'un sixième de la production totale et emploient cependant 21,000 mineurs ; ainsi les autres houillères du royaume réunies doivent nécessairement employer dans le seul travail intérieur des mines 120,000 hommes. La marine de la Tyne et du Wear emploie 15,000 matelots, agens ou facteurs pour le transport de 2,000,000 de tonneaux. La quantité transportée par mer, en 1833, ayant été de 6,000,000 de tonneaux, on peut donc évaluer le nombre des matelots employés au transport de la houille à 30,000.

Londres consomme un neuvième du produit des mines de la Grande-Bretagne. Comme dans cette métropole le nombre d'individus occupés dans le commerce du charbon de terre est de 7,500, celui pour toute l'Angleterre doit être de 45,000. Les bateliers sur la Tyne et le Wear

sont au nombre de 2,000 ; pour le royaume tout entier, il ne peut y en avoir moins de 10,000. Ainsi, le chiffre de la population qui trouve son existence dans l'exploitation des houillères doit être porté à 200,000 au moins.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur la situation et l'importance de l'exploitation des houilles en France, industrie qui tend chaque jour à s'accroître. Ce tableau ne sera ni moins intéressant ni moins curieux pour nous, car il nous fera connaître quelle a été durant ces dernières années les progrès industriels de cette puissance qui marche notre rivale sous tant de rapports.

L'exploitation des mines de houille en France ne paraît pas devoir remonter au-delà du seizième siècle, quoiqu'en 1187 elle fût déjà en usage en Belgique. En 1347, l'exploitation dans ce pays y était même si considérable que les houilleurs composaient une très-grande partie de l'armée liégeoise. Quoi qu'il en soit, ce n'est que dans les premières années du dix-septième siècle que le gouvernement de la France commença à s'occuper de ses mines de houille. Henri IV et Louis XIV firent, à cet égard, un vain appel aux propriétaires du sol, en leur abandonnant les gîtes houillers que leurs terrains pouvaient recéler, et en leur faisant remise entière du droit régalien, c'est-à-dire du dixième, que, de tems immémorial, la couronne percevait sur le produit des mines.

Les édits de 1601, 1604 et 1698, qui témoignent des louables intentions de ces deux princes, restèrent sans effets, ou plutôt n'en eurent que de désastreux, parce qu'ils livrèrent les mines de houille à de mesquines entreprises, et qu'ils en subordonnèrent l'aménagement aux divisions territoriales. Système déplorable qui, en 1789, ne donnait pour résultat qu'une production de 2,900 tonneaux !

« La loi du 21 avril 1810 est le véritable point de départ du développement de l'exploitation des mines en France, et particulièrement des mines de houille. C'est depuis cette époque seulement, disent les rédacteurs de l'enquête de 1832, que la propriété souterraine devint distincte de la propriété superficielle, qu'elle eut ses conditions propres, son régime particulier, qu'elle reçut enfin les garanties de durée et d'inviolabilité qui pouvaient déterminer les capitalistes à la prendre pour base de leurs spéculations. »

« L'influence de cet agent, ajoute encore un auteur national fort judicieux (1), n'avait pas échappé au coup-d'œil de Napoléon. La houille manquait à la majeure partie de la France, et surtout au vaste bassin de la Seine; les mines de la Loire, d'Auvergne et du Nivernais, suffisaient à peine au besoin du Rhône, de la Loire et de l'Est, et ne pouvaient verser à Paris qu'un faible excédant de leurs produits. La nature avait, au contraire, prodigué ce combustible sur les bords de l'Escaut et de la Hayne. Il y était, pour ainsi dire, surabondant. Le canal de Saint-Quentin vint ensuite unir l'Escaut à l'Oise et à la Seine, et dès ce moment une ère nouvelle s'ouvrit pour ces exploitations. Ce bienfait cependant ne fut qu'imparfait : la pensée avait été haute; elle fut viciée dans l'application. Comme si on eût craint d'avoir trop fait pour le travail, en lui fournissant de nouveaux moyens d'activité, on condamna l'industrie à payer presque immédiatement le prix des avantages qu'on lui avait offerts. On imposa sur la houille des péages élevés, qu'un système vicieux de perception vint aggraver encore. Les villes, et même les villes manufacturières, l'assimilèrent aux objets de consommation impro-

(1) M. Pichault de la Martinière, dans son Mémoire sur la nécessité de modifier les lois sur les houilles.

ductive, et la frappèrent de droits qui, dans certains lieux, furent portés à près de 100 p. °/₀ de la valeur primitive. Malgré ces entraves, le fabricant sut promptement apprécier l'efficacité de cette nouvelle force; la consommation s'accrut, et avec elle la prospérité commerciale. Les établissemens houillers du Midi et du Nord, que la diversité de leurs produits doit rendre émules et non rivaux, répondant à des besoins différens, concouraient librement, ensemble et sans se nuire, à cette impulsion naissante. Anzin, à cette époque, vendait annuellement 1,800,000 hectolitres, et rapportait à ses propriétaires 1,600,000 francs net. Blanzy, Brassac, Saint-Étienne et Decize, moins florissans, étaient cependant en pleine activité, car leurs produits réunis s'élevaient déjà à 4,000,000 d'hectolitres.

» Mais vint 1814; la guerre nous enleva les trois quarts du bassin houiller de Mons; le canton de Dour resta seul français. Alors une double ligne de douanes s'interposa entre la partie enlevée et la partie conservée; celle-ci était dans l'impuissance bien constatée de subvenir aux exigences croissantes de la consommation. Le roi des Pays-Bas le comprit, et frappa aussitôt la houille belge d'un droit à la sortie, et imposa même aux bateliers français un péage exorbitant. Ces taxes s'élevaient à 10 p. °/₀ de la valeur. De son côté, la France, au lieu d'encourager l'arrivée des forces qui lui manquaient, ajouta aux taxes hollandaises de sortie une taxe d'entrée de 10 p. °/₀ pour encourager ses propres exploitations.

» Bientôt suivirent les désastres de 1815, la Hollande exigea de nous le sacrifice du canton de Dour, s'attribua ainsi la totalité du vaste bassin houiller de la Hayne, et ne nous laissa que celui des rives de l'Escaut ou d'Anzin. Dans cette circonstance, le roi des Pays-Bas poursuivit encore son premier système, et les taxes hollandaises at-

teignirent une plus forte masse de houilles destinées à la France ; ce fut donc un surcroît de charges pour l'industrie française, et une nouvelle chance d'infériorité vis-à-vis de l'étranger. Le gouvernement d'alors, chose inconcevable ! saisit cette occasion pour élever le droit d'entrée de 10 à 33 p. °/₀ de la valeur. On pourrait à peine croire à de tels faits s'ils s'étaient passés il y a quelques siècles, et cependant c'est de nos jours, c'est sous nos yeux qu'ils ont eu lieu, et l'industrie en ce moment même supporte encore en partie le fardeau de ces étranges dispositions. »

On le voit, aucun encouragement n'a manqué depuis quinze ans à l'exploitation des mines de houille en France : primes, exemptions, droits protecteurs, ouvertures de nouveaux canaux, dont le péage n'était que nominal, sacrifices de toute espèce, le gouvernement et la nation se les ont imposés en pure perte. Sans doute, les procédés d'extraction ont été améliorés, l'administration des usines est devenue plus intelligente et plus efficace ; mais en définitive, l'exploitation des mines de houille est loin d'avoir suivi la marche ascendante des industries qui réclament son concours : en d'autres termes, la production a toujours été au-dessous des besoins de la consommation. Voici quel a été l'accroissement de la production et de la consommation en France de 1819 à 1830, et l'abaissement successif du prix de revient.

Années.	Production.	Prix des 100 kilog.		Consommat.
	Quint. m.	Fr.	Cent.	Quint. m.
1819	8,263,457	1	082	10,403,332
1821	9,726,096	1	073	12,230,812
1823	10,245,151	1	053	13,497,984
1825	12,783,270	1	012	17,842,059
1827	14,740,609	1	025	20,128,081
1829	14,927,578	0	978	20,401,148
1830	15,965,703	0	975	22,273,862

En 1833, la production de la houille en France s'est élevée à 16,000,000 de quintaux métriques, un peu moins du dixième de la Grande-Bretagne, et la consommation générale peut bien être portée à 24 ou 25,000,000 de quintaux (1); c'est donc 8 à 9,000,000 de quintaux que la France a dû demander à l'étranger, et par conséquent une contribution de 3 à 4,000,000 fr. qu'elle s'est imposée, grâce aux droits établis. Ce n'est pas tout; si le charbon eût été produit en quantité suffisante, et qu'il eût pu arriver facilement et économiquement sur tous les lieux où sa présence était nécessaire, la demande eût été sans contredit bien plus considérable. Ainsi, pour ne parler que d'une seule grande consommation : le traitement du fer; nous voyons, d'après le rapport de la Direction générale des Mines, que la France, en 1833, a produit ou traité 3,700,000 quintaux métriques de fer; mais 2,700,000 (plus des deux tiers) ont été traités avec le charbon de bois, et le reste seulement avec de la houille. D'après la différence qui existe entre le prix et les résultats de la houille comparés aux prix et aux résultats du charbon de bois, il est bien évident que si la France eût pu subvenir à tous ses besoins avec de la houille, elle aurait réduit de moitié la dépense qu'elle a faite en combustible; dépense considérable, qui, pour le charbon de bois seulement, s'élève à 30,000,000 de francs. Nous ne voulons pas dire par là que tout le fer traité en France pourra l'être par la houille; les immenses forêts de la Champagne fourniront toujours à cette province du charbon de bois en abondance et peut-être à

(1) Les dix départemens compris dans le bassins de l'Escaut, de la Somme et de la Besse, consomment à peu près la moitié de cette production; et Paris, qui, en 1817, ne consommait que 400,000 quintaux, en demande aujourd'hui 1,400,000, auxquels il faut ajouter près de 2,000,000 d'hectolitres de charbon de bois.

meilleur marché que la houille; mais sur d'autres points l'emploi de ce dernier combustible produirait les meilleurs résultats.

Par le plus inconcevable aveuglement, les ministres de la restauration ont cru, comme Colbert, qu'il dépendait du gouvernement de rendre un pays agricole ou manufacturier, qu'il pouvait à son gré le pétrir et le transformer; ils ont pensé qu'il suffisait de dire à telle contrée : vous tisserez de la soie; à telle autre : vous produirez des étoffes de coton; à celle-ci : vous vous occuperez de métallurgie, pour qu'aussitôt les ateliers, les forges, les filatures couvrissent le sol de la France; comme si tous ces établissemens, résultats laborieux de plusieurs générations, pouvaient être improvisés. Malheureusement, pour seconder de si beaux projets, sont venus aussitôt en aide les prohibitions, les taxes, les tarifs, et cette myriade de moyens protecteurs, si bien imaginés pour arrêter l'essor des industries naissantes, pour étouffer toute espèce d'émulation. L'industrie de la France a marché lentement dans sa force et sa conscience, ainsi que le comportaient l'esprit national et la situation du pays. Il en a été de même de l'exploitation des houilles; les droits et les tarifs ont seuls été imposés en pure perte pour la masse de la nation; et après quinze ans d'encouragement, le prix de revient des houilles françaises est encore bien au-dessus de celui des houilles anglaises. La moyenne générale du prix de revient du tonneau de la houille en Angleterre ne dépasse pas 2 shellings 5 d. (3 fr. 02 c.), tandis qu'à Anzin et à Rive de Gier, d'après nos propres observations, il est de 5 shellings 3 d. (7 fr. 51 c.); à Aubain, au Creuzot et à Blanzy, de 4 shellings (5 francs); à Saint-Etienne seulement (au *Treuil*), nous l'avons trouvé à 2 shellings 10 d. (3 fr. 52 c.)

Les mines de charbon sont nombreuses en France; elles sont même riches, et fournissent en général des produits de bonne qualité. En 1834, on en comptait près de 200 en pleine activité, desservies par 14,125 ouvriers et 190 machines à vapeur représentant la force de 4,193 chevaux. Ces mines sont situées dans trente-deux départemens; mais jusqu'ici leur exploitation n'a acquis une grande importance que dans les départemens de la Loire, du Nord, de Saône-et-Loire et de l'Aveyron, qui fournissent les 4/5mes de la production totale. Si le gouvernement français, au lieu d'avoir ses regards sans cesse fixés sur la frontière, se fût un peu plus occupé des moyens de développer à l'intérieur l'exploitation des houilles, en rendant leurs abords plus faciles, en faisant connaître aux propriétaires les meilleurs procédés usités à l'étranger, et surtout s'il eût converti en routes et en canaux les sommes qui se dépensaient si inutilement sur les lignes des douanes, certes les mines de houille de la France produiraient aujourd'hui d'autres résultats; car ce qui leur manque avant tout, ce sont les moyens faciles de transporter leurs produits. Examinez leur situation, et vous les trouverez toutes dans l'intérieur des terres, éloignées en général des lieux de consommation, et ne pouvant y parvenir que par une voie indirecte, car le système de la canalisation de la France est si imparfait que la plupart des canaux n'aboutissent qu'à des impasses. Les mines de la Grande-Bretagne, au contraire, sont situées au centre des grands foyers d'industrie, ou à l'embouchure des fleuves, ou à peu de distance des côtes; et quant à celles qui sont dans l'intérieur, notre admirable système de canalisation fait toujours arriver leurs produits d'une manière sûre et directe dans les lieux de consommation. Enfin grâce à la

configuration des côtes de l'Angleterre, les villes situées à une grande distance des houillères reçoivent leur charbon à meilleur marché que si elles le prenaient dans le voisinage par la voie de terre. En France, c'est tout le contraire. Marseille, qui est à 90 lieues environ de Rive de Gier, est plus facilement approvisionnée et à meilleur prix par les mines de Newcastle et du Pays de Galles que par celles du Forez (1); Bordeaux, qui

(1) Note du Tr. Les côtes françaises de la Méditerranée reçoivent aujourd'hui les houilles du Forez par le Rhône, et en très-petite quantité d'Angleterre. Sans les droits, les houilles anglaises auraient l'avantage, ainsi que nous allons le démontrer. Les charbons dits *gros*, de Saint-Étienne, valent 15 fr. le tonneau sur la mine, et ceux du Pays de Galles, environ la moitié. Le fret des côtes du Pays de Galles à Marseille est de 26 fr. Les frais de transport de Saint-Étienne à Marseille sont de 23 fr. Ainsi, le charbon du Pays de Galles revient à Marseille à 33 fr. 50 c., tandis que celui de Rive de Gier revient à 38 fr. On voit que l'avantage est bien évidemment du côté des Anglais. D'après les marchés les plus récens, la marine royale paie les 100 kil. charbon de Rive de Gier, rendus à Toulon, 4 fr. 16 c., qui reviennent à 4 f. 04 c., déduction faite des 3 p. % des Invalides. A Alger, les 100 kil. de charbon anglais sont payés, d'après les marchés en vigueur, 3 fr. 68 c. ou 3 fr. 60 c., en déduisant les 3 p. % des Invalides, et supportent en outre un droit de 15 c. par 1000 kil. Enfin la dernière adjudication pour le service des paquebots de Marseille à Constantinople a prouvé toute notre infériorité à cet égard. Le plus bas prix moyens des producteurs de houille française a été de 42 fr. le tonneau (1000 kil.), tandis que les Anglais ont pu soumissionner à 36 fr. 70 c.

Maintenant que l'ordonnance du 10 octobre vient de réduire les droits sur l'entrée des houilles étrangères de 10 fr. à 3 fr. par 1,000 kil., les charbons de Rive de Gier ne pourront plus supporter la concurrence des Anglais sur les bords de la Méditerranée. Fort heureusement la prochaine exploitation des bassins de houille du Gard et de l'Hérault fera changer cet état de choses. Alais expédiera ses houilles par le chemin de fer qui va s'exécuter, et qui aura vingt-une lieues de développement jusqu'au port de Beaucaire. Les pro-

n'est qu'à 85 ou 90 lieues des mines d'Aubain et de Carmeau, demande tous les ans de 36 à 40,000 ton-

priétaires de la plus grande partie des mines de ce bassin, adoptant le système de l'Angleterre, ont mis leurs intérêts en commun et se sont même réunis pour exécuterle chemin de fer. On peut compter que par cette combinaison les houilles d'Alais arriveront sur les bords de la Méditerranée, avec 10 fr. de frais par 1000 kil. Quels que soient les bénéfices que se réservent les propriétaires des houilles et du chemin de fer, on voit qu'il leur sera facile de lutter avec les Anglais alors même que les droits auront été supprimés. D'autres considérations assurent encore le succès de cette lutte. Les houilles du Forez, les seules qui puissent arriver à Marseille, sont excellentes pour la forge, mais fort peu propres au chauffage des chaudières. Ces houilles grasses se frittent, encrassent les grilles qu'elles détruisent rapidement ainsi que les chaudières. Les qualités analogues aux *llangenec*, *walsen*, *llanelly*, *graigola. bryndewy*, du Pays de Galles, manquent entièrement dans le bassin du Forez. Dans le bassin d'Alais, au contraire, ces charbons, formés par plusieurs couches très-développées, présentent toutes les propriétés qui ont fait la réputation de ceux que nous venons de citer, savoir : la rapidité et l'énergie de la combustion et l'absence presque complète de fumée. Ces charbons, en général peu bitumineux, passent facilement à travers les grilles, lors qu'ils sont consumés, et altèrent fort peu les grilles et les chaudières.

Les houilles du Forez sont divisées en deux bassins principaux, celui de Rive de Gier et celui de Saint-Étienne. A Rive de Gier, les mines sont profondes (200 mètres) et l'eau abondante; mais l'exploitation des couches est assez facile en elle-même, et le charbon excellent. Cependant, comme le sol houiller est divisé entre un grand nombre de concessionnaires et que les frais de l'épuisement sont très-considérables, la plupart des mines, à l'exception de deux ou trois, restent submergées depuis cinq ans. A Saint-Etienne, les mines ont en général peu de profondeur (20 à 50 mètres); l'exploitation est facile, la houille de bonne qualité; mais là aussi le sol est divisé, et bien qu'il n'en résulte pas des inconvéniens aussi graves qu'à Rive de Gier, cependant cette condition s'oppose à ce que les exploitations soient menées avec toute l'économie désirable.

neaux de houille à l'Angleterre, malgré les droits qui pèsent sur nos provenances. Le fret de Sunderland, de

L'extraction de ces deux bassins est d'environ 600,000 tonnes qui se répartissent à peu près ainsi :

Lyon et environs	250,000 tonnes.
Bas-Rhône et Languedoc	130,000
Dans le pays	18,0000
Vers la Loire	30,000

Le bassin d'Alais présente une richesse et une variété de houilles des plus remarquables, et s'étend sur une superficie d'environ 250 kilomètres carrés. Le bassin du Pays de Galles est le seul qui puisse lui être comparé, soit pour le nombre des couches, soit pour la diversité des qualités, soit pour la facilité de l'exploitation. A Alais, les couches sont en général à peu près horizontales et élevées au-dessus du fond des vallées, en sorte que l'exploitation a lieu par de simples galeries horizontales qui servent à la fois à l'écoulement des eaux et à la sortie des houilles ; ainsi, point de puits, point de machines. Dans la plupart des mines, les boisages ne sont pas nécessaires ; et on y rencontre une galerie de 700 mètres de long en ligne à peu près droite de 5 mètres de large sur 5 mètres de haut, sans presque aucun moyen de soutenement. Il serait difficile d'indiquer le nombre des couches reconnues jusqu'ici, tant leur nombre est considérable, et pourtant on ignore encore toutes celles qui se trouvent au-dessous des vallées ; la plupart de celles qui viennent au jour sont même restées inexploitées jusqu'à présent. Une de ces mines (*la Grand-Combe*) présente onze couches faisant seize mètres d'épaisseur ; une autre (*la Forêt d'Abylon*), offre 15 mètres d'épaisseur de houille en quatre couches sur 35 mètres de hauteur totale du terrain.

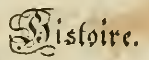
Cependant toutes ces richesses sont restées jusqu'ici sans emploi faute de moyens de transport. Ainsi, pendant que les houilles de Saint-Etienne et de Rive de Gier, favorisées par le voisinage de la Loire et du Rhône, parviennent jusqu'à Marseille, Bordeaux, Nantes, Paris, les houilles d'Alais n'ont jamais pu dépasser Nîmes. Le transport des mines à Alais coûte moyennement 8 fr. ; celui d'Alais à Nimes, 10 fr., et encore est-il impossible de transporter une quantité de houille plus considérable que celle équivalente à la quantité

Shields et de Middelsburgh pour Bordeaux n'est que de 20 schellings (25 fr.), tandis que le transport de Carmeau à Bordeaux coûte 24 schellings (25 fr.), et celui d'Aubain encore davantage. Si à ces circonstances fâcheuses on ajoute le système encore bien vicieux qui prévaut dans l'exploitation des houillères, le morcellement infini de la propriété souterraine, l'insuffisance des moyens d'exploitation chez la plupart des petits propriétaires, on se rendra facilement compte du peu de développement qu'ont pris les exploitations de houille en France. A l'exception de quelques mines, telles qu'Anzin, Grand-Croix de Rive de Gier, qui peuvent rivaliser sous le rapport de l'importance et de la bonne direction avec quelques-unes de nos grandes exploitations de Newcastle et du Pays de Galles (1); les autres ont de bien grands efforts à faire pour réunir toutes les améliorations qui ont fait le succès de nos établissemens.

(*Mineralogical Magazine.*)

de marchandises diverses qui remontent de Nîmes sur les Cévennes, car la houille ne pourrait pas payer les doubles frais d'aller et de retour. Ce fait vient bien à l'appui de l'opinion de l'auteur anglais, qui attribue le peu de développement de nos exploitations de houilles à l'insuffisance des moyens de transport. Et cependant on dit chaque jour gravement à la tribune : *Ce n'est qu'une question de routes!* Mais en commerce et en industrie, surtout lorsqu'il s'agit de matières premières, la question du transport est la question vitale.

(1) Note du Tr. Anzin produit 360,000 tonnes; Grand-Croix, de 80 à 100,000; Alais, 40,000; Carmeaux, de 30 à 40,000. Les actions des mines d'Anzin, créées à 6,000 fr. de valeur nominale se vendent aujourd'hui 110,000 et 115,000 fr.



RÉCIT D'UNE EXPÉDITION MARITIME

FAITE PAR LES ESPAGNOLS

SUR LES COTES DE FRANCE ET D'ANGLETERRE,

AU QUINZIÈME SIÈCLE (1).

Dans les premières années du quinzième siècle, après une minorité orageuse, le roi de Castille, Henri III, ayant soumis le Portugal et réprimé la rebellion du duc de Benavente et du comte de Gijon, était non-seulement parvenu à régner paisiblement dans ses états héréditaires, mais encore à dominer de son ascendant les royaumes de l'Europe, qui, comme l'Angleterre et la France, étaient alors déchirés par des dissentions intestines. Henri IV, qui régnait en Angleterre depuis la déposition de Richard II, traité d'usurpateur et de tyran, voyait tous les

(1) Note du Tr. Si l'on se rappelle en quel péril les marins espagnols mirent la Grande-Bretagne sous Élisabeth, lorsque peut-être les élémens seuls purent sauver le royaume en dispersant les mille vaisseaux de l'*Armada*, on ne lira pas sans intérêt le récit d'une expédition navale qui, cent soixante-dix ans auparavant, partie des mêmes ports d'Espagne, était venue menacer et ravager les côtes britanniques. Les chroniqueurs du moyen-âge ont accordé peu de place dans leurs livres aux aventures et aux exploits de la vie maritime. La marine militaire ne leur inspirait aucune sollicitude, aucune sympathie, parce que, s'il y avait à bord des vaisseaux comme sur la terre ferme de braves et loyaux paladins, il y avait encore plus de forbans. Aussi, l'histoire authentique d'une de ces expédi-

jours de nouvelles révoltes mettre en question son titre de roi. Pour faire diversion à ces luttes sourdes, il jugea à propos de déclarer la guerre à la France, qui était elle-même en proie à la guerre civile depuis la fatale démence de Charles VI. Les corsaires anglais se mirent aussitôt à ravager les côtes de la Bretagne et celles de la Normandie; mais les ducs d'Orléans et de Bourgogne, qui se disputaient à Paris le gouvernement de la France, y firent d'abord peu d'attention. Cependant, à force d'obsessions de la part des provinces dévastées, on se décida à porter remède au mal. C'était en 1405, la marine française était nulle alors; mais l'Espagne, qui venait de triompher glorieusement des corsaires barbaresques, offrait à la France un point d'appui redoutable; aussi, le duc d'Orléans, au nom de Charles VI, n'hésita pas à s'adresser au roi de Castille pour obtenir son assistance, invoquant les anciens traités et l'alliance de famille qui unissaient les rois de France et de Castille.

La réponse ne se fit pas attendre; le roi de Castille donna l'ordre d'armer en toute hâte quarante navires et trois galères. Henri III était alors au comble de la joie; la

tions avec tous les épisodes qui s'y rattachent nous paraît-elle aujourd'hui chose fort curieuse et digne d'attirer l'attention du public; car on y trouve à la fois réunis l'intérêt de l'histoire et le charme du roman. En traduisant ce curieux chapitre de la nouvelle *Histoire maritime d'Angleterre* que vient de publier le lauréat Robert Southey, nous avons pris soin d'avoir aussi sous les yeux la chronique espagnole d'où sont tirés les principaux détails des aventures et des amours du comte de Buelna, commandant de l'expédition. Cette chronique est écrite par don Gutierre Diez de Games, qui avait été enseigne sous les ordres du noble comte. Elle a pour titre : *Cronica de don Pero Nino, conde de Buelna, por Gutierre Diez de Games*. Elle a été imprimée à Madrid, en 1782. On trouve dans ce livre une suite de tableaux de mœurs de l'époque fort curieux.

reine venait de lui donner un héritier, et il se livrait sans réserve au bonheur que lui procurait cet événement. Pour montre sa bonne grâce et sa libéralité au roi de France, il fit équiper magnifiquement la flotte qu'il lui destinait. On choisit les meilleurs soldats et les meilleurs marins de l'Espagne pour la monter ; et quoique la France se fût engagée à fournir les munitions de guerre, les vivres et la solde, les vaisseaux reçurent en abondance des approvisionnemens de toute espèce. Don Martin Ruiz de Abendano fut investi du commandement en chef des navires, et don Pero Nino fut nommé capitaine (*capitan*) des trois galères. Pero Nino, depuis comte de Buelna, était un chevalier de haute naissance, très-aimé du roi de Castille, et qui s'était déjà distingué dans la Méditerranée, en Barbarie, à Toulon, à Marseille. Il était enjoint aux deux commandans de se concerter et de marcher d'accord, quoiqu'il fût bien difficile de faire avancer de conserve les navires de haut-bord (*naos*) et les galères (*galeras*). Les galères étaient forcées de chercher la terre aux approches de la nuit, les navires de haut-bord pouvaient seuls tenir la mer, de nuit comme de jour.

Malgré les instructions qu'avaient reçues les deux commandans, soit qu'ils fussent également jaloux d'agir à part, l'un pour n'être pas contrôlé par le favori du roi, l'autre pour être plus indépendant avec sa petite escadre, soit qu'il ne fallût en accuser que le hasard et les vents contraires, leurs galères et leurs navires se cherchèrent si mal qu'ils ne purent se joindre. Pero Nino se rendit à l'île de Rey (Rhée), puis à La Rochelle, où il fut parfaitement reçu. Ayant attendu ou fait semblant d'attendre Martin Ruiz pendant quelques jours, il résolut d'aller seul à la chasse des Anglais dans la Gironde. Il eut d'abord une conférence avec le connétable Charles d'Albret, que l'histo-

rien espagnol appelle *Mosen Charles de Lebrete* (1) ; ce prince augmenta l'escadre espagnole de deux chaloupes légères (*chalupas muy ligeras*), montées par des archers et des arbalétriers français. Pero Nino ne surprit aucun bâtiment anglais ou gascon dans la rivière ; mais il enleva des bœufs et des moutons sur la côte, fit des prisonniers, mit le feu aux moissons, incendia cent cinquante maisons en face de Bordeaux, et retourna à La Rochelle. On considéra comme un grand exploit des Espagnols de s'être aventurés là où n'avaient jamais pénétré des galères ennemies, et d'avoir ravagé la partie la plus étendue et la plus peuplée de la Gascogne.

L'escadre de Pero Nino était mouillée à La Rochelle lorsqu'un chevalier français y arriva avec deux galères qu'il avait fait construire et fréter à ses frais dans le port de Marseille. Le chroniqueur appelle ce chevalier Mosen Charles de Sabasil, faisant naguère partie de la maison du roi, chevalier, noble, riche, brave, hardi, mais qui, par suite de quelques affaires pouvant survenir à de nobles seigneurs (*a grandes caballeros*), ajoute Gutierre Diez de Games, avait été forcé de quitter la cour. Nous avons dû consulter les chroniqueurs français pour connaître ce nouveau personnage.

Mosen Charles de Sabasil était le sieur de Seignelay Charles de Savoisy, premier chambellan et échanson de Charles VI. Or, ledit sieur de Seignelay Charles de Savoisy était sujet à abuser un peu des priviléges de

(1) Note du Tr. On sait que les auteurs espagnols défigurent encore aujourd'hui tous les noms étrangers en espagnolisant leur orthographe. Il en résulte des transformations assez bizarres comme on le verra par quelques-unes de celles que nous citerons. Malheureusement il faut quelquefois des recherches nombreuses pour déchiffrer l'énigme et savoir de qui veut parler un chroniqueur espagnol.

son rang. Un messager du roi s'étant présenté dans son hôtel pour y arrêter un de ses serviteurs accusé de vol et de meurtre, il n'avait pas craint de le maltraiter, ce qui lui attira un procès sérieux. Mais ayant obtenu des lettres de grâce, il en avait été quitte pour un ordre de quitter Paris pendant deux jours. Un an après, par malheur, ses palfreniers allant abreuver leurs chevaux dans la Seine rencontrèrent des écoliers de l'Université qui se rendaient en procession à Sainte-Catherine du Val des Écoliers. Avec l'insolence des varlets de grands seigneurs, les palfreniers de Charles de Savoisy lancèrent leurs chevaux sur ces jeunes gens, et en heurtèrent quelques-uns; les écoliers n'étant ni d'âge ni de caractère à endurer cet outrage patiemment, attaquèrent à coups de pierre ces téméraires aggresseurs, qui battant en retraite jusqu'à l'hôtel de leur maître, revinrent en plus grand nombre armés d'arcs et de flèches, tombèrent sur les écoliers, et en blessèrent plusieurs, qu'ils poursuivirent jusque dans une église. Là-dessus grand tumulte; du renfort vint aux écoliers, qui eurent à leur tour le dessus, et ne ménagèrent plus leurs coups. La bataille finie, l'Université s'en mêla par l'organe de son recteur, et demanda au roi une réparation immédiate, déclarant qu'elle quitterait Paris pour aller se fixer ailleurs si on la lui refusait. Telle était alors l'influence de ce corps indépendant, que Charles de Savoisy, qui probablement avait soutenu ses gens, se vit bannir, par sentence royale, de la maison du roi et de celle des princes; on rasa son hôtel; privé de tous ses emplois et charges, il fut en outre condamné à fonder deux chapellenies avec cent livres de revenu chacune à la nomination de l'Université. Ce fut sans doute à la suite de ce jugement sévère qu'il résolut de passer sur les mers le tems

de son exil, non pour y vivre de piraterie, mais pour y chercher des aventures. Ce riche seigneur était amoureux d'une haute et puissante dame. Ses deux galères lui furent dédiées, et il les équipa avec un tel luxe qu'on estimait que ses seuls pavillons lui avaient coûté la valeur de tout un armement. Pero Nino et Mosen Charles se connaissaient depuis long-tems de réputation. Une sympathie réciproque les rallia l'un à l'autre; le Français vint offrir à l'Espagnol de servir sous ses ordres et d'aller avec lui tenter la fortune sur les côtes d'Angleterre. Dès ce moment leur amitié fut intime.

Ils devaient d'abord croiser quelques jours le long des côtes de Bretagne pour y attendre la grande flotte espagnole. Ils doublèrent Belle-Ile, « où, dit le chroniqueur, les habitans ne portent point d'armes et ne se défendent pas si on les attaque, parce que le pape les a *assurés* (*el papa los tiene asegurados*), et frappe de ses foudres d'excommunication quiconque leur fait du mal. » En naviguant ainsi, ils arrivèrent au port de Brest, où ils trouvèrent enfin la flotte de Castille, sous les ordres de Martin Ruiz de Avendano; mais les deux chefs ne purent jamais se mettre d'accord, les marins de Martin Ruiz étant bien moins occupés de faire la guerre que le négoce, dit Gutierre Games. « Telle était la coutume de ce tems-là, observe ici ce chroniqueur, que chaque fois que le roi armait une flotte et ne la confiait pas à ses propres capitaines, l'amour du lucre s'emparait des chefs et des inférieurs. Si cette flotte était envoyée au secours d'un allié, les commandans recevaient la solde des deux mains, ayant soin de stationner là où ils étaient sûrs que l'ennemi ne se présenterait pas, et pillant le pays ami sous le prétexte du manque de provisions. Rencontraient-ils des marchands de leur nation, ils leur prenaient tout ce qui était à leur

convenance, leur disant que les serviteurs du roi ne devaient pas mourir de faim, et les invitant à se plaindre au roi lui-même, qui les indemniserait. C'était là l'inconvénient de mettre à la tête des flottes des hommes avares ou ayant leur fortune à faire, et non de ces braves et loyaux chevaliers qui n'estiment de richesse que la gloire. Il y a ici autre chose qu'une épigramme contre Martin Ruiz. C'est au reste l'histoire de la plupart des amiraux d'Espagne.

Une tempête poursuivit les galères de Pero Nino et de Mosen Charles dans la Manche. Pero Nino n'imita pas le pieux Énée, qui se contente d'élever les mains au ciel; il se conduisit en bon marin et triompha des élémens. Son chroniqueur, se trouvant en face des falaises blanches de la Grande-Bretagne, fait des Anglais de ce tems-là un portrait qui n'a rien de flatteur. Ce chapitre est intitulé : *Como son los Ingleses diversos y contrarios de todas las otras naciones de cristianos.* C'est le commentaire du vers de Virgile :

Et penitus toto divisos orbe Britannos.

Cette originalité du caractère anglais, l'alferez Gutierre l'attribue à la nature des diverses races dont se compose la population britannique, à celle du sol, qui abonde en nourriture substantielle et en métaux, au grand nombre des habitans, *que son muchas gentes in poca tierra,* et enfin à leur situation maritime, qui leur permet de défier tous les autres peuples. « Cette nation, dit-il, est ennemie de la paix, car la guerre seule lui est bonne. Aussi observe-t-elle très-mal les traités que ses princes signent avec leurs alliés. Si Richard II avait été déposé, c'était pour avoir consenti à une paix perpétuelle avec la France, quoique ses coupables sujets prétextassent

bien d'autres griefs contre leur légitime souverain. » Aussi quand les matelots espagnols s'étonnaient que la tempête semblât combattre pour cette nation maudite, Pero Nino était forcé de leur dire que Dieu ne protégeait pas les Anglais, mais qu'il les punissait eux-mêmes de leurs péchés, et qu'en dernier résultat les Anglais étant les plus grands pécheurs, le ciel finirait pas les livrer aux galères d'Espagne.

Enfin les vents s'apaisent, et l'expédition franco-espagnole reconnaît les côtes de Cornouailles. Ayant capturé quelques bateaux de pêche et obtenu les informations nécessaires, Pero Nino opéra son débarquement, et alla attaquer une ville non fortifiée, que son alferez appelle *Chita*. Cette ville, située sur le revers d'une montagne, avec toutes ses rues conduisant à la mer, contenait environ trois cents maisons habitées par des marchands et des pêcheurs. L'entrée du port était difficile, car la marée se retirait avec une telle violence que les galères refusèrent de répondre aux rames et au gouvernail; cependant à force de manœuvres elles parvinrent à gagner une rade où elles se trouvèrent à l'abri des vents; ce fut là que les Espagnols et les Français débarquèrent. Ils tuèrent ou firent prisonniers tous les habitans qui voulurent résister, pillèrent, brûlèrent la ville, et enlevèrent deux navires, qu'ils envoyèrent à Harfleur avec tout leur butin.

De là ils se rendirent à Falmoa (*Falmouth*), où un corps d'hommes d'armes et d'archers anglais se préparait à les bien recevoir. Mosen Charles jugea imprudent de débarquer; Pero Nino insista pour l'avis contraire, et les deux chefs faillirent se brouiller. Mais de si nobles chevaliers ne pouvaient long-tems être en mésintelligence. Leur estime mutuelle et leur intérêt commun les eurent bientôt réconciliés, et ils firent voile sur Pli-

moa (*Plymouth*). Là, le débarquement offrait de dangereux obstacles, et les deux commandans ne purent les surmonter. On dirigea sur leurs galères un feu si bien nourri, qu'ils durent se retirer de peur de les voir couler à fond. Forcés de battre en retraite, les Espagnols allèrent faire une tentative du même genre sur l'île de Portland, mais les insulaires se réfugièrent dans les cavernes, où ils avaient coutume de chercher un asile en pareille occasion. On n'avait d'abord débarqué que quelques soldats pour reconnaître le pays; mais ils entendirent bientôt les trompettes qui les rappelaient à leurs vaisseaux. La marée s'étant retirée, des hommes d'armes et des archers accouraient au secours de l'île; car, à la marée basse, on peut facilement passer à pied sec de la terre-ferme d'Angleterre à Portland. Cependant les Français refusèrent d'obéir au signal de la retraite; alors une noble émulation s'emparant des deux chefs, ils débarquèrent tout leur monde, et combattirent chacun avec tout leur courage de chevaliers. Les Anglais furent repoussés.

De Portland, Pero Nino, toujours suivi de Mosen Charles, alla encore piller d'autres côtes du pays, et apprenant qu'ils n'étaient pas loin d'un lieu nommé Pola (*Pool*), il se souvint qu'il avait là une vengeance à tirer d'un gentilhomme anglais qui s'était fait la terreur des marchands espagnols et français. Ce gentilhomme avait nom *Arripay*, et ce nom, qui a un faux air de cacique indien, se trouve être celui d'Henri Paye, bien connu dans les annales maritimes de la Grande-Bretagne. Henri Paye ou Arripay faisait, comme corsaire ou armateur, des courses en mer jusque sur les côtes d'Espagne. Il avait non-seulement capturé plusieurs navires espagnols en vue du port, mais encore il avait brûlé Gijon, il avait brûlé Finisterra, et enlevé le crucifix de Santa-Maria de

Finisterra, qui passait pour le plus saint crucifix de ces contrées; en un mot il avait fait beaucoup de mal en Castille, emmené des prisonniers ou exigé des rançons, tué les garde-côtes, etc. Le capitaine se réjouit donc de penser qu'il était si proche du domicile de ce grand pirate (*gran corsario*), et il fit arriver ses galères devant Pool à la pointe du jour. La ville n'était pas entourée de murs; elle n'avait qu'une tour ronde fort élégante, avec une coupole en forme de tasse (*a facion de una taza*), et plutôt destinée à servir de belvédère que de défense. Pero Nino ne débarqua, selon son usage, qu'une partie de ses gens, qui se mirent en devoir de piller et d'incendier. Les habitans prirent d'abord la fuite; mais ils furent ramenés par un corps d'arbalétriers et d'hommes d'armes anglais qui venaient à leur secours. Ces soldats détachèrent les portes des maisons, les placèrent devant eux en guise de pavois, et de derrière ce rempart ils lancèrent des nuées de flèches sur les Espagnols. Pero Nino s'aperçut qu'il y avait danger pour ses gens; il débarqua en personne avec le reste de ses troupes et sa bannière, en criant : *Santiago ! Santiago !* Les Français, qui s'étaient abstenus de prendre part à l'action, accoururent, et les Anglais furent repoussés, laissant sur la place, entre autres morts, un frère d'Henri Paye; mais ils avaient tué aussi aux Espagnols un brave officier, Juan de Murcie.

Pero Nino apprit de ses prisonniers que les Gallois étaient révoltés contre le roi d'Angleterre, et qu'Ivan, leur prince, venait de remporter tout récemment un avantage qui forcerait le monarque anglais à concentrer ses forces du côté du Pays de Galles. Le commandant espagnol regretta alors vivement sa mésintelligence avec Martin Ruiz; « car, se dit-il, avec l'aide de ce capitaine, j'aurais pu pénétrer plus avant dans les terres,

et y recueillir beaucoup de richesses avec beaucoup de gloire. Il voulut cependant aller jusqu'à Londres par la Tamise, et s'il était permis de redresser la géographie un peu fautive du chroniqueur, il paraîtrait qu'il vint jusqu'à Greenwich. Il trouva là une caraque génoise que les Anglais avaient capturée, et qu'il eût bien voulu emmener; mais cette caraque était sans voile, et il se disposait à y mettre le feu, lorsque les matelots génois arrivèrent dans une chaloupe, se disant les alliés du roi de Castille, et demandant grâce pour leur bâtiment, qui ayant été saisi malgré un sauf-conduit du roi d'Angleterre, allait être rendu à leur juste réclamation. Pero Nino respecta donc la caraque, et après s'être donné le plaisir d'apercevoir Londres, qui lui parut une grande cité (*una gran cibdad*) entourée par l'*Artémise*, il mit à la voile pour l'île de Wight, où il débarqua, livra encore quelques petits combats, puis retourna en France.

A peine était-il à *Araflor* (Harfleur), que Martin Ruiz entra dans ce port. Pero Nino ne put contenir son dépit en pensant à toute la gloire que lui avait fait manquer cet indigne collègue, et ils se prirent de querelle. Un combat en champ clos allait s'ensuivre; mais Mosen Charles s'interposa et les sépara. Peu de tems après une autre expédition dans la Manche eut lieu, toujours sous les ordres de Mosen Charles et de Pero Nino; mais les vents contraires les forcèrent bientôt de rentrer à Harfleur, et de différer jusqu'au retour du printems toute espèce d'opération navale. Pero Nino faisant remonter la Seine à ses galères jeta l'ancre devant Rouen.

Rouen, dit Gutierre Diez, est une très-noble ville, très-abondante en tout ce qui est nécessaire à la vie; les bords de la Seine sont là magnifiques, avec de belles maisons de grands seigneurs, de jolis bois, de charmans

jardins, et une abbaye de moines de Saint-Benoît très-riche et très-honorée. Les seigneurs du pays vinrent visiter le commandant et lui firent fête.... « Les Français, ajoute Gutierre Diez, sont une nation noble (*noble nacion de gente*); spirituels, intelligens, experts en toutes choses qui tiennent à une bonne éducation, en courtoisie et en *gracieuseté*; vêtus avec goût, francs, généreux, aimant à plaire, honorant les étrangers, sachant louer et louant beaucoup les belles actions; aimables, parlant bien, toujours d'humeur joyeuse, cherchant le plaisir, et en jouissant de bon cœur; les hommes et les dames, en France, sont également amoureux; ils ne s'en cachent pas, et l'amour leur va bien, parce que cette contrée est dans le climat d'une étoile appelée Vénus : *Que es en el clima de una estrella que dicen Venus.*» Le chroniqueur nous prépare ainsi au récit des exploits amoureux de son héros. On ne sera pas fâché de connaître comment, en 1405, un marin espagnol passait ses quartiers d'hiver dans ce beau pays de France si heureusement situé sous la planète de Vénus.

« Il y avait près de Rouen un noble chevalier qu'on appelait *Mosen Arnao de Tria* (1), qui avait été grand amiral de France. Il envoya prier le capitan Pero Nino de venir le voir. Pero Nino accepta l'invitation, et se rendit à un lieu nommé Girafontayna (Fontenay), où était l'amiral. Celui-ci le reçut bien, et le pria de rester avec lui quelques jours pour se reposer des fatigues de la mer. L'amiral était vieux et infirme (*caballero viejo y doliente*); brisé par les fatigues, ayant toujours vécu

(1) Par suite de l'altération que le chroniqueur espagnol fait subir à tous les noms propres, il faut lire : *Regnault de Trie.* Cet amiral se démit de sa charge, en 1405, en faveur de Pierre Brohan, seigneur de Landreville.

dans les combats, il ne pouvait plus faire la guerre ni fréquenter la cour. Vivant retiré à Girafontayna, sa résidence, il s'y entourait de tous les agrémens de la vie; son habitation était aussi belle, aussi bien meublée qu'un hôtel de Paris. L'amiral avait là ses pages, avec tous les serviteurs qu'exige le service d'un seigneur de son rang, et un chapelain qui lui disait tous les jours la messe. Devant le château coulait un ruisseau qui arrosait de délicieux jardins, et derrière s'étendait un étang fermé où l'on pouvait pêcher tous les matins assez de poisson pour nourrir trois cents personnes. La pêche avait lieu en mettant le bassin à sec au moyen d'une écluse et d'un canal de vidange; puis, le choix du poisson fait, un canal supérieur remplissait de nouveau l'étang au bout de quelques heures. L'amiral entretenait aussi une meute de quarante à cinquante chiens pour chasser, et des valets pour en avoir soin; plus vingt chevaux de selle, destriers, coursiers, palefrois, etc. (*destrieres, cursieres, bahanones y acaneas.*) Quant au gibier, il y avait dans ses bois la grosse et la petite bête (*venados grandes y pequenos*), cerfs, daims et sangliers. Sa fauconnerie n'était pas moins bien garnie en nobles faucons de race. Ce vieux chevalier avait aussi pour femme la plus belle dame qu'il y eût en France, fille du seigneur de *Belangas*, du meilleur lignage de Normandie. Rien ne lui manquait de tout ce qui fait l'ornement ou l'entourage d'une grande châtelaine. Sa maison, quoique dans la même enceinte, était distincte de celle de l'amiral. Les deux habitations ne communiquaient que par un pont-levis jeté de l'une à l'autre. Il serait trop long de décrire le luxe de cette belle dame. Elle était servie par dix damoiselles de condition, élégamment vêtues, qui n'avaient d'autre occupation que de se parer elles-mêmes et de faire compagnie à leur maî-

tresse, car elle avait en outre plusieurs autres caméristes (1). Je veux, dit le chroniqueur, vous conter l'ordre qui régnait dans la maison de la châtelaine. Elle se levait le matin avec ses damoiselles, et se rendait avec elles dans un bosquet voisin, chacune portant son livre d'heures et son chapelet pour dire ses prières en silence. Ayant ainsi fait leurs dévotions, ces dames revenaient au château en cueillant des fleurs et des violettes, entraient dans la chapelle et entendaient la messe. On leur servait ensuite le déjeuner, c'est-à-dire des volailles, des alouettes, et d'autres oiseaux rôtis sur un plat d'argent, avec du vin. Celles qui avaient appétit mangeaient ce qui leur plaisait; mais Madame déjeunait rarement, à moins qu'elle ne prît un morceau pour faire plaisir à quelqu'un qu'elle avait invité. Après le déjeuner, Madame et ses damoiselles montaient à cheval sur les plus beaux palefrois des écuries de l'amiral, accompagnées des gentilshommes et chevaliers, hôtes du château; elles s'en allaient prendre un peu l'air dans la campagne, où elles tressaient des guirlandes de verdure, pendant qu'un chanteur leur faisait entendre des *lais*, *delais*, *virelais*, *rondeaux*, *complaintes*, *ballades* et *chansons* de toutes sortes, car les Français excellent dans l'art de chanter.»

Le commandant Pero Nino, pendant son séjour chez l'amiral, ne manquait pas d'escorter les dames dans ces promenades, lui avec tous ses gentilshommes, à qui on faisait fête; puis cette cavalcade joyeuse revenait au château, et trouvait le dîner servi dans la salle à manger. Quant au bon vieux chevalier, qui ne pouvait plus monter à cheval, il recevait ses hôtes avec tant de grâce,

(1) Nous reproduisons ici le texte de la chronique : *Estas non avian cuidado de ninguna cosa sinon de sus cuerpos et de aguardar a la senora solamente ; ende avia otras muchas camareras.*

que c'était merveille. Il était châtelain très-gracieux, quoique souffrant. A la table principale prenaient place l'amiral, Madame et Pero Nino. Le maître-d'hôtel réglait les autres places, faisant asseoir à côté de chaque dame un cavalier ou un écuyer. Le dîner était riche en mets nombreux et variés, chair, poisson et fruits, selon le jour. Tant que durait ce repas, celui qui savait parler avec courtoisie et discrétion de guerre et d'amour avait beau jeu pour être écouté. Par intervalles, des jongleurs (*juglares*) faisaient entendre leurs instrumens de musique; puis, les grâces dites et le couvert ôté, venaient les menestriers (*los mestrieres*). Madame dansait avec Pero Nino; les gentilshommes et ses écuyers avec les damoiselles. Cette danse durait une heure; en la terminant, Pero Nino donnait un baiser (*daba paz*) à Madame, et les autres danseurs à leurs danseuses; on servait des rafraîchissemens, et chacun allait de son côté faire la sieste dans sa chambre. Pero Nino était logé dans une des plus belles pièces de l'appartement de Madame.

La sieste préparait admirablement à une seconde promenade à cheval et à une chasse au faucon. Madame mettait elle-même le gerfaut sur son poing, et donnait le signal en le lançant avec tant de grâce que c'était charmant à voir. Vous auriez admiré là cette troupe joyeuse de gentilshommes et de damoiselles chassant à l'envi, et les chiens se jetant à la nage, et les oiseaux volant, et les faucons les saisissant au vol, etc. Enfin, quand on avait assez de ce nouvel amusement, Madame conduisait les chasseurs et les chasseresses dans une vaste prairie, où les attendait un goûter exquis, et où, après s'être restaurées avec des pièces froides et du bon vin, les dames faisaient des bouquets de fleurs en chantant les plus jolies chansons. La nuit ramenait tout le monde au château;

on soupait, on se promenait encore au clair de la lune, on dansait à la lueur des torches, on se saluait, et on s'en allait dormir (*tomaban licencia e iban a dormir*).

Voilà comme se passaient les choses chaque fois que le commandant espagnol venait visiter son hôte l'amiral. Tout était ordonné par la châtelaine, qui avait sous sa direction les affaires de son mari, car celui-ci ne se mêlait plus de rien, sa dame suffisant à tout : Pero Nino ne resta pas insensible à tant de courtoisie, et la châtelaine ne se contenta pas de le recevoir chez elle, mais l'envoya aussi chez son père, noble chevalier qui vivait comme elle en Normandie.

Le commandant espagnol n'oublia pas au milieu de ces fêtes les intérêts de son escadre. Il avait épuisé tout l'argent apporté de Castille, et il alla à Paris pour réclamer du roi la solde qui lui était due aux termes des traités entre l'Espagne et la France. Ce dernier pays était alors, pendant la démence de Charles VI, déchiré par les factions des princes (1), et Pero Nino eut besoin de se montrer aussi ferme dans les négociations que brave dans les joutes et galant avec les dames pour qu'on fît justice à ses réclamations. Il retourna à Rouen quand il eut obtenu ce qu'il était allé chercher à Paris, et il trouva que dans l'intervalle le bon amiral Regnault de Trie « avait passé de vie à trépas. » La châtelaine veuve manda auprès d'elle le commandant espagnol, et tout en faisant l'éloge du défunt pour se consoler, ils achevèrent de se rendre amoureux l'un de l'autre. Ils échangèrent des présens et des gages d'amour avec toute la loyauté de vrais amans ; un traité de mariage fut convenu ; mais il était impossi-

(1) Les ducs d'Orléans et de Bourgogne. — Le duc d'Orléans était cependant à la tête des affaires ; il nomma Pero Nino chambellan de sa maison.

ble de l'exécuter immédiatement pour deux raisons : d'abord Pero Nino allait en guerre (*andaba en guerra*), et avait besoin de l'autorisation du roi son seigneur ; ensuite Mme de Girafontayna était depuis trop peu de tems veuve pour se marier déjà sans vergogne. Il fut donc arrêté qu'on s'aimerait encore deux ans avec patience, s'il le fallait, pour se donner tout le tems de bien faire les choses et d'écarter tous les obstacles.

Pero Nino ayant pris congé de la belle veuve, s'en retourna à Rouen, et de Rouen à Harfleur avec ses galères ; mais dans ce trajet, voilà tout-à-coup le soleil qui s'obscurcit : les matelots espagnols, ignorant ce que c'est qu'une éclipse, s'alarment, s'écrient que le ciel se prononce contre eux, et qu'il serait sage de renoncer à la guerre, ou du moins de ne pas se mettre en mer de tout un mois. Les uns disent que le soleil est blessé ou malade, et que ce doit être signe de grande mortalité ; d'autres, que ce phénomène prédit quelque effroyable tempête ; chacun enfin exprimait sa terreur selon son imagination. Pero Nino là-dessus prit la parole, et leur fit un sermon sur la crainte de Dieu ; mais ce n'était là qu'un préambule chrétien à une explication physique de l'éclipse, qu'il leur prouva être une chose toute simple, toute naturelle. Les hommes des équipages et les soldats, édifiés et puis éclairés sur l'objet de leur effroi superstitieux, reprirent courage, surtout lorsqu'ils virent reparaître la lumière du soleil, comme leur chef l'avait annoncé. A Harfleur, l'éclipse était déjà oubliée : aussi Pero Nino, ayant retrouvé dans ce port son ancien compagnon d'armes Mosen Charles, fut bientôt d'accord avec lui pour croiser de conserve à la recherche des navires anglais. Ils se rendirent donc du côté de Calais, *ville anglaise située en France*, et y rencontrèrent la flotte d'Angleterre par un

tems de grand calme. Mosen Charles, toujours plus prudent que le commandant espagnol, opinait pour la retraite, parce qu'il prévoyait que les deux escadres combinées ne pourraient lutter avantageusement contre le nombre supérieur des voiles ennemies; mais il céda à une rodomontade de Pero Nino, et l'action commençait, lorsque le vent venant à se lever, les Français se virent forcés de virer de bord. Pero Nino se crut trahi, ou du moins lâchement abandonné : « Eh bien ! dit-il, je combattrai seul ; » ne s'apercevant pas que ses propres galères suivaient, malgré ses ordres, la même route que les navires de France. Son équipage partagea un moment son ardeur, et aborda le plus gros vaisseau des Anglais. Le combat fut terrible; mais tout-à-coup le pilote prit sur lui de tourner aussi ses voiles dans le sens de la retraite, au grand désespoir de Pero Nino. Dix des navires les plus légers de l'ennemi cherchèrent à retenir la galère du commandant espagnol, et ils auraient pu la capturer, si un des vaisseaux de Mosen Charles n'était venu à son secours, et grâce à une manœuvre adroite, n'avait dispersé les dix navires anglais. Heureusement encore, le vent redevint à peu près nul, et les galères purent entrer sans autre danger à Gravelines. Là, Pero Nino se lamenta sur l'inconstance du tems, qui, selon lui, l'avait seul empêché de remporter une victoire complète : « Ah ! dit-il, une heure de calme encore, et nous prenions toute la flotte anglaise ! » La prise eût été bonne ; car Arripay en était l'amiral. Il avait à bord la propre fille du roi d'Angleterre, qu'il conduisait avec sa suite et sa dot au duc de Hollande, son futur époux.

Malheureusement l'expérience démontrait au commandant espagnol que ses galères étaient aussi peu faites pour le climat et les marées des ports du canal britannique que

les chameaux pour voyager en un pays de montagnes. Il attendit en vain tout un mois que le tems daignât favoriser une nouvelle expédition sur les côtes d'Angleterre, mais il fut obligé de renoncer à la compagnie et assistance de son ami Mosen Charles, qui n'avait plus le moyen de payer ses soldats ni de faire radouber ses navires. Heureusement, six barques normandes bien armées se joignirent à Pero Nino pour aller parcourir les côtes de Bretagne. Là, il rencontra un fort convoi de bâtimens français allant chercher du sel au Brouage; et sur l'avis de ses nouveaux compagnons, il proposa aux patrons de ces bâtimens de s'associer à lui pour transporter des troupes à l'île de Jersey, où ils avaient espoir de s'enrichir par le pillage, sans autre risque qu'un retard de quelques jours dans leur navigation. Ils acceptèrent; et Pero Nino, faisant un appel aux gentilshommes bretons, se vit à la tête d'une force assez considérable, qui en deux heures fut devant Jersey. D'abord, un détachement de quelques vingtaines d'hommes ayant eu l'imprudence de débarquer sans attendre les ordres du chef, pour ramasser des coquillages, fut surpris par les insulaires qui leur firent payer cher leur indiscipline. Cette leçon ne fut pas perdue pour l'armée d'expédition, et tout le monde approuva Pero Nino lorsqu'il déclara que quiconque quitterait son rang ou son navire avant le signal serait puni de mort.

Il y avait près de Jersey une autre petite île avec un ermitage dédié à la Vierge, lieu convenable aux Espagnols et aux Bretons, parce qu'ils pouvaient y débarquer au moyen d'une planche, et s'y défendre contre des troupes nombreuses, quoique l'espace qui séparait cette espèce d'isthme de Jersey restât à sec pendant la marée basse. Ils y débarquèrent donc, et, par le conseil de ses officiers, Pero Nino fit éloigner les navires pour que personne n'eût

l'espoir de s'échapper. Les sentinelles furent placées en observation, et l'ordre fut donné aux soldats de se tenir prêts deux heures avant le jour. En conséquence, le soleil n'était pas encore levé que chacun était sous les armes : les trompettes sonnèrent la charge, tout le corps d'armée se mit en mouvement et traversa les sables. Pero Nino régla les rangs avec discernement, et n'oublia pas la harangue d'usage : « Amis, dit-il, à un corps désigné sous le nom significatif de *Pillartes*, prenez garde; vous êtes en pays ennemi. Attention aux Anglais; les voilà, bien armés, en bataille, et prêts à la défense comme nous à l'attaque : ils sont en bon nombre, mais ils n'ont l'avantage ni de ce côté, ni du côté de la bravoure. Souvenez-vous que vous avez la mer derrière vous, et pas de vaisseaux pour vous y réfugier; placés entre l'ennemi et la mer, entre le danger d'être noyés et celui de mourir en prison, souvenez-vous que la fuite est impossible. Vous savez comment les Anglais traitent les Espagnols; ne leur laissez donc pas de captif; mais si vous tenez bon, vous avez pour vous la gloire et un riche butin qui vous attendent. Invoquez Sant Iago, qui est le patron de l'Espagne, et qui vous aidera. » Espagnols, Normands et Bretons, il y avait plus de mille hommes sous l'étendard de Pero Nino, qui prit le soin de passer en revue tout son monde, et de dire à chacun, écuyer, chevalier ou soldat, comment il devait se conduire.

Les insulaires de Jersey, au nombre de trois mille, outre deux cents hommes de cavalerie, s'avancèrent bravement; d'abord les troupes légères, puis les archers et les hommes d'armes. La mêlée fut terrible, et il y eut beaucoup de combats d'homme à homme, lorsqu'après le premier choc on mit les lances de côté pour se servir de l'épée, de la hache ou de la dague : « le plus heureux

avait encore fort à faire, » dit le chroniqueur, qui, témoin et acteur, raconte comment son maître Pero Nino décida l'affaire en personne. Ce chef observant une bannière blanche avec la croix de St-George, toujours droite, là où beaucoup d'autres avaient été abattues, appela le bon chevalier breton Hector de Pombrianes, ainsi que les meilleurs soldats normands rangés autour de lui, et leur dit : « Amis, tant que cette bannière tiendra, les Anglais ne se laisseront pas vaincre : marchons à cette bannière, et faisons tout pour nous en emparer. » Hector de Pombrianes était digne de son patron troyen; il ne se le fit pas répéter deux fois, et à la tête de cinquante braves, il courut sus au pennon de Saint-Georges avec Pero Nino : le pennon fut vaillamment défendu : celui qui le portait était le receveur général de l'île (*llamábanle el receveur*) : il fut tué et foulé aux pieds. Alors les Anglais prirent la fuite, jetant leurs cuirasses, leurs *jaques* et leurs *bacinets* pour fuir plus vite. Les Espagnols et les Français se trouvèrent si fatigués qu'ils ne purent les suivre ; les pillards seuls sentirent renaître leur ardeur à ce moment décisif, et justifièrent parfaitement leur nom en pillant sans crainte et sans remords.

L'emplacement où fut donnée cette bataille était une grève unie (*un gran sabre de mar*) d'une demi-lieue d'étendue. Tout l'espace était jonché de cuirasses, de casques et d'armes qu'avaient abandonnés les fuyards. Pero Nino monta une cinquantaine de ses gens avec les chevaux pris à l'ennemi, et s'occupa de rallier sa troupe : ce qui lui coûta plus de deux heures. Cela fait, il rentra dans sa position de l'île Sainte-Marie pour y passer la nuit. Là, il interrogea les prisonniers sur la force de Jersey, sur le nombre de ses habitans, sur leurs moyens de défense, et les nouvelles qu'ils avaient de la flotte d'Angle-

terre. Ils répondirent qu'il y avait dans l'île cinq citadelles très-bien ravitaillées, et tenues par des chevaliers d'Angleterre ; quant à la population, elle pouvait fournir quatre à cinq mille hommes en état de porter les armes, sous les ordres d'un capitaine anglais qui avait combattu à leur tête. Les bourgeois, les paysans et les pêcheurs habitaient une grande ville entourée de palissades et de bons fossés ; c'était là qu'ils avaient leurs propriétés, leurs femmes et leurs enfans. Tous ceux qui avaient échappé à la bataille s'y étaient retirés avec la ferme résolution de périr jusqu'au dernier, plutôt que de laisser entrer l'ennemi. La flotte anglaise était à Plymouth, et n'attendait qu'un vent favorable pour mettre à la voile : elle consistait en deux cents navires bien armés.

Là-dessus, Pero Nino tint conseil avec ses chevaliers : tous furent d'accord d'aller donner un assaut à cette ville pour la prendre si c'était possible, et y mettre le feu. Le commandant espagnol dit alors qu'il valait mieux conquérir l'île que l'incendier : les Bretons répondirent qu'à moins de prendre les cinq forteresses, la conquête serait impossible, et qu'ainsi, le plus facile comme le plus sûr était de piller et de s'en aller. « Eh bien, dit Pero Nino, allons d'abord à la ville ; voyons si ces gens-là veulent accepter la bataille, et sinon, nous aviserons à ce que nous devons faire. » Il donna ses instructions pour que chacun se tînt prêt comme la première fois, et le lendemain matin au point du jour les trompettes sonnèrent : la troupe de Pero Nino sortit de ses retranchemens en bon ordre avec avant-garde et arrière-garde, soutenue par plus de cent cinquante cavaliers. La ville était à deux lieues, et Pero Nino envoya devant lui des éclaireurs pour mettre le feu à tout ce qui se trouvait sur leur passage : « le pays étant riche en maisons, jardins, moissons, etc.,

c'était un spectacle à faire pitié que de voir brûler toute cette contrée de chrétiens ! » Bientôt se présenta sur le chemin un gentilhomme anglais en costume de héraut, et qui fut, sur sa demande, conduit au commandant. Il venait de la part des habitans de Jersey solliciter sa merci : « Vous les avez vaincus en bataille, dit-il, vous les avez blessés et tués, vous en avez fait plusieurs prisonniers, et maintenant, ce semble, vous voulez entièrement les détruire; ils vous supplient donc de n'en rien faire, pour Dieu d'abord parce qu'ils sont chrétiens catholiques et non ennemis de la foi de Jésus-Christ, mais aussi par amour de la reine de Castille, qui est née du royaume d'Angleterre, qui est votre reine, et qui, vous le savez, ne serait pas contente de cette destruction. Ayez donc pitié d'eux.

Retournez à ceux de la part de qui vous venez, répondit Pero Nino, et dites-leur qu'ils m'envoient quatre ou cinq hommes des meilleurs d'entre eux avec qui je puisse conférer : je garantis qu'ils pourront venir et s'en retourner sans qu'aucun mal leur soit fait. » L'Anglais s'en alla avec cette réponse, et la ville envoya au commandant cinq hommes honorables, qui lui baisèrent la main : « On m'a appris, leur dit-il, quelles plaintes vous élevez contre moi : vous savez cependant que lorsque la flotte d'Angleterre va faire la guerre à l'Espagne, elle relâche ici, et s'y fournit d'hommes en même tems que de vivres. Vous êtes donc tous des ennemis pour nous; d'ailleurs ces îles sont du domaine de la Bretagne; vous étiez des sujets bretons avant que la malice de ceux qui vous envoient vous excitât à vous révolter et à devenir Anglais. Par ainsi donc, qu'il vous plaise de me recevoir pour seigneur, et de vous soumettre à moi au nom de mon seigneur le roi de Castille; sinon je vous dis que vous serez

tous livrés au fer et au feu, vous et votre pays. » Les cinq insulaires répondirent : « Il est vrai, seigneur, que ces quatre îles ont appartenu à la Bretagne, et que nous sommes de la nation bretonne; mais les Anglais ont, il y a long-tems, conquis cette île; nous sommes au nombre de ces peuples forcés d'obéir à leurs ennemis, et à servir qui leur déplaît, non par amour, mais par crainte; par force et non de plein gré. Nos pères nous ont laissés en cette servitude : nous ne pourrions en sortir par nous-mêmes, si d'autres plus puissans ne nous en tirent, tant que nos forteresses seront occupées par les chevaliers d'Angleterre. Ainsi, seigneur, si vous pouvez prendre les citadelles, nous nous soumettrons à vous : autrement, ce que nous ferions nous avancerait peu; vous ne nous pourriez défendre, et nous laisseriez exposés au ressentiment des Anglais. Demandez-nous ce que nous pourrons faire, nous le ferons. — Quant aux châteaux-forts, dit Pero Nino, je me confie en Dieu pour les prendre bientôt : en attendant, ouvrez-moi la ville que vous habitez. » Mais les députés de Jersey répliquèrent : « Seigneur, nous allons retourner vers nos concitoyens, et nous reviendrons vous donner leur réponse. »

Ils s'en retournèrent. On était à demi-lieue de la ville, qu'on apercevait d'une hauteur où le commandant espagnol fit arrêter ses soldats jusqu'au retour des cinq insulaires, qui revinrent lui dire : « Seigneur, les gens de la ville se recommandent à votre merci, et vous envoient dire que tout ce qu'ils possèdent est cette ville avec le château, qu'ils l'ont toujours possédée, et que jamais Anglais ni Français n'y entrèrent. Tel est leur privilége pour garantir leur sûreté. Ils se font donc une loi de ne jamais la livrer ni à amis ni à ennemis, et ils mourront plutôt que d'y laisser entrer personne, parce qu'ils ont là

leurs femmes, leurs filles et leurs propriétés. Demandez-leur or, argent, drap ou autre chose, ils vous donneront tout ce qu'ils pourront, afin que vous ne leur fassiez plus ni mal ni dommage. Qu'il vous plaise donc de ne pas vous approcher de la ville; car vous pourriez très-bien la prendre par aventure, mais soyez certain aussi qu'il vous en coûterait auparavant la vie de ceux qui vous sont chers; vous auriez alors un prétexte pour massacrer hommes, femmes et autres créatures vivantes, tant qu'il en est renfermé dans la ville, et ce serait un acte que Dieu ne vous pardonnerait jamais. »

Pero Nino assembla son conseil pour savoir ce qu'il devait faire. On pensa que le tems manquerait peut-être pour prendre la ville; et que la flotte anglaise pouvait survenir; il fallut donc se rendre aux bonnes raisons des habitans, et leur demander une rançon de dix mille couronnes d'or. Pero Nino fut de cet avis lui-même, et communiquant aux députés les conditions auxquelles il recevrait la ville à merci, il ajouta : « Vous me donnerez en plus tous les ans, pendant dix ans, douze lances, douze haches d'armes, douze arcs avec leurs flèches et douze trompettes. » La ville, bien à contre-cœur, consentit à payer et la contribution et l'espèce de tribut qu'on lui imposait. On leva d'abord tout l'argent qu'on put sur la somme convenue, et, pour le reste, quatre otages furent livrés, choisis parmi les plus riches bourgeois, que Pero Nino emmena avec lui.

Les trompettes sonnèrent la retraite, et les Français ainsi que les Espagnols regagnèrent leurs navires. Pendant ce tems-là les équipages des barques à sel avaient fait leurs affaires en chassant vers la côte tout le bétail dont ils purent s'emparer; ils l'embarquèrent, ainsi que leur part du butin, et ayant pris congé de Pero Nino, s'en retournèrent

très-contens. Les Bretons et les Normands se rendirent à Brest avec les Espagnols. Là se fit le partage, lorsque quelques marchands se furent chargés d'avancer le reste de la contribution de dix mille couronnes. Quant aux chevaux emmenés de Jersey, on les vendit à si vil prix que, selon Gutierre Diez, on donnait un cheval pour *cinq ou six blancs* de France; ce qui vaut, dit-il, dix maravédis d'Espagne. Grandes furent les réjouissances dans le port, où les vainqueurs reçurent un accueil digne de leur succès. Mais là aussi Pero Nino apprit que le roi d'Espagne le redemandait; il envoya aussitôt un messager pour saluer le roi de France et les princes ; puis il partit, et ainsi se termina cette expédition.

Accompagnerons-nous le vaillant aventurier dans ses autres courses? Ce n'est pas notre intention ; mais il est impossible que le lecteur ne désire pas apprendre comment Pero Nino s'acquitta de la parole donnée à la belle veuve de l'amiral Regnault de Trie. Hélas! la noble dame! avec quelle confiance elle avait accepté cette promesse d'un mariage qui ne devait être accompli qu'au bout de deux ans! Les deux ans n'étaient pas écoulés qu'elle vit venir à Fontenay un écuyer de son valeureux chevalier. « Ah! dit-elle, voici enfin les présens de noce; Pero Nino ne tardera pas à les suivre. » L'écuyer salua respectueusement, et remit à la châtelaine, non pas ces présens qu'elle attendait avec la foi du véritable amour, mais les gages d'éternelle fidélité qu'elle avait jadis donnés elle-même au galant Espagnol. Puis, s'acquittant du reste de son message, il pria la dame de vouloir bien rendre à son maître la parole qu'elle en avait reçue, et qu'il n'était plus en son pouvoir de tenir. Qu'on parle après cela de la constance des chevaliers espagnols! Ah! le pays des Amadis est aussi le pays des Galaor.

Pero Nino était devenu amoureux, à une joute, de la senora dona Béatrix, fille de l'infant don Juan, qui était fiancée à un futur trop vieux pour elle, et qui, depuis qu'elle avait vu notre brave commandant, avait déclaré qu'elle ne prendrait qu'un mari de son âge et à son goût. Vainement l'infant s'opposait à ce mariage; les deux amans, soutenus par la reine, s'épousèrent en secret, et un beau jour déclarèrent leur union. L'infant fut très-irrité, mit sa fille en une forteresse, et voulut faire arrêter l'audacieux Pero Nino; mais, à la longue, il s'apaisa en bon père, reçut en grâce son gendre, rendit sa tendresse à sa fille, et voilà comment la noble châtelaine normande fut récompensée de son hospitalité, de son amour et de ses deux ans de constance à toute épreuve.

(*Southey's, Naval history of England.*)

Littérature.

—

WALTER SCOTT ET LE BERGER D'ETTRICK.

Le berger d'Ettrick, c'est James Hogg, d'abord petit fermier dans les hautes terres méridionales de l'Écosse, puis poète, journaliste, prosateur, mais toujours écrivain élégant, facile, original et toujours doué d'une riche et féconde imagination. Ses premiers essais remontent à l'année 1797; plus tard ses recherches le conduisirent à devenir le collaborateur de Scott pour le troisième volume des *Ménestrels du Border*. C'est de cette époque que datent les liaisons de Hogg avec Walter Scott; nous allons en faire connaître les particularité les plus piquantes :

« Il n'y a pas, je pense, dit James Hogg dans son nouvel ouvrage, trois personnes au monde qui aient mieux connu Walter Scott que moi et qui aient eu plus d'occasions d'observer son caractère. J'ai pris l'engagement, si je lui survivais, de dessiner *son portrait familier et intellectuel*, et je ne crains point qu'on vienne disputer la ressemblance avec l'original. En attendant, je ne donne ici que quelques réminiscences de l'illustre ami que je connus au sein de nos montagnes. » Le résultat de cet engagement naïf que le berger d'Ettrick prit avec lui-même a été la publication d'un petit ouvrage intitulé : *Anecdotes familières sur Walter Scott*, et portant cette épigraphe en dialecte écossais : *A man's a man, for a' that*, que l'on pourrait presque traduire par ces mots :

Un homme est un homme, quand même (1). Hogg n'a fait que réunir dans son livre un assez grand nombre d'anecdotes historiques ou littéraires relatives à son ami et dont il a eu la connaissance personnelle. Aussi, rien ne fait mieux comprendre Scott et son caractère que ce simple travail du berger d'Ettrick; nous y puiserons largement, en nous permettant quelquefois de rectifier l'espèce de désordre que des souvenirs mal classés laissent souvent apercevoir.

Le berger d'Ettrick commence par avertir qu'il ne se propose nullement d'écrire en forme la vie de son illustre ami. Sous ce rapport, il cède loyalement la palme à M. Lockhart, qui est, suivant lui, l'homme le plus capable au monde de mener à bien pareil travail et le seul qui possède tous les documens indispensables; seconde proposition qui ne justifie pas entièrement la première. « Quant à moi, dit James Hogg, après avoir connu intimement Walter Scott pendant trente ans, je veux réunir

(1) Note du Tr. La première apparition de ces *Anecdotes* est assez singulière. Elles nous viennent de l'autre bord de l'Atlantique. Voici comment: Hogg est un auteur populaire aux États-Unis, où plusieurs de ses admirateurs, sachant que le sort ne lui avait pas donné autant de fortune que de talent, lui proposèrent, à des conditions fort libérales, de fournir quelques articles aux revues américaines. Ce projet échoua; mais Hogg, en reconnaissance de l'intérêt qu'il inspirait à ses amis d'outre-mer, leur envoya le manuscrit de ses *Anecdotes sur Walter Scott*. L'ouvrage parut, au profit de l'auteur, à New-York, 1834, 1 vol. in-12, réimprimé depuis en Angleterre. M. Dewitt Bloodgood, de New-York, se chargea de toute cette négociation infiniment honorable et délicate; il a de plus fait précéder l'ouvrage d'une biographie très-intéressante du berger d'Ettrick. — La Revue Britannique, dans sa galerie des *Puissances Intellectuelles de notre Age*, a consacré une place à James Hogg. Voyez la 20e livraison de la 2e série (février 1832).

ici quelques anecdotes simples et privées, que nul autre que moi ne pourrait raconter. On sait assez bien ce qu'était Scott dans son cabinet de travail ; je veux essayer de faire voir ce qu'il était dans le salon, au sein de sa famille, au milieu de ses amis ; je ne cacherai rien ; je ne serai partial en aucun cas ; quant à la méchanceté, il ne saurait ici en être question.

» La première fois que je vis Walter Scott, ce fut par un beau jour d'été, en 1801. J'étais fort occupé à travailler dans les champs du domaine d'Ettrikhouse, lorsque le vieux Wat Shiel traversa l'eau en courant pour me dire de descendre au Ramsey-cleuch, aussi vite que mes jambes pourraient me porter, parce que plusieurs *gentlemen* voulaient me parler.

« Mais, Wat, m'écriai-je aussitôt, qui peut désirer de me voir au Ramsey-cleuch ?

— Oh ! je ne puis vous le dire ; car ce n'est pas à moi qu'ils ont parlé : mais j'ai dans la pensée que ce pourrait bien être le laird (*the shirra*) et plusieurs de sa bande. »

» Je fus fort aise de cette conjecture, car je venais de lire les deux premiers volumes des *Ballades du Border* ; et comme j'en avais souvent entendu réciter ou chanter d'autres par ma mère, j'avais eu l'idée de les envoyer à l'éditeur pour en composer un troisième volume. Je laissai donc ma houe et me dépêchai d'aller mettre mes habits du dimanche ; mais avant d'être arrivé à la maison, je rencontrai le laird et M. William Laidlaw, qui venaient me faire visite. Ils entrèrent et passèrent dans ma maisonnette deux bonnes heures ; nous devînmes bientôt très-bons amis. C'était tout simple ; car Scott n'était pas sournois et disait toujours ce qu'il pensait. Ma mère lui chanta la ballade du *Vieux Maitland*, il en fut ravi, et lui demanda si elle pensait qu'on l'eût jamais imprimée. Voici

ce qu'elle répondit : « Oh ! non, non, monsieur, cela n'a » jamais été imprimé dans le monde ; car mes frères et » moi, nous l'avons apprise du vieux André Moor, et » lui l'avait apprise de la vieille Baby Mettlin, qui était » femme de charge chez le premier laird de Tushilaw. » Pour la vieille Mettlin, on a toujours dit qu'elle n'était » pas trop bonne, et on a fait bien des histoires sur son » compte ; mais c'était une grande chanteuse de ballades » et de vieilles chansons.

» — Le premier laird de Tushilaw ! dit Scott ; mais, Mar- » guerite, voilà qui doit être extrêmement ancien. »

» — Oui, dit-elle, monsieur, très-ancien. Mais il est » très-vrai que pas plus cette chanson-là qu'aucune au- » tre, excepté toutefois Georges Warton et James Stewart, » ne fut jamais imprimée avant que vous les ayez impri- » mées vous-même, et encore vous les avez gâtées tout- » à-fait. Elles furent faites pour être chantées et non pour » être lues ; maintenant vous avez rompu le charme, » jamais on ne les chantera plus. Et ce qu'il y a de pis » encore, c'est qu'elles ne sont ni bien écrites ni bien » rendues.

» — Prenez ceci pour vous, monsieur Scott, dit Laid- » law. »

» Scott répondit par un éclat de rire le plus franc, et récita devant ma mère une strophe de Wordsworth ; pour réplique la bonne femme lui donna une vigoureuse tappe sur le genou, en ajoutant : « Vous trouverez cepen- » dant plus tard que c'est très-vrai ce que je viens de » vous dire. »

» Il est de fait que ma mère avait prédit très-juste ; car depuis ce tems, on a perdu l'habitude de chanter ces vieilles ballades, qui charmaient autrefois nos longues soirées d'hiver. »

Après cet entretien James Hogg fut invité à dîner pour le même jour à Ramsey-cleuch avec Scott et un petit cercle d'amis. Le berger arriva après son hôte, sans doute à cause du délai requis pour sa toilette des dimanches. En entrant dans la demeure du laird, il fut reçu à bras ouverts par le groom de Scott, espèce de montagnard, qui, suivant l'auteur, était encore plus original que son maître. Ces deux personnages échangèrent les complimens suivans :

« Le laird est-il arrivé, dit Hogg.

— Oh ! oui, jeune homme, répondit le groom, le laird est rentré. C'est donc vous ce gas qui fait si bien les vieilles ballades et qui les chante encore mieux. »

» Je lui répondis que je croyais en effet être ce gas-là, mais que je ne me rappelais point d'avoir composé des ballades *anciennes*.

— C'est bon, c'est bon, repartit le groom, entrez, tâchez de vous retrouver dans la maison, et vous y rencontrerez le laird. On vous dira où il est, et il sera très-aise de vous voir ; je vous en réponds. »

S'étant une fois confortablement assis au foyer de Ramsey-cleuch, Hogg remarqua avec inquiétude que la conversation dégénérait en une discussion industrielle sur le mérite des diverses races de bêtes à laine qui paissaient dans la forêt d'Ettrick. Les deux espèces de moutons, les *longs* et les *courts* avaient chacun leurs partisans ; Scott, qui était venu dans ce district solitaire pour visiter un confrère poète, et pour instituer une sorte d'enquête sur ce qui pouvait exister encore des poésies du *Border*, supportait avec quelque impatience ces longs discours sur les laines. Enfin, après avoir écouté assez long-tems, il se tourna vers M. Brydon, l'un des orateurs, et lui dit gravement : « Je dois convenir que je ne saisis pas par-

faitement la nature de la question. Je voudrais bien savoir combien de pieds de longueur sont exigibles pour ranger un mouton dans la classe des *longs.* » A quoi M. Brydon, qui, dans la simplicité de son ame, n'entendit ni la malice, ni la plaisanterie de cette demande, répliqua avec pleine conviction : « C'est la laine, mon cher monsieur ! c'est la laine qui fait la différence ; les *longs* ont la laine courte et les *courts* ont la laine longue : et c'est d'après cela que nous leur donnons ces noms que vous ne comprenez pas. » Scott ne put tenir à cette leçon ; il éclata de rire au nez et en la présence de son professeur. « Lorsque, nous dit l'auteur, je vis plus tard les mêmes expressions répétées dans les premières pages du *Nain noir* des *Contes de notre hôte*, je ne pus me méprendre sur leur véritable auteur. »

Le reste des journées que Walter Scott passa cette fois avec le berger d'Ettrick fut consacré à la recherche des antiquités poétiques du *Border*. Leur petite caravane, composée de cinq personnes, avait surtout pour but de découvrir s'il existait dans le district sauvage de Rankleburn, et principalement sur le terrain actuel des fermes de Buccleuch et de Comyn, qui avaient autrefois appartenu à la famille des Scott, quelque trace de la résidence originelle de ces chefs, qui s'étaient acquis tant d'influence sur le *Border*. Les voyageurs antiquaires ne trouvèrent ni château, ni donjon ; tout avait disparu hormis une petite église en ruines, entourée de son cimetière, et des débris d'un four à chaux et d'un moulin à farine ; qui avait dû servir à moudre le blé de l'impôt forcé du *black mail*, sorte d'offrande propitiatoire que les habitans sacrifiaient aux nobles déprédateurs de la frontière.

« Satchells, le plus fabuleux historien qui fut jamais, dit Hogg, assure qu'il existait encore dans le pays cer-

taine tradition concernant une pierre des fonts en marbre bleu, qui figurait au baptême des enfans de la famille des Buccleuch, et qui devait être enfouie quelque part sous les décombres de la vieille église. M. Scott fut curieux de voir si nous pouvions la retrouver ; mais en arrivant auprès des ruines qui couvraient la place où fut le maître-autel, nous vîmes qu'on y avait déjà creusé jusqu'aux fondemens, et nous ne pûmes savoir quelle main nous avait précédés. Ce qui était très-sûr, c'est que l'on avait enlevé les fonts de marbre bleu ou qu'il n'y en avait jamais eu. Je n'ai pas appris depuis que quelque nouvel explorateur ait étéplus heureux.

» Toutefois, comme il nous parut qu'il y avait eu une sorte de renfoncement dans l'aile orientale de la vieille église, nous nous mîmes à y remuer quelques pierres amoncelées, pour voir si les fameux fonts de marbre ne s'y trouveraient pas. Tout-à-coup la moitié d'un petit pot bien enduit de rouille s'offrit à nos yeux. Il fallait voir comme la figure de Scott s'épanouit ; sans hésitation, il déclara que ce ne pouvait être que les restes d'un ancien casque consacré. Cependant, voilà notre compagnon Laidlaw qui se met froidement à retourner et à gratter dans tous les sens cette relique précieuse, et après l'avoir bien frottée, il arriva enfin à une couche de poix, qui se trouvait au fond ; aussitôt nous l'entendîmes s'écrier avec un sourire sardonique : « Oh ! monsieur Scott, » ce n'est ni plus ni moins qu'un vieux pot à goudron, qui » a servi autrefois aux fermiers pour marquer leurs moutons dans la vieille église. » A cette apostrophe nous vîmes M. Scott abaisser sur ses yeux ses épais sourcils ; sa physionomie se couvrit d'un sourire un peu forcé, il mit son cheval au trot en disant tout bas : « Ainsi nous avons fait » toute cette course pour *voir* qu'il n'y avait rien à voir.»

Après cette douloureuse et stérile promenade d'antiquaire, la compagnie alla dîner et coucher chez M. Brydon de Crosslee. Walter Scott, malgré sa mésaventure du vieux casque, était d'une gaîté folle. Le rideau majestueux de montagnes qui s'élevait à l'horizon excitait son imagination, et l'air frais et vif animait ses traits. Suivant Hogg, sa bonne humeur ne l'abandonnait guère, même quand il lui arrivait de tomber dans les eaux froides de la Twed jusqu'à la ceinture. Sa mémoire surtout fut toujours étonnante. Quand un ami allait le consulter à Edimbourg ou à Abbotsford sur quelques faits historiques ou sur quelques détails des familles des anciens clans, on le voyait parcourir d'un seul coup-d'œil les rayons de sa vaste bibliothèque, se diriger rapidement vers le volume dont il avait besoin et l'ouvrir tout de suite à la page contenant les faits à éclaircir.

Le lendemain nous retrouvons les voyageurs galopant comme des fous au travers des sentiers escarpés de Loch-Skene et du Grey-mare's-tail (montagne de la *Queue de la jument grise*). Hogg remarqua que le romancier considérait avec beaucoup d'attention ces lieux sauvages, qu'il prenait note des noms de chaque colline, qu'il s'informait de leur hauteur, et surtout de leur situation respective. L'enthousiasme avec lequel il parlait des vieilles ballades, et la chaleur qu'il mettait à les réciter, pendant cette excursion, inspira sur-le-champ à Hogg la résolution de les imiter, et il y réussit au-delà de ses espérances. Hogg dédia son recueil à Walter Scott et plaça en tête cette charmante strophe.

Ah! que béni soit son généreux cœur!
Il m'apprit où reposaient tous ces souvenirs;
Il m'indiqua volontiers le chemin qu'il fallait prendre
Sur ses pentes sauvages des collines d'Ettrick.

Il entendit le premier les notes de ma lyre,
Et s'étonna de ma poésie de menestrel.
Mais il ne savait pas que la voix d'une mère
Eût autrefois chanté ces ballades sur mon berceau.

Une des parties les plus curieuses de cette espèce de journal des courses de Hogg avec Walter Scott, c'est sans contredit le récit de la réception des voyageurs chez le duc de Buccleuch, encore aujourd'hui le plus grand seigneur du district montagnard. C'est ici qu'on voit percer le penchant aristocratique de l'illustre romancier. Le morceau est trop original pour que nous ne laissions pas parler Hogg lui-même.

» Le seul faible que je pus découvrir dans le caractère de Walter Scott, c'était un penchant exagéré pour la vieille aristocratie du pays. Son respect pour le rang et les titres était outré, et chez un tel homme, cela me parut déplacé. Ce respect était presque porté chez lui jusqu'à l'adoration, et sans parler de la nombreuse noblesse que j'eus souvent occasion de rencontrer chez lui, je donnerai ici quelques exemples de ce sentiment qu'il chérissait. D'abord Walter Scott, comme de raison, reconnaissait loyalement le lord Buccleuch pour chef et tête du clan général des Scott; mais aussi il fit toujours hommage à M. Harden de la qualité de chef spécial de sa lignée, autrefois forte et nombreuse, et Scott aimait à raconter que lui-même, que son père avant lui, et que son grand-père avant son père, avaient tous gardé soigneusement la coutume d'aller passer le jour de Noël avec Harden, en foi de leur vasselage. Il appuyait sur cette obéissance avec un ton de satisfaction exaltée, bien fait pour confondre ceux qui l'entendaient; comme si sa propre illustration n'avait point jeté sur la maison des Harden un rayon de gloire cent fois plus brillant que celui qu'il au-

rait reçu de ce nid de barbares déprédateurs, quelque braves qu'ils aient jamais été !

» Scott descendait aussi des chefs des familles Haliburton et Rutherford, du côté de sa mère; aussi ne manquait-il pas d'écarteler ces trois armoiries sur son blason. Il me les montra si souvent, et surtout il me parla si souvent de sa triple noblesse, que moi, qui ne pus jamais découvrir entre les hommes d'autres distinctions que celles de la vertu et des talens, je trouvais très-ridicule de voir celui qui avait tant illustré ces familles ne s'estimer lui-même que d'après l'illustration qu'il en avait reçue. Mais voici une autre circonstance, qui m'amusa et qui me mortifia aussi un peu.

» Nous nous rencontrâmes un jour, Walter Scott et moi, au château de Bowhill, où le duc Charles de Buccleuch tenait bonne table et grande réception. La compagnie étant fort nombreuse, on avait disposé deux tables dans la salle à manger, l'une en long, l'autre en travers; elles étaient à peu près de même longueur; mais à la table en long, les dames étaient placées indistinctement avec les hommes; seulement, toutes les personnes admises à ce couvert étaient nobles, à l'exception toutefois, si ma mémoire est fidèle, de sir Adam Ferguson, dont l'éternelle bonne humeur lui sert de passeport en toutes réunions. Avant le dîner, j'avais déjà causé avec les dames, et comme j'ai toujours été un peu compté parmi les favoris du beau sexe, je me figurai qu'elles ne pouvaient vivre sans moi, et j'allai sans façon me placer à côté d'elles; mais j'avais un ami à la table en travers, à l'autre bout de la salle, qui jugea mieux ma position. Sir Walter, qui la présidait, se leva, et s'adressant au duc, le supplia, s'il voulait beaucoup l'obliger, de permettre à M. Hogg de se placer à sa table, de lui Scott; « car,

dit-il spirituellement, je ne puis m'en passer; » et il ajouta ces mots d'une vieille ballade :

Si vous enlevez les Hoggs de Fauldshope,
Vous faites tort aux seigneurs de Harden.

» Comme de juste, le duc me permit de me lever, et j'allai m'asseoir à la table de sir Walter, qui me plaça au second rang à sa droite, à côté d'un monsieur qui était bien le laird Scott de Harden. Et cependant, malgré l'insinuation très-claire de la vieille romance sur le rapprochement des Harden et des Hogg, je me tins assis toute la soirée à côté de cet estimable personnage, que je pris pour un *clergyman* de l'église anglicane tout le tems du dîner. Je savais qu'il devait y avoir dans la réunion deux ou trois prêtres bien nés, alliés de la famille, et je pris Harden pour l'un d'eux. Personne de plus confondu que moi, quand le jour suivant, le duc m'apprit que ce théologien que j'avais tant admiré était Scott de Harden! Que j'aurais aimé lui parler de nos vieilles affaires! mes ancêtres ayant été vassaux de la maison de Fauldshope pendant plus de deux cents ans, et ne l'ayant quittée que quand le domaine changea de maîtres. C'était sans doute en mémoire de cette dépendance féodale que mon père s'amusait si bien à remplir mon jeune cœur de traditions concernant la maison des Harden, traditions dont, tant de fois, j'ai fait usage depuis.

» Mais je vois que ma passion dominante, l'égoïsme, m'a fait oublier mon anecdote principale. La voici enfin. Quand arriva le moment solennel de servir le dîner, sir Walter refusa positivement de laisser poser un seul plat sur notre table, avant que le mets n'eût été présenté à la table du duc de Buccleuch et de sa noblesse. « Non, non, dit Scott; ceci est à la lettre une réunion du clan et de ses adhérens, et nous aurons un dîner servi en style féodal;

ce sera sans doute le seul que nous verrons de notre vie.» Aussitôt que le duc sut ce nouveau caprice de Scott, il le laissa faire; mais je crois que les plats furent seulement posés sur la table noble et puis enlevés aussitôt. Sur ces entrefaites, le gibier et les autres viandes garnissaient les rayons des buffets, ouverts à tout le monde, de sorte que toute la société y prenait une égale part.

Après nous avoir fait faire plusieurs libations, et avant de nous laisser partir à la lueur du matin, le duc posa un pied sur la table, et l'autre sur sa chaise, en nous priant tous de l'imiter, ce que tout le monde fit, et il entonna dans cette posture la vieille ballade de : « Johnie Cope; » nous faisions chorus (1). Sir Walter posa sa jambe faible sur la table, et se maintint bravement en équilibre; c'était plaisir de l'entendre dominer le chœur général des buveurs avec sa forte et grave voix de basse taille, car toute cette scène paraissait l'amuser et l'intéresser au plus haut degré. On ne pouvait trouver un meilleur compagnon que lui, et malgré cela, je ne l'ai jamais vu surpris par les fumées du vin. Il en prenait volontiers un verre après dîner, et pendant vingt ans, il observa religieusement l'usage de se réconforter d'un verre de grog au genièvre après souper; mais il fut toujours d'une grande modération pour le boire et le manger. Il aimait extrêmement les bons déjeuners, et m'avoua cependant qu'il n'en avait jamais trouvé de si bons que dans mon humble chaumière.

» Mais je me suis encore éloigné de notre excellent repas du château de Bowhill, et il me reste cependant à

(1) La suite fait voir que cette bizarre manœuvre ordonnée par le noble amphitryon n'était qu'une épreuve pour juger les forces des buveurs; épreuve assez périlleuse puisqu'il paraît que chez sa seigneurie on ne se levait de table qu'au point du jour.

raconter la partie la plus grotesque de mon histoire. Quand le duc se leva pour se retirer au salon, il désigna nominativement sir Alexandre Don pour occuper le fauteuil de président de la table. Depuis long-tems les deux tables s'étaient fondues en une seule. Le président proposa sur-le-champ une santé de champagne en l'honneur du duc, santé qui fut acceptée par acclamation et bue dans toutes les règles. Alexandre Don proposa alors d'imiter le duc dans tous ses bons procédés, et nous fûmes obligés, pour la seconde fois, de mettre encore un pied sur la table et de répéter en chœur la ballade de Johnie Cope. Tout le monde essaya au moins d'obéir à l'ordre, et le digne président nous chanta Johnie Cope avec une verve admirable. Cependant bientôt nous vîmes tomber sous la table, avec un effrayant fracas, les Scotts, les Eliotts, et même quelques rejetons de la tige des Taits; mais sir Walter conservait son équilibre, ferme comme un roc, et riant à gorge déployée. La partie était trop belle pour qu'on l'abandonnât de si tôt. Le marquis de Queensberry, qui s'avisait aussi de jouer le président, observa qu'un si brave et si loyal clan du *Border* ne pouvait se séparer sans chanter le *God save the king*, et que bien qu'il eût déjà porté un toast d'entrée au souverain, il était absolument indispensable de terminer la séance par un toast final pour honorer l'hymne de la patrie. De sorte que nous fûmes de nouveau contraints de nous percher tant bien que mal sur nos chaises, et d'entonner dans cette posture scabreuse l'antienne royale. Alors, il fallait voir les convives tomber à la file les uns sur les autres. Pour moi, les jambes me manquèrent tout-à-fait; je fis le plongeon, et j'allai rouler jusqu'au mur qui m'arrêta dans ma course, ce qui amusa délicieusement l'assemblée. En un mot, sur trente ou quarante per-

sonnes, il n'y en eut pas six qui résistèrent à cette épreuve. Sir Walter en sortit triomphant, il épuisa les derniers verres jusqu'au fond, sans accident. C'était une tête forte sous plusieurs rapports ! »

Après ce tableau curieux, fait plutôt pour une bamboche de Téniers que pour le crayon du Poussin, le berger d'Ettrick passe à l'histoire d'un singulier démêlé littéraire qu'il eut avec le grand romancier.

Ayant mal réussi dans son fermage d'Ettrick, le poète « s'enveloppa de son plaid, » comme il le dit lui-même, et arriva à Edimbourg, avec une bourse vide, et une valise bien garnie de manuscrits. Il trouva qu'on n'y estimait guère plus sa vocation pour les vers que ses procédés pour faire pousser une belle laine aux moutons. Les libraires eurent la prudence de lui fermer leur porte, et toute leur amitié se borna à lui promettre d'imprimer *pour son compte*. Cependant encouragé par le souvenir du succès qu'avait eu son volume de Ballades, le libraire Constable, qui l'aimait assez, se chargea, après plusieurs entrevues, d'imprimer mille exemplaires d'un nouveau recueil, le *Menestrel de la Forêt* (*the Forest Minstrel*). Ce fut une mauvaise affaire. Constable y perdit, et Hogg n'eut rien. Le poète, grandement désappointé, conçut un dessein bien autrement héroïque, celui de fonder un journal hebdomadaire, entreprise à laquelle il ne convenait nullement, ainsi qu'il l'avoue lui-même. Dans son impatience, le pauvre homme donna sa malédiction aux libraires, les traita d'ennemis du génie, et déclara que les imprimeurs n'étaient que leurs vils esclaves. Il s'adressait de maison en maison : dans l'une on se moquait de lui; dans l'autre, on lui accordait *un* abonnement; dans la troisième, on le payait en *conseils* très-copieux. Enfin, le libraire Robertson se décida à s'em-

barquer, et une demi-feuille in-4° du prix de 4 pences (8 sols) parut chaque semaine. Avant tout, le pauvre Hogg avait été consulter son illustre ami Walter Scott; il n'entreprenait rien en littérature sans cette formalité préalable. Voici quel fut le résultat de cette entrevue.

« Scott remua la tête, en abaissant ses épais sourcils, mais ne me dit rien. Je remarquai que sa lèvre d'en haut s'abaissait aussi prodigieusement. Je n'aimais pas du tout cet ensemble de pronostics; je fus donc obligé de recommencer ma communication et de lui dire qu'il s'agissait d'un journal. Il gardait toujours le silence. Après une pause, il me dit enfin : « Ne pensez-vous pas que c'est se mettre sur un terrain scabreux, après Addison, Johnson et Mackensie?

— Pas du tout, répliquai-je; je n'ai point peur de cela; sans doute mes articles ne seront pas aussi élégans que les leurs, mais j'espère bien les rendre plus originaux.

— Ah! du diable, dit Walter Scott, pour *originaux*, je vous réponds qu'ils le seront assez. »

Le romancier, consulté sur la question de savoir s'il ne fallait pas mettre le journal à trois pence, répliqua qu'il était plutôt d'avis d'en demander quatre, et il donna ce conseil au futur rédacteur avec un sourire qui n'avait rien d'encourageant. Hogg lui demanda sans façon s'il l'aiderait. Scott répondit qu'il voulait d'abord voir comment la chose irait, et s'il voyait la moindre chance d'un succès, alors il s'empresserait de s'y mettre. C'était dire parfaitement au pauvre Hogg qu'il viendrait le tirer de l'eau quand il en serait dehors; cependant il envoya deux petits poèmes au journal. Les prédictions de Walter Scott, qui eut toujours une aversion prononcée pour la littérature périodique, ne se vérifièrent que trop, et la destinée du journal fut aussi curieuse que funeste.

Les tribulations du pauvre berger lancé en une voie si contraire à toutes ses habitudes campagnardes sont réellement plaisantes. D'abord le porteur des premiers numéros, qui peut-être était un montagnard assez franc, fit la bévue de demander rudement le prix de chaque numéro d'essai, ce qui parut révoltant aux beaux esprits d'Edimbourg. Ensuite, Hogg découvrit à sa grande surprise que beaucoup de personnes qui lisaient le journal avaient la prétention sérieuse de le lire gratis; d'autres commandaient qu'on le leur apportât, et puis refusaient de payer sous prétexte qu'elles se décideraient plus tard; enfin, pour coup de grâce, l'éditeur, tout frais arrivé de ses champs, se permit dans le troisième numéro quelques expressions un peu cyniques, qui entraînèrent le départ de la presque totalité de ses abonnés.

D'autres tentations plus funestes pour l'auteur furent le résultat de cette entreprise désespérée. Le libraire Robertson et la plupart des collaborateurs avaient contracté l'habitude de se réunir *pour causer* à une taverne près du Cowgate. Insensiblement la vieille *aile* d'Écosse et quelques autres bonnes liqueurs devinrent l'objet principal des conférences, et Hogg y prenait une part assez active; de sorte que, suivant sa plaisante confession, il put se convaincre lui-même « qu'il s'en allait droit à tous les diables. » Heureusement qu'il rompit avec ce bachique libraire, et qu'il en prit un autre plus sobre avec lequel il travailla toute une année, à tel point que Hogg remplit 830 colonnes in-4° de ses propres articles. Le journal allait faire ses frais, et donner quelque profit à son très-laborieux éditeur, lorsque l'entreprise fut totalement ruinée par les mêmes gens qui en avaient combattu la création. Il paraît que ce qui décida surtout la tempête, qui grondait depuis long-tems, à éclater sur la malheureuse feuille de

Hogg, ce fut une série d'articles fort piquans, qui parurent sous le nom du *docteur Shuffleton*, et dont Hogg se reconnut plus tard pour être le véritable père. La colère de l'éditeur fut principalement dirigée contre un article de l'*Annual Register*, d'Édimbourg, publié par Ballantyne en 1811, et où se trouvait une espèce d'échelle des poètes; Scott y était signalé comme le premier, et Hogg comme le dernier de tous ceux de la Grande-Bretagne. Hogg répliqua dans *l'Espion* (c'était le titre de son journal) par une vive diatribe, où il plaça ces phrases caustiques : « Il est vraiment amusant de voir avec quel art on range un individu à la tête de l'école, et un autre, qui est peut-être son supérieur, à la queue. Comment peut-on se poser soi-même comme le plus grand génie qui ait existé? Ce dessein est original, s'il n'est honorable. Mais certains grands auteurs ne peuvent rester long-tems cachés, malgré leurs précautions, et le plus petit incident suffit pour fournir à la curiosité le moyen de les démasquer. » C'était insinuer assez clairement que sir Walter était l'auteur du gros grain d'encens qu'il s'était donné à lui-même dans l'*Annual Register*. Que la chose fût vraie ou non, Scott se mit dans une étrange colère contre Hogg; et il en résulta l'explication suivante :

« J'avais adopté l'usage, dit Hogg, comme Scott m'en avait formellement prié, d'aller déjeuner avec lui deux ou trois fois par semaine. J'étais par ce moyen toujours sûr de pouvoir causer avec lui avant qu'il ne partît pour le *Parliament House*. J'y allais même quelquefois plusieurs matins de suite, m'étant depuis long-tems aperçu qu'on gagnait toujours quelque chose à l'écouter ; mais ce dimanche-là, je le trouvai dans une terrible mauvaise humeur. Il était assis devant son bureau dans son

cabinet de Castle-street. Quand j'entrai, il me regarda avec un visage aussi dur que celui d'un juge qui va prononcer la sentence d'un malfaiteur ; en même tems je remarquai qu'il ne se levait pas pour me saluer, ce qu'il avait toujours coutume de faire, et les premiers mots qu'il m'adressa furent ceux-ci. « Monsieur Hogg, je suis très-fâché contre vous, je vous le dis net, et je crois que j'ai le droit de l'être. Je vous demande, monsieur, une explication sur une phrase de votre *Espion* d'hier. »

« Moi, qui me doutais parfaitement quelle était cette phrase, et qui de plus me croyais de beaucoup le plus offensé de nous deux, je sentis mon sang de paysan bouillir dans mes veines et me monter avec violence à la tête. « Alors, dis-je avec fermeté, je vous demanderai aussi, monsieur, une explication. Est-ce vous qui avez écrit l'article auquel j'ai fait allusion dans le mien, et qui vous place, vous, à la tête, et moi à la queue de tous les poètes anglais, et bien plus, qui me traite comme une balayure?

— Et quel droit, monsieur, avez-vous de supposer que j'en sois l'auteur? répliqua Scott avec un accès de véritable rage.

— Vraiment! répondis-je, et quel droit aviez-vous de vous en supposer *vous-même* l'auteur, tant vous paraissez en faire votre affaire personnelle? Le fait est que quand j'écrivis le mien, je ne savais ni ne me souciais de savoir qui en était l'auteur, et même avant d'imprimer, je croyais que c'était M. Southey, car Jean Ballantyne me le dit et me le jura ; mais si c'est là une plume dont vous soyez bien aise de garnir votre bonnet, à vous très-fort permis de la prendre.

— Très-bien, Hogg, me répliqua Scott, c'est parler comme un homme, comme vous-même. Je croyais que

c'était moi que vous aviez en vue personnellement. Mais n'y pensons plus. Nous sommes amis comme à l'ordinaire. Allons, asseyez-vous; nous allons tout de suite déjeuner ensemble, et qu'il n'en soit jamais question entre nous! »

Telle fut la querelle de deux membres notables de l'irritable race. Quoique la paix ne fût pas entre eux une paix boiteuse, et quoique la réconciliation fût franche alors, il paraît cependant que Hogg ne put jamais entièrement se guérir du soupçon de la complicité de sir Walter dans l'attentat de l'*Annual Register*. En effet, il s'assura plus tard que le libraire Ballantyne l'avait mystifié en lui persuadant que M. Southey en était l'auteur. Hogg se consola en attribuant cette attaque à l'envie de quelques ennemis secrets, aussi jaloux de son talent que dédaigneux de sa condition obscure. « A cette époque, dit-il, toutes les forces de l'aristocratie et de la littérature du pays étaient rangées contre moi et travaillaient à m'empêcher de m'élever; mieux encore, on aurait voulu me réduire au néant; mais, grâce à Dieu, j'ai vécu assez long-tems pour voir les sentimens de mes compatriotes entièrement changés. »

Walter Scott, comme tous les autres hommes célèbres, expiait sa célébrité par les tribulations de visites innombrables. Hogg déclare que personne ne saurait dire quand ni comment il a composé ses volumineux ouvrages. Lorsqu'il était à Edimbourg, ses fonctions au *Parliament House* absorbaient ses matinées. Jamais il ne fermait sa porte. Pauvres et riches, petits et grands, tous étaient admis, et même quand on le dérangeait (ce qui arrivait très-souvent), sa mauvaise humeur se cachait parfaitement. « Bien des fois, nous dit Hogg, cela me faisait peine; car je me suis souvent trouvé dans son cabinet,

épiant l'occasion de causer avec lui, et sans cesse ajourné par dix visites fâcheuses. Je rencontrais chez lui des nobles, des *gentlemen*, des peintres, des poètes, des acteurs; tout ce monde se donnait rendez-vous, sans parler des libraires et imprimeurs, qui y étaient en permanence, mais auxquels il accordait toujours des audiences privées. Même à Abbotsford, sa maison était constamment pleine de monde; les allans et les venans s'y remplaçaient les uns les autres, et quand une cargaison s'en retournait, une autre venait aussitôt occuper la place. Je ne pouvais m'empêcher de déplorer de voir anéantir de la sorte la vie d'un tel homme. J'en étais véritablement affecté, au point qu'une fois, devant passer quinze jours chez lui, je n'eus pas le courage d'y rester plus de trois jours; c'était là, en général, la limite de mes visites. Quant à l'hôte du manoir, il supportait tout admirablement bien : dès que le déjeuner était fini, il était toujours prêt à accompagner ses visiteurs partout où ils avaient envie de se promener, dans la forêt ou sur les bords du Yarrow, ou à Melrose, ou à Dryburgh, lieu qui recueillit ses cendres. Il était d'excellente humeur quand il se portait bien, mais personne n'était plus désagréable que Scott dès qu'il souffrait; aussi n'était-il pas alors prudent de l'approcher, et en pareil cas, j'avais soin de me tenir à distance. »

La multiplicité de ces devoirs d'hospitalité et de bonne réception, que le romancier aimait tant à remplir, explique, jusqu'à un certain point, l'état extraordinaire de plusieurs de ses manuscrits. Hogg nous apprend que le manuscrit du poème de *Marmion* était une pièce réellement curieuse. Scott l'avait écrit en entier sans ratures, dans des lettres envoyées par la poste de divers endroits. « Quand il eut achevé de recopier son ouvrage de *la Dame du Lac*, il me dit un soir : « Je vais risquer de

donner au public quelque chose de tout-à-fait différent de mes deux premières productions, quant au sujet, quant au rhythme, et quant au style. » Après ce préliminaire, il ouvrit son bureau; et me lut la description de la tournée de la *Croix de Feu,* et de la *Bataille des Trosachs.* Je répondis : « Je ne puis apercevoir aucune différence entre ce style et celui de vos autres poèmes; seulement comme celui-ci est entièrement nouveau pour moi, il ne m'en semble que meilleur. » Scott ne parut pas très-flatté de ma remarque, et se contenta d'ajouter que je changerais d'avis lorsque j'aurais tout lu. J'allais m'expliquer, lorsque sir John Hope entra, ce qui coupa court à la conversation. »

Les rapports littéraires de deux hommes aussi originaux que Walter Scott et James Hogg sont dignes d'intérêt. Aucun nuage n'eût passé sur leurs relations mutuelles, s'ils n'eussent malheureusement suivi la même carrière, s'ils n'eussent traité les mêmes sujets. Cette analogie de carrière et de gloire explique la brouille qui les sépara pendant quelque tems, brouille qui fut suivie d'une reprise de franche amitié. On va juger toutefois si les torts étaient du côté du berger d'Ettrick.

« Je n'ai vu qu'un exemple, dit Hogg, où Scott se soit trompé en ses défenses et en ses prévisions; je suis sûr que mes compatriotes se joindront à moi pour lui donner tort sur ce point. Lorsque je demeurais à Nithsdale, il m'écrivit qu'il allait se rendre acquéreur du domaine de Broadmeadows, sur le Yarrow; que comme il avait offert le plus haut prix, il ne doutait pas que le domaine lui fût adjugé, d'autant plus qu'il l'avait poussé bien au-delà de sa valeur, afin de m'avoir pour berger en chef et directeur de toute l'exploitation. Cependant son projet avorta. M. Boyd surenchérit, et fit l'acquisition;

sur quoi Scott fut étrangement courroucé, sachant que j'avais refusé une place pour accepter celle qu'il m'offrait. Pour réparer ce malheur, il me fit engager par lord Porchester comme berger en chef de ses terres, et on me promit une jolie maison, un bon cheval, une petite carriole, vingt liv. st. par an, et pas de loyer. J'acceptai toutes ces conditions, plus favorables même que tout ce que j'aurais osé espérer ; seulement on ne me les accordait qu'avec la restriction que voici : *Je devais enfermer mon talent poétique sous verrou et sous clef pour jamais.* Je possède encore la lettre. Qui pourrait penser que Walter Scott eut raison de me dicter pareille loi ? personne, sans doute ; et je suis sûr que mon ami, lord Porchester, eût été le dernier à exiger de moi un tel engagement. Je méprisai la convention, et je refusai d'y souscrire. C'est à ce fait que je fis allusion dans la *Veillée de la Reine*, lorsque je me permis un trait contre Walter le prieur.

On pense bien que ce mortifiant conseil ne fut point suivi par James Hogg, par ce confrère poète, qui sut se plaindre en vers si touchans et si profondément sentis des idées entièrement industrielles de Scott à son égard. Il paraît d'ailleurs que le grand romancier, même à l'apogée de sa gloire, était fort avare de son appui et de son influence littéraire au profit d'un ami. Jamais il ne voulut accorder à Hogg autre chose que ses conseils, et il refusa constamment de dire un mot de ses ouvrages dans des journaux en crédit. Une seule fois il parut s'engager à faire un article général sur les productions de Hogg; un an s'écoula et rien ne parut ; enfin l'auteur se plaignit, et Scott lui fit cette réponse fort remarquable : « Voyez-vous, Hogg, la vérité est que j'avais commencé la chose ; j'avais réuni quantité de notes, j'avais désigné beau-

coup d'extraits; mais je m'aperçus que pour donner une idée convenable de vos progrès et de votre caractère comme poète, je devais absolument commencer par les ballades et suivre jusqu'à la *Veillée de la Reine*. En définitive j'ai vu que nous étions tous deux si bien de la même école, que si je disais de vous tout ce que je voudrais en dire, le public pourrait croire que je me donne force louanges à moi-même. » Hogg, qui ne goûtait pas beaucoup des scrupules qui lui faisaient perdre un bel article, répliqua sur-le-champ : « Mais mon cher sir Walter, vous ne pouvez jamais supposer que j'appartienne à votre école de chevalerie. Vous êtes, vous, le roi de cette école-là. Moi, je suis le roi de la montagne et de l'école des féeries, qui est placée infiniment plus haut que la vôtre. » Scott sourcilla légèrement, et dit : « Mon cher, plus haut l'on monte, de plus haut on tombe ; » et sur-le-champ il changea la conversation en racontant une anecdote plaisante arrivée dans une chasse au renard. Il faut convenir que si les raisons un peu plâtrées que Scott opposa au désir fort naturel du pauvre berger d'Ettrick ne sont pas très-convaincantes, au moins jamais journaliste n'inventa de défaite plus habile.

Cependant, en diverses circonstances, et surtout dans la jeunesse du talent de Scott, il y eut quelquefois collision entre sa gloire ou sa vanité et celle de Hogg. Ainsi Scott eut le déboire d'apprendre qu'un corps de la cavalerie bourgeoise d'Édimbourg, et principalement les hommes du clan Donachie, préféraient dans leurs repas militaires les ballades de Hogg aux siennes. Pendant très-long-tems Hogg, malgré son intimité avec le romancier, ne se douta nullement que « le grand anonyme » n'était autre que Scott lui-même. Le libraire Jean Ballantyne lui avait affirmé *sous serment* qu'il n'en était rien. Aussi, de très-bon cœur et en toute sincérité, Hogg disait à Scott son

avis sur les romans de Waverley. Un jour, dans une promenade à Calton-Hill, il les jugea devant lui avec entière liberté, lui disant les endroits où il pensait que l'auteur avait réussi, et ne lui taisant pas ceux où il pensait qu'il s'était fort mal tiré des situations. Jamais Scott ne se défendait, mais il paraissait toujours s'amuser beaucoup de la critique innocente de son ami.

D'après le témoignage sincère et positif de Hogg, on peut dire que Scott montrait en général la plus grande politesse aux étrangers, et avait un attachement sans limites pour ses amis. De ce nombre, les frères Ballantyne, ses libraires et éditeurs, jouissaient de toute sa confiance. Hogg affirme que si Scott eût écouté les bons avis de James Ballantyne, la fortune du romancier eût été sauvée. James suivit de bien près au tombeau son illustre ami et associé. « Qu'il est surprenant, s'écrie le berger d'Ettrick, que toutes les personnes qui prirent part à la production de ces célébres romans aient été retirées de la scène du monde presque ensemble! L'éditeur, l'auteur, les deux imprimeurs, et finalement le correcteur des épreuves, l'honnête et infatigable Daniel M'Corkindale; tous sont partis; il ne reste personne pour nous révéler les secrets intimes de cette fidèle association! » Toutefois, le berger d'Ettrick a dévoilé plusieurs traits admirables du cœur de son ami. Voici des détails qui sont bien dignes d'être connus : « Quoique Scott fût très-avare de l'appui de son nom et de son crédit littéraire, qu'il n'accordait pour ainsi dire à personne hormis à Lockhart, son gendre, au moins il ouvrait largement les cordons de sa bourse en faveur de tout homme de lettres malheureux. Je sais que plusieurs auteurs, qui n'avaient pu réussir, ont reçu de lui, pendant long-tems, leur pain quotidien; et encore la forme sous laquelle il dégui-

sait ses bienfaits était admirable : il envoyait à ces pauvres diables quelques vieux papiers ou vieilles ballades à transcrire, en affectant d'y mettre la plus haute importance; en échange de leur travail, il leur donnait une somme toutes les semaines, et leur laissait croire qu'ils l'avaient bien gagnée. » « Voyez ceci, dit un jour James Ballantyne au berger d'Ettrick, en lui montrant son livre de paiemens, il paraît que Scott a appris, je ne sais comment, que Maturin, le poète irlandais, était retenu en prison pour une petite dette; aussitôt, il m'a donné l'ordre de lui faire passer une lettre de change de 60 liv. st., et jamais Maturin ne saura de qui elle lui vient. »

La grande intimité de Scott et de Hogg a permis à ce dernier de rassembler ses souvenirs sur la famille et le ménage du grand romancier. Ces détails, que le berger d'Ettrick nous donne en un style si simple et si naïf, tout rempli de tournures du dialecte de son pays, ont un charme inexprimable. Avant de transcrire le jugement de Hogg sur lady Scott, voyons comment il raconte lui-même la cérémonie de la présentation de Mme Hogg à son ami. « Il aimait beaucoup ma femme, nous dit le berger, et il la traita toujours avec prévenance et amitié. Aussitôt après mon mariage, comme de juste, j'allai à Abbotsford, et je la lui présentai. Quoiqu'il y eût beaucoup de monde, il lui fit l'honneur de lui offrir la main au moment du dîner, et la fit asseoir à côté de lui. Au dessert, quand les dames furent parties, il s'empressa de me dire devant tous nos amis présens qu'il était extrêmement satisfait de mon choix; mais il ajouta qu'il était tout confondu de voir que j'avais eu le sens et la prudence de choisir aussi bien. « Je ne vous sais point gré du tout, sir Walter, de ce dernier compliment, » lui dis-je devant la société. Quant à mon épouse, pauvre

femme, elle l'adorait. Un jour, après avoir diné avec nous à Mount-Benger, Walter Scott prit dans ses bras ma jolie petite fille Marguerite, la couvrit de baisers, et s'écria tendrement : « Puisse le Tout-Puissant te bénir, ma chère enfant ! » sur quoi mon épouse fondit en larmes. Après le départ de notre ami, je dis à ma femme : « Marguerite, pourquoi donc as-tu pleuré? — C'est que j'aurais voulu donner tout au monde pour qu'il eût pu bénir ainsi tous mes autres enfans. » Une autre fois, Scott ayant rencontré le berger et son fils aîné James, il se mit à questionner l'enfant, qui, soit par embarras, soit par bêtise, refusa obstinément de répondre. Hogg n'hésita pas à convenir que son fils avait la tête un peu dure. Scott répliqua : « Mais, monsieur Hogg, vous savez que ce n'est point franc jeu de mettre la selle à un poulain; pour ma part, je n'aime point du tout les génies précoces, et je crois pouvoir vous prédire que malgré tout cela votre petit sera un jour l'honneur de son père et de son sang. »

» La dernière fois que ma femme vit Walter Scott, ce fut à sa maison de Maitland-Street, très-peu de tems avant qu'il ne la quittât pour toujours. Nous allions ma femme et moi de Charlotte-Square vers le quartier de Lawreston, lorsque je lui dis : « Vois la maison de sir Walter; la voilà, à cette lanterne rouge. » « Oh, me dit-elle, laisse-moi entrer pour le voir encore une fois. — Non, non, nous sommes pressés, et puis ce serait trop indiscret d'aller le déranger à cette heure. — Mais il faut que j'entre, mon cher, il faut que j'aille recevoir de lui encore une bonne poignée de main. Je n'y puis résister. » Moi qui savais fort bien, « qu'il n'y a rien à gagner avec une femme, à moins qu'on ne lui laisse faire toutes ses volontés, » je consentis à entrer. Nous entrâmes donc, et

nous fûmes reçus avec toute l'affection que de vieux amis se montrent ; seulement je remarquai que Scott ne faisait attention qu'à ma femme, et que pour moi il me laissait feuilleter ses livres et ses journaux. Il entretint ma femme de sa famille, et de l'importance de donner une bonne éducation à ses enfans, chose qu'il regardait comme plus essentielle que tout le reste. Voici les seuls mots qui furent échangés entre lui et moi ; on va voir comme ils furent graves. Je m'approchai de lui, et lui dis d'un ton scrutateur : « Mais, par Dieu, sir Walter, vous avez une belle robe de chambre toute neuve. — Oui, répliqua-t-il en riant, je l'ai fait faire à Paris, lorsque certains grands personnages jugeaient à propos de me faire des visites le matin, et je ne l'ai point remise depuis ; mais je viens de découvrir qu'avant-hier on a envoyé ma robe de chambre de tous les jours à Abbotsford. D'ailleurs, monsieur Hogg, je vais avoir bien plus de considération pour ma robe de chambre neuve, puisque vous voulez bien l'approuver. »

Voici maintenant le portrait fort original, mais très-gracieux, que Hogg nous donne de lady Walter Scott, qui n'était encore, à l'époque où il la connut, que Mme Scott tout court. Lorsque Hogg reçut la visite de Scott à sa chaumière dans la forêt d'Ettrick, son hôte lui serra la main en le quittant, et s'écria du ton le plus cordial : « Maintenant, c'est à vous à venir me voir chez moi, à ma chaumière ; je vous présenterai à ma femme. Elle est étrangère ; vous la trouverez brune comme une groseille noire, et vous sentez qu'elle ne parle pas notre franc écossais aussi facilement que vous et moi. Je ne crois pas que vous en soyez fort épris ; mais je vous réponds que vous serez fort bien reçu. » Il y avait peut-être bien un peu d'artifice de mari dans ce genre d'invitation ; cepen-

dant le pâtre d'Ettrick prit au pied de la lettre la franchise de Scott. Ce récit perdrait à n'être pas rapporté fidèlement.

« La première fois que je fus admis auprès de M[me] Scott, j'étais tout-résigné à ne voir qu'une espèce de demi-négresse (*a kind of half black-a-moor*), que notre grave shériff avait épousée à cause de sa très-grosse dot. Je ne savais rien d'elle, et je n'en avais jamais entendu parler, avant le peu de mots que Scott lui-même m'en avait dit. Son expression : « brune comme une groseille noire, » m'avait donné une idée tout-à-fait fausse de la couleur de cette dame. Jugez de mon étonnement, lorsque je me vis en présence d'une jeune et jolie personne, brunette, il est vrai, mais d'un teint frais et animé, avec de grands yeux noirs et une taille ravissante. Je trouvai M[me] Scott du reste très-aimable, elle parlait fort bien anglais, mais elle substituait toujours le *d* au *th*, et n'aspirait jamais les *h*. Elle m'appelait toujours M. *Og*. Moi, je comprenais parfaitement ce qu'elle disait ; mais, par contre, je fus bien des années avant de réussir à lui faire comprendre mon langage (1). Très-souvent elle se voyait réduite à demander des explications à son mari. Je dois ajouter aussi que, quoiqu'elle fût très-jalouse de son rang, et qu'elle montrât une prédilection marquée pour les visiteurs distingués, jamais elle ne cessa de me considérer et de me traiter, pour ainsi dire, comme un membre de sa famille. Cependant elle faisait triste mine à un grand nombre d'autres personnes. Elle ne pouvait souffrir Jeffrey (2), et Brou-

(1) Cet aveu naïf du berger d'Ettrick s'explique facilement si l'on se rappelle qu'il parlait habituellement ou le dialecte montagnard pur, ou bien l'anglais assaisonné de cet accent profond et guttural qu'on a nommé fort justement le *broad scotch*.

(2) Jeffrey était rédacteur ou collaborateur dirigeant de l'*Edin-*

gham était sa bête noire, sans que j'aie jamais pu savoir pourquoi. Ce qui est certain, c'est que je l'ai entendue le maltraiter d'une terrible façon. Après la publication de l'article *critique sur le poème de Marmion*, elle n'adressa plus la parole à Jeffrey. Quoique Mme Scott ne fût pas douée d'une grande pénétration, cependant elle appréciait fort bien le génie de son mari, et méprisait souverainement tous ceux qui n'y étaient point sensibles.

» Je me rappelle d'avoir entendu Scott nous raconter l'anecdote suivante sur cette revue critique de *Marmion*. Il se trouvait un jour, par une belle matinée, en bateau sur les eaux du Derwent, dans le Cumberland, en partie de plaisir avec Jeffrey, Southey, Curwin et autres; pour charmer la navigation, voilà Jeffrey qui tire de sa poche un manuscrit qu'il lit à haute voix; c'était l'article sur *Marmion*. Je trouve, moi, qu'il y avait une honorable franchise dans ce procédé de la part de Jeffrey; mais le reste de la société n'y vit qu'un trait d'insolence fort hardie, et à plusieurs passages, les témoins de cette étrange scène faillirent perdre contenance. Quand il eut terminé, le lecteur auteur s'écria effrontément : « Eh bien, Scott, qu'en pensez-vous? Qu'est-ce que nous en ferons?

— Pour moi, répliqua Scott, j'ai déjà pris mon parti sur ce qu'il faut faire. Je ferai sombrer le bateau. »

» On assure que cette menaçante apostrophe fit modifier l'article.

» Mais pour revenir à Mme Scott, son image est restée gravée dans ma mémoire comme souvenir d'une créature aussi tendre que douce et affectionnée. Quand quelques

burgh Review, où sa férule fut long-tems la terreur des écrivains, jusqu'au moment où Byron la mit en pièces dans sa fameuse satire. —Dans les premières livraisons de la REVUE BRITANNIQUE, on trouvera un portrait de Jeffrey.

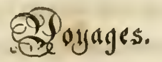
villageois ou tenanciers des environs d'Abbotsford tombaient malades, on avait soin de ne pas lui en parler, parce que la pauvre femme souffrait autant qu'eux. Je la vis pleurer et gémir une journée entière et une bonne partie de la nuit, parce qu'un vieux tailleur se mourait, laissant après lui une jeune et nombreuse famille dans l'abandon. Mais qui donc était Mme Walter Scott? Je voudrais vraiment que quelqu'un pût me le dire; car il est sûr que quelqu'un doit le savoir. Tout ce qui concerne la parenté et la naissance de cette chère dame est encore recouvert d'un voile mystérieux que je n'ai jamais pu ni découvrir ni percer. Suivant moi, il n'y a jamais eu de femme dont on ait dit et imprimé plus de mensonges, et tous ces contes venaient surtout de ceux qui savaient le mieux à quoi s'en tenir. Seulement, j'ai de très-fortes raisons de penser que son père était d'une très-illustre naissance. »

Ce qu'il y a de plus singulier dans les souvenirs de Hogg, c'est de voir tant d'originalité de style et de sentiment se mêler sans cesse à cette admiration de l'aristocratie, qui semble innée même chez les caractères les plus indépendans de la Grande-Bretagne. Ce goût a peut-être influencé le berger d'Ettrick dans le jugement qu'il porte sur les causes de la mort de son illustre ami. Voici ce qu'il en dit : « Ce fut le triomphe des whigs dans le cabinet anglais qui tua sir Walter. Oui, je dis et j'affirme que ce fut là ce qui lui brisa le cœur, ce qui altéra toute sa constitution, et en un mot, ce qui l'a assassiné. J'ai déjà fait remarquer que depuis long-tems la peur d'une révolution pesait d'un poids terrible sur son esprit ; il tenta de la bannir, mais cette idée lui enflamma le cerveau, et a fini par le tuer. Dès l'instant qu'il vit que le veto de la démocratie prenait le dessus, il perdit

tout espoir en la prospérité et en la durée de l'empire britannique. Je répète encore, et je suis très-certain que l'ascendant démocratique, et que les sanglans outrages qu'il eut à subir de la part de la populace de son pays, lui déchirèrent le cœur, et firent mourir le plus grand homme que ce pays eût jamais produit. »

Tel est l'avis de Hogg. Nous le rapportons sans commentaires, en nous contentant de remarquer qu'il est tout-à-fait probable que c'est le mauvais état des affaires de Scott et de la ruine de ses éditeurs qui ont rapidement précipité la fin de ce beau génie. Un homme de cette trempe pouvait-il survivre à l'idée de recevoir les souscriptions du public, et de n'être plus qu'un vieux noble malaisé ?

(*Familiar Anecdotes by James Hogg.*)



THOMAS CAMPBELL A ALGER (1).

Je m'étais embarqué à Marseille le 11 septembre, et le 16, de bon matin, après une traversée sans incident remarquable, je m'éveillai en entendant dire autour de moi qu'on apercevait enfin toute cette partie du territoire algérien qui s'étend, à l'est, le long du cap Matefou, et à l'ouest, le long de la péninsule de Sidi-Ferruch, où les Français opérèrent leur débarquement pour envahir la régence. Pendant plusieurs milles encore la vue d'Alger n'est pas belle. Il est vrai que les sommets de l'Atlas inférieur forment au sud un arrière-plan superbe; mais la perspective ne devient réellement pittoresque qu'à un mille du rivage. De plus loin, au large, la ville elle-même ressemble à une carrière triangulaire de chaux ou de craie, ouverte sur le flanc escarpé d'une montagne, tandis que les maisons de plaisance qui ornent les hauteurs voisines

(1) Note du Tr. Sans offrir beaucoup de faits nouveaux, ces observations nous ont paru curieuses et piquantes à cause du nom de l'auteur, qui jouit en Angleterre d'une double réputation comme auteur et comme poète. *Les Plaisirs de l'Espérance*, *Gertrude de Wyoming*, *Théodric*, et un grand nombre de petits poèmes lyriques, ne sont pas les seuls titres littéraires de M. Campbell. Il a dirigé long-tems le *New Monthly Magazine* et l'a enrichi de quelques-uns de ses meilleurs articles. Depuis, les divers recueils se disputent sa prose et ses vers qui sont toujours cités comme une bonne fortune; en un mot, avec Moore et Southey, Campbell est aujourd'hui le poète et le critique le plus populaire de la Grande-Bretagne.

représentent assez bien ces petits tas blanchâtres de matière calcaire qu'on jette sur les champs pour les engraisser. Cependant, peu à peu la prétendue carrière se transforme en une ville curieuse, et les éminences voisines se parent de maisons carrées qu'encadrent des bosquets et des jardins délicieux.

Aucune des villes que je connais ne possède, proportionnellement à son importance, un aussi grand nombre de *villas* qu'il y en a autour d'Alger. Leur couleur brillante et leur position élevée prêtent un aspect magnifique à cette partie de la côte; la ville elle-même, quand elle s'est complétement dessinée devant vous, frappe la vue par son originalité, sinon par sa beauté. Ajoutez à cet effet toutes les émotions que causent les souvenirs associés au paysage matériel. Ces murailles qui décrivent un circuit d'un mille et demi jusqu'au bord de la mer, cette citadelle de la Casauba qui les couronne, ce fort de l'Empereur qui domine ces maisons pressées, toutes blanchies à la chaux, ces fortifications garnies de batteries encore menaçantes, ne sont plus enfin une vaste prison pour des captifs nos frères. Alger la guerrière courbe le front sous la domination chrétienne, quoique ses mosquées et ses minarets, surmontés du croissant, vous rappellent encore que vous êtes parmi les enfans de Mahomet.

Je pus bientôt reconnaître à des signes moins agréables que nous touchions à un rivage placé sous le ciel brûlant de l'Afrique, lorsque, retenus dans le port pendant deux heures par les officiers de la santé, nous eûmes à subir sur le pont tous les inconvéniens d'une brûlante chaleur. J'avais été malade récemment, et quand nous obtînmes enfin la permission de débarquer, je n'avais plus la force de me traîner. Je m'estimai heureux d'avoir un

obligeant compagnon de voyage qui me prêta l'appui de son bras, lorsque je tombai sur mes genoux d'épuisement, et non d'enthousiasme comme Scipion. Il surveilla aussi mes effets à la douane, administra des coups de canne à la française sur les épaules des porteurs qui s'en emparaient malgré lui, me conduisit au plus prochain hôtel, m'aida à m'y coucher, et alla me chercher un logement en ville. Ce complaisant Français s'appelait Biron. Ce nom poétique et tant de courtoisie me l'avaient fait prendre pour un employé supérieur de la colonie... Je fus très-surpris d'apprendre que ce n'était qu'un perruquier qui venait de respirer l'air natal et rentrait dans sa boutique africaine.

Je suis logé chez M. Descousse, marchand respectable, qui a été capitaine de cavalerie sous Napoléon, et qui est aujourd'hui colonel de la garde nationale à pied d'Alger. La maison de M. Descousse appartenait auparavant à l'aga des janissaires; c'est une des plus belles maisons de la ville, quoiqu'il y en ait une ou deux mieux ornées. Vous entrez de la rue dans un vestibule assez mal éclairé par une fenêtre pratiquée au-dessus de la porte. La principale pièce du rez-de-chaussée est devenue une loge de portier, mais c'était celle où l'aga, entouré de ses serviteurs, s'asseyait pour fumer sa pipe et recevoir des visites. De chaque côté sont des pièces voûtées qui servaient autrefois d'étables, et que M. Descousse a converties en caves. Du rez-de-chaussée, un escalier à jour en marbre blanc vous conduit à une cour de trente pieds carrés, pavée aussi en marbre, où une quadruple galerie, qui monte d'étage en étage jusqu'au troisième sur chacune des façades, rappelle assez bien celles de nos vieilles auberges anglaises; mais elle est beaucoup plus élégante et produit un charmant effet par le contraste des piliers de marbre

blanc et des toiles vertes et jaunes qui tapissent les escaliers, aussi bien que les arceaux de ses quatre parties. Des portes à deux battans, curieusement travaillées, s'ouvrent dans les chambres; et enfin, sur l'étage supérieur est une terrasse, d'où l'on peut admirer le magnifique panorama de la ville, de la mer, des vaisseaux et des montagnes. C'est là qu'au clair de lune, se réunissent les locataires de mon hôte, entre autres M. Rivière, médecin de l'hôpital civil, homme de talent, dont la femme est une belle Américaine. Sous la domination turque, les hommes n'avaient pas le privilége de se promener sur ces terrasses : elles étaient réservées aux femmes qui se rendaient visite d'une maison à l'autre. Jusqu'ici, je n'ai vu aucune dame maure sur les toits; mais les juives viennent regarder leurs admirateurs avec ce qu'on pourrait appeler une vraie familiarité de chat. Malgré toute cette prétentieuse architecture, les appartemens des maisons mauresques sont tristes et peu confortables. En général elles ne reçoivent la lumière et l'air que par les croisées de la cour, qui sont grillées en fer et sans vitres, ce qui donne à ces demeures un aspect de pénitentiaires; on dirait que les Maures n'ont jamais prétendu en faire que des prisons de femmes.

Alger contient 153 rues, 14 impasses et 5 places, dont une seule offre quelque étendue. Là où les Français n'ont pas fait quelques démolitions pour assainir un quartier et le rendre plus commode, vous croyez errer dans les détours étroits d'un labyrinthe, où deux personnes ne peuvent pas toujours marcher de front, et où un âne chargé de fagots vous force à vous effacer le ventre contre la muraille. Ces rues étroites vous protégent assez bien de la chaleur et même de la pluie, là surtout où les toits opposés se rencontrent et forment une arcade par leur

jonction ; mais l'air empesté qu'on respire sous ces espèces de voûtes m'empêche de croire qu'Alger soit, en aucune saison, exempt de fièvres putrides ; il y a cependant de larges égouts couverts qui délivrent la ville de ses immondices, et quatre aqueducs lui apportent de l'eau en abondance qui se distribue dans soixante-quatre fontaines publiques, sans compter soixante-dix-huit fontaines appartenant à des maisons particulières. Chacune de ces fontaines a son écuelle fixée par une chaîne, et des sculptures arabesques sur la pierre, avec une inscription composée sans doute de quelques versets du Koran, qui recommandent aux fidèles de préférer l'eau aux liqueurs fortes. Les musulmans aiment beaucoup à citer les textes religieux. J'ai lu sur le glaive d'un exécuteur des hautes œuvres cette sentence en lettres d'or : *Dieu est miséricordieux.*

Je ne cesse de m'intéresser à ce que je vois ici, parce que tout est nouveau pour moi. La grande place, un jour de marché, offre surtout un spectacle curieux qui fournirait un beau sujet à un peintre flamand : j'aime à passer en revue ces figures et ces costumes si divers : le Maure en turban, le juif à l'air rusé, sa femme Rebecca aux longs cheveux pendans par derrière, et ces petits décroteurs juifs qui ont une singulière volubilité de langue et un jeu de physionomie si comique. Ils parlent tous français et semblent les plus heureuses créatures du monde Je ne trouve de trop ici que les Européens ; selon moi, ils gâtent l'harmonie du tableau ; mais parlez-moi des Kabyles, montagnards aborigènes de la Barbarie, à l'air farouche, et dont la taille ferait honneur à nos fameux grenadiers du 42e. Ces Arabes, descendus des premiers conquérans du pays au septième siècle, sont les plus remarquables par leur stature,

leurs yeux noirs fendus en amande, et dont on reconnaît la physionomie orientale même sous les haillons. Je me suis cru, ce matin, transporté au tems des patriarches en me trouvant à côté d'un Arabe, vieillard majestueux, qui a fait agenouiller ses chameaux pour les décharger d'une énorme provision de fruits et de végétaux; puis mes yeux ont parcouru avec le plus vif intérêt ces trésors de la nature africaine, brillans de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; ici c'étaient des corbeilles pleines de racines ou d'oranges, de pêches, de citrons ou de grenades; là c'étaient des monceaux de melons, de concombres, de poivrons et d'aubergines, semblables à des noix de coco polies. Notre marché de Covent-Garden est pauvre à côté de celui d'Alger; nous n'avons l'avantage que par la grosseur de nos carottes, de nos navets et de nos pommes de terre, qui sont aussi, relativement, plus chères à Alger qu'à Londres. J'ai été surpris du prix des figues de Barbarie qui se vendent dix pour un sou; mais ce fruit est bien inférieur à la vraie figue; il croît sur les bords des chemins, et c'est le produit du cactus, espèce de plante buissonneuse qui se compose depuis la base jusqu'à la tige de feuilles sortant d'autres feuilles, et s'entrelaçant sans cesse. Le cactus sert de haie, mais gardez-vous d'étendre votre linge de lessive sur ces feuilles armées de piquans, comme cette famille hollandaise composée de cinq dames dodues qui, lorsqu'elles eurent passé leurs chemises séchées sur un beau buisson de cactus, se sentirent le corps transpercé comme de mille épingles, et ne purent de quinze jours s'asseoir ni se coucher sans se rappeler Gulliver, criblé de la nuée de flèches que fit pleuvoir sur lui l'armée de Lilliput.

De tous les animaux indigènes, le chameau est celui qui fixe d'abord votre attention; rien de joli, de gracieux

et de doux comme le jeune chameau à la laine frisée qui suit encore sa mère; mais le chameau qui a acquis toute sa croissance a un regard féroce qui ne vous trompe pas sur le fond de son vrai caractère. Les Européens qui ont entendu vanter la docilité de cet animal, et croient pouvoir le soumettre en le battant comme les mules et les ânes, apprennent quelquefois à leurs dépens qu'il se révolte volontiers contre son maître. Le chameau est plutôt apprivoisé que dompté par les Arabes; l'affection seule l'empêche de mordre, et sa morsure est redoutable. Le cheval d'Afrique est sans doute dégénéré; j'en ai vu encore très-peu de beaux et dignes de la haute réputation des coursiers de Barbarie. Il y a deux espèces d'ânes : l'un qui a toute la force de l'âne biblique, et qui porterait fièrement Saül; l'autre, rabougri, maigre et courbant la tête sous les coups de son guide, qui ne cesse de lui crier : *Harri! harri!* On vend aussi sur le marché d'Alger des chiens, des ratons, des chats sauvages et des singes sans queue qu'on y apporte des bois de Collo et de Bougie. Ce quadrumane vit là par bandes qui ravagent en une nuit les plus beaux vergers. Ces bandes sont disciplinées, et obéissent à un général qui a même son état-major, s'il fallait croire ce que m'a raconté un tambour français; aussi les Kabyles sont-ils forcés d'opposer à leur stratégie toutes les ruses de la guerre. Mais il est un piége auquel le singe se fait prendre assez souvent; on attache à un arbre une courge vide dont l'ouverture est tout juste suffisante pour que le singe y passe la patte en effilant ses doigts, qu'il ne peut plus retirer lorsqu'il l'a plongée pour y saisir les grains de riz dont le paysan s'est servi pour séduire sa gourmandise. Autrefois on mettait à mort le captif qu'on trouvait là tout confus; aujourd'hui on préfère le transporter à Alger, parce qu'on l'y

vend jusqu'à vingt francs. Comme on voit, les singes de Barbarie ne sont pas de ceux qui ont perdu quelque chose à la conquête.

J'ai dit que les rues d'Alger étaient sombres; aussi quand vous y rencontrez une dame maure enveloppée d'une draperie qui ne ressemble pas mal à un suaire, cette momie ne vous inspire pas des idées très-galantes. Si elle laisse apercevoir ses jambes bancroches et la peau flétrie qui entoure ses yeux, vous lui pardonnez facilement de se voiler avec tant de cruauté; cependant j'avoue que je n'ai pas assez vu de dames algériennes pour pouvoir les juger sans appel.

Il est difficile que la population d'Alger ait jamais pu dépasser trente mille habitans, quoique les anciens géographes lui en attribuent 80,000 à 100,000. Le recensement français de 1833 porte 11,856 maures, 1874 nègres, 5,949 juifs, 2,185 Français (non compris l'armée), et 1895 étrangers de diverses nations; total, 23,753. On trouve à Alger une église catholique (qui était autrefois une mosquée), quatorze synagogues. Avant l'arrivée des Français, les musulmans avaient un grand nombre de mosquées et quinze marabouts ou chapelles; quelques mosquées ont été occupées par les Français pour le service de l'armée, et on a démoli quatre ou cinq marabouts. Les mosquées sont presque toutes semblables; à l'entrée il y a une fontaine où les musulmans font leurs ablutions avant de se prosterner pour la prière. L'édifice est couvert par un dôme octogone et un minaret, espèce de clocher terminé en croissant, auquel est attaché un point d'appui en bois pour y planter un drapeau lorsque le muezzin y monte et appelle les croyans à la prière. Par ce signal il avertit ceux qui sont trop loin pour entendre sa voix. Quelques minarets ont pour toiture des tuiles de

diverses couleurs, ce qui est d'un effet assez heureux. La principale mosquée d'Alger est un long édifice rectangle divisé en trois nefs avec des galeries, des lustres qu'on allume aux grandes fêtes, une niche pour les imans, une chaire pour le prédicateur et des nattes de roseaux ou de riches tapis sur le parquet; ces nattes et ces tapis désignent la place et le rang des personnes qui viennent faire leurs dévotions.

Les bains publics sont en grand nombre; un jeune maure y masse, frictionne et essuie le baigneur en chantant des chanson arabes, opération moins redoutable que ne l'ont prétendu certains voyageurs qui se plaignent qu'on leur a excorié la peau avec une pierre ponce, ou démis les membres en faisant craquer les jointures. Pour ma part, j'ai échappé à ce martyre chaque fois que j'ai pris un bain de vapeur ou un bain froid. Les cafés et les boutiques d'Alger sont des lieux de rendez-vous où un étranger peut se distraire pendant quelques heures. Dans les cafés algériens, les Arabes et les Maures s'étendent sur des bancs pour fumer, boire du café sans sucre et jouer à des jeux qui m'ont paru être assez analogues à nos échecs et jeux de dames; pendant ce tems-là des joueurs d'instrumens font entendre une musique exécrable, car les mélodies arabes ont un rhythme bizarre qui révolte mes oreilles anglaises, et qui certes ne vaut pas celui de nos criardes cornemuses écossaises. Je suis écossais plus qu'anglais, il est vrai, mais mon avis aussi est celui du chef de musique d'un régiment de France, à qui j'exprimais mon opinion. Les Algériens ont un *opéra national*, où des danseuses mauresques dansent sans voile, si on peut appeler danse la pantomime monotone de ces Africaines, dont quelques unes, je dois le dire,

m'ont paru très-jolies, malgré ce que j'ai osé avancer plus haut sur les dames mauresques en général.

Les boutiques qui ont été ouvertes par les Français sont, comme de raison, à la mode d'Europe; mais celles des Maures et des juifs ressemblent à de grandes niches pratiquées dans le mur latéral d'une maison; elles ont quatre pieds de profondeur et sept de hauteur, avec une marche au-dessus du niveau du sol. Vous apercevez dans ces boutiques obscures le tailleur cousant un vêtement brodé, le cordonnier façonnant des pantoufles de maroquin, et tous les autres artisans occupés à leurs divers métiers. Dans les boucheries je trouvai un mets délicat pour nous autres Ecossais, que je ne m'attendais pas à revoir en honneur si loin des bords de la Tweed : ce sont des têtes de mouton rôties. Les restaurans imitent la cuisine parisienne; mais, soit la faute des cuisiniers, soit celle des viandes ou du climat, je n'ai pas encore goûté ici de grands plaisirs gastronomiques. Les Algériens se nourrissent généralement avec du *consensou*, préparation de farine assez semblable au macaroni, mais assaisonnée d'un mélange de jaunes d'œufs et de jus de viande. Je trouve ce mets très-agréable, quoiqu'un peu trop épicé. Je n'ai pu m'empêcher, par exemple, de faire la grimace lorsque j'ai voulu mettre sous la dent un morceau du mouton indigène, viande fumée et conservée sans sel dans son suif : c'est une horrible drogue.

Avant les Français, un Européen ne pouvait trouver à Alger ni une auberge, ni un restaurant, ou maison de traiteur. Les marchands d'Afrique qui arrivaient dans cette ville avaient et ont encore des bazars couverts, où leurs ballots sont déposés, avec des chambres à coucher dans les étages supérieurs. Près de ces grossières hôtel-

leries, j'ai remarqué aussi une cuisine de traiteur, misérable tandis, au fond duquel un Maure faisait rôtir sur des charbons des morceaux de viande gros comme une noisette, enfilés à une brochette de fer. Quand ils avaient la cuisson convenable, il les faisait tomber un à un dans les assiettes des convives, qui les saisissaient avec leurs doigts sales, et semblaient les trouver exquis.

Les Algériens, se rasant la tête, ont des barbiers pour leurs cheveux comme nous pour nos barbes, et les boutiques de barbiers sont ici, comme partout, des rendez-vous d'oisifs. On y trouve des bancs disposés tout autour des murs, décorés de grossières peintures représentant les victoires navales des Algériens sur les chrétiens, et exécutées, j'ai regret de le croire, par des artistes chrétiens, captifs du vainqueur. C'est là que le musulman se fait raser le crâne et teindre la moustache. Les barbiers algériens sont, comme tous les barbiers du monde, de grands donneurs de nouvelles, et dans leurs boutiques les espions français ont maintes fois découvert des conspirations et des plans d'insurrection imaginaires.

Je calcule que la vie est aussi chère à Alger qu'à Paris. L'établissement des Français, on l'imagine aisément, a fait hausser le prix de toutes les denrées. Celui du froment et de la viande a triplé; les volailles et les canards atteignirent un taux jusqu'alors inoui. Le prix de quelques denrées est resté toutefois stationnaire; le sucre et le miel, par exemple, ne s'élèvent pas au-dessus de 80 cent. le premier, et 60 cent. le second, la livre de 27 onces. L'eau-de-vie a maintenu aussi son cours primitif, malheureusement pour la raison et la santé des soldats français. Dans ce climat, une quantité modérée d'eau-de-vie, délayée dans l'eau, n'est pas malsaine, excepté dans cet état particulier du corps qui pré-

dispose aux inflammations ; mais le pauvre soldat ne sait jamais où s'arrête la tempérance : on ne conçoit pas où il trouve de l'argent pour s'empoisonner avec l'eau-de-vie, car sa solde lui procure à peine un sou par jour pour ses *menus-plaisirs*. Mais le fait est qu'il est encore assez riche pour payer de quoi se faire porter aujourd'hui à l'hôpital, demain au cimetière. Les Français ont jusqu'ici perdu environ trois mille soldats par an ; et un de mes médecins m'a dit qu'un sixième au moins sur le nombre a été victime des excès de boisson.

Ce ne fut que le troisième jour de mon arrivée à Alger que je me rendis chez notre consul-général, M. Saint-John, et chez M. Tulin, notre vice-consul ; mais j'avais à peine laissé mon nom au consulat, que M. Tulin m'apporta une invitation amicale de M. Saint-John, qui me priait d'aller le voir à sa *villa* aussi souvent que je le voudrais, et en attendant, de me loger dans sa maison de ville. Je refusai la seconde partie de cette offre hospitalière, mais je me promis bien de profiter de la première. Je partis le lendemain de bonne heure pour la maison de campagne du consul-général : la température était extraordinairement douce pour un automne d'Afrique. Une fraîche brise de mer tempérait l'ardeur du soleil, et faisait entendre un délicieux murmure. Sorti par la porte de Bal-el-Oued, je traversai le cimetière des juifs avec ses riches tombes en marbre blanc et ses curieuses épitaphes, puis les jardins de l'ex-dey, qui, quoique réguliers, sont vastes et ne manquent pas d'une certaine beauté. La route qui conduit à la villa de M. Saint-John, située à une lieue de la ville, tourne autour de ces jardins par une éminence escarpée où le paysage semble d'abord désert et stérile ; mais à mesure que vous montez, les villas se multiplient, et la nature étale peu à peu

toutes les richesses de sa puissance végétale : le figuier, l'oranger, le citronnier, le grenadier, l'olivier et le jujubier croissent ici sans culture, ou dans des vergers à peine cultivés. Le cactus, avec son feuillage massif et ses troncs fantastiques, entoure les champs et borde la route du rempart de ses impénétrables buissons, tandis que l'agave, variété de l'aloès, dresse ses rameaux de dix pieds de haut, semblables aux glaives d'une race de géans. Ensuite, à une certaine élévation, vous franchissez un ravin, et vous voyez à vos pieds, par une large brèche, le rivage de la mer et les vagues qui couronnent de leur écume blanche la crête des rochers.

Je voulais traverser le ravin à pied et laissai mon cheval à mon domestique. Avec quel charme je distinguai le murmure d'une eau courante! et avec quel plaisir je suivis d'une pierre à l'autre ses flots vagabonds qui me rappelaient les torrens de l'Écosse! Un petit oiseau noir, qui me précédait en chantant, paraissait et disparaissait pour reparaître encore, sans jamais cesser de se faire entendre. Est-il possible, me disais-je, que je sois sous la zône torride de l'Afrique! L'air était embaumé, les bords de l'onde parsemés de fleurs sauvages dont j'ignorais les noms, mais que j'admirais comme on admire de belles étrangères, car les fleurs me rappellent toujours des souvenirs d'amour et de beauté. Au milieu de ces plantes exotiques, quelques-unes, comme le lierre, le buisson qui donne des mûres et la marguerite, me prouvaient que je n'avais pas changé de planète en changeant de climat; cependant la nature me souriait comme une amie qui se serait parée pour moi d'ornemens étrangers. Quand je revins à la route, je trouvai Joachimo, mon domestique italien, qui s'entretenait avec un compatriote. Joachimo était parti d'Alger à contre-cœur; il eût préféré

à cette excursion l'espèce de sinécure à laquelle je l'avais accoutumé depuis son entrée à mon service ; aussi avait-il voulu m'effrayer en me menaçant de la rencontre des chacals, des léopards et autres animaux féroces. En ce moment, comme je m'approchais à petits pas le long d'une haie, je pus l'entendre qui disait à son interlocuteur : Croyez-vous, mon cher, que cet Anglais avec lequel je suis, *il signor Campobello*, est allé dans ce ravin ramasser des fleurs comme un *bambino*. Je me montrai pour arrêter là cette conversation peu flatteuse pour mon amour-propre, et je continuai ma route sans m'en détourner davantage. Le consul et sa dame m'accueillirent avec une hospitalité si aimable, qu'au bout de vingt minutes j'étais chez eux comme si je les connaissais depuis vingt ans. Je fus un peu dédommagé des dédains de mon faquin de valet italien en entendant réciter les vers de mon petit poème de *Glenara* par la plus jeune fille de M. Saint-John, dont tous les enfans sont de vrais anges de grâce et de beauté.

Rien de pittoresque comme la villa du consul, ancienne maison mauresque, d'où l'œil commande une immense étendue de paysages jusqu'au mont Atlas. Entre autres fleurs rares, je vis là, en pleine terre, la *yuca gloriosa*, avec sa pyramide de cloches blanches, l'oléandre double et la fleur de la Passion. Les arbres fruitiers ne méritaient pas moins l'attention d'un européen, depuis le guava annona jusqu'au bananier.

Le seul convive que M. Saint-John reçut avec moi ce jour-là était le consul américain M. Brown, témoin oculaire, ainsi que notre hôte, de tous les événemens de la conquête. M. Brown s'était trouvé assez près des combattans pour voir un Kabyle couper la tête à un soldat français, et l'emporter sous son bras pour demander la

récompense allouée par le dey à chaque trophée semblable, qui était payé jusqu'à cent piastres; mais un Kabyle, ayant voulu tromper le gouvernement en faisant passer une tête maure pour une tête d'Européen, perdit la sienne, et fut cause que l'on discontinua d'accorder cette prime qui avait déjà coûté au dey 20,000 piastres.

Je couchai à la villa et j'eus de longs entretiens avec le consul. La garnison turque d'Alger, avant l'invasion, me dit-il, consistait en 5,000 Turcs levantins, la plus mauvaise de toutes les soldatesques, mal payée et exerçant toutes sortes de métiers. La loi voulait que le dey fût choisi parmi cette troupe si mal composée; comment un gouvernement éclairé aurait-il pu sortir d'une pareille source? Cependant Husseim, naguère garçon de café, se montra assez clément pour un dey; l'aga des janissaires, son gendre, avait été lutteur, et se préparait, le croirait-on, à détrôner son beau-père; le ministre de la marine, ancien charbonnier, avait conservé ses mœurs de charbonnier dans le poste éminent où l'avait placé la faveur de sa hautesse sérénissime.

D'après plusieurs faits que m'a cités M. Saint-John, il paraît que si la victoire de lord Exmouth avait été mieux mise à profit par notre gouvernement, la régence d'Alger n'eût pas montré tant d'audace après une si forte leçon. On continua de laisser subir toutes sortes d'avanies à nos consuls, qui ne pouvaient porter l'épée en présence du dey, ni aller à cheval près de la Casauba, quoique leurs propres domestiques pussent le faire s'ils étaient musulmans; on les forçait enfin à se découvrir lorsqu'ils passaient devant l'ancien palais, qui était cependant inhabité depuis douze ans. Toutes ces concessions exaltèrent l'orgueil des Algériens; de là, le coup d'éventail appliqué sur la face du consul de France, et le refus de répa-

rer cet outrage. Le blocus incomplet que la flotte française vint alors mettre devant Alger n'inspira au dey qu'une moqueuse insolence.

Bientôt le consul anglais, apprenant que des captifs grecs vendus à Alger et condamnés au service des esclaves étaient privés de la solde et de l'entretien qu'on accordait à ceux-ci, s'en plaignit comme d'une violation du traité imposé par l'Angleterre à la régence. Il lui fut répondu que ces Grecs étaient des sujets de la Porte, et que l'Angleterre n'avait aucun droit d'intervenir. On se contenta de cette excuse. A peu près dans le même tems, le dey fit décapiter un riche marchand de Smyrne, Georges Nicholaidi, et confisqua toutes ses marchandises, sous le prétexte d'une prétendue intrigue avec une femme maure, intrigue dont on ne put fournir aucune preuve. Ces affronts, et d'autres encore, ont été enfin vengés par la France, qui, dans cette circonstance, a été le vrai champion de toute la chrétienté. Le dey peut attribuer sa perte à son ignorance autant qu'à ses procédés insolens; quand on lui rapportait à quel nombre s'élevaient les vaisseaux équipés contre lui : « Impossible ! s'écriait-il, impossible! je sais que les Français ne possèdent d'autres forces navales que celles dont ils se servent pour me bloquer ici; ils n'ont pas un seul vaisseau de ligne : les Anglais seuls ont une marine. » S'il laissa débarquer l'armée française, c'est qu'il crut la prendre comme autant de poissons d'un seul coup de filet. Un interprète arménien fait prisonnier et interrogé sur le chiffre de l'armée d'invasion ayant répondu qu'il croyait qu'elle n'avait guère moins de 200 canons, sa sérénissime Hautesse se mit dans une violente colère : « Qu'on emmène ce chien d'infidèle, cria-t-il, qu'on lui tranche la tête pour m'avoir menti. »

M. Saint-John avait envoyé sa famille à Malte avant le débarquement, mais il resta lui-même à son poste; les Algériens le respectaient tellement, qu'ils s'abstinrent de traverser les terres de sa résidence sur sa simple remontrance, en même tems que le général français envoyait une garde de sept hommes pour protéger le consulat contre toute attaque de la part de ses soldats.

A trois heures du matin, le 4 juillet 1830, ayant déjà pris position sur les hauteurs environnantes, ils ouvrirent leur feu sur le fort de l'Empereur que les Algériens abandonnèrent en faisant sauter un magasin à poudre. Dans cette crise, le dey manda près de lui le consul anglais et le pria d'aller voir de sa part le maréchal Bourmont, pour savoir à quelles conditions il prétendait traiter avec la régence. Le maréchal répondit qu'il exigeait la reddition de la ville le lendemain, à dix heures du matin, promettant en même tems qu'il garantirait la sûreté de la personne et des propriétés du dey aussi bien que celle de tous les habitans. Le dey consulta le consul et lui demanda s'il pouvait compter sur la parole du général français. Sur l'assurance que lui en donna M. Saint-John, il signa la convention et l'envoya au général, réclamant un délai de deux heures pour quitter son palais avec sa famille. Le consul obtint ce délai pour le dey, et en retour, fit délivrer les prisonniers français qu'il envoya au consulat britannique.

Pendant cette seconde visite, M. Saint-John fut admis dans la chambre qui contenait ses trésors. Cette chambre était pavée en pierre, car aucun plancher de bois n'aurait pu supporter le poids de tant de richesses. Des millions de pièces d'or étaient là empilés comme des grains de blé dans un grenier, et à la hauteur de plusieurs pieds, le plâtre des murailles, encore humide, avait con-

servé en se séchant l'empreinte des monnaies : il y avait là non seulement tout ce que le dey emporta avec lui, mais encore les millions que les Français avouent avoir reçus. Qui sait tout ce qui fut soustrait encore après le départ du dey ? Jamais mortel n'avait vu autant d'or accumulé qu'en vit ce jour-là M. Saint-John. C'était pour lui la scène d'un rêve, la réalisation d'un conte des Mille et une Nuits. Mais, me demandera-t-on, que valut au consul la négociation qu'il entreprit ainsi? Pas un liard. Qu'il n'eût accepté aucune indemnité pécuniaire, cela se comprend, son orgueil anglais l'en eût empêché; mais le dey se conduisit avec l'indifférence et l'égoïsme d'un vrai barbare, en ne faisant pas remettre, avant de partir, quelque gage de gratitude à celui qui s'était entremis pour lui conserver une immense fortune particulière après sa défaite. M. Saint-John eut encore plus à se plaindre lorsqu'en récompense de ce qu'il avait sauvé Alger du pillage et des horreurs d'un assaut, il se vit en butte à toutes les accusations des écrivains français qui le représentèrent comme l'ennemi de la France et le protecteur partial des Barbares. Aujourd'hui, tous les Français honorables rendent hommage à son humanité et parlent de lui avec estime. C'est la seule réponse qu'il soit possible d'opposer aux calomniateurs qui étaient un moment parvenus à noircir la réputation de notre consul.

(*New Monthly Magazine.*)

—

Moeurs Danoises.

—

LA CLEF PERDUE.

« Pourquoi tout prouver ? me disait un jour le professeur Kruse. Croyez-vous que l'esprit humain ne vive que de théorèmes mathématiques? nos sensations les plus fortes n'ont pas besoin de preuves. Un des torts réels de l'intelligence française, et ce tort se rattache à d'excellentes qualités, c'est d'exiger l'application exacte et complète de toutes ses émotions. Le crépuscule couvre de sa demi-teinte vague quelques-unes des plus agréables productions des arts, quelques-uns de nos plus doux plaisirs. Nous nous rappelons avec délices quelques circonstances inexpliquées de notre vie; et plus il y a de pénombre dans les accidens qui s'y rattachent, plus notre mémoire inquiète et irritée les embrasse avec intérêt. Aussi, dans mes contes, ajoutait le professeur, je n'ai jamais mieux réussi à piquer et à soutenir l'attention que quand, négligeant l'explication exacte, et pied à pied, des nombreuses énigmes de la vie, je me suis contenté de proposer ces énigmes avec la magie de leur demi-obscurité. »

Lorsque le professeur parlait ainsi, nous nous trouvions réunis sur le balcon de bois d'une petite auberge qui donnait sur le lac de Lucerne; le jour tombait, et la beauté magique dont ses nuances indécises dotaient la nature me prouva bien que toute la magnificence des

paroles est pauvre, comparée à la splendeur changeante que les accidens de la nature lui prêtent. A travers la demi-obscurité, nous apercevions les beaux golfes, les petites baies paisibles, les grandes lignes et les détails délicieux de cet admirable paysage; plus il s'assombrissait, plus il augmentait sa féerie. Il fallait voir, au fond de la scène, le rempart lointain et sombre de la montagne gigantesque, sa cime radieuse sous les feux pourpres du soleil mourant, les premiers plans éclairés d'une clarté plus vive, et les rocs étincelans du sein de leur draperie de sapins noirâtres, et les ondes du lac se pressant comme des vagues de feu liquide, et ce firmament embrasé qu'un peintre espagnol eût choisi pour y placer la gloire céleste et les chœurs des séraphins. Peu à peu l'ombre nocturne étendit son vaste manteau sur le monde. Chaque promontoire se détacha et s'isola, chacun des groupes et des masses des premiers plans acquit une valeur nouvelle. Au moment où les dernières nuances de ce crépuscule magique, que lord Byron compare si bien aux écailles diaprées du dauphin mourant, coloraient l'horizon, le professeur commença le récit suivant, que nous écoutâmes avec une grande attention.

» Une ruine au milieu d'un désert n'a rien qui nous étonne, mais on est effrayé, presque blessé de l'aspect d'une ruine au milieu d'une cité populeuse, animée, vivante. Cette remarque se présenta à mon esprit, pour la première fois, lorsque j'étais étudiant en droit à Copenhague. Dans un des quartiers les plus populeux de la ville, entre deux maisons neuves et d'une architecture moderne, on voit debout un mur rouge, dont la brique, noircie par la fumée de la poudre, offre en plus d'un endroit des crevasses et des débris. Vous diriez que ce mur isolé jette sur les jeunes édifices qui l'environnent

un mélancolique regard, et que témoin du tems passé, il assiste avec une indéfinissable mélancolie aux reconstructions du présent. Tous les jours nous passions devant cette muraille, moi et mon camarade Ludolf; je ne sais pourquoi elle frappait mon imagination d'une manière vraiment étrange : c'était un pan de mur qui avait survécu au bombardement de Copenhague par les Anglais, et qu'on avait laissé là, je ne sais trop pourquoi. La terre et les déblais sortis des fouilles exigées par les nouvelles constructions avaient exhaussé le sol qui se trouvait derrière le mur, et l'on voyait une végétation abondante dérouler ses festons au-dessus du rempart ruineux. Tous les jours je passais par-là, et, quand je me trouvais sous l'ombre de la muraille, un vague sentiment de crainte superstitieuse venait me saisir : tous les gnomes et tous les sylphes semblaient renaître autour de moi. Lorsque la lune brillait, pourquoi les dentelures des vieux arbres dont la muraille était couronnée m'apparaissaient-elles si noires, si découpées, si étranges? Pourquoi avais-je envie d'ouvrir cette petite porte d'un bleu violâtre, qui se cachait, à droite, dans un des enfoncemens du mur, et dont la forme oblongue et l'ouverture étroite se présentait à moi comme une tentation?

» Voilà ce que je disais à mon ami Ludolf lorsque je rentrais dans la petite cellule que nous habitions en commun. Nos caractères et nos situations se ressemblaient, et nous ne nous en aimions pas moins. Fils d'ecclésiastiques, rêveurs tous les deux, passionnés pour la poésie, il n'y avait entre nous qu'une seule différence : Ludolf avait du penchant pour la superstition, Swedenborg le charmait, il avait besoin de croire, le bruit du vent lui apportait la voix des fantômes; mille harmonies aériennes circulaient dans l'atmosphère et frappaient son oreille sans jamais

parvenir jusqu'à moi ; une corde fantastique vibrait dans son ame, et souvent je le grondais sans pitié de ce qu'il substituait aux réalités de la vie les suppositions de sa pensée et les folles sympathies de son imagination trop active. Il fut ému lorsque je lui parlai de la muraille ruinée et de la petite porte violette. Je m'aperçus qu'il ne lui avait fallu qu'un mot pour le plonger dans les régions de la féerie et éveiller dans son ame mille fantaisies capricieuses. Je me tus. Sa croyance aux puissances surnaturelles me faisait mal, et je craignais qu'un jour cette intelligence, d'ailleurs si belle, ne finît par succomber.

Le lendemain, je le vis accourir tout joyeux ; sa sœur Pauline, qui long-tems avait habité Altona, était de retour à Copenhague. Il me fit le portrait de sa sœur avec un enthousiasme qui m'effraya. Pourquoi ! s'écriait-il, Dieu a-t-il voulu qu'elle fût ma sœur ? Jamais femme ne réunira autant d'élégance à autant de singularité ; elle a passé ses premières années à Cadix, et une légère empreinte du caractère espagnol et de l'accent castillan lui reste encore. Si vous saviez, Albert, comme elle est belle et touchante sous le costume de deuil qu'elle porte encore, combien il y a de noblesse et d'élévation dans cet esprit simple, de pureté et de délicatesse dans ses pensées, vous me plaindriez d'être son frère. Plus que personne j'ai dû pénétrer dans les secrets de cette ame tendre et virginale, qui s'est épanouie sous mes yeux. Chaque vertu que je découvrais était une douleur pour moi, je souffrais de toutes les preuves qui venaient m'attester sa grandeur isolée et l'ardeur naïve de ce cœur aimant et encore tranquille.

La présence de Pauline et les confidences de Ludolf m'effrayaient ; mes pressentimens ne tardèrent pas à se réaliser. A la réception d'une lettre de son père, qui par-

lait du mariage de Pauline avec un jeune négociant d'Altona, mon ami tomba dans un découragement affreux qui se termina par une maladie de langueur. Ludolf ne prononçait plus le nom de Pauline; quand la fièvre, qui l'accablait, lui laissait un intervalle de repos, il sortait de son lit, s'appuyait sur le balcon qui donnait sur le port, et, d'un œil fixe et hagard, contemplait tout ce mouvement des navires qui fuyaient sur l'Océan ou qui arrivaient à pleines voiles. Sans doute Pauline avait deviné son secret, car elle n'osait pas aller le voir. Un mois s'écoula ainsi, elle lui écrivit qu'elle venait de refuser décidément le parti qui lui était offert; cette nouvelle apporta peu de changement dans l'état de Ludolf. Ce rayon lointain, cette lueur insensée qui avaient servi de guide à la vie fantastique du jeune homme, il les avait perdus. Oh! fatalité des chimères! qui comptera jamais les victimes de ces hallucinations intérieures, de ces folies froides sans retentissement et sans essor!

Il reprit le cours de ses études, mais ses travaux n'étaient plus qu'un labeur et non un plaisir. Il n'allait plus chez sa sœur. J'avais soin d'écarter de nos conversations le nom et le souvenir de Pauline, je le menais avec moi au théâtre, je n'oubliais rien pour le distraire. Un soir, après la représentation d'un drame touchant de Holberg, comme le rideau venait de se baisser, nous nous retournâmes en attendant que la foule s'écoulât; nos regards se portèrent simultanément vers une loge où se tenait debout une femme rattachant sa pelisse. Son expression était si calme, sa pose si tranquille, son teint si transparent, ses bras si arrondis et si parfaits, ses épaules nues si également blanches, ses mouvemens si lents et si souples, qu'il était difficile de croire qu'elle vivait de la vie commune. La loge où elle se trouvait paraissait plus

éclairée que toutes les autres, peut-être parce que la lumière d'une girandole placée au-dessus tombait d'aplomb sur cette beauté inconnue. Elle nageait dans la lumière. Ludolf en fut frappé comme moi, et nous nous empressâmes de quitter le parterre pour aller nous placer en sentinelle à la porte de la loge d'où elle devait sortir. Là, nous attendîmes long-tems; tous les dandys de Copenhague, toutes les beautés surannées, tous les grands seigneurs impotens passèrent devant nous et descendirent les marches du vestibule; toujours cette loge restait fermée et muette comme un tombeau. Le lustre s'abaissa, la voix rauque des garçons retentit seule dans cet espace désert, dans cette salle harmonieuse, dans ces coulisses tout à l'heure si peuplées. Quoi de plus triste, mes amis, qu'une salle de spectacle après la représentation, qu'une salle de bal après le bal, et qu'une ame froide et déserte que toutes les affections ont laissée veuve! J'entraînais Ludolf, surpris comme moi de ne pas voir cette loge s'ouvrir, et creusant son imagination pour découvrir la cause d'une disparition si inconcevable. Ludolf était heureux d'ailleurs toutes les fois qu'un événement de ce genre le fortifiait dans sa croyance au monde magique.

« Cette fois, lui dis-je, toutes les vraisemblances sont pour toi, et femme ou démon elle était belle comme une fée. « Je disais ces mots quand Ludolf se baissant vers la terre (nous venions de sortir du théâtre), ramassa sans me répondre une petite clef de forme singulière, d'un travail très-commun, et qui se terminait par une pointe triangulaire. Il me la montra en me disant : « Le propriétaire sera fort embarrassé pour rentrer chez lui, et nous ferons acte de charité en l'attendant un peu. » La nuit était froide, Sirius brillait comme une petite pierrerie immobile, enchâssée sur un fond d'azur, et nos

cinq minutes d'attente charitable nous parurent une demi-journée ; enfin Ludolf mit la clef dans sa poche et nous rentrâmes. Pendant huit jours, elle resta dans son gilet ; à force d'y penser et d'associer ce petit morceau de fer mal travaillé à quelques-unes de ses rêveries accoutumées, il finit par se persuader à lui-même qu'un trésor inconnu, une aventure mystérieuse se rattachait à la clef perdue.

« La vois-tu cette clef, me dit le lendemain Ludolf au moment où nous rentrions tous les deux et où notre hôtesse, femme qui n'avait pour fortune que les émolumens de nos loyers, venait de placer sur notre petite table ronde deux cigarres et nos tasses à thé. La vois-tu? toute bizarre et toute chétive qu'elle soit, vingt à parier contre un qu'elle cache je ne sais quel mystère d'amour. Rien ne peut m'ôter la pensée que ce talisman a ouvert à un amant heureux les portes de son Eden. C'est une clef extraordinaire, une clef magique ; remarque ces entailles d'une forme baroque. Quel est le serrurier de Copenhague qui aurait osé fabriquer un instrument pareil? Je porte envie, ajouta-t-il en poussant un soupir et en exhalant plus lentement que jamais la fumée de son cigarre, je porte envie au propriétaire de cette clef mystérieuse. Ne me parle pas des amours connus, des liaisons sans voile ; entrevues secrètes, intrigues cachées, félicités enveloppées de périls, la volupté alliée au mystère et au danger, voilà les sensations les plus vives, les plus fortes, les plus douces que le cœur d'un homme puisse éprouver.

— Allons donc, mon cher, répliquai-je, le bonheur que tu imagines ne vaut pas deux pfennings. Ton roman n'est amusant que dans les livres : prête à la femme que nous avons aperçue au théâtre, à cette beauté si éclatante

et si fraîche, de l'esprit, de la richesse et de l'ame, je serai son mari à la face du ciel, et ne t'envierai point tes félicités furtives, tes jouissances éphémères, tes voluptés tremblantes et fiévreuses.

— Nous ne serons jamais du même avis, reprit Ludolf en secouant avec colère dans le foyer les débris de son cigarre. »

Ce pauvre Ludolf ne pensait pas un mot de ce qu'il disait, ni moi non plus. Dieu sait combien les félicités conjugales m'étaient profondément indifférentes; l'image de sa sœur Pauline lui était présente encore et ne lui permettait pas de penser au mariage. Nos secrets sentimens se trahissent bien plus souvent par les mensonges involontaires que nous essayons de nous persuader à nous-mêmes que par l'expression franche et directe de nos émotions. Quel est celui d'entre nous qui n'a pas quelquefois raillé avec amertume la femme qu'il ne pouvait obtenir, la fortune qu'il désespérait d'atteindre, ou la gloire rebelle à ses vœux? Quelle est la femme qui n'a pas senti un mouvement de colère contre l'amant qu'elle adorait. Ludolf était plus triste qu'à l'ordinaire. Après avoir fait plusieurs tours dans notre petite chambre, il prit son chapeau et sortit. Sept heures sonnaient. C'était une de ces claires soirées de septembre, où l'éther transparent laisse pénétrer le regard jusqu'au fond du ciel, et où la lune brille blanche et pure comme un morceau de glace. J'ouvris la fenêtre, et je vis Ludolf les bras croisés se diriger du côté de la muraille rouge et ruineuse dont j'ai parlé plus haut. Je travaillai paisiblement chez moi jusqu'à minuit; il n'était pas rentré. L'inquiétude me prit, j'allais descendre et le chercher dans les rues désertes et solitaires de la ville, quand l'idée me vint que peut-être une de ces liaisons mystérieuses dont il m'avait fait l'é-

loge éclatant expliquerait le lendemain sa disparition nocturne. Cependant les heures se succédaient, tout le bruit de la ville s'était éteint ; mon anxiété devint extrême. A quatre heures et demie, je rouvris ma fenêtre, le ciel grisâtre commençait à s'obscurcir, le coq chantait et le crieur de nuit glapissait au loin. Bientôt j'entendis un sifflement joyeux qui retentissait à l'extrémité de la grande rue, et qui, reproduisant la mélodie toute nouvelle alors *di tanti palpiti*, approchait de moi par degrés. Il y avait une gaîté vive et une verve d'étourderie singulière dans l'accentuation de cet air sifflé ; une élasticité presque bondissante dans les pas de celui qui sifflait : c'était Ludolf. Il me vit à la fenêtre, me fit un signe, s'écria : *Voilà ! voilà !* franchit d'un élan les marches de l'escalier, et arriva, ou plutôt tomba dans ma chambre. Sa figure était radieuse ; son œil brillait de cette lumière qui semble dire : Le bonheur m'est arrivé à l'improviste, et je ne désire rien de plus.

« Oh ! mon pauvre garçon, me dit-il, pardon, mille fois pardon de t'avoir fait attendre. Tu as passé toute la nuit là, j'en suis sûr, tu es si bon ! Je ne peux pas même te dire ce qui m'est arrivé ; la chose la plus extraordinaire, la plus incroyable ; tu ne dormirais pas, et certe tu as besoin de sommeil. Allons tous deux gagner notre lit, c'est demain dimanche, nous aurons le tems de causer. »

Vive Dieu ! quel changement, j'aurais béni volontiers la mortelle ou l'immortelle qui avait opéré ce miracle. Je serrai la main de mon mélancolique ami si complétement transformé, et suivant son conseil, j'attendis qu'il lui plût de vouloir bien me mettre au fait de ce bonheur qui m'avait coûté une nuit. Il était une heure quand je me levai. Notre usage était de déjeuner ensemble dans un

petit parloir assez bien orné, dont la fenêtre dominait un paysage pittoresque. Au moment où j'y entrais, un beau soleil d'automne tombait d'aplomb sur la table à thé, et faisait resplendir les cristaux et les porcelaines du Japon qui s'y trouvaient disposés.

« Eh mais! mon cher, dis-je à Ludolf, qui était déjà assis à sa place, que signifie ce luxe? qu'est devenue notre vieille faïence roussâtre, la porcelaine des écoliers? qui diable donc t'a fait cadeau de cet or, de ce vermeil, de cette urne d'argent ciselé et de cette lampe d'argent d'où s'échappe l'esprit de vin enflammé qui s'échauffe?

— Je t'adresserai la même question. Voilà une heure que j'admire le travail vénitien de ces ciselures et la perfection étonnante de ces peintures sur porcelaine; l'hôtesse, que j'ai questionnée, m'assure qu'elle n'a vu entrer personne, et qu'elle ne gagne pas en un an la valeur de ces curiosités. Ce n'est pas tout, mon cher, la même main inconnue a placé sur notre fenêtre, là devant nous, une corbeille remplie de fleurs admirables, et qui n'ont pu venir qu'en serre chaude. Comprends si tu peux, explique-moi ce mystère, et moque-toi désormais, si tu l'oses, de ce que tu appelles mes visions. Je sonnai; je questionnai la domestique, et ne pus obtenir d'elle aucun éclaircissement.

— C'est une affaire faite, dis-je à mon ami, nous entrons dans le royaume de féerie, buvons le café qu'une divinité inconnue a préparé pour nous, et raconte-moi tes hauts faits et les aventures de la nuit.

— C'est encore de la féerie s'il en fut jamais. J'étais horriblement triste lorsque je t'ai quitté : je cheminais lentement jusqu'à cette vilaine muraille rouge dont l'aspect délabré était devenu pour nous une espèce de lieu commun poétique. J'étais si absorbé dans mes rêveries,

que je ne sus où j'étais qu'au moment même où mon front touchait la petite porte pratiquée dans cette muraille. La lune l'éclairait : par je ne sais quelle curiosité machinale, j'observai les jointures, les gonds, la serrure rouillée de cette vieille petite porte. J'avais sur moi la clef que tu connais, cette fameuse clef perdue, ajouta-t-il en baissant la voix, et sur laquelle tu trouvais que je déraisonnais à perte de vue. Je m'avisai de présenter cette clef à la serrure, elle allait parfaitement. En un seul tour de main la porte s'ouvrit : c'était un long corridor sombre et obscur. Je fis quelques pas, et je vis une petite clarté qui s'annonçait au loin. J'approchai, la lumière approcha aussi; bientôt je distinguai un petit homme noir, coiffé d'un turban, à figure mulâtre, et qui tenait une lampe. Il m'aborda respectueusement : « Vous êtes le » bienvenu, dit-il, ma maîtresse vous attend; permettez- » moi d'abord de fermer la porte, et je vous conduirai » ensuite jusqu'à elle. »

» Muet d'étonnement, comme tu peux bien le penser, je suivis le petit mulâtre, qui toujours très-respectueux me précéda jusqu'au bout du corridor. Il monta un escalier qui aboutissait à une seconde galerie dont la direction était différente. Vers le milieu de cette galerie se trouvait un escalier plus large, dont les degrés conduisaient à une orangerie très-bien éclairée. Juge de l'effet que produisirent sur moi ce rayonnement après cette obscurité; cette douce chaleur succédant au froid de septembre; ces feuillages verts et lustrés des orangers et des citronniers; cette atmosphère chargée d'atomes balsamiques; ces statues distribuées par groupes au milieu des arbres et des fleurs, tout l'éclat et le luxe d'un jour et d'un printems factices, au milieu de la nuit et de l'hiver de Copenhague! Je ne pouvais parler. Après avoir traversé l'orangerie, mon

guide souleva un rideau et m'introduisit dans un salon intérieur : je fus si ébloui, je l'avoue, et de la richesse du lieu et de la beauté de celles qui l'habitaient, que je remarquai une seule chose, le caractère oriental de l'ameublement. Au milieu d'une vingtaine de jeunes femmes voilées et toutes en blanc, qui crois-tu que j'aie reconnu? Notre héroïne du spectacle. Elle était assise sur un fauteuil de forme singulière, et elle me tendit la main comme à une ancienne connaissance.

— Jamais conte de fée n'approcha du tien!

— Écoute et attends. On m'offrit des sorbets, et une musique lointaine se fit entendre. La singularité de la scène me frappait d'une sorte de stupeur. Je n'ai jamais eu, tu le sais, beaucoup de présence d'esprit; je ne savais que dire. Enfin, pour interrompre le cours de cette conversation silencieuse, je m'avisai de prier la dame dont j'avais troublé la délicieuse retraite de m'excuser. A ce compliment assez gauche, elle répondit par une espèce de traité de morale. Son accent était étranger, sa voix infiniment mélodieuse. « Quelle folie, disait-elle, de regarder le plaisir comme un trésor qu'il nous est défendu de ravir, comme une proie qui ne nous est pas réservée, comme un vol que nous faisons à Dieu. La vie est-elle assez longue pour que nous hésitions à savourer le peu d'ambroisie qu'elle nous offre? Avons-nous donc besoin pour la goûter de la conquérir à force de sueurs et de peines? Attendrons-nous que nous ayons perdu la verdeur de la jeunesse et la fraîcheur de la pensée? »

» Ce sermon philosophique dans une bouche si jeune et si persuasive fut suivi d'une danse orientale exécutée par les jeunes femmes qui composaient la cour de la déesse. Te peindrai-je mon extase, alors surtout que brandissant au-dessus de sa tête, dont les longs cheveux blonds se dé-

tachèrent, un tambour de basque retentissant, elle dirigea toute la danse. Qu'elle me semblait belle ! Comme les boucles d'or de ses cheveux flottaient, brillante auréole, autour de sa physionomie pâle ! Enfin, te le dirai-je, mon ami, elle m'a enivré de ses charmes, de sa grâce, et elle est à moi, pour toujours à moi.

— Et quel est le nom de cette belle inconnue !

— Quand je le lui ai demandé, elle a éclaté de rire et m'a répondu par une tirade en langue étrangère, à laquelle je n'ai rien compris. Je l'aurais crue folle, si elle ne m'avait donné autant de preuves de l'esprit le plus piquant, le plus naturel et le plus vif. Tout ce que je te raconte est très-invraisemblable; mais que veux-tu ? c'est de l'histoire. »

Je passai le reste de la journée avec mon ami, l'observant de près et l'écoutant avec attention, pour voir s'il n'était pas dupe de quelque fascination mentale. Nous allâmes dîner ensemble à deux lieues de Copenhague chez un grave et spirituel magistrat, dont la famille était charmante. Jamais Ludolf ne s'était montré aussi gracieux, aussi gai ; il ne tarissait pas de saillies plaisantes et de bon goût. Cette aventure extraordinaire, au lieu de troubler son imagination, semblait l'avoir rassurée et satisfaite. J'étais heureux de ce changement. Le souvenir de sa sœur Pauline semblait effacé de son cœur. Nous rentrâmes.

Au premier coup d'œil jeté sur l'intérieur de notre petit domicile, nous nous aperçûmes que la féerie nous poursuivait. Tout notre ameublement était changé. Je regrettais presque de n'avoir pas pu dire un dernier adieu à nos vieilles armoires qui ne tenaient plus à leurs gonds, à notre pendule de cuivre avec son Cupidon joufflu et privé d'un bras, mais surtout à nos lits carrés qui res-

semblaient à des boites plutôt qu'à la couche d'un mortel. Les meubles nouveaux étaient d'un goût exquis : l'ébène, la laque et l'ivoire y étaient prodigués. De petites figurines représentant des nymphes dansantes et sculptées dans le marbre noir garnissaient la partie supérieure de la muraille, dont une draperie gris-perle cachait la vieille tenture. Nous remarquâmes surtout une petite bibliothèque en ébène, sculptée par un ouvrier chinois. Cette bibliothèque était double, et le nom de mon ami et le mien étaient incrustés sur chacun des compartimens. Grâce à notre protectrice invisible, notre vie ne tarda pas à devenir infiniment douce. Tous les matins, le petit mulâtre attaché au service de la fée (c'est ainsi que nous l'appelions) nous apportait des fruits et des fleurs contenus dans un panier. A ces présens se joignaient des étoffes orientales, des objets précieux de toute nature, mais jamais d'argent. Notre table était somptueusement servie, et quand nous demandions à l'hôtesse la note de son mois, elle ne manquait pas de répondre : « Mais, monsieur, vous savez bien que vous avez payé un mois d'avance, et vous avez mon reçu. »

Après deux mois de cette existence singulière, je me sentis tourmenté et inquiet de ne pouvoir pénétrer le secret dont nous étions enveloppés.

« Sais-tu bien, mon cher, dis-je à Ludolf, que notre position n'est pas supportable, la mienne surtout. Je n'ai pas tous les soirs, pour me consoler de l'incertitude et des ténèbres qui nous environnent, une entrevue amoureuse dans un caveau enchanté ; tout ce que je vois de plus clair dans notre aventure, c'est que nous sommes à la fois riches et pauvres, traités comme des princes sans avoir jamais le sou. Les gens qui nous entourent ont cessé de nous estimer, et je m'aperçois bien qu'ils nous regar-

dent comme des joueurs ou des escrocs. Je te déclare que je te laisserai quelqu'un de ces jours entre les bras de ta fée et que je partirai pour Altona. Ludolf se jeta sur son lit, et poussa un long soupir.

« Ah! me dit-il, je suis aussi ennuyé que toi! Si tu savais combien elle est capricieuse, exigeante et bizarre. Son esprit remarquable la rend dédaigneuse pour le monde entier. Je me creuse le cerveau pour savoir si c'est une aventurière, une princesse, une reine ou une fée. L'amour qu'elle me porte est fantasque plutôt que tendre. Elle se plaît à me désorienter par ses caprices, à manquer à ses promesses, à me laisser seul dans l'étrange habitation qu'elle s'est créée. Lorsque, dans les momens les plus tendres, je la questionne sur son nom, sur sa position, sur les moyens qu'elle a dû employer pour nous entourer de bien-être et de jouissances, elle part d'un éclat de rire et s'échappe de mes bras. Enfin, je trouve chez elle plus de caprices que de tendresse, plus de magie entraînante que de sympathie réelle, et une autre magie plus chère et plus sacrée se réveille au fond de mon cœur. Tiens, ne m'en parle pas, la vie m'est à charge.

— Ainsi, tu ne l'aimes réellement pas?

— Non, je ne pourrai jamais l'aimer. Ce qu'il y a de supérieur dans son esprit blesse ma pensée. Hier encore, nous parlions des passions : « La jalousie, s'écriait-elle, c'est un mot que je ne comprendrai jamais!

— Quoi, il vous serait indifférent que j'aimasse une autre femme?

— Vous me faites sourire; mon expérience, toute jeune que je sois, me met à l'abri de ces rêves d'une imagination malade. Quelle faiblesse égoïste! Pourquoi les peuples du Nord ont-ils presque divinisé ce sen-

timent amer? Dans l'Orient, où les fleurs ont plus de parfum, le ciel plus de clarté, l'amour plus d'ivresse, toutes les épouses vivent comme sœurs dans le même harem, et les enfans du même maître sont frères.

— Est-ce ton pays? lui demandai-je.

— Ne m'interroge pas, répliqua-t-elle en posant le doigt sur sa bouche.

— Tu vois, mon cher Alfred, qu'il y a un monde de pensées entre cette femme et moi. »

L'ennui commençait à pénétrer dans notre retraite, lorsque la visite de Pauline et de son père vint faire diversion à la monotonie de notre existence. Ludolf avait eu raison, Pauline était la plus jolie et la plus spirituelle des femmes. Un nouveau rayon de joie vint ranimer le cœur de mon ami. Pendant huit jours que nous passâmes ensemble, j'observai attentivement la jeune fille et le jeune homme, et je vis que leurs cœurs battaient à l'unisson, que la pensée de l'un n'était que l'écho de celle de l'autre. Je prévis les fatales suites d'une passion malheureuse et partagée. Le luxe dans lequel nous vivions, au lieu de plaire à Pauline, eut l'air de la contrarier beaucoup, et les subterfuges de son frère pour éluder sa curiosité lui inspiraient des soupçons qu'elle dissimulait à peine. Je me rappelle surtout une soirée pendant laquelle le frère et la sœur prononcèrent peu de paroles. La vieille cheminée gothique, avançant en saillie jusqu'au milieu de la chambre, séparait Pauline de Ludolf. Après avoir jeté les yeux sur les porcelaines et les laques dont la chambre était ornée, des larmes tombèrent lentement des paupières de la jeune fille.

Après le départ de son père et de sa sœur, Ludolf, qui n'avait pas aperçu chez la fée un seul symptôme d'ombrage ou de jalousie, et qui avait senti renaître dans son

sein une flamme mal éteinte, me confia de nouveau les combats intérieurs auxquels il était en proie. La présence et même le souvenir de l'étrangère lui étaient devenus odieux. Il maudissait les meubles, les statues, les présens qui avaient fait couler les larmes de sa sœur ; il commençait à croire qu'en cédant aux désirs de cette femme mystérieuse, il s'était allié à je ne sais quelle puissance infernale. Il ne voyait pas sans terreur la clef funeste qui l'avait introduit chez la femme sans nom. Je voyais avec douleur que cette agitation constante de son esprit allait le replonger dans la demi-insanité à laquelle il avait déjà été en proie. Pendant dix jours je pris les renseignemens les plus exacts et les plus minutieux sur tout ce qui pouvait éclaircir l'aventure magique et les antécédens de l'inconnue.

« Secoue un peu cette tristesse, lui dis-je un soir, et surtout chasse de ton esprit ces malheureuses croyances fantastiques vraiment indignes de toi. Sortons, j'ai plusieurs choses à te dire.

— Et moi aussi, s'écria Ludolf d'une voix sombre. Cette clef fatale et moi nous ne resterons pas ensemble, et je ne rentrerai pas avec elle. »

Au moment où il prononçait ces mots, le petit mulâtre entrait et déposait sur notre table un magnifique portrait de l'inconnue. Ludolf le congédia lestement, et nous sortîmes du côté de Christian-Hafer. Il faisait un tems détestable. Le vent du nord soufflait, et nous criblait de grosses gouttes de pluie qui, lancées avec violence, nous frappaient comme autant de dards gelés. Nous crûmes entendre les pas d'un homme derrière nous, et il me sembla reconnaître le petit mulâtre.

« Tant que je posséderai cette clef, répétait Ludolf

avec colère, je serai voué au démon, et rien ne me réussira. »

Nous étions parvenus jusque sous le porche de l'église allemande, dont le grand clocher pointu, chargé de givre, étincelait au-dessus de nous. Nous cherchâmes un asile dans un de ces enfoncemens ou alcoves que les architectes gothiques chargeaient d'ornemens fins comme de la dentelle. Alors posant ma main sur celle de Ludolf, je lui dis :

« Mon pauvre ami, tu seras toujours la dupe de cette poésie que la nature a mise en toi. Ton étrangère, sur laquelle je n'ai pas encore des renseignemens bien exacts, n'est assurément ni un démon, ni une sylphide. La rencontre la plus inattendue m'a mis hier sur la voie de l'explication que nous cherchons depuis long-tems, et si elle n'est pas encore complète, du moins l'énigme commence à se débrouiller un peu. Te souviens-tu qu'il y a cinq ou six jours tu m'as confié une explication assez vive que tu as eue avec l'étrangère, et qui s'est terminée par de violentes convulsions? Elle te reprochait, non ton absence, mais ta cruauté et les accusations que tu avais intentées contre elle. Elle tomba, et sa tête, portant sur le coin d'un sopha, fut légèrement blessée. Tu venais de me faire ce récit au moment où je rencontrai dans la rue le docteur Wagneff, qui aimerait mieux perdre toute sa clientelle que l'occasion de faire un bon conte. L'air d'importance avec lequel sa grande personne oblongue traversait la rue me frappa singulièrement.

— D'où venez-vous, lui dis-je, docteur?

— Je viens de remplacer mon ami le docteur Steinroth, qui est tombé subitement malade, et qui m'a prié de rendre visite à une de ses clientes. C'est bien la plus

mystérieuse et la plus drôle d'aventure.... » Il avait suspendu sa phrase par deux prises de tabac, et après avoir eu le plaisir de se laisser prier pendant trois bonnes minutes, il me dit :

« Les contes fantastiques d'Hoffmann ne sont rien à côté de celui qui toutefois a l'avantage de la réalité. La famille de mon père était fort liée avec celle des Meerr Strom, négocians danois, qui étaient venus s'établir ici, et qui possédaient un palais magnifique, la merveille de Copenhague. Il a été détruit par le bombardement. Le fils aîné est parti pour les Indes orientales, où il paraît que, fidèle à l'exemple de ses pères, il a considérablement augmenté sa fortune. Après un séjour de quatre ou cinq ans à Calcutta, il est revenu visiter sa ville natale, et sans relever les ruines de l'ancien édifice détruit, il a fait construire une maison plus moderne qui donne sur la place de Gustave, et qui est adossée aux ruines du vieux palais. Cette construction se fit en son absence, sous les ordres d'un célèbre architecte allemand. Il y aura deux ans l'été prochain, il fit une nouvelle apparition à Copenhague, et j'eus occasion de le revoir. Son bataillon d'esclaves cuivrés et de bayadères bronzées, ses mœurs orientales et la singularité de ses idées firent l'admiration de nos bourgeois. Mais ce que je ne savais pas, c'est que son habitation était double, et qu'il avait profité des ruines de l'ancien bâtiment pour y établir un harem, un sérail, avec une sultane favorite et toutes les pompes du luxe asiatique ; je savais seulement qu'il était reparti il y a six mois seulement, laissant dans son établissement de Copenhague un intendant et des commis. Hier, armé de la recommandation du docteur Steinroth, je me présentai chez l'intendant, qui, d'un air mystérieux, tira un cordon de sonnette. Guidé par un petit noir qui se pré-

senta, j'entrai dans un jardin, je traversai je ne sais combien de galeries, et je finis par être présenté à une jeune femme remarquablement belle, qui souffrait d'une légère blessure à la tête. Chose étonnante! continua le docteur, elle parlait bien l'anglais, le danois et le suédois. Elle reçut mes prescriptions d'un petit air tout dédaigneux, me recommanda la discrétion, me paya bien et me congédia. Tu vois, mon cher Ludolf, continuai-je, que l'indiscret docteur nous donne à peu près le mot de l'énigme, et que sans faire beaucoup de frais d'imagination, tu peux expliquer naturellement tout ce qui t'étonnait.

— Naturellement! cette femme orientale qui sait toutes les langues, cette danseuse philosophe, ce luxe incroyable, cette clef magique, cette combinaison extraordinaire! Non, non, je ne veux plus avoir aucun prétexte de me retrouver près d'elle.

Le vent et la pluie nous chassaient du porche sous lequel nous nous étions réfugiés, et nous entrâmes dans l'église obscure. Elle offrait à nos regards un grand nombre de tombes délabrées, et les interstices du pavé, en mosaïque, laissaient pénétrer le regard jusqu'aux caveaux souterrains, dans lesquels brûlait une lampe funéraire.

« Va-t'en, s'écria Ludolf, talisman de malheur, clef infernale! » et il lança loin de lui la clef magique, qui alla retentir sur le coin d'un sépulcre; puis, comme si elle fût descendue de degrés en degrés dans un abîme, elle frappa successivement plusieurs coups d'une vibration plus faible, et le bruit cessa.

« Me voilà libre, dit Ludolf, rentrons. »

Au moment où nous quittions l'église, nous crûmes apercevoir l'éternel mulâtre qui nous épiait encore. Lu-

dolf pressa le pas pour lui échapper. Je ne sais quel frissonnement nerveux s'empara de moi au moment où j'entendis la dernière vibration de la clef. Nous rentrâmes. L'étrangère avait fait présent à mon ami d'un superbe lévrier noir, tacheté de blanc sur les deux oreilles, dont la beauté eût servi de modèle aux sculpteurs, et dont la fidélité comme l'intelligence dépassaient celles des chiens de sa race. Nous l'avions laissé à la maison, nous ne l'y retrouvâmes plus ; sa perte nous fut très-sensible. Le lendemain, nous ne reçûmes pas la visite ordinaire du petit mulâtre, ni le surlendemain, ni le jour d'après. Tristes et absorbés tous les deux, nous négligeâmes nos leçons, nous perdîmes nos élèves, et quand il fut question de payer l'hôtesse, nous, dont l'opulence avait scandalisé le voisinage, nous ne l'étonnâmes pas moins par notre soudaine indigence. On nous signifia l'ordre de partir. Il s'agissait d'enlever ce mobilier somptueux, ces objets de luxe, dont le transport seul aurait coûté beaucoup d'argent ; nous nous y prîmes maladroitement, et nous fûmes obligés d'employer un pauvre commissionnaire qui brisa presque tout. Nous avions trop de fierté pour exposer à la honte de la vente publique les présens de la sylphide, et nous emportâmes nos petites statuettes en débris, nos cristaux fêlés, nos cadres dédorés ; nos meubles ne pouvaient pas même passer par les petits escaliers de l'hôtesse, et, en les descendant par la fenêtre, nous eûmes la douleur de les voir se fracasser. Depuis ce moment, le malheur ne cessa plus de nous poursuivre. Le logement misérable que nous avions choisi dans un des quartiers les plus tristes de la ville réunissait à peu près toutes les causes de malaise et d'incommodités. La cheminée fumait, les murs étaient humides, le jour ne pénétrait qu'obliquement dans notre

chambre, la pluie suintait à travers les tuiles et tombait du plafond sur notre tête. La course nocturne des rats dans la boiserie, le tictac monotone de cet insecte que le peuple appelle l'*horloge de la mort*, nous empêchaient de dormir. Aucun de nos meubles dilapidés ne se trouvaient à sa place. En faisant le catalogue de nos livres, nous vîmes qu'ils étaient presque tous dépareillés. Qui de vous ignore, mes chers lecteurs, l'énorme total d'ennuis et de chagrins que cause un certain nombre de petites calamités accumulées et réitérées? Ludolf ne doutait pas que ce ne fût le diable lui-même qui nous persécutait. Nous vendîmes nos plus belles pièces d'argenterie, et deux billets de banque que nous avait rapportés cette vente furent brûlés par mégarde. Ce n'était pas à moi personnellement, mais à Ludolf, que ces persécutions semblaient s'adresser. Je repris courage, je cherchai des écoliers, je me levai à cinq heures du matin, et je travaillai. Il était bien juste qu'après avoir partagé son opulence, je lui fisse partager les produits de mon travail; quant à lui, il ne faisait rien, parlait peu, et passait des journées entières hors de la maison. Je le suivis un jour; il se dirigeait du côté de l'église allemande, un bâton à la main; quelle fut ma surprise quand je le vis s'arrêter, remuer les décombres avec son bâton, et, pendant plus d'une demi-heure, chercher un objet perdu parmi ces ruines et cette poussière!

Le pauvre jeune homme avait eu l'esprit tellement frappé de toutes nos récentes mésaventures, que, sans me l'avouer, il avait résolu de retrouver l'étrangère et de lui demander grâce. « Oui, oui! s'écriait-il, j'ai eu tort, j'ai été cruel. Elle ne me demandait pas un amour exclusif, mais une amitié sincère. Je l'ai laissée en proie à l'isolement et au chagrin, je me suis montré sans pitié, et j'ai

été puni. Pardonne-moi, pardonne-moi ? répétait-il. »
Dans ce moment même, je crus entendre les pas d'un homme, Ludolf marcha précipitamment vers le portique et revint tout essoufflé. « Le mulâtre était là, il n'y a qu'une minute ; il nous épiait encore, mais je n'ai pu l'atteindre. »

Cette recherche dura long-tems encore, et je craignis que mon pauvre ami ne devînt fou. Un soir, comme il passait devant la petite porte de la muraille ruinée, il se pencha vers le trou de la serrure, et cria de toute sa force : « Ne m'abandonnez pas ; ne me perdez pas ; pardonnez-moi, ou je deviendrai fou. »

Aussitôt la porte s'ouvrit, et laissa passage au mulâtre, qui portait une petite boîte d'ébène, très-singulière dans sa forme : « J'étais chargé de vous remettre cela, nous dit-il ; voulez-vous l'emporter ? Pour l'ouvrir, vous n'aurez qu'à presser la tête du sphinx qui couronne la boîte. »

Ludolf emporta son précieux trésor, et notre premier soin fut d'ouvrir le coffret qui contenait une autre petite boîte de plomb flexible. Une fois le coffret ouvert, il nous fut impossible de le refermer. Dans la boîte de plomb était une lettre dont l'écriture et l'orthographe étaient étrangères, et qui contenait les mots suivans :

« Toute votre destinée dépend de moi, et je voulais » que cette destinée fût belle. Vous n'êtes qu'un ingrat. » La clef perdue vous aurait mené au bonheur. Cher- » chez-la sur le seuil de l'éternité, entre la vie et la mort. »

Au moment où le coffret s'était ouvert, le sphinx, par un mécanisme secret, dont j'ignore encore la complication, avait étendu ses pattes et ses griffes de manière à empêcher la fermeture du coffre. Ludolf écrivit la réponse

suivante : « Une passion fatale est cause de tout mon mal-
» heur. Jamais je n'ai été ingrat; je n'ai été que malheu-
» reux. Protégez-moi encore, ange, fée ou mortelle! »

Le papier fut plié, replacé dans la petite boîte de plomb, qui tomba lourdement au fond du coffret. Aussitôt le sphinx reploya ses pattes, retira ses griffes, et le coffret se referma. Nous le laissâmes jusqu'au lendemain matin, espérant que le mulâtre viendrait chercher notre réponse. Mais, dès huit heures, la boîte avait disparu. Tout absorbé par ces événemens et par l'inquiétude qu'ils nous causaient, nous restâmes chez nous jusqu'à dix heures, et nous vîmes entrer le fidèle serviteur de la fée, qui nous proposa de nous servir de guide dans la recherche de la clef, recherche qui nous semblait infructueuse et désespérée. Soit qu'il eût d'avance la clef dans sa poche, soit qu'il eût pris des indications exactes, et que sa maîtresse lui eût donné l'ordre d'avoir l'air parfaitement naïf et désintéressé, il nous promena courageusement pendant une demi-journée à travers tous les cimetières des environs de Copenhague, prétendant que cette indication était donnée par les termes de la lettre que nous avait adressée sa maîtresse. Nous avions visité assez légèrement l'église allemande, et nous y revînmes sur les cinq heures. Le mulâtre nous fit observer que nous n'avions pas mis le pied dans les caveaux; cette idée nous frappa, et nous descendîmes. Un petit gardien qui demeurait dans ces souterrains pour protéger quelques sculptures précieuses et quelques ornemens des tombeaux nous servit de guide. En moins de deux minutes, la clef fatale, qui se trouvait enchâssée entre deux tombes, brilla dans la main joyeuse de Ludolf. « C'est mon bonheur, c'est mon bonheur que je retrouve, » cria-t-il!

Pour moi, j'ai toujours soupçonné le petit mulâtre de nous avoir fait dupes, et d'avoir exécuté, en se moquant de nous, les volontés fantasques de sa maîtresse.

Possesseur de la clef, Ludolf se présenta le soir même au lieu de ses anciens rendez-vous; un billet était placé dans le trou de la serrure. Il le déplia et le lut :

« Vous n'entrerez plus ici, gardez la clef qui est des-
» tinée à un autre usage. Je ne m'appartiens plus, et je
» vais repartir pour un pays où l'on sait aimer, jouir de
» la vie et partager le bonheur sans le flétrir. »

Ludolf retomba dans un désespoir plus profond et plus amer que jamais. Pauline était venue habiter définitivement Copenhague avec son père. La passion qu'elle avait inspirée à son frère ne faisait que s'accroître et le dévorer en secret. Nous n'avions plus de nouvelles de celle qui nous avait persécutés et protégés. Je ne laissais jamais Ludolf se promener seul, tant je craignais que sa situation d'esprit ne le conduisît au suicide. Un jour, que je me trouvais sur le port, nous nous approchâmes d'un groupe nombreux et tumultueux qui entourait un homme évanoui; son costume annonçait la richesse, et, à sa longue barbe noire, on l'aurait pris pour un Asiatique revêtu d'habits européens. Il pouvait avoir cinquante ans, une attaque d'apoplexie l'avait étendu presque mort sur les dalles du quai, au moment où il venait de visiter le vaisseau qui lui appartenait, et qui, huit jours auparavant, l'avait amené des bords du Gange à Copenhague. Sa langue était si embarrassée qu'il fut impossible de savoir exactement où il demeurait : l'équipage le reconnaissait pour propriétaire du vaisseau, mais ignorait sa demeure. Nous le fîmes porter dans une auberge où des soins attentifs lui furent prodigués, et ne parvinrent pas à le sauver. La congestion cérébrale était trop intense et ré-

sistait à tous les efforts de l'art. Dans les intervalles où sa langue alourdie semblait se délier un peu, on l'entendait répéter avec angoisse : « Ma fille, ma fille, je veux la voir ! »

On cherchait à obtenir de lui des renseignemens un peu plus précis ; mais ses regards voilés d'un nuage, sa main tremblante et sa voix qui ne pouvait prononcer trois mots de suite, ne nous permettaient que des conjectures. Il fit signe que l'on apportât un habit brun aux larges basques tombantes, qui le couvrait au moment de l'accident. Les poches furent vidées sous ses yeux, et l'on en tira un grand porte-feuille usé, en peau de chagrin noire, et qui ne se fermait que par un ruban jaune et flétri qui formait un nœud. Le malheureux faisait de tems à autre d'impuissans efforts pour se faire comprendre ; mais ses momens lucides ne duraient pas. M'ayant entendu prononcer le nom de Ludolf, il se leva debout sur son séant, retomba tout-à-coup en montrant le porte-feuille et disant : « A lui, à lui. » Aussitôt il expira.

Cette scène merveilleuse, qui laissait Ludolf possesseur d'un vieux porte-feuille moisi, avait fait diversion à la douleur constante dans laquelle il se trouvait plongé ; il remporta ce singulier trésor, le retourna de tous sens, et l'ayant ouvert, il y trouva un volume relié en parchemin, fermé de tous côtés comme une boîte, et clos par une petite serrure d'acier. En frappant sur le parchemin, un son métallique en sortait, et prouvait qu'une seconde couverture intérieure était composée d'un métal très-dur. On lisait sur le parchemin ces mots :

« Toi qui as la clef de ma vie, ouvre et fais ma vo-
» lonté. »

En examinant la serrure, nous crûmes apercevoir quelque ressemblance entre elle et celle de la petite porte ;

en effet, Ludolf y appliquant la clef perdue et récemment retrouvée, la boîte d'airain s'ouvrit; elle ne contenait qu'une centaine de feuillets de papier de Chine, couverts d'une écriture très-serrée, et portant pour titre : *Histoire d'un marchand.* Que l'on devine avec quelle attention et quelle avidité, assis au coin de notre petit foyer, nous parcourûmes ce manuscrit, surtout lorsque je reconnus que le marchand dont nous lisions la biographie était précisément ce même Meerstrom dont j'ai parlé plus haut, et qui possédait à la fois la maison ruinée et l'autre maison située sur la place Gustave. J'ai dit que nos familles avaient été liées autrefois, et que celle de Ludolf se trouvait aussi mêlée à toute cette étrange histoire. Le caractère original de David Meerstrom se faisait reconnaître de page en page. C'était un de ces hommes qui cachent des passions fougueuses sous un extérieur froid. L'amour, l'ambition, le commerce, la recherche de l'opulence, avaient absorbé toute sa vie, et cette tête si forte n'avait pas cessé de réaliser d'immenses spéculations, dont les résultats servaient à satisfaire les désirs et à flatter les caprices tour à tour intellectuels et voluptueux de cet homme extraordinaire. Il racontait dans ses mémoires comment la jalousie l'avait détaché d'une femme charmante, Espagnole d'origine, et qui lui avait laissé une fille. Nous étions touchés de l'amertume des reproches qu'il s'adressait à lui-même, lorsqu'il retraçait les derniers momens de cette maîtresse adorée, que des soupçons injustes avaient conduite au tombeau. Il dépeignait, avec l'éloquence du remords, les derniers momens de cette femme, et son départ précipité pour l'Inde, où il ne tarda pas à faire fortune. Tout-à-coup, au milieu de cette lecture, les yeux de Ludolf se baignèrent de larmes, et le feuillet échappa de ses mains. Il venait d'apercevoir le

nom de son père et celui de Pauline dans la même page, et presque dans la même ligne. Je ramassai le feuillet tombé, et j'y lus ce qui suit : « J'avais résolu de partir ; mais je ne voulais ni exposer la jeune enfant que Laura m'avait laissée au danger d'une navigation lointaine, ni la confier à des mercenaires. Il me sembla que Zacharie Ludolf, jeune ecclésiastique d'une probité exemplaire, pourrait me rendre ce service. Il habitait alors une petite maison champêtre auprès d'Altona ; je remis ma Pauline entre ses mains, en constituant sur la tête de cette dernière une rente assez considérable, et en faisant promettre à Zacharie qu'il l'éleverait comme sa fille. Grâces lui soient rendues ! je ne pouvais faire un meilleur choix...» J'allais continuer, Ludolf se leva en s'écriant : « Elle n'est pas ma sœur ! O talisman magique ! ô clef divine ! ô toi dont je ne connais pas même le nom, être inconnu et mystérieux !

— Asseyez-vous, lui dis-je, et reprenez vos sens. La clef dont vous parlez, et qui ouvrait ce porte-feuille, ouvrait aussi la porte secrète du palais de votre fée; cette clef a évidemment appartenu à Meerstrom. Lisons jusqu'au bout, qui sait si nous ne trouverons pas le fil d'Ariane qui doit nous guider dans ce dédale ?

« Lisons, lisons, reprit Ludolf. »

Au moment où il parlait ainsi, notre grand lévrier noir, que nous avions depuis si long-tems perdu, entra en sautant par notre fenêtre, qui donnait dans la rue. Ses longues pattes effilées se posèrent sur nous tour à tour, et nous eûmes grand'peine à le forcer de se tenir en repos. Il nous semblait que le bonheur revenait ; un grand bruit se faisait entendre au loin sur le port ; un vaisseau venait de partir, et l'équipage, avant de mettre à la voile, avait répandu dans la ville de si étonnantes larges-

ses, que le peuple saluait de ses bénédictions le navire qui fuyait sur l'Océan. Bientôt après, le mulâtre se présenta, déposa plusieurs clefs sur la table, et nous dit en croisant les bras : « Maîtres, je suis à vous. Ma maîtresse vient de quitter Copenhague, et elle m'ordonne de vous servir. »

Ainsi, nous marchions de prestige en prestige, d'étonnement en étonnement. Mais la clef de tant de mystères se trouvait entre nos mains; et, renvoyant le mulâtre, nous feuilletâmes curieusement le manuscrit. Aventures sur mer et sur terre, combats, incendies, tout cela nous intéressait peu; mais nous finîmes par tomber sur le passage où Meerstrom, devenu indien par les mœurs, racontait la rencontre qu'il avait faite dans le Guzurate d'une jeune Européenne orientalisée comme lui.

« Sa vie, disait-il, était le roman de la femme avide de volupté et de bonheur, comme la mienne était celle de l'homme dévoré d'ambition et de jouissances. Fille d'une mère italienne, elle avait été élevée pour le théâtre, et envoyée à Londres où, dès sa quatorzième année, elle était devenue l'une des plus brillantes danseuses. Un nabab, déjà millionnaire, l'épousa, et partit pour l'Inde avec elle.

» En deux ans, cet homme avait doublé sa fortune : il mourut. La veuve, qui n'avait pas dix-sept ans, et qui disposait d'une fortune qui équivalait à un royaume, plut à l'un des petits souverains de l'Inde-Orientale; elle devint reine, et ce prince, épuisé de volupté, mourut en lui laissant un royaume qu'elle ne tarda pas à céder aux Anglais, et dont la valeur grossit son trésor. Ce fut alors que je la connus, la femme sans comparaison, la plus extraordinaire du monde entier, prodiguant à ce qu'elle aimait le bonheur et le plaisir dont elle enivrait sa vie; Anglaise par le langage, Européenne par l'intelligence, Asiatique

par la mollesse, capable d'amour et incapable de jalousie, faisant régner sa volonté sur tout ce qui l'entourait. Ma vie lui fut livrée; elle voulut revenir en Europe, mais sans être connue, et je fis préparer pour elle, au milieu des ruines de notre ancien hôtel, une habitation qui n'a peut-être pas d'analogue en Europe. Elle avait d'étranges caprices : ainsi son bonheur était de revenir quelquefois à son premier métier de danseuse; elle avait une loge qui communiquait secrètement avec le théâtre; elle se mêlait de tems en tems aux groupes de danseuses masquées qui paraissent dans certains ballets. Sa passion pour tout ce qui est fantastique était servie par sa fortune immense; elle connaissait mon attachement pour ma fille Pauline, et elle entretenait à Copenhague plusieurs personnes chargées de surveiller exactement tout ce qui l'entourait. A l'amour ardent qu'elle m'avait inspiré a succédé une admiration presque craintive pour sa supériorité d'esprit, et une parfaite confiance. Quant à ma jalousie, elle l'a pour ainsi dire écrasée et abattue sous cette originalité de caractère, que j'ai été en quelque sorte forcé de partager. »

Pourquoi forcerais-je le lecteur de s'arrêter plus longtems sur des événemens qu'il pénètre ou qu'il devine. Sophy, tel était le nom de la danseuse anglaise, était repartie pour l'Inde aussitôt qu'elle avait appris la mort de Meerstrom. Le mulâtre remit à Ludolf les lettres de propriété du château souterrain et de l'autre hôtel, avec une donation en règle; et bientôt la serre en chaume, le salon oriental, et toute cette féerie réelle, appartinrent à Pauline et à son frère, devenu son époux.

(*Blackwood's Magazine.*)

Économie Sociale.

DES ANNONCES

ET DE LEURS RAPPORTS

AVEC LES BEAUX-ARTS, LE COMMERCE ET LA CIVILISATION.

Ceci est une question de gouvernement représentatif. L'annonce, fille aînée de la liberté de la presse, n'a pas pu exister sans sa mère. L'annonce est la sœur bâtarde de la publicité; elle soutient à elle seule, comme Samson, le temple des institutions modernes. Elle est essentiellement démocratique; elle s'adresse au peuple, à la masse, à la crédulité; elle a remplacé la religion, la poésie; elle tient lieu de toutes les croyances. En un mot, qui ne croit plus à Dieu garde du moins la superstition de l'annonce. L'annonce représente la masse humaine, facile à duper, heureuse d'être dupe. Imaginez un peu de quel malheur seraient frappés les neuf dixièmes des populations françaises, anglaises et américaines, si on les privait tout-à-coup de cette douce jouissance. Les bourgeois les plus respectables des Deux-Mondes en périraient de chagrin. Il y a toujours dans l'annonce une espérance, c'est-à-dire une portion de vie et de bonheur. Ne parlez pas du danger qui peut la suivre, et de l'avenir trompeur qu'elle ouvre trop souvent à nos désirs : elle contient un gaz enivrant qui monte au cerveau, le caresse et l'exalte comme le gaz acide carbonique. Une fois

habitué à l'annonce et aux jouissances qu'elle procure, on ne peut pas plus s'en défaire que de l'habitude stimulante du tabac, du café ou du vin de Champagne. Honneur à ceux qui ont augmenté la somme des jouissances de l'espèce humaine en inventant l'annonce. Ils savaient que l'avidité de l'imagination est insatiable et ardente comme celle des sens; que ses désirs sont inépuisables, intenses, éternels, incorrigibles, et que sa munificence égale toujours le plaisir qu'elle reçoit et la mystification qu'elle subit.

« La poésie, dit Bacon, ne fait que réaliser le monde idéal et nous mettre en possession de l'objet de nos désirs. » Que fait l'annonce? Elle offre un remède certain à ceux qui ont la goutte, du vin de Madère excellent aux buveurs gourmets et pauvres, qui ne veulent payer que 10 pences la bouteille; un revenu certain à quiconque veut doubler et même tripler ses capitaux, un mariage riche et une jeune beauté aux officiers sans fortune; un Adonis plein de qualités et de vertus aux veuves surannées et aux épicières retirées du commerce. Toutes ces jouissances sont idéales si l'on veut, chimériques et insensées, j'en conviens; mais ne sont-ce pas là de véritables voluptés poétiques admirablement adaptées à un mode matériel?

Sous le rapport de la civilisation et du commerce, l'annonce est un bienfait; elle établit dans toutes les branches du commerce et de l'industrie une circulation continue et progressive; elle tient lieu d'une loi fort nécessaire, et que nos législateurs ont cependant oubliée; je veux parler d'une mesure administrative qui forcerait le public à débarrasser les marchands de tout ce qui se trouve dans leurs magasins et de tout ce qui y reste. L'annonce remplit ce but, elle balaie les magasins avec

une facilité et une rapidité surprenante; tout le rebut qu'ils contiennent disparaît en moins de rien, sans violence, sans coercition, et le public déçu se croit encore obligé à la reconnaissance. La loi du *maximum*, employée à cet effet par les chefs et les moteurs de la révolution française, n'était qu'une tyrannie ridicule. L'annonce n'exerce pas la compulsion; elle ne force pas, elle persuade. Pourquoi toutes les législations n'ont-elles pas mis en œuvre cette douce et charmante violence? Pourquoi cette route de fleurs ne nous conduit-elle pas à la république ou à la monarchie?

Salut! invention sublime, dernier effort de la philantropie progressive! tu es devenue l'un des beaux arts de notre époque, ou plutôt tu les a remplacés tous. Fille des mathématiques et de la spéculation financière, tu as la crédulité pour sage-femme et la publicité pour nourrice. Jamais système d'intérêt composé n'a produit de bénéfice aussi net, aussi gigantesque que l'annonce. Il ne s'agit ni de dix, ni de quinze pour cent, mais de cinquante et de mille pour cent. Les industriels de Londres et de Paris dépensent tous les ans vingt-cinq millions en annonces, et retirent de cette transformation sublime un milliard de profit! Financiers, établissez des banques d'escompte; armateurs, faites voguer vos navires; mécaniciens, créez vos puissantes machines; économistes politiques, supputez le nombre de briques dont se composent les maisons de Londres, le nombre de pommes de terre que produit et exporte l'Irlande toujours affamée; inutiles philosophes, calculez le nombre d'utiles mensonges que contient un journal, jamais vous n'obtiendrez rien qui approche des résultats obtenus par cet admirable procédé de l'annonce.

L'annonce est née avec le gouvernement représentatif,

dont elle est le premier et le plus cher rejeton. Elle a prospéré dans l'atmosphère des journaux, qui eux-mêmes seraient frappés de mort sous un gouvernement d'autre espèce. Leurs voix s'éteindraient impuissantes au milieu de la tour de Babel de la démocratie; elles périraient étouffées sous le coup de l'autorité monarchique. Le gouvernement constitutionnel n'est qu'hypothèse, c'est-à-dire illusion, conjecture. L'annonce fait vibrer les illusions humaines comme un habile harpiste fait résonner les cordes de son instrument. Pour mille francs, on vous offre dix mille livres de rente; Reinganum, tous les châteaux de la Bohême; voitures, chevaux, bijoux, titres, fortune, noblesse, l'annonce prodigue comme une fée, fait sans cesse entrevoir en perspective la possession de ces réalités ou de ces hochets.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, un homme de beaucoup d'esprit découvrit l'influence nouvelle qui venait d'éclore. Ce fut Shéridan qui le premier s'occupa d'une classification savante des mystifications que le public commençait à subir, non seulement sans se plaindre, mais avec reconnaissance. Le premier, il introduisit, dans sa comédie intitulée *le Critique*, un journaliste habile, véritable fondateur de la science, et qui disserte en connaisseur sur les différentes manières de faire *mousser l'annonce*. « Tantôt, dit-il, on la fait mousser directement, franchement, sans prétentions oratoires et sans artifice; on dit qu'un auteur est sublime, et l'on frappe de malédiction quiconque ne reconnaîtra pas sa grandeur. Tantôt la mousse est oblique, ou semble arriver par hasard et comme par accident à l'éloge que l'on veut atteindre. Ainsi, à propos d'un mauvais poète, on fait valoir toutes les beautés, toutes les qualités du poète que l'on protége, et dont l'édition ne se vend pas. Un mode plus ingé-

nieux encore, et qui peut s'appeler, selon Shéridan, *la mousse par opposition*, est celui qui jette au hasard à travers une phrase une gloire qui n'existe pas encore, dont personne n'a entendu parler, mais que l'on donne pour publique, pour éclatante, et pour universellement reconnue. Par exemple, on veut faire la fortune d'un chapelier envers lequel le journaliste a contracté la dette légère de cinq ou six chapeaux usés et non payés. On prend ce chapelier inconnu pour point de comparaison, et l'on dit : « Martin se croit aussi célèbre et aussi habile dans son art que Napoléon dans l'art militaire, que Kemble dans l'art dramatique, ou le célèbre Tannert dans l'art de faire les chapeaux. » La mousse hostile est beaucoup plus belle et peut-être considérée comme une des sublimités du genre. Celle-ci demande une diplomatie raffinée, et qui va jusqu'au machiavélisme.

Suivez exactement la recette que voici : Dites d'un homme ou d'un livre tout le mal que les hommes pardonnent, quand même les moralistes et les critiques le réprouveraient; laissez supposer en lui toutes les qualités que l'on estime, c'est-à-dire celles dont on a besoin. Ayez l'air de blâmer amèrement; jouez le rôle d'un ennemi acharné; mais excitez la curiosité, mais éveillez l'attention, vous aurez atteint votre but. Vous avouerez avec une sorte de regret, et comme chose dont tout le monde est obligé de convenir, que tel homme politique a de l'éloquence, de l'habileté, qu'il sait faire triompher son parti; mais vous tomberez d'aplomb sur ses vices, sur son immoralité, sur son défaut de principes. Vous ne disconviendrez pas que cet ouvrage ne soit curieux, intéressant, que le style n'en soit nouveau, rapide et coloré; mais vous ajouterez que ces mérites ne vous éblouissent pas, que l'auteur est un homme de mauvais goût,

chef d'une mauvaise école, et qui emploie mal son talent. Le sublime de la mousse hostile est de faire maudire le critique et de faire acheter l'ouvrage.

Mais ce n'est rien encore auprès de la mousse accidentelle, qui prend pour base quelque grande catastrophe vraie ou supposée, et qui donnant, pour ainsi dire, un coup de tam-tam à la curiosité publique, contraint tous les yeux à se tourner; c'est le dernier échelon de cette grande échelle poétique des annonces; la plus invincible et la plus brillante des fusées que projette le grand feu d'artifice donné au public. Phénomènes de la nature, crises politiques, meurtres, assassinats, réjouissances publiques, l'annonce s'assimile à tous ces événemens et s'en sert comme autant de véhicules. Vous voulez donner de la réputation à quelque pauvre auteur de vos amis qui a six enfans, une vieille mère, et aussi peu de talent que de fortune : je suppose qu'il se soit retiré, par motif de santé ou d'économie, dans un petit village voisin de Londres. Quinze jours après sa retraite, vous publiez dans un journal en vogue le paragraphe suivant : « Une tempête affreuse vient de soulever les flots du Rhin; les côtes de l'Alsace ont été submergées, et l'inondation, qui a détruit les plus beaux et les plus fertiles vignobles de Breikdorsweilenstein, s'est étendue jusqu'à Colmar. Le bateau à vapeur *le Kraken*, qui était parti d'Ehrenbrestein le 17 septembre au matin, a succombé à l'effort des vagues, malgré l'habileté du capitaine Brochsturff, qui a péri avec tout son équipage et ses nombreux passagers. On doit déplorer la perte de miss Elisa Wilhelmine Bangor, fille unique et seule héritière du célèbre lord Bangor, et qui se rendait à Wiesbaden avec sa gouvernante et l'un de ses oncles, lord Beresfield; le cadavre de cette jeune et intéressante vic-

time a été retrouvé sur la plage d'Embersden, et enseveli dans le cimetière du village. Le même paquebot portait l'un des hommes les plus instruits et les plus modestes de l'époque, le jeune Eleuthère Calcidicus, qui revenait de Leyde, où il avait été compulser dans les archives de la république de Hollande les documens nécessaires à sa grande histoire du stathoudérat, documens que l'on croyait perdus, et qui n'ont pu échapper aux investigations de son érudition infatigable : il rapportait en Angleterre cette précieuse conquête, qui eût servi à rendre plus digne de son talent l'un des beaux monumens historiques de l'époque, lorsque cette catastrophe inattendue l'a enseveli dans les flots du grand fleuve qui lui sert aujourd'hui de tombeau. Sans doute, après sa mort, on lui rendra toute la justice qui lui est due ; on lui donnera le rang qu'il mérite à la tête des grands écrivains du siècle, car un habile pilote de Wissembourg, Dorotheus Bonn, a réussi à sauver une grande partie de ces manuscrits si précieux, dont on ne saurait trop hâter la publication. » Huit jours après, vous annoncez au public que le grand Eleuthère Calcidicus, lequel n'a pas bougé de place, a eu le bonheur de survivre à cette catastrophe épouvantable, et que l'ouvrage va paraître. La fortune de l'auteur est faite, et la vente du livre assurée.

Votre ami Eleuthère a-t-il la plus légère dose de talent? ce n'est pas du tout là la question. Ne vous en embarrassez pas. Peu importe ; accomplissez votre devoir et desservez votre temple : vous êtes le prêtre de la déception publique. Recevez les hommages et les offrandes de vos bons paroissiens, et payez-les de la monnaie qu'ils réclament. Si la grande histoire du stathoudérat n'est en définitive qu'une spéculation de librairie et une compilation informe, à qui s'en prendra-t-on? Pourra-t-on vous

imputer ce malheur ? Entre la publication de votre annonce et l'apparition de l'œuvre, combien d'existences s'évanouiront, combien d'heureux vous aurez faits, heureux par la seule espérance ! combien de personnes, qui vivent en province ou hors de l'Angleterre, et qui, ne pouvant se procurer la fameuse et magnifique histoire du stathoudérat, conserveront l'agréable image de l'œuvre idéale et parfaite dont vous aurez enchanté leur pensée. Calculez donc le nombre de jouissances innocentes que vous aurez procurées au monde reconnaissant. Bienfaiteur de l'humanité, bravez son ingratitude, quand même on vous traiterait de charlatan et de menteur; marchez toujours d'un pas ferme et certain dans la voie de l'annonce! Ne répondez au mépris injuste des hommes que par un redoublement d'activité, par un accroissement de puissance. Les philosophes vous dédommageront; ils vous décerneront d'une main sûre et équitable les couronnes qui vous appartiennent. Ils savent que le faiseur d'annonces est né d'une civilisation perfectionnée, que sa mission est haute et sociale, et que l'annonce a presque le grave caractère du sacerdoce.

Les juges d'Angleterre connaissent si bien cette sainteté de l'annonce, ils la respectent si profondément, qu'ils lui ont rendu hommage dans plusieurs circonstances remarquables. En voici un exemple : William Sharp, graveur célèbre, qui, après avoir commencé par essayer sa main sur des pots d'étain et de plomb, après s'être perfectionné par l'embellissement des colliers de cuivre et des marteaux de porte, a fini par devenir membre des académies de peinture, sculpture et gravure de Vienne et de Bavière; William Sharp, l'un des plus originaux et des plus bizarres personnages que l'Angleterre ait produits, se trouvait impliqué, vers le commencement du

siècle où nous sommes, dans je ne sais quelle trame démocratique, tendant au nivellement des fortunes et à l'établissement de la loi agraire. Ce n'était là que sa quinzième ou dix-huitième folie; il professait les doctrines de Mesmer, celles de Swedenborg, croyait que Richard Brothers, l'inspiré, apportait un Évangile nouveau, et que Johanna Southcote, l'hydropique, était grosse du Messie. Toutes ces extravagances se pressaient à la fois dans la pauvre tête de William Sharp, qui de tems à autre, pour dissiper l'obscurité dont ce chaos obscur enveloppait son intelligence, se levait à quatre heures du matin, se jetait dans la Tamise, la traversait deux fois à la nage, revenait déjeuner avec du jambon et du homard, reprenait son travail, et exécutait un de ces chefs-d'œuvre qui reproduisent avec une fidélité si brillante la touche de Reynolds et celle de Thomas West. Sharp, dans un de ses intervalles non lucides, s'était affilié à une société philantropique, qui devait donner à tous les hommes une égale portion de la richesse territoriale. Pitt, Dundas et les autres membres du ministère le firent comparaître devant eux. On l'examina : tout au milieu de la séance, consacrée à l'interrogatoire, il se fit une pause. Sharp, que cette opération amusait médiocrement, se rappela qu'il avait dans sa poche les annonces d'un recueil de gravures exécutées et publiées par lui, recueil au succès duquel il tenait beaucoup; car enfin il faut vivre, quand même on serait swedenborgien, démagogue et southcotien. Le voilà, oublieux et du danger couru par lui, et de son interrogatoire, et de ses juges, et même du sujet des gravures annoncées, qui s'approche respectueusement de ses vénérables inquisiteurs, les salue jusqu'à terre, et leur offre ses prospectus et ses annonces. Hélas! les gravures en question devaient accompagner les pam-

phlets les plus inflammatoires d'Horne Tooke et de Cobbett. Notre homme était perdu si les examinateurs eussent manqué d'esprit : ils se regardaient l'un l'autre, et le sourire de la plus ironique incrédulité voltigeait sur leurs lèvres. Sharp, sans se déconcerter, les sollicitait, chapeau bas, de vouloir bien lire son annonce, et d'ajouter leurs noms à la liste des souscripteurs. A ce dernier trait, Pitt éclata de rire : accuser un tel homme de haute trahison c'eût été trop absurde. Sharp fut renvoyé de la plainte; à l'instant même on lui rendit la liberté, et l'annonce triompha.

L'annonce, comme la politique, comme l'art diplomatique, repose sur la circonstance, l'occasion, la convenance; et sa règle la plus fixe, c'est la souplesse de mouvemens et l'élasticité qu'une main habile lui imprime. Dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale, elle a besoin d'une certaine brutalité franche, qui manquerait son effet en France et en Angleterre. L'éditeur d'un journal publié sur les frontières de l'Illinois n'était pas satisfait de la vente de sa feuille; voici le nouveau genre d'annonce qu'il inventa. Son dessein était d'inculquer profondément dans l'esprit des colons et des chasseurs de la contrée la conviction de la parfaite indépendance avec laquelle il rédigeait son journal, et du courage patriotique qui l'animait. Il suspendit pendant un seul jour, et sans aucun avertissement préalable, la publication de son journal. Le lendemain, voici par quel article il étonna ses lecteurs : « L'éditeur du *Drapeau* » *de l'Illinois* regrette de n'avoir pu donner ses soins à » l'impression du numéro qui devait paraître hier. Il a » été occupé pendant cette journée à châtier à coups de » cravache un misérable qui s'était permis de révoquer » en doute son indépendance. Cette occupation indispen-

» sable ne lui a pas permis d'achever en tems utile la ré-
» daction et l'impression de sa feuille. » Imaginez une annonce de ce genre insérée dans un journal de Londres ou de Paris. Les républicains transatlantiques ont trouvé cela d'assez bon goût. Ils ont su gré au brave porte-drapeau de l'*Illinois* de ses coups de cravache indépendante, et le journal a pris un magnifique essor.

Souvent l'annonce américaine est une simple affiche, l'annonce primitive dans son état brut. Il se publie un nombre considérable d'annonces de ce genre dans toutes les feuilles américaines; le *Laurier de New-York* en contenait récemment *douze cents* dans un seul numéro, qui se vendait trois demi-pences (trois sous). Voilà ce qui s'appelle se rattraper sur la quantité. Deux exemples encore de l'espèce d'éloquence que comporte l'annonce américaine; elle ne supplie jamais, elle ne se prosterne pas; elle commande, elle exige, elle est impudente. « Be-
» nezer Ebrahim vient de recevoir une partie d'étoffes de
» coton magnifiques. Quiconque n'a pas six dollars dans
» sa poche pour se procurer cet objet nécessaire et de
» qualité superfine est un mendiant ou un imbécile. Ci-
» toyens, songez-y bien. » Cette annonce est assez remarquable; en voici une autre plus brillante encore. « Jo-
» nathan Brassbill est persuadé d'une chose, c'est que de
» toutes les têtes qui portent chapeau de feutre, de Phi-
» ladelphie jusqu'à la rivière des Sacks, il n'en est pas
» une d'assez stupide pour être insensible à la nouvelle
» suivante : Que vos oreilles se dressent, mes conci-
» toyens; frappez votre cuisse de la paume de votre main,
» et écriez-vous en chœur : Brassbill nous appelle! il vient
» de lui arriver quatre mille batteries à piston, et des
» capsules qu'on ne paierait pas au poids de l'or. Vive
» Brassbill! » O quelle distance entre la belle insolence

de Brassbill et le ton patelin des avertisseurs anglais! Ils s'adressent à l'aristocratie, et au lieu d'enfoncer leur chapeau en tapageurs sur le coin de l'oreille, voici comment ils s'expriment à propos d'une paire de gants fourrés que M. John Warmill désire mettre en faveur :

Du matin la douce rosée
Tombait sur les champs d'alentour,
La jeune Iris était glacée
Tout en songeant à son amour.
Son ami se trouvant près d'elle,
Voyait les beaux doigts de la belle,
Devenir rouges et tremblans.
Il lui dit, d'un ton plein de grâce :
« Iris, pardonnez mon audace.
Acceptez ma paire de gants. »

Et ainsi de suite pendant l'espace de cent vers, qui contiennent à la fois l'adresse du gantier, l'apologie de sa fabrique, et le développement de la scène érotique que nous avons ébauchée. La médiocrité de la poésie a dû nuire à la vente du gantier Warmill. Heureux le chapelier, le culotier, le dégraisseur qui ont à leur service un homme de goût et de talent! Plusieurs grands établissemens de Londres se sont procuré cet avantage. Je citerai entre autres la fabrique de cirage du célèbre Waren, dont les affiches se sont si long-tems distinguées par les exclamations suivantes imprimées en lettres sanglantes sur un fond noir : *Le soleil est moins brillant!* Ou bien : *Une nouvelle lumière créée!* Ou bien encore : *Les pieds rayonnans!*

Sublime Waren! l'annonce te vaudra un million sterling de rente. Qui n'a pas admiré dans tous les journaux cette gravure sur bois représentant un chat l'œil fixe, le poil hérissé, en arrêt devant une botte tellement lustrée

par le cirage de Waren, qu'elle semble un miroir, et que le matou voyant ses traits fidèlement reproduits, croit avoir à combattre un autre matou son rival ? N'y a-t-il pas là du drame, de l'action, de l'étonnement pour le public, et la nécessité impérieuse de fixer ses regards sur le chat et sur la botte pour savoir ce que ce chat et cette botte signifient ? C'est assurément un des chefs-d'œuvre de l'annonce pittoresque. Les vers destinés à soutenir cette annonce, et composés par le poète lauréat du fabricant de cirage, ne sont pas moins recommandables.

Le faiseur d'annonces maladroit et inexpérimenté dépasse le but qu'il voulait atteindre, et se trompe perpétuellement quant aux convenances des tems et des lieux. Aux Anglais, par exemple, il jettera violemment à la tête une brutale annonce qui ne peut avoir de succès qu'en Amérique : aux Français, dont la civilisation est très-raffinée, il déplaira par l'exagération qui trahit toujours le mensonge. Dans l'annonce préparée pour un peuple religieux, il laissera entrer des paroles profanes qui choqueront souverainement. Ainsi, aucun bonnetier anglais n'aurait pu risquer l'admirable prospectus qu'un bonnetier de Paris a osé lancer dans la circulation, et qui eût ameuté contre lui tous les sentimens moraux de l'Angleterre : « Je vous supplie, monsieur, de jeter un regard » d'indulgence sur les observations suivantes. Le désir » que j'ai de contribuer à votre salut éternel me porte à » vous les adresser. Permettez-moi d'attirer votre atten- » tion sur l'étude des Saintes-Écritures, ainsi que sur » l'extrême modération des prix que j'ai introduits le pre- » mier dans mes articles de bonneterie dans mes coton- » nades, etc. » Cette étrange circulaire a produit tout son effet, et le nom jusqu'alors inconnu du bonnetier convertisseur s'est trouvé bientôt dans toutes les bou-

ches. Les Parisiens ont ri sans crier au sacrilége, grâce à la légèreté et à l'aisance avec lesquelles le Parisien accueille et pardonne toute chose. Les tombeaux de ce pays sont devenus des prospectus. Ainsi l'on voit sur le sépulcre d'un boucher, sépulcre en marbre noir, des couperets et des têtes de veau, et plus bas, l'adresse exacte de la boutique. Sur la tombe d'un restaurateur célèbre, un fourneau et une casserole avec ces mots en caractères d'or : *Sa vie fut consacrée aux arts utiles !*

Transportez d'un climat à l'autre, d'un pays à l'autre, chacune de ces annonces, et vous révolterez la conscience morale de chaque peuple. Il s'agit de toucher juste et avec adresse les préjugés et les ridicules actuels de la nation que l'on veut exploiter. En 1809, par exemple, la civilisation de l'annonce ayant fait encore peu de progrès, on pouvait imprimer sans crainte la tirade suivante, dont la forme ossianique paraîtrait aujourd'hui tant soit peu exagérée, et que nous transcrivons textuellement. Nous la donnons à la fois pour un modèle des défauts qu'il est bon d'éviter, et de la licencieuse éloquence que se permettaient les annonces il y a quelques années : « Arthur » Macalpine se plaît à remercier le public de la faveur si- » gnalée qui ne cesse de l'encourager dans ses heureux » efforts. Il prend de nouveau l'engagement solennel de » diriger vers l'embellissement des têtes humaines toute » la force de sa pensée, toute la puissance de sa luxu- » rieuse imagination. Qu'est-ce donc, je vous prie, que » la jeune et brillante Hébé ou que le bel Adonis, com- » parés aux fils et aux filles de l'Angleterre, lorsqu'ils » sortent des mains rajeunissantes de Macalpine ! Les Ho- » races et les Curiaces étaient jadis les modèles de la » beauté parmi la jeunesse romaine ; mais le talent de Ma- » calpine donne aux enfans de la Bretagne un je ne sais

» quoi, une grâce enivrante, qui les distinguent de tout
» l'univers. Il regrette assurément d'être obligé de se don-
» ner des éloges qui répugnent à sa modestie; mais les
» prétentions abusives et empiriques de ses voisins lui en
» font un devoir. C'est un spectacle effroyable que de
» contempler avec quelle légèreté fatale ces charlatans de
» la science traitent les têtes malheureuses qui se confient
» à leurs soins. Il leur suffit de faucher au hasard, que
» leur importe le reste! Ces perruquiers, qui usurpent
» le titre de coiffeur, n'ont pas plus d'idées que les têtes
» qui supportent leurs perruques. Quant à Macalpine, il
» opère par lui-même et par la main de ses adjudans sur
» une totalité de douze cents têtes par semaine. Il parie
» sa réputation, chose aussi précieuse pour lui que la vie,
» que le prix de ses barbes et de ses coupes de cheveux,
» beaucoup plus modéré que celui de ses confrères, abou-
» tit à des résultats dix fois plus utiles. Seul au monde,
» il se fait payer pour conserver et non pour défigurer
» cet admirable ornement de l'homme que l'habileté la
» plus consommée peut seule protéger contre les outrages
» du tems et disposer avec toute l'élégance désirable. Il
» jette le gant du défi à tous les coiffeurs de l'Europe, et
» propose dix mille guinées à son vainqueur quel qu'il
» puisse être. Qu'ils viennent donc tous, qu'ils viennent
» armés du peigne et du ciseau! qu'ils viennent des qua-
» tre parties du monde, et ma main les précipitera dans
» le gouffre de l'oubli. »

Ce torrent d'éloquence, dont nous ne donnons que le début, pouvait convenir en 1809. Nous sommes obligés de supprimer un magnifique morceau sur les perruques et un récit du grand combat que Macalpine a soutenu contre l'ours noir, dont il vend la graisse en petits pots pour la somme de deux schellings. En 1835, l'éloquence des perruquiers demande plus de raffinement et de grâce;

tantôt elle descend jusqu'à l'épigramme, tantôt elle s'élève jusqu'à la sensibilité. Les Français sont assez forts dans ces deux genres. L'un place sur son enseigne cette attendrissante épigraphe : *Aux ames sensibles.* L'autre suspend au-dessus de sa porte une tête gracieuse et élégamment bouclée, avec ces mots, qu'un académicien lui aura sans doute fournis pour exergue : *La coiffure fait la physionomie.*

L'huile de Macassar, et le *kalydor* de Roulaud, ainsi que le *cuir à repasser magique de Méchi*, ont poussé jusqu'à la dernière perfection les finesses, les ressources, les bizarreries, le madrigal et la satire, ou, comme s'expriment les Italiens, le *dolce piccante* de l'annonce manufacturière. Ces heureux et habiles fabricans ont débarrassé leur annonce de sa forme la plus grossière, de son enveloppe rude et pénible à l'œil. Il ne s'agit plus pour eux de gagner de l'argent, chose agréable à celui-là seul qui le reçoit, mais de nous causer d'abord une agréable titillation, en agissant par l'annonce sur les houppes nerveuses de notre esprit; puis de satisfaire à nos besoins les plus urgens, à nos plus chers désirs, et d'obéir eux-mêmes à l'élan sublime d'une générosité désintéressée. Le coutelier Méchi a composé un petit volume in-32 de quinze ou vingt pages, orné d'embellissemens délicieux, et qui, réuni à toutes les revues à la mode dont la couverture le protége, offre une lecture vraiment voluptueuse et sans rivale.

Voilà le vrai but des annonces : augmenter les voluptés réelles des hommes, en étendant la sphère de plaisirs dans laquelle se meut leur imagination. C'est l'annonce qui remplace pour nous autres, gens du dix-neuvième siècle, le bouffon du moyen-âge, le parasite des Romains, le magicien en honneur sous Henri VIII, le barde qui charmait nos primitifs aïeux. Elle flatte, caresse, plai-

sante, se prête, se plie, change de forme; elle est universelle, immense, omni-présente. Elle tient la place de mille séductions, de mille plaisirs passés de mode. Il n'y a plus ni astrologie, ni nécromancie, ni géomancie; mais l'annonce vit et prospère sur leurs ruines. Dans une société épuisée, l'annonce réveille la sensation, provoque le désir, ranime l'espérance, fait briller mille éclairs de perfectionnemens inconnus; combat les folles inspirations d'une raison maudite et destructive qui transformerait le monde en un vaste désert, étend le domaine de notre bonheur en élargissant celui de notre avenir, et nous conduit mollement à la tombe au milieu des hallucinations les plus enivrantes. Fortune pour ceux qui l'exploitent, plaisir pour ceux sur lesquels elle opère, voilà toute la théorie de l'annonce, tous ses résultats, toutes ses annales.

« Oui, me dit un philosophe au front pâle, au nez recourbé, à l'œil creux, oui, votre panégyrique de l'annonce a de l'élégance et du charme. Mais l'annonce séductrice est une syrène dangereuse; sa lueur trompeuse nous promène de déceptions en déceptions, nous fait errer d'écueils en écueils. Vous avez vanté sa puissance; laissez-moi vous donner un exemple vivant des périls auxquels elle nous expose.

» Toby Believe est un excellent homme, doué de l'imagination la plus chaude, la plus facilement émue, la plus rapide dans ses élans, la plus étourdie dans sa course. L'avénement des annonces à la suprématie qu'elles ont obtenue a été une époque grave, une ère majeure dans sa vie. Il a subi avec joie et reconnaissance le joug qu'elles lui imposaient. Un cordonnier annonçait-il de merveilleuses bottes sans couture, il prenait note de l'adresse du fabricant, et courait acheter les bottes. Toute nouvelle invention avait droit à ses hommages. Vous trouviez dans

sa maison l'exposition la plus complète des produits de l'industrie moderne, non dans ses procédés antiques, mais dans ses créations les plus bizarres. Il faisait cuire ses œufs, pétrissait son pain, coupait ses cheveux, mettait son vin en bouteilles, selon les ordonnances de l'annonce. Il engraissait ses bestiaux et les tuait, construisait ses maisons, qui croulaient en moins d'une année, fournissait sa bibliothèque de livres si mal imprimés que personne ne pouvait les lire, et si mal écrits que personne ne voulait les relire. Ses champs, qu'il fertilisait au moyen de l'annonce, ne présentent plus qu'une inculte jachère, et ses capitaux, confiés à un grand spéculateur, qui dans ses annonces promettait un bénéfice net de cent pour cent, sont aujourd'hui réduits à rien. L'annonce l'a mis sur la voie des calculs certains qui font gagner à coup sûr les joueurs de loterie et de roulette; elle l'a rendu actionnaire inévitable de toutes les entreprises qui croulent, acheteur intrépide de tous les coupons sans valeur. L'annonce a versé douze mille livres sterling, sortis de sa poche, dans les bons des cortès. Son pain était brûlé, il avait fait construire un nouveau four; sa farine était gâtée, le moulin à bluter comptait parmi les plus belles inventions de l'art moderne. L'incendie dévorait ses charpentes et ses murs, grâce à la nouvelle cheminée dont il avait fait emplète; l'inondation détruisait ses pâturages, protégés par la digue bâtie d'après des formules insolites. C'est moi seul qui, guidé par le hasard, ai retenu sur le bord de la tombe, où l'annonce allait le précipiter, cette victime intéressante. Je le trouvai un jour étendu par terre, sous le coup d'une machine galvanique vantée pour la guérison des rhumatismes. Il était là sans voix, sans mouvement, sans couleur, gisant et à demi foudroyé par le moyen de guérison que le journal de la veille avait porté

jusqu'aux nues. Tel a été le sort de Toby Believe. Plaignez-le; mais redoutez son sort. Il a perdu son patrimoine, que la gueule béante de l'annonce a dévoré tout entier. Il ne lui reste plus qu'un plaisir, c'est de lire le *Journal général des Annonces*, qu'on a la générosité de lui envoyer gratis. Il prend beaucoup de notes, caresse encore l'espérance et la chimère qu'il a choisies pour idoles, et met de tems à autre un ou deux pennys à la loterie, selon les préceptes charlataniques dont le journal bénévole lui fournit la recette. »

Je n'ai point de réponse à faire à cet indiscret et désolant philosophe. N'a-t-il jamais, dans une froide matinée, assis près d'un feu d'auberge maladroitement construit, près d'une petite table servie d'un petit nombre de mets, lorsque les réalités sont tristes, maigres et chétives, n'a-t-il jamais connu l'ineffable jouissance que procure un journal chargé d'annonces; le monde de la magie s'ouvre tout-à-coup rayonnant de lumière. Voici un homme qui promet des hivers sans froidure, des étés sans orages, une température toujours égale, et un moyen infaillible de tenir son feu toujours prêt, toujours allumé, toujours flambant, avec une seule bûche par année, et une petite allumette inextinguible. En voici un autre qui vous apporte ses rasoirs ayant éternellement le fil et ne s'ébréchant jamais; un troisième rend l'appétit aux estomacs les plus délabrés; un quatrième transforme le lard et le petit-salé en un digestif puissant; un cinquième concentre dans une goutte imperceptible de liqueur la valeur de trente tasses de café; huit ballots de sucre dans une pastille ! Et votre maigre déjeuner s'achève au milieu de ces miracles adorables; si chétif qu'il puisse être, il se transforme en repas des dieux, et votre pensée assouvie, enivrée, vous fait oublier les griefs de votre estomac. (*Tait's Edinburgh Magazine.*)

Miscellanées.

MA PREMIÈRE PIÈCE DE THÉATRE.

J'avais dix-sept ans quand je quittai le collége. Ma mère me destinait au barreau. Ma bonne mère ! elle voyait déjà son fils assis sur le *sac de laine* du grand chancelier, ou tout au moins sur le banc du roi. Je commençai cette brillante carrière par payer mon entrée à Lincoln's-Inn, où je me montrais trois ou quatre fois par trimestre, juste le tems d'entrer et de sortir, d'inscrire mon nom sur le registre de l'école, et de jeter ma robe de stagiaire dans un coin. Plus tard, toujours pour satisfaire ma mère, je consentis à travailler chez un vieux procureur, qui me fit payer 300 livres sterling par an le droit de copier de maudits grimoires : tems affreux ! qui me fit oublier même le collége !

N'en déplaise au sentimentalisme de certains grands écoliers de ma connaissance, le souvenir de nos jours de férule et de pain sec, d'esclavage et de pensums, de thémes et de versions, ce souvenir n'a rien de pittoresque, et je ne me suis jamais rappelé sans horreur les bancs poudreux du collége, ses murs sales et noircis, ses tables et ses chaires sculptées par le couteau des paresseux, ni ses maudits dortoirs, où une cloche matinale venait nous réveiller en sursaut ! Je dormais la grasse matinée dans l'étude de mon procureur, quand la sympathie me rapprocha d'un confrère qui mordait comme moi son

frein. Le charme de sa conversation me dégoûta tout-à-fait du travail. Nous nous promenions ensemble; aussi j'arrivais plus tard à l'étude, et j'en partais plus tôt. Je finis par n'y plus venir régulièrement, tant fut prompt mon passage de l'indifférence au dégoût, du dégoût à l'aversion pour la profession de robin.

Henry Danvers, mon camarade, était, comme beaucoup de jeunes gens de l'époque, un peu poète, un peu artiste, un peu musicien, et par-dessus tout, ce qui me rendait son commerce délicieux, mon ami était un peu comédien. Il connaissait plusieurs acteurs en vogue, et m'invita à venir chez son père, où ils étaient reçus. J'eus l'avantage d'y rencontrer Charles Kemble et Matthews; ce dernier était peu connu à Londres à cette époque; son mérite n'avait pas encore été apprécié. Il manquait de ce nerf et de cet aplomb que lui donnèrent les succès qu'il obtint ensuite. Je me rappelle cette soirée comme si c'était hier. Charles Kemble était grave et beau cavalier; Matthews, qui se présentait d'ailleurs fort bien, était gai comme une alouette. Il nous joua quelques-unes de ses scènes travesties et de ses caricatures; et nous pûmes admirer dans tout le charme de la nouveauté son *vieil Écossais* et son *vieux Français*, peintures si vraies et si vivantes que la capitale ignorait encore, mais que tout le monde connaît aujourd'hui.

Cette soirée fut décisive. Après avoir vu cet excellent mime, le meilleur comique de notre scène, je résolus de mettre à exécution un dessein que j'avais déjà communiqué à Henry Danvers. J'achetai trois ou quatre vaudevilles français, et prenant à chacun une ou deux scènes, je tâchai d'en composer une pièce digne de Shakspeare. L'expérience m'avait appris qu'un parterre anglais ne se contente pas d'une seule intrigue. Les Français vont

au théâtre préparés à voir les choses sous le point de vue dramatique; ils saisissent la moindre allusion, et entrent tout d'abord dans l'esprit de l'auteur. Il faut au contraire montrer du doigt votre intention à un parterre anglais, et rendre tous les effets palpables à ces grossières intelligences; quant aux incidens, enfilez-en une douzaine au moins à la suite les uns des autres, si vous voulez plaire à votre public et le faire rire. Je me mis à l'œuvre sur ces données. Le titre m'embarrassa fort, mais je ne me décourageai pas; enfin, *Sir Jeremy Bootjack* me parut quelque chose d'original, et je me crus au moins l'égal de Foote quand j'eus terminé et baptisé mon nouveau-né. Je me rappelle encore avec quelle anxiété je recopiai mon manuscrit, et le soin que je pris de souligner les endroits qui ne pouvaient manquer d'enlever le parterre.

Je venais de remettre avec une inquiétude nerveuse ma première production aux mains de mon ami, chargé de la présenter au directeur, quand je reçus une lettre de ma mère. La bonne dame, qui confondait dans la même horreur instinctive les auteurs, les comédiens, et surtout les actrices, avait découvert le crime énorme de son fils. Une indiscrétion l'avait mise sur la voie. Son épître était fulminante; mais ce qui m'affligeait le plus, ce fut l'incompatibilité que ma mère prétendait devoir exister entre la profession de jurisconsulte et celle d'auteur dramatique. Je résolus de l'éclairer sur ce point, en lui trouvant des exemples du contraire; mais quand je me mis à les chercher, je compris que ce n'était pas chose facile. Je comptais d'abord sur Shéridan, mais en ouvrant la biographie, je lus : « Son génie l'éleva au premier rang de la société, mais il ne put jamais se fixer dans une profession. » Voyons Murphy, me dis-je. « Murphy était

avocat et bon auteur dramatique; aussi ne réussit-il jamais au barreau. » Voyons Colman : « Georges Colman, que son talent rendait propre à tout, commença par l'étude des lois; il devint un de nos meilleurs auteurs dramatiques, mais il ne fut jamais jurisconsulte. » Je songeai alors à Addison, secrétaire-d'état, et auteur du *Caton*. Hélas ! que disait mon dictionnaire? « Addison dut sa fortune politique à son mariage avec lady Warwick, et tout le monde avoua qu'il était au-dessous de sa place. N'étant pas orateur, il fut inutile au gouvernement dans la Chambre des Communes et dans le cabinet. Il ne pouvait rédiger une ordonnance sans perdre son tems en quête de belles expressions. Convaincu, par expérience, de son incapacité, il sollicita sa démission sous le prétexte de sa mauvaise santé, et prépara une tragédie sur la mort de Socrate. »

Ici je jetai ma biographie; mais je la ramassai pour chercher Congrève : « Congrève fut élevé dans une pension de Kilkenny, ensuite à l'université de Dublin, où il se perfectionna dans toutes les branches de la littérature. Après la révolution de 1688, il fut envoyé à Londres, et placé à Middle-Temple; « mais, ajoutait le biographe, l'étude des lois était trop aride pour lui, aussi s'en inquiéta-t-il fort peu : il continua de suivre sa véritable vocation, qui était le théâtre. Cependant, à peine avait-il atteint sa vingt-cinquième année, qu'il en était déjà dégoûté. Retiré à la campagne, il se montrait peu flatté de n'être considéré dans la société que comme auteur, et quand Voltaire alla le voir, au lieu d'accepter ses complimens sur ses ouvrages : « Monsieur, lui dit Congrève, je suis un simple gentilhomme plus occupé de cultiver ses terres que la littérature. » Eh quoi ! m'écriai-je, Congrève, honteux de sa profession d'auteur dramatique, lui

qui lui devait sa gloire et sa fortune, comme dit son illustre ami !

Je commençais à désespérer ; cependant je ne me tins pas encore pour battu, et je continuai mon examen en remontant jusqu'à Ben-Jonson. « L'auteur de *Volpone* fut successivement maçon et soldat ; mais on ne sache pas qu'il eût jamais construit de maisons ni moissonné de lauriers sur le champ de bataille. — Beaumont, fils d'un juge, entra à Inn's-Temple, mais il ne paraît pas qu'il ait jamais fait le moindre progrès dans les lois ; sa passion pour les Muses l'accaparait tout entier. — Foote fit son éducation à Oxford ; il passa ensuite au Temple. On le destinait au barreau ; mais la sécheresse et la gravité de cette étude s'accordaient mal avec la vivacité et la mobilité de son esprit. Après avoir dissipé ce qu'il avait de fortune, il se fit comédien et auteur dramatique. »

Ici je suspendis mes recherches ; mais puisqu'il fallait faire un choix entre les deux professions, il me restait à discerner la meilleure. Je résolus de temporiser, de finir ma pièce, et de juger par son succès si je devais décidément embrasser ou abjurer la carrière dramatique à laquelle, comme tous les grimauds qui barbouillent et barbouilleront du papier, je me croyais appelé par mon astre poétique. J'écrivis donc à ma bonne mère, que j'appréciais à toute leur valeur sa tendresse et son inquiétude ; mais que quelle que fût ma détermination, elle pouvait être certaine que je ne ferais rien d'indigne du nom de mon père... Ces lettres-là sont plus faciles à écrire qu'une scène de comédie.

Le hasard m'avait placé dans la situation la plus périlleuse. Ne pouvant obtenir de logement à Lincoln's-Inn, comme je l'aurais désiré, j'avais loué une chambre dans la rue de *Suffolk*, *Charing-Cross*. Cette rue se composait

alors en grande partie de maisons occupées par des tailleurs qui louaient le haut à des célibataires, à des voyageurs provinciaux et à des officiers en demi-solde, dont la plupart devaient être des *Pictes* et des *Scots*: car la rue de Suffolk était appelée par sobriquet *la caserne écossaise.*

J'étais installé là depuis quelques jours, humant l'air du matin à ma fenêtre, lorsque je vis passer et repasser plusieurs dames à la marche sautillante et au pied mignon, portant un petit rouleau de papier à la main, avec un voile et un parasol pour se protéger contre les curieux et le soleil; puis des messieurs, le chapeau sur l'oreille, avec un double jabot, de grosses chaînes d'or et des collets de fourrure quoiqu'on fût au mois de mai. Ce monde joyeux roucoulait des gammes en remontant ou descendant la rue. Je ne pouvais me tromper sur la vocation de ces heureux mortels, et j'allongeai le cou hors de la fenêtre pour voir où ils se rendaient. Jugez de ma joie, je me trouvais au milieu de l'Attique, dans la patrie de Thespis. Je sonnai la servante de l'hôtel, grosse fille aux joues vermeilles : « Quelle est cette maison-là? lui dis-je, en montrant du doigt le portique sous lequel j'avais vu disparaître ces demi-dieux et ces déesses.

— Comment, monsieur, vous ne le savez pas, me dit-elle, mais c'est la porte du petit théâtre. »

J'étais donc à deux pas de ce palais enchanté. C'était là que mille becs de quinquets devaient s'allumer pour moi, que le public allait s'entasser pour voir jouer ma pièce, et accueillir mon nom par des tonnerres d'applaudissemens. Cette porte conduisait donc à l'immortalité et aux coulisses. Les coulisses! espèce d'Élysée terrestre fermé aux profanes, où l'on voit les dieux face à face sans être consumé par leur gloire, où vous offrez une orange à Ju-

liette sans craindre les épées des Capulets; où vous baisez la main de Desdémone sans la faire étouffer par Othello.

Enchanté de ma découverte, je descendis dans la rue où je me promenais en long et en large, lorsqu'une tape sur l'épaule vint me tirer de ma contemplation. C'était mon ami qui revenait de faire l'école buissonnière. Il fixa comme moi les yeux sur le portique qui causait mon extase, et devinant ma pensée : « Allons, me dit-il, bon courage ! resserrons la connaissance avec Matthews, faisons représenter notre pièce et nous n'aurons plus qu'à dire à cette porte : *Sesame, ouvre-toi !* »

Le destin sembla me favoriser; car profitant de ma première présentation au moderne Aristophanes, je l'abordai dans la rue le même jour. Il y avait dans ses manières une franchise et une rondeur qui me charmèrent. Je l'entretins de ma pièce, il me répondit que non seulement il consentait à la lire, mais que si je le désirais, il la porterait lui-même à M. Colman Junior, son ami intime. C'était plus que je n'osais espérer. Mon nouvel ami m'engagea à dîner avec lui, le dimanche suivant, à un joli cottage qu'il occupait à Colney-Hatch. Nous étions au vendredi; j'employai le reste de la journée et toute celle du samedi à revoir, à retoucher mon œuvre que je ne voulais pas livrer sans qu'il fût, suivant le conseil d'Horace : *præsectum decies, castigatum ad unguem.* Enfin le soleil se leva pour éclairer le jour où le créateur se reposa, et dit en contemplant son ouvrage : « Cela est bien ! » moi aussi, j'avais terminé ma pièce, et je ne la trouvais pas mal. J'allai au sermon, ce dont on n'ose se dispenser en Angleterre, même quand on est invité à dîner chez des acteurs. Aussitôt après le service, je pris un cabriolet de place, et fouette cocher, nous voilà en route pour la villa de mon Mécène. Il me complimenta sur ma

ponctualité, me présenta à son aimable dame; puis me prenant à part, il me conduisit dans un petit pavillon qui commandait le plus gracieux paysage que j'aie jamais vu, et je commençai la lecture de ma pièce.

Mon auditeur souriait souvent et riait quelquefois; mais son attention me parut trop exclusivement fixée sur le rôle qui lui était destiné, et après un moment d'hésitation, il me suggéra l'idée d'y ajouter trois ou quatre bons mots qui ne pouvaient, disait-il, convenir que là. La lecture finie, Matthews m'assura que dès le lendemain il porterait mon œuvre à Melina-Place, où habitait M. Colman.

Mon bonheur était au comble. Cette journée fut une journée de féerie; je m'épanouis à l'air et au soleil; je jouis délicieusement du dîner, du vin, de la conversation, qui devint aussi agréable qu'animée. Matthews ne fit qu'ajouter à l'opinion favorable que j'avais conçue de lui dès notre première entrevue. Il gagnait beaucoup à être connu. Ses remarques et ses observations étaient frappantes, non seulement par ces saillies et cette drôlerie qui lui ont mérité tant d'applaudissemens, mais encore par une profondeur et une subtilité qui ont dû contribuer beaucoup à ses immenses succès. Aussi, quand je montai le soir dans un cabriolet de place, et que je criai au cocher : *Suffolk-Street, Charing-Cross*, ma tête contenait un nouveau monde où Lincoln's-Inn n'existait plus. Je m'endormis en pensant au petit théâtre, à Matthews, aux coulisses, à M. Colman, aux actrices, à leurs rouleaux de papier. Je rêvai de couronnes qui tombaient des loges, montaient du parterre, se croisaient dans l'air, pleuvaient sur moi. L'une vint comme par miracle se poser sur ma tête, ma modestie me la fit ôter

et rejeter si loin, que je trouvai, en m'éveillant, mon bonnet de coton accroché au bouton de la porte.

Je me levai agité, brûlant, inquiet. Le déjeuner me trouva sans appétit. J'oubliai de mettre du thé dans mon eau bouillante et je versai dans une seule tasse mon petit pot de crême. J'avais inséré dans ma pièce une ballade comique, et Matthews devait la chanter; mais il m'avait donné à entendre que si lui, Matthews, avait des couplets, M. Liston en devait aussi avoir. Je me creusai long-tems la tête pour trouver un sujet, m'imaginant qu'une ballade devait avoir un rapport avec la pièce et se lier au dialogue, comme dans l'opéra du *Gueux*, de Gay, *l'Amour au Village* de Bickerstaff et *la Duègne* de Shéridan. Mais c'étaient là de rares exceptions; à quoi bon tout cela? deux ou trois lignes de prose sont aujourd'hui une introduction suffisante pour tous les poèmes du monde. Ce principe une fois établi, ma tâche était simplifiée. La parodie était à la mode. On avait parodié *Georges Barnwell*, *Othello*. *Hamlet*. Sans examiner le bon goût de semblables productions, il me suffisait de leurs succès. La *littérature-singe* faisait fureur. Je parodiai *Venise sauvée*. Il m'en coûta trois heures de travail pour les six couplets; je les transcrivis, et les adressai sous enveloppe à mon Mécène.

Quarante-huit heures s'étaient écoulées, puis un troisième jour, et nous entamions le quatrième. Les heures devenaient des siècles, les minutes des années, et si la succession des émotions et des idées détermine seule la durée, j'avais vécu en quatre jours plus que Hénoch et Mathusalem..... Aucune nouvelle ne m'arrivait. Il ne me vint pas une seule fois dans l'esprit que M. Colman avait cinquante autres affaires plus importantes que la

mienne. J'écoutais avec anxiété le bruit des pas sur le trottoir, je tâchais de distinguer si on ne touchait pas au cordon de la sonnette, si on ne montait pas l'escalier.

J'avais la fièvre, et peut-être M. Colman n'avait pas ouvert ma pièce. Si j'avais connu l'anecdote de Shéridan (1), j'aurais mieux jugé ma position et rabattu de mes espérances. Cependant le marteau retentit, la porte s'ouvre.... on monte l'escalier. C'était bien devant ma cham-

(1) Note du trad. Un auteur dramatique avait envoyé à Shéridan une comédie, en le priant de la lire et de l'approuver, mais il n'en entendit plus parler. Six mois s'étaient écoulés, la saison était finie, l'auteur se résout à attendre la saison prochaine. Aussitôt que le théâtre est rouvert, il court chez M. Shéridan qui habitait alors Georges-Street, Hanover-Square. M. Shéridan n'était pas chez lui: il écrit un mot, point de réponse; une seconde lettre n'est pas plus heureuse; une troisième, même silence. Un autre se fût jeté dans la Tamise; notre auteur oppose un cœur de bronze à sa mauvaise fortune. Un soir qu'une importante question devait être débattue dans la Chambre des Communes, il entre chez Shéridan et se plante dans le corridor. résolu de saisir au passage ce protée qui jusqu'ici lui avait échappé. Shéridan, malgré tout son esprit, ne put se tirer de cette embuscade. Il fallut écouter le pauvre auteur. Ses questions étaient polies, mais pressantes : « Ma comédie, monsieur Shéridan, ma comédie...je... — Oui, oui, certainement. — Sans doute, la... la... — Oui, *les Occupations du grand monde,* en cinq actes, » dit l'auteur qui croyait rappeler l'ouvrage à son illustre interlocuteur en lui aidant à retrouver le titre. Vain espoir! « D'honneur, dit Shéridan, excusez-moi; je suis pressé, très-pressé. Je ne me rappelle pas précisément votre pièce; elle aura été égarée. — Égarée! s'écria l'infortuné père du manuscrit, égarée! Je suis perdu! je suis ruiné. Je n'en ai pas de copie. — C'est un grand malheur, dit Shéridan, croyez que je regrette bien... — Mais que puis-je faire? dit l'auteur. — Je vais vous le dire, mon ami, répliqua Shéridan, je ne puis vous promettre de vous rendre votre pièce; car je ne sais où sont passées toutes celles de l'année dernière. Tenez, ouvrez ce tiroir, vous trouverez un grand nombre d'ouvrages qui m'ont été envoyés cette année. Prenez-en trois ou quatre en échange du vôtre et faites-en ce que vous voudrez.»

bre qu'on s'arrêtait; j'ouvris à la bonne qui me remit un bout de papier. Mon Mécène m'annonçait sa visite pour le lendemain à cinq heures. Il devait venir me prendre, s'il était libre, pour me conduire à Melina-Place, et me présenter à M. Colman qui nous avait engagés à dîner. On attendait une réponse; je la remis sur-le-champ. Une feuille de papier-nain dorée sur tranche, coquettement pliée, scellée d'un cachet de cire d'Espagne sur lequel mes initiales ressortaient en bosse, porta ma réponse affirmative à M. Matthews.

Je ne me rappelle plus comment je passai cet intervalle. Matthews fut ponctuel et nous partîmes ensemble pour Melina-Place. Je trouvai mon hôte fort aimable et la société charmante. On lut ma pièce. M. Colman me conseilla un ou deux changemens. On se mit à table en petit comité, et la conversation fut si délicieuse, qu'il était cinq heures du matin quand je rentrai chez moi.

L'affaire était en bon train. On avait décidé que mon chef-d'œuvre serait lu la semaine suivante; mais, hélas! c'était un vendredi! où rien de ce qu'on entreprend ne saurait réussir; jour néfaste, que ma bonne mère m'avait appris à ne pas moins redouter que le nombre treize. J'écartai cependant ce funeste augure pour me livrer tout entier aux plaisirs des anticipations, quand je lus le lendemain matin sur toutes les affiches de spectacle qu'une nouvelle pièce était à l'étude et serait bientôt offerte au public. Le vendredi arriva, et pour la première fois de ma vie, je me trouvai dans la serre d'un théâtre; c'était réellement une serre, où la lumière tombait d'en haut par une espèce de châssis à melons. L'appartement était sans tapisserie, un banc couvert d'une étoffe verte jaunie en faisait le tour. C'était là que pendant les représentations les personnages se reposaient en attendant le mo-

ment d'entrer en scène. Une glace, une carafe d'eau et un verre, garnissaient la cheminée. On apporta bientôt une petite table chargée de plumes et de papier ; on la plaça juste sous le châssis avec un tabouret pour le lecteur. Les acteurs et les actrices commencèrent à se réunir ; je fus présenté à ceux qu'on supposait devoir prendre un rôle dans mon ouvrage, et comme je m'excusai de lire moi-même, le directeur voulut bien s'en charger.

Un profond silence régnait. Le lecteur toussa deux fois ; puis, partant comme un trait, il escamota d'un ton rapide et monotone tout le sel du dialogue de ma première scène, qui m'avait coûté tant de soin et de tems. Pas un mot, pas un signe approbateur. Liston, que je m'attendais à voir pouffer de rire aux bons mots dont j'avais semé son rôle, demeurait immobile et muet, un véritable Harpocrate ; mais quand le lecteur arriva à un passage que je trouvais d'un comique merveilleux, sa physionomie prit une expression si grotesque de désapprobation, que Mrs Gibbs partit d'un éclat de gaîté, qui faillit produire sur l'assemblée l'effet de l'étincelle électrique. Matthews, qui avait le meilleur rôle dans la pièce, les contint par un regard qui voulait dire : épargnez la sensibilité du jeune auteur.

Cette épreuve dura près d'une heure et un quart. Mon amour-propre était cruellement mortifié. Cependant je reprenais confiance en approchant d'un dénoûment qui ne pouvait manquer de surprendre mes auditeurs et d'exciter enfin une explosion d'éloges ; mais promenant autour de moi un regard inquiet, j'aperçus Mrs Davenport profondément endormie, et Liston qui lui chatouillait le menton avec le manche de son ombrelle. Je réfléchis alors qu'il eût mieux valu pour moi ne pas assister à cette lecture ; car en mon absence ces dames et ces messieurs eussent

au moins discuté ma pièce et approuvé quelque chose, s'ils trouvaient beaucoup à blâmer; tandis que forcés à se taire, ils me faisaient payer leur silence par une indifférence affectée. La lecture finie, je n'entendis pas un bravo, pas même un assez bien. Un de ces messieurs demanda : « Quand mettra-t-on ça à l'étude? » La réponse fut : « Demain, et de demain en huit les répétitions. »

« De demain en huit! s'écria une voix; quoi! il me faut apprendre cet infernal rôle d'ici à huit jours?

— Je pense, dit Mrs Davenport, qu'il vaudrait mieux que je ne jouasse pas dans cette pièce. Mrs Kendall ou Mrs Wall s'en tireront tout aussi bien que moi.

— Et le premier venu beaucoup mieux que moi, murmura Liston. »

Je regardai justement Mrs Gibbs. Sa jolie figure si riante me parut un instant hideuse quand je la vis faire à Liston un signe de complicité.

J'en avais assez de leurs commentaires, je pris la porte et m'esquivai. Matthews m'arrêta un instant dans le corridor.

« Mon cher, me dit-il, il faut vous attendre à perdre deux des principaux acteurs. Le parti le plus sage est toujours de permettre à un acteur de décliner un rôle qui lui déplaît; car les premiers sujets, quand ils ont déclaré ne pouvoir rien faire d'un rôle, prouvent leur opinion par leur jeu à la première représentation. »

Ici commencèrent les difficultés et les tracas qui rendent la carrière dramatique si scabreuse : les petites jalousies, les grandes vanités que les initiés seuls comprennent et apprécient, les ligues contre certaines personnes, les complots pour faire échouer telle ou telle combinaison : véritable labyrinthe de rivalités, d'antipathies, d'insouciances, d'ambitions, dont le public ne peut avoir le

fil, mais que connaît pour son malheur celui que sa mauvaise étoile met en contact avec le département dramatique de la littérature anglaise. J'étais trop avancé pour reculer.

La première répétition eut lieu le surlendemain. L'atmosphère humide du théâtre me parut d'une fraîcheur délicieuse. Comme il faisait très-chaud dehors, j'éprouvai en entrant ce charme qu'on goûte à se plonger dans l'eau pendant les grandes chaleurs de l'été; puis, quand les acteurs vinrent me demander mon opinion sur la manière de dire ceci, de faire cela, je finis par me réconcilier avec l'absence de deux ou trois des astres brillans sur lesquels j'avais compté pour le triomphe de mon génie. Les répétitions employèrent cinq jours. Je vis mon ouvrage cruellement émondé. Le premier sacrifice qu'il me fallut faire fut ma chanson-parodie de *Venise sauvée*. La doublure de Liston n'avait pas de voix. Je m'en consolai d'autant mieux que Liston lui-même s'était prononcé contre la chanson, dans le cas où il serait contraint d'accepter le rôle; mais un malheur ne vient jamais seul. Je fus obligé de sacrifier encore mon autre chanson. Il m'en coûta un soupir! mais que faire et que dire? la jeune actrice qui devait représenter mon héroïne ne chantait pas plus que la doublure de Liston; on pensa d'ailleurs qu'il serait à la fois anti-dramatique et anti-musical de conserver une chanson isolée dans ma pièce. Je me soumis donc à l'arrêt de juges qui devaient s'y connaître mieux que moi.

Le tems approchait qui allait décider de mon destin. Il faut avoir été auteur dramatique, pour juger des angoisses d'une première représentation. Mon premier soin en m'éveillant fut de regarder le ciel; il y avait de gros nuages. Tant mieux, pensai-je; la salle sera comble. J'a-

perçus de loin les affiches, mais je ne pouvais distinguer. Ces gros caractères rouges étaient bien certainement le titre de ma pièce; je descendis pour m'en assurer. On donnait *Inkle et Iarico*, suivi de la première représentation de *Jeremy Bootjack*, pièce nouvelle. C'était bien cela, c'était ma pièce; et le nom seul m'en parut si charmant que je le relus quatre fois sous le péristyle du théâtre, à l'étal du boucher, à la porte de la taverne et chez le pâtissier du coin. Cette affiche me paraissait un document de la plus haute importance. John Bull ne s'arrête pas avec plus d'extase devant une proclamation du lord-maire. J'étais donc affiché; tous les yeux pouvaient lire le titre de ma pièce, toutes les mains l'applaudir le soir. Cependant, quand la brune descendit sur Londres, capitale marchande, qui me semblait l'Athènes de Pallas-Minerve, depuis qu'elle allait posséder son Aristophane; quand je vis le gaz scintiller, les voitures rouler et les piétons s'acheminer vers le théâtre, alors je me sentis de petits frissons, les oreilles me tintèrent, mon pouls accéléra ses pulsations. Il était tems de songer à ma toilette; je la soignai en homme qui prévoit la chance d'une ovation. J'avais prodigué l'huile antique à mes cheveux; j'étudiai ma cravate, afin de lui donner un air négligé. Le gilet et le pantalon de casimir noir, les bas de soie, l'habit bleu à boutons de métal, complétèrent ma parure; l'habit noir eût été plus classique, mais le mien n'était plus frais. En prenant mon chapeau et ma lorgnette, je m'aperçus qu'il me fallait des gants blancs; je descendis pour en acheter. La marchande, qui reconnut un voisin, me regarda des pieds à la tête : « Elle sait que je suis l'auteur de la pièce, » me dis-je en moi-même, et je me dressai de toute ma hauteur; mais une réflexion me vint comme un éclair : la bavarde dira à tout le monde

que je suis venu lui acheter des gants pour aller me voir jouer. Grand Dieu ! si j'étais sifflé !

J'entrai au théâtre par la porte sacrée, je traversai les coulisses, où se trouvaient deux ou trois de mes actrices et acteurs ; je leur fis le plus gracieux salut du monde, pour les engager à bien me traiter, et je montai dans la loge du directeur, à la place d'honneur, derrière le grillage, en la compagnie de deux des plus jolies femmes de Londres, qui furent pour moi d'une prévenance ravissante. Le tour de ma pièce était arrivé ; l'ouverture finie, la toile se lève : ce sont bien mes propres paroles que j'écoute; la peur me galope : oui, c'est bien moi ;... mais non, pas précisément. — Comment, les bourreaux ! ils substituent à mon dialogue spirituel des plates tirades de leur invention ; ils replâtrent avec leurs inepties les lacunes de leur mémoire. Maudit souffleur ! on n'entend que lui. — Allons donc, c'est cela ! ne restez pas court, petite idiote ! — Le traître ! il escamote ma pointe ; il le fait exprès. — Cependant, des acteurs mes yeux se portent sur l'auditoire... calme comme une assemblée de quakers ! Clopin clopant, ma pièce va son train ; mais je m'attendais à un autre effet. La toile tombe sur le premier acte : même immobilité ; le parterre est pétrifié ; on dirait l'impassible physionomie d'un congrès de diplomates. Enfin, rien n'est perdu. Mais je ne puis me défendre d'un pressentiment fatal, quand le ronflement sonore d'une vieille dame, placée dans une loge voisine, arrive à mon oreille, et fait sourire sans méchanceté la plus jolie de mes deux compagnes.

Le second acte commence ; mais dès la seconde scène les chapeaux et les schalls se promènent aux premières loges ; les messieurs demandent leurs manteaux ; la défection se propage ; on perd évidemment patience. Les ga-

leries ne se lèvent pas, mais on chuchotte, on se frappe sur l'épaule; les figures prennent une singulière expression. Je crois voir plusieurs épaules exécuter un certain mouvement brusque: ma tête se trouble, je ne vois plus clair; toute la salle me semble danser autour de moi et avec les plus hideuses grimaces. Je ferme les yeux, j'écoute Sir Jeremy Bootjack: mon héros était au plus beau moment de son rôle. Il lançait pointe sur pointe. Mais qu'entends-je? le malheureux! moi qui lui avais tant recommandé de ne pas faire de charge? Ne s'avise-t-il pas d'intercaler trois ou quatre bons mots de sa façon? Son interlocuteur dérouté perd le fil de son rôle, balbutie, demeure la bouche béante. Hélas! l'auditoire s'est chargé de répondre à la réclame, et d'une étourdissante voix: « Mauvais, mauvais! archimauvais! » Trois fois les mêmes cris résonnent avec salve de sifflets et de huées. « A bas la pièce! à bas la pièce! » Et sous les talons du parterre qui piétine comme un âne de mauvaise humeur, un noir nuage de poussière s'élève! C'en était fait de ma pièce.

Je m'élançai sur mon chapeau, j'ouvris la porte assez brusquement pour en faire sauter le penne, et sans saluer les aimables dames qui avaient la courtoisie de ne pas rire, je descendis quatre à quatre les escaliers. Malheureux! je ne pensais pas qu'il fallait traverser les coulisses! A mon approche les acteurs et les actrices prirent une de ces contenances indicibles que rencontre dans ses bureaux le ministre qui perd son porte-feuille. Matthews m'aperçut. « Où allez-vous, me dit-il, un souper est préparé pour vous. « Impossible, mon cher, impossible! » et dix minutes après j'étais dans mon lit caché sous mes couvertures, souhaitant de ne plus me réveiller. Alexandre, Charles XII, Bonaparte dormaient la veille

de leurs batailles; moi, je dormis sur ma déroute, sur mon Pultava, sur mon Waterloo! Tout est fini; *consummatum est*, me dis-je à moi-même; mais hélas! non; ma passion va recommencer; j'entends déjà mes amis m'assassiner de leurs condoléances; on va me montrer au doigt dans la rue. Oh! ma mère! vous me l'aviez prédit. Je fis un petit paquet; je dis à mon hôtesse de ne pas m'attendre d'un mois, de dire à ceux qui lui demanderaient de mes nouvelles que des affaires de famille pressantes, indispensables, m'appelaient sous le toit maternel, et j'en pris en effet la route dans un cabriolet de place. Chose étrange! c'était le même qui m'avait conduit à Melina-Place! En traversant les rues de la capitale, j'aperçus les affiches toutes fraîches qui confirmaient ma catastrophe. On annonçait l'*Avocat de Village* et *Peeping Tom*. *Sir Jeremy Bootjack* était mort et enterré!

(*Theatrical and Dramatic Miscellanies.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Mœurs et habitudes des différentes espèces d'araignées. — L'accroissement des araignées paraît être assez lent; mais elles naissent parfaites, et ne subissent aucune métamorphose. Quelquefois les petits éclosent avec six pattes, et à la première mue se développe la paire complémentaire; chez certaines espèces, les petits attendent cette révolution dans le cocon; chez d'autres, ils montent sur le dos de leur mère jusqu'à cette époque ; mais ce ne sont là que les résultats de simples mues. L'extrême voracité qui distingue la plupart des membres de cette famille les empêche de vivre en commun, car ils ne s'épargnent pas entre eux, et ce n'est même qu'avec hésitation qu'on les voit se rapprocher pour l'accouplement. Cependant à cette époque, quelques espèces vivent en société et paraissent filer ensemble. En Amérique et au Cap de Bonne-Espérance se trouve l'araignée *aviculaire*, d'un brun violacé, à membres trapus, couverts de poils nombreux et épars, qui fait la chasse aux petits oiseaux, et dont la morsure est souvent dangereuse pour l'homme. Le docteur Morsten vient d'en découvrir une nouvelle espèce encore plus forte dans les forêts de l'Australie. Elle a neuf pouces d'envergure, et ressemble à un gros crabe de mer; elle a huit pattes et six yeux ;

son corps est gris sale, zébré et tacheté de petits points rouges; l'abdomen a une couleur fauve.

Cette espèce d'araignée affecte plus particulièrement les endroits humides et marécageux; elle se retire dans les vieux troncs d'arbres pourris, où elle se creuse un trou tubuleux de six pouces de diamètre, grossièrement tapissé d'un enduit plastique et filandreux, qui ressemble assez à de l'amadou. Ces araignées paraissent être amphibies. Je les ai vues plusieurs fois descendre, dit M. Morsten, des arbres qui leur servent de repaire, entrer avec précaution dans les marais, et s'introduire jusqu'au fond de l'eau, d'où elles sortaient souvent après une demi-heure, emportant avec elles tantôt de petits poissons, des larves ou gros vers. Je n'ai jamais vu d'animal plus dégoûtant. De la partie antérieure de la tête sortent de chaque côté trois yeux noirs dans le milieu et sanguinolens sur les bords; à la partie inférieure sont adhérentes deux mandibules d'une grande force, qui brisent les joncs, déracinent les herbes et coupent les menues branches d'arbres.

Littérature.

Notes sur la littérature hongroise et sur ceux qui la cultivent. — Nous savons mal ce qui se passe dans cette contrée soumise au joug autrichien, forcée de comprimer sans cesse les élans de son ame et de ne penser pour ainsi dire qu'à huis-clos. Elle n'exprime d'ailleurs ses souffrances, ses passions, ses désirs, ses joies ou ses besoins que sous un voile mystique, que dans un dialecte totalement inconnu du reste de l'Europe, avec laquelle elle ne communique qu'à travers mille barrières. Cependant, voici quelques notes bien incomplètes recueillies

sans ordre, sans suite, qui ne feront pas connaître il est vrai d'une manière bien exacte le mouvement littéraire qui s'opère en Hongrie, mais qui nous apprendront du moins que là aussi la pensée n'est pas éteinte, que là aussi il se trouve de bonnes ames, des cœurs généreux qui travaillent à l'émancipation intellectuelle de leur patrie.

Vers la fin du quinzième siècle les Magyars n'avaient pas encore de langue littéraire; dans le seizième on ne vit paraître que quelques chroniques rimées et soumises à une certaine mesure encore mal déterminée. C'étaient là les préludes d'un peuple enfant. Le dix-septième siècle fut plus fécond; il produisit quelques poètes parmi lesquels Zrinyi obtint une des premières places. Zrinyi était ardent jusqu'à l'excès. Il célébra dans ses vers la mort de ses aïeux avec plus de passion que de vérité; mais il racheta les défauts de ses premiers ouvrages par des compositions érotiques charmantes, pleines de verve et de naturel quoique parfois entachées de traits de mauvais goût. Listsi vint après lui; il raconta la campagne de Mohacs si fatale pour la nationalité hongroise. Son ouvrage est encore un des meilleurs Mémoires de cette guerre et celui qui contient le plus de particularités sur les événemens de l'époque. Gyongyosi écrivit quatre volumes entiers de poésies. Sa muse était néanmoins assez pauvre, son style sans vigueur et boursouflé; mais il contribua à fixer la langue et donna une grande impulsion à la littérature hongroise. Beniczky et Kohari y introduisirent encore quelques améliorations et préparèrent les voies à Faludi, l'homme de la génération nouvelle. Vers le milieu du dix-huitième siècle parut un essaim d'écrivains qui se divisèrent comme un héritage les différentes parties de l'étude des lettres. Le gouvernement autrichien voulait alors faire disparaître la langue des Magyars, afin d'a-

néantir plus facilement une nationalité qu'il croyait devoir lui être funeste; mais tous ses efforts furent sans résultat. Bientôt on imprima la collection de Révai; Dugonic publia ses romans nationaux, Kazinczy ses mélanges littéraires. La scène seconda aussi ce mouvement; car dans l'espace de quelques années seulement on représenta plus de trois cents pièces nouvelles. De toutes les branches de la littérature, la poésie est cependant celle qui fut la plus cultivée en Hongrie. Sokonai, Kazinczy, Dayka et Verseghy s'y sont distingués, et c'est sous l'influence de leur génie que s'est formée l'école moderne. Kazinczy surtout s'est attaché à écrire avec pureté, à émonder tous les ornemens inutiles, et à remplacer les *concetti* par une philosophie douce et aimable. Kazinczy est le premier qui ait bien compris la position des lettres en Hongrie. L'unique but de ses travaux, c'était l'amélioration de la langue; aussi le vit-on s'occuper lui-même de la traduction des meilleurs ouvrages de littérature étrangère. Dans une langue encore incertaine, il lutte corps à corps, et souvent avec bonheur, contre les difficultés nombreuses que présente la reproduction des chefs-d'œuvre d'une civilisation avancée. Il n'a reculé devant aucun obstacle, et à force de travail, de persévérance et de talent, il est parvenu à se rendre le digne interprète de Shakspeare, de Lessing, de Marmontel, de Sterne, d'Ossian et de Gœthe. Kazinczy s'est exercé dans plusieurs genres avec succès : on a de lui des chansons remarquables par leur douceur et leur simplicité, des épigrammes assez heureuses et des épîtres d'une poésie facile. Il a souvent écrit dans les journaux, et comme il eut le malheur de déplaire au gouvernement paternel de Vienne, il fut poursuivi pour ce méfait, et jeté dans les prisons de la capitale où il passa sept ans. La censure exerça ensuite ses rigueurs

sur les ouvrages de Kazinczy, et aujourd'hui il est difficile de se procurer une seule édition de ses ouvrages qui ne se ressente plus ou moins des mutilations exercées par l'inique tribunal.

Berzsenyi est né en 1776 à Mikla. Il fut encouragé dans ses premiers essais par Kis, poète assez estimé qui vivait alors. Il devint bientôt l'ami et le correspondant de Kazinczy et obtint quelques faveurs du gouvernement hongrois. Ses ouvrages, réunis en trois livres, furent publiés à Pesth en 1813. Berzsenyi excelle surtout à reproduire les douces émotions de l'ame et les joies du cœur. Son épître à Ernestine est un modèle de tendresse et de bon goût. Buczy, qui a suivi ses traces, est Transylvanien. Formé de bonne heure à l'école de l'antiquité, il y a puisé un goût pur et cette délicatesse exquise que l'on ne retrouve que dans nos vieux classiques. Ce que j'aime de cet auteur, c'est l'ode qu'il a intitulée *le Printems*, peinture fraîche et naïve d'un sujet qui a été déjà traité si souvent, mélange de volupté orientale et de mysticisme scandinave qui donne à ce poème mille chatoyans reflets. Dobrentey a rendu de grands services à la littérature hongroise. Il publia encore jeune quelques petits poèmes dans un recueil imprimé en 1804 à Odembourg par la société hongroise; il voyagea ensuite dans plusieurs parties de l'Europe, et fut admis dans l'intimité des meilleurs poètes de sa patrie. C'est à lui que l'on doit l'établissement du musée transylvanien; il traduisit *Macbeth* et composa plusieurs bons écrits. Dobrentey est un des meilleurs critiques de la Hongrie, il a édité les ouvrages de plusieurs auteurs nationaux, auxquels il a ajouté des notes qui décèlent un homme de goût, d'un tact sûr et de beaucoup d'érudition. On ne le connait cependant en Angleterre que par ses chansons!

Kolcsey est Transylvanien, et naquit à Szo-Demeter en 1790. Il a beaucoup écrit dans les recueils périodiques de la Hongrie, et a fait, en société avec Szemere, quelques satires contre Mondolat, qui lui attirèrent beaucoup d'ennemis. Naturellement caustique, il choisit dans le *Tudomanyos gyütemeny,* journal scientifique, la partie critique, qu'il rédigea du reste avec une grande supériorité. Ayant éprouvé des pertes avec ses éditeurs, il fonda *l'Elet es Litteratura* (la Vie et la Littérature), recueil littéraire dans lequel il a fait preuve de goût et de savoir. Il a traduit assez correctement quelques passages de l'Iliade; mais sa correspondance avec Dobrentey est sans contredit ce qu'il a écrit de mieux, et c'est là seulement que l'on peut se faire une idée de son caractère et de son cœur. Szemere, dont nous venons de parler, a beaucoup produit, mais ses sonnets se font surtout remarquer par une pureté de langage et une grâce de style que l'on retrouve bien rarement chez les meilleurs auteurs. Ses poésies sont presque toujours ce qu'il y a de préférable dans les recueils périodiques où il travaille.

Tout le monde en Hongrie sait par cœur le *Tavaszi Viragok* (les Fleurs du Printems). Toldy prétend avec raison que les sonnets de cet auteur sont aussi populaires que les touchantes élégies de Gray en Angleterre. Virag a été appelé quelque part l'*Horace magyar.* Je crois que ce n'est pas sans motif. Virag s'est presque identifié avec le satirique romain : il l'a étudié, traduit, commenté; puis enfin il l'a imité. On a de lui plusieurs volumes de poésie, et une histoire très-remarquable de la Hongrie, dont plus d'une page, écrite sans doute avec trop de vérité, a été arrachée par la censure.

Vitkoviczs est Servien; mais dès l'âge de vingt ans, il se livra sans réserve à l'étude de la langue magyar, et

l'on voit assez dans ses dernières compositions qu'il s'en est rendu maître. Il a beaucoup écrit en servien, mais il a traduit en magyar les plus gracieuses ballades, au chant desquelles il a été bercé. On a publié de lui, à Pesth, en 1817, un volume de prose et de vers, intitulé : *Meseji es Versei.*

Szentmiklossy d'Erdo-Tartsa apparut dans la carrière littéraire avec quelques chansons modelées sur Faludi et Anyos; il publia un roman et étudia avec succès la littérature française, pour laquelle il avait une prédilection marquée depuis qu'il avait eu l'occasion de se lier avec des officiers de cette nation qui étaient retirés à Erlau. Il a beaucoup écrit, et il fournit encore des vers à tous les recueils mensuels qui paraissent en Hongrie. Ce qu'il fait de mieux, c'est la poésie lyrique.

Je devrais encore citer plusieurs autres noms recommandables: Kis, Endrodi, Mme Gondosz, mais je les passerai sous silence, et ne m'arrêterai que sur les frères Kisfaludy et Michel Vorosmarty. Les Kisfaludy descendent, à ce que l'on croit, de la famille des Csak, l'une des plus anciennes maisons hongroises; le cadet, appelé Alexandre, est né à Sümeg, en 1772; il prit du service, fit la campagne d'Italie, visita la vallée de Vaucluse, et voulut ceindre la couronne de Pétrarque. En 1801, il publia le premier volume de ses *Amours de Himfy*, qui fut accueilli avec enthousiasme. Ces poésies devinrent bientôt à la mode : des salons, le livre passa au boudoir et du boudoir sur les bancs des colléges; il fut suivi de quelques autres productions lyriques et dramatiques qui ajoutèrent un nouveau lustre au nom de l'auteur. *Himfy* est un recueil d'une centaine de chansons, dont la moitié est consacrée à célébrer les chagrins, et l'autre les plaisirs de l'amour. Ce livre est écrit dans le style de Pétrarque; on n'y trouve

pas, cependant, comme chez les Italiens, ces changemens brusques de situation, ce mélange heurté de chagrins et de joies. Ici, les transitions sont mieux nuancées, et ce n'est que par gradation que vous parcourez les différentes phases de la passion. Sous le titre de *Regek*, Alexandre Kisfaludy a composé des Mémoires dans lesquels respire encore la nationalité hongroise. Cet ouvrage est le fruit de longues études historiques; il peint les mœurs publiques et privées de l'époque avec une grande exactitude, et il offre le portrait étudié des personnages les plus importans. C'est en résumé un choix de matériaux fort intelligent pour l'histoire moderne de la Hongrie. Alexandre s'est essayé dans le drame, dans l'histoire et dans les ouvrages d'imagination; mais il n'a pas toujours obtenu le même succès. Ses premières productions parurent sans nom d'auteur, et long-tems on ne le désigna que par la dénomination de *Grand-Inconnu*. Enfin, en 1807, il se fit connaître. L'*Aurore* et le *Gyla Szerelme*, qui firent tant de bruit à leur apparition dans le *Magyar Annual*, sont encore deux de ses productions.

Charles Kisfaludy est moins heureux dans le genre dramatique que son frère dans le genre lyrique; il voyagea comme lui dans les pays étrangers pendant sa jeunesse; à son retour, il fit représenter quelques pièces de comédie, puis mit sur la scène les événemens les plus dramatiques de l'histoire hongroise. On ne peut refuser à Charles de la puissance créatrice et du talent, mais il ne soigne pas ses compositions, et écrit souvent avec trop de précipitation; il trace admirablement bien un caractère, mais il ne donne pas à ses ouvrages un cachet de nationalité. Charles Kisfaludy est né à Tet, en 1790; d'abord il suivit la carrière des armes; mais en 1819, il fit représenter ses *Tatarok* (Tartares), qui furent géné-

ralement goûtés, puis son *Ilka*, qui eut aussi un brillant succès. Cet auteur travaille avec une facilité extrême. On raconte qu'il a écrit *Stibor*, drame en quatre actes, dans dix jours, et plusieurs autres pièces de même importance dans un espace de tems quelquefois moindre. C'est un des fondateurs de l'*Aurore*, recueil qu'il a souvent enrichi de ses compositions.

Quand Vorosmarty parut dans la carrière littéraire, il produisit une sensation profonde; il débuta par un poème épique dont le sujet est puisé dans les annales de la Hongrie. D'autres avant lui avaient tenté d'aborder l'épopée, mais tous avaient succombé. Vorosmarty seul s'est maintenu à la hauteur de son sujet. Dobrentey avait essayé sa muse sur la victoire de Kenyermezei, mais ce n'est qu'une épopée écrite en prose. Szekely avait échoué après deux tentatives; Czuczor, à l'âge de vingt-deux ans, avait déjà écrit la bataille d'Augsbourg, et plus tard, il publia l'*Aradi Gyules*. C'était le seul rival digne de Vorosmarty; mais celui-ci n'eut pas long-tems à lutter. La variété de ses tableaux, sa touche brillante, déterminèrent les suffrages en sa faveur; tout d'ailleurs y est raconté sans effort, les caractères et les portraits sont parfaitement conçus et présentés avec art. Le poète n'a pas voulu imiter le rhythme adopté par ses devanciers, qui s'étaient imposé la stance du Tasse; il a prouvé qu'on pouvait s'écarter des sentiers battus sans s'égarer pour cela, car il manie l'hexamètre avec tant de facilité que le vers paraît n'être pour lui qu'une chose très-secondaire, qu'un instrument docile qui lui fournit les sons dont son génie a besoin. Après avoir lu Vorosmarty, on dirait que de toutes les langues vivantes, le magyar est la seule qui puisse faire revivre la prosodie classique. Vorosmarty est né à Nick, en 1800; à treize ans, il faisait bien les vers latins, et

des vers hexamètres hongrois à quatorze. Il a passé sa jeunesse à étudier Shakspeare. C'est en 1825, lorsqu'il donna *Zalan*, qu'il commença à attirer sur lui l'attention publique. Depuis son début, sa carrière n'a été qu'une série de triomphes.

Statistique.

L'Egypte telle qu'elle est sous Mohammed-Ali. — L'attention de l'Europe s'est portée depuis quelques années sur Mohammed, sujet de la Porte; pacha qui, profitant des circonstances pénibles où se trouvait le sultan Mahmoud, secoua le joug, prétendit à l'indépendance, et rétablit à l'ombre des Pyramides un empire nouveau, qu'il essaya de cimenter et de stabiliser, en employant les ressources de l'industrie européenne. Ses éloges ont été chantés par les Européens de nations diverses qui exploitaient ses innovations heureuses ou malheureuses, ses plans utiles ou ses folies. Les journaux de France et d'Angleterre ont présenté Mohammed-Ali comme le régénérateur de la patrie des Pharaons, comme le civilisateur de l'Afrique, le nouvel astre de l'Arabie moderne. Il y a bien à rabattre de tout cela. Celui qui écrit ces lignes a vu fonctionner la nouvelle machine gouvernementale mise en mouvement par Mohammed; ses opinions se sont formées au pied du trône de ce roi nouveau; dès-lors il a pu apprécier et juger sans prévention cette politique éclairée qu'on lui prête.

Certes, l'ambition et l'énergie de Mohammed seront rarement égalées. Depuis vingt ans, il était maitre d'un pays esclave, d'un pays fertile en ressources de toute espèce; point d'entraves, point de guerres, point de résistance; un revenu de cinq millions sterling, dont il lui était permis

de disposer librement. Il avait profité de cette tranquillité profonde pour former une armée et une marine, inférieures en nombre, mais supérieures d'organisation, à la marine et à l'armée du sultan dont il se disait encore le vassal. La nation, qu'il pétrissait à son gré, nation habituée à la servitude, n'avait ni orgueil ni scrupules nationaux : rien ne la portait à mépriser ou à haïr la discipline européenne. Mohammed tira parti de cet inestimable avantage ; il s'environna d'aventuriers européens, essaya ses nouvelles troupes en Afrique, en Arabie et en Grèce, et prépara de loin son indépendance, déjà arrêtée dans son esprit plus d'une année avant l'explosion.

La fécondité des institutions européennes, l'utilité puissante du commerce et des manufactures, que l'Afrique connaît à peine, avaient frappé Mohammed de je ne sais quelle vague admiration. Ignorant les bases réelles de la prospérité et du mouvement industriels, il voulut obtenir, par un simple déploiement de pouvoir, les résultats que la liberté seule peut donner. Il prétendit improviser une nouvelle Egypte commerçante et industrielle ; il appela les commerçans d'Europe. Mais avide comme tous les pachas, il se sentit jaloux des gains que ces nouveau-venus allaient faire, et prétendit en avoir sa part. Les revenus du souverain ne lui suffisaient pas, il lui fallait les profits du spéculateur. Il avança des sommes considérables ; il devint créancier d'une foule d'hommes sans ressources et sans conscience, qui, n'ayant rien à perdre, s'embarquèrent dans les plus extravagantes entreprises. Cette race afflua près du nouveau souverain, spéculateur, banquier, agriculteur, manufacturier et actionnaire ; quand il fut question de partager les dividendes, Mohammed, déçu, ne trouva que des bilans de banqueroute. Il avait besoin de l'Europe ; il dévora le chagrin

de ses pertes et se mit à pressurer ses malheureux sujets. Des manufactures lui étaient nécessaires : voici des manufactures qui surgissent; on enrôle les enfans et les adultes, on les force d'aller travailler dans les manufactures sans salaire et seulement avec une pitance insuffisante. L'industrie, encouragée de cette manière, ne pouvait prospérer. Il y avait long-tems que le blé était la richesse spéciale de l'Égypte, contrée fertile, terre opulente, qui pouvait donner bien d'autres produits. En effet, l'indigo et le coton font partie aujourd'hui de ses marchandises d'exportation; mais Mohammed-Ali accapare tout. L'égypte a, en 1834, produit 250,000 quintaux de coton, qui se sont vendus à 25 piastres le quintal; le pacha a réalisé 6,250,000 piastres, et les malheureux Égyptiens n'ont eu aucune part dans ces profits. En Europe nous n'apercevons rien de tout cela; nos regards ne sont frappés que de ce grand spectacle donné par l'Égypte renouvelée. Dupes de ce mirage lointain, nous professons une vénération réelle pour cet Arabe innovateur, pour son armée de soixante mille hommes disciplinés, pour sa flotte de trente vaisseaux de guerre, pour ses arsenaux, son imprimerie, ses laboratoires de chimie et ses écoles.

Nous ne contemplons pas cet homme sous son vrai point de vue. Plus il aime le commerce, plus il est disposé à s'approprier sans réserve la totalité des hommes et des produits, à transformer en or la sueur et le sang de ses sujets. Le paysan ne tardant pas à reconnaître que son labeur n'est profitable qu'à son maître, travaille le moins possible et avec le plus grand dégoût. Quel est donc le résultat de toute cette belle civilisation de Mohammed-Ali? L'esclavage complet, la démoralisation, la dépravation.

Il faut avoir visité ces écoles dont on fait tant de

bruit pour savoir sur quelles bases repose l'expansion des lumières qui ont attiré tant d'éloges au pacha d'Égypte. J'y trouvai une bibliothèque assez mal choisie, et qui m'offrit entre autres ouvrages dont les titres m'étonnèrent le mauvais volume imprimé pendant l'occupation française, et qui a pour titre : *Crimes des Empereurs Turcs*. Un Arabe du mont Liban, jeune encore, l'un des élèves envoyés en Europe, était chargé de la direction de l'imprimerie. Ce jeune homme fondit des caractères sous nos yeux, composa une phrase et l'imprima lui-même. J'entrai aussi dans la manufacture de coton, où j'assistai successivement aux divers procédés de fabrication que ce végétal subit, depuis la première main d'œuvre qui sépare le coton de la graine jusqu'à l'impression des couleurs sur la toile. On emploie des chevaux pour moteurs, et la surintendance des machines, copiées sur les derniers modèles européens, est confiée à des Arabes et à des Turcs. Quand nous entrâmes dans la fonderie de fer, on fabriquait des ancres; dans la fonderie de canons, on se servait d'une machine nouvellement inventée pour percer à la fois deux lumières. Les trains d'artillerie, les caissons, etc., que nous aperçûmes dans l'arsenal, étaient tous d'une forme très-nouvelle, et fort bien fabriqués. Vous eussiez dit un musée destiné à donner des échantillons des arts européens plutôt, que de véritables arsenaux et de véritables manufactures.

Le malheureux peuple voit avec douleur ces prétendus progrès industriels, qui ne lui rapportent que misère, et qui ajoutent un nouveau poids au fardeau de servitude dont les siècles l'avaient écrasé. Enfans, troupeaux, maisons, blés, vignes, tout est au pacha. Le canal d'Alexandrie, exécuté sans aucun salaire, a coûté la vie à plus de

soixante mille hommes. Le pacha importe dans son pays des pièces d'or et d'argent d'Europe dont il fait de mauvaises piastres que ses sujets sont forcés d'accepter. Il donne à sa monnaie un taux et une valeur arbitraire, il la change selon son caprice; voilà l'homme dont l'empire s'étend aujourd'hui, des rives du Nil à celles de l'Euphrate. Mais en faisant de tous ses ouvriers des esclaves, il n'a pu recueillir que le travail de l'esclave. Il a tari de ses propres mains les sources de la production; l'Égypte pressurée par lui a cessé d'être féconde; obligé d'augmenter ses domaines pour subsister, cet homme qui monopolisait tout et qui se trouvait pauvre marcha à la conquête de la Syrie, non par ambition, mais par nécessité. Les circonstances le favorisèrent, il profita de la faiblesse et de la détresse du sultan. Il s'entoura d'officiers français, d'ingénieurs français, et malgré cela, toujours même situation, même vide dans les finances, même état précaire du peuple et du despote. Qu'une puissance maritime vienne bloquer Mohmamed dans ses ports, et il est perdu.

Voyages.

Excursion à la grotte d'Antiparos. — L'aurore dorait le ciel, l'air était pur et embaumé; représentez-vous une matinée du mois de mai à Turnham-Green. D'un côté, de riches moissons étalaient leur verdure; de l'autre, des roches de marbre blanc élevaient leurs flancs pâles au-dessus des champs; j'admirais la nature, qui semble se plaire quelquefois à semer de tels contrastes. Une légère brise soufflait derrière nous, et nos mulets trottaient à ravir. Dans deux heures, nous étions arrivés aux portes de Parrecchia, résidence des consuls et port prin-

cipal de l'île de Paros. Nous voulions nous rendre de là à Antiparos, petite île en face de Paros, renommée par sa grotte remplie de stalactites.

Le consul, un de mes amis, homme serviable s'il en fut jamais, nous reçut à bras ouverts, nous donna à déjeuner, nous fournit des cordes et des échelles, et nous procura des bateliers pour la traversée; c'étaient quatre jeunes Grecs, frères ou cousins, à ce qu'il me parut, du reste beaux et robustes garçons. A force de rames et de voiles, nous abordâmes enfin à Antiparos. Après avoir hâlé notre esquif, qui, livré à la merci des flots, aurait pu être englouti, l'équipage se mit en campagne à travers les plaines et les carrières, foulant aux pieds des plantes sauvages et des chemins à demi frayés. Comme nous paraissions fatigués : « Ces messieurs, nous disaient les bateliers d'un air de satisfaction, vont se dédommager et se reposer, car nous arriverons bientôt à la ville. » En effet, nous arrivâmes à la ville, si l'on peut appeler de ce nom quelque soixante huttes destinées à loger deux ou trois cents personnes couvertes de haillons. Déjà toute la population était prévenue de notre visite. On se porta en foule au-devant de nous. Une allée étroite et sale nous conduisit enfin chez le premier personnage du bourg, que nous trouvâmes debout au milieu de gardes-marine, avisant par avance au moyen de donner l'hospitalité à notre troupe nombreuse. Nous descendîmes d'abord dans une salle basse, où le jour n'entrait que par la porte. Un nuage de fumée de tabac en avait obscurci l'atmosphère, et nous faillîmes y être asphyxiés. « C'est ici le lieu de réunion des gens comme il faut, me dit tout bas le pilote. — Sans votre observation, je ne m'en serais jamais douté, » lui répondis-je. Après avoir sondé l'épaisseur des ténèbres et de la fumée, je vis dans un des angles plu-

sieurs personnes nonchalamment couchées sur un mauvais divan, fumant la pipe avec un air d'importance, et prenant du café par intervalles.

Heureuses gens, me disais-je en moi-même, qui croyez votre pauvre sort digne d'envie!..... Une jeune fille, costumée à la légère, les servait et remplissait les tasses à mesure qu'on les vidait. La bayadère était piquante, je vous jure, malgré les haillons prétentieux dont on l'avait affublée. Des yeux noirs, des cheveux flottans, des traits réguliers, une figure bien caractérisée, telle était la nymphe de cet estaminet. Au moment où je m'occupais des aristocrates d'Antiparos et de leur servante, un jeune homme s'était arrêté devant moi, et avait étalé par terre quelques menus objets antiques et des spécimens de curiosités naturelles. Par pitié, je lui achetai deux médailles. C'en fut assez. Sept à huit autres marchands m'assaillirent aussitôt, et ne me quittèrent que lorsque je leur eus aussi acheté quelque chose. J'enrageais. Pendant que je me débattais avec mes importuns, le pilote s'approcha d'un homme de la maison, et lui demanda un conducteur. A ces mots, qui, malgré tout le bruit que l'on faisait déjà, furent entendus de dehors, une douzaine de va-nu-pieds font irruption dans la salle; ils se battent, ils crient, et réclament tous l'honneur de nous accompagner: les uns nous tiraient par les habits, d'autres par les bras, nous étions ainsi ballottés pendant que les gentlemen restaient spectateurs impassibles. Nous en choisîmes quatre cependant, qui, sans attendre nos ordres, chargèrent sur leurs épaules les échelles et les cordes, et prirent aussitôt les devans. Nous les suivîmes, parcourant avec eux des vallées fertiles recouvertes d'abondantes moissons, gravissant des montagnes hérissées de buissons, nous reposant quelquefois à

l'ombre des figuiers ou des oliviers séculaires. Après une marche de six milles à travers un beau paysage, nous parvînmes au but de notre voyage. A un mille de la mer, nous découvrîmes enfin la caverne sur le penchant d'une colline de marbre blanc. Au-dessus de l'ouverture s'élevait un vaste arceau, où le lierre et la vigne sauvage croissaient en abondance. Cette voûte, soutenue par d'énormes stalactites, me donna une grande idée des beautés intérieures de la grotte. Ici, c'était comme des colonnes gigantesques; là, comme des statues colossales, que le ciseau du sculpteur n'aurait qu'ébauchées. En entrant dans cette sombre demeure, mes sens se glacèrent, et je me rappelai les vers immortels du Dante et cette fameuse description des portes de l'enfer; je me figurais entendre une voix s'écrier à notre approche :

Per me si va nella città dollente
Per me si va nell' eterno dolore.

Pendant que les conducteurs faisaient les préparatifs de la descente, nous, une torche à la main, nous excitions notre courage. Il fallut enfin se suspendre à l'infernale échelle; nous entrâmes dans une allée assez étroite, dont les parois étaient incrustées des plus belles cristallisations. A l'extrémité de ce petit passage s'offrit un précipice taillé perpendiculairement dans le roc. Nous y descendîmes en nous laissant glisser le long d'une corde : il n'avait que douze pieds de profondeur. Les murs étincelaient et paraissaient enflammés quand nous rapprochions nos torches. Mes yeux ne purent supporter plus long-tems un tel éclat. Je demandai à sortir; mais les conducteurs s'y opposèrent. Ils avaient raison; un abîme profond s'ouvrait sous nos pieds à peu de distance de là, et j'y serais tombé infailliblement si l'on ne m'eût averti.

Frappé du danger que j'avais couru, je n'eus pas le courage d'y plonger mes regards. Entraînés, cependant, par la hardiesse de nos conducteurs, nous en longeâmes les bords, et nous pénétrâmes dans un corridor où les stalactites, s'unissant les uns aux autres par des ogives et des nervures, nous rappelaient le style gothique de l'architecture. Le sol était humide et glissant; pour me tenir ferme sur mes pieds, j'avais l'utile précaution de me cramponner à tout ce qui pouvait me prêter un appui, et lorsque les pentes étaient trop rapides, nous ne dédaignâmes jamais d'imiter la manière d'aller des quadrupèdes. Nous avions parcouru la partie la plus périlleuse de la caverne; notre allure était plus douce, du moins nous ne courions désormais aucun danger. Souvent nous nous reposions sur les pierres disséminées çà et là; enfin nous fîmes halte quelques minutes dans une espèce de vestibule pendant que l'on éclairait la grande salle, où nous entrâmes bientôt. Ce qu'on m'en avait dit était au-dessous de ce que je voyais. C'était plutôt un temple qu'une grotte. Représentez-vous une salle de cent vingt toises de long sur cent treize de large, et haute de soixante. Tout autour, des myriades de brillans de diverses couleurs paraient les murs et lançaient des flots de lumière; la voûte était coupée en plusieurs travées supportées par de sveltes colonnes; et dans le fond, des pilastres massifs et imposans semblaient soutenir l'édifice entier; sur les côtés, des statues et des groupes, qui paraissaient être de véritables sculptures; enfin, au centre, une espèce d'autel semblable à ceux que l'on érige dans les temples papistes, était adossé à de beaux piliers, sur lesquels s'élevait un baldaquin. Des candélabres, un tabernacle, reposaient sur le retable; j'y vis encore d'autres objets, que l'on m'assura ressembler à ceux dont on se sert dans le culte

catholique, mais je ne pus les reconnaître. Le coup-d'œil était magnifique. La vacillation de la flamme et de la fumée des torches fascinait nos yeux, et semblait donner de la vie à tout ce qui nous entourait. Il ne manquait, pour compléter le charme de la solennité, que les mugissemens de l'orgue. Je restai là quelque tems occupé, dans ce profond souterrain, des grandeurs de Dieu et des beautés de la nature. Je gravai mon nom sur une roche, à côté de celui de plusieurs personnages illustres que la curiosité avait amenés comme moi en ces lieux; et je choisis quelques spécimens de pétrification que je garde encore aujourd'hui comme souvenirs des sensations si diverses que j'éprouvai dans mon voyage à Antiparos.

Commerce.

Consommation des spiritueux dans les Trois-Royaumes. — Malgré les sociétés de tempérance, la consommation des spiritueux augmente sans cesse, et la perception des droits suit la même progression. Voici les quantités consommées et les droits perçus sur les spiritueux de 1834 à 1835.

	Gallons.	Liv. st.
Rhum	3,345,177	1,505,140
Eau-de-vie	1,388,639	1,561,427
Genièvre	21,632	24,303
Liqueurs, etc.	9,901	9,799
Spiritueux anglais	32,497,806	5,246,874
TOTAL	38,263,155	8,347,543
	(146,000,000 litres.)	(208,918,825 fr.)

Durant cette même époque, la consommation de la drèche s'est élevée, pour les Trois-Royaumes, à 32,130,000 boisseaux.

Horticulture.

Approvisionnement des fraises à Londres. — L'approvisionnement d'une grande ville est une opération curieuse, et qui mérite d'être observée de près dans les plus petits détails. Les fraises, par exemple, ce fruit si délicieux dont le marché de Londres est si bien pourvu pendant la saison, et qui s'y vend assez bon marché pour qu'il n'y ait peut-être pas un habitant qui ne puisse alors s'en procurer, fournit de l'occupation et des moyens de subsistance à plusieurs milliers de personnes. La plus grande partie des fraises qu'on porte à Londres sont cultivées dans un rayon d'une dixaine de milles, principalement à l'ouest de la métropole. La quantité de terre cultivée en fraisiers a été beaucoup augmentée dans ces derniers tems. On l'évalue à plus de mille acres (400 hectares environ) pour l'approvisionnement de Londres seulement. Les jardins aux environs de Londres donnent un revenu de 200 à 400 liv. st. (5,000 à 10,000 fr.) par acre. Nous avons de bonnes raisons pour croire que la culture du fraisier doit donner au moins un produit de 200 liv. st. par an et par acre. Ainsi les mille acres cultivés de cette manière procurent un revenu de 200,000 liv. st. (5,000,000 fr.), qui se repartissent entre trois mille personnes. Ce sont les hommes qui cultivent les fraises; mais les autres opérations, telles que la cueillette, la mise en paniers, le transport et la vente, se font en général par les femmes.

Ce sont elles qui, chaque matin, dans la saison, s'occupent, dès que le jour paraît, à cueillir les fraises et à les mettre en paniers, dont chacun contient à peu près

l'équivalent de deux litres et demi. Cinquante ou soixante de ces paniers, pesant avec le fruit de trente à quarante livres, sont ensuite rangés dans une grande corbeille, que les femmes chargées du transport placent sur leur tête et sur un petit bourrelet. D'ordinaire, elles partent plusieurs ensemble, et marchent avec assez de vitesse pour faire cinq milles (deux lieues) en une heure. Il est réellement curieux de voir avec quelle adresse elles portent leur charge sans presque jamais être dans le cas d'y mettre la main. Depuis quelques années, plusieurs cultivateurs envoient leurs produits à Londres dans de petites voitures légères et suspendues sur des ressorts très-lians. Ce mode est sans doute plus économique; mais les fraises ainsi transportées n'arrivent pas au marché dans un état de conservation aussi parfait que celles qui sont transportées par les femmes. Les paniers qui contiennent les fraises sont en sapin ou en saule: ces derniers sont les meilleurs. Ce sont des femmes et des enfans qui les font. Ils sont en général bien travaillés et très-commodes pour l'objet qu'ils remplissent. Leur prix n'est cependant que de six pences (60 centimes) la douzaine.

Les femmes employées à ce petit commerce de fraises sont au nombre de plus de 2,000. Une partie habite les villages où le fraisier se cultive; d'autres, en plus grand nombre, viennent chaque année des comtés des Worcester et de Shrop ou du Pays de Galles. Celles-ci, lorsque la saison des fraises et des groseilles est passée, retournent chez elles assez tôt pour aider à la moisson, après avoir gagné assez d'argent pour s'acheter chacune un bon habillement complet, et faire en outre quelques économies pour leur hiver.

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire-Philosophie.

SITUATION DES PARTIS EN FRANCE (1).

La situation politique de la France est aujourd'hui l'objet de la sollicitude de l'Europe. Ce pays a déjà vu tant de gouvernemens se succéder; il a été si souvent troublé par les révolutions et les changemens de systè-

(1) Note de l'Éd. Il y a trois mois (juillet 1835), lorsque nous annonçâmes l'apparition d'une nouvelle *Revue Trimestrielle* à Londres (*The British and Foreign Journal*), nous étions loin de penser que nous trouverions, dans la seconde livraison de ce recueil, un article spécial sur la France. Nous avons déjà dit quel était l'esprit de cette revue et la carrière neuve qu'elle s'est frayée, seule entre toutes ses rivales. Nous lui empruntons aujourd'hui le tableau moral et pour ainsi dire psychologique des opinions et du mouvement des partis en France. Il ne sera pas lu, sans doute, avec moins d'intérêt que les articles que nous avons publiés en 1830, sur le mouvement politique de notre révolution de juillet; en 1833 sur les tendances de notre littérature; en 1834, sur le système de la législation commerciale en France. Notre mission est de reproduire, sans toute-

me, que la plus scrupuleuse impartialité ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il contient quelque élément extraordinaire de mécontentement social. Quelles sont les causes de cet état de choses? Le tort en est-il plutôt au gouvernement qu'aux partis qui le harcèlent? Les vraies sources de cette mobilité incessante sont-elles les mesures de l'autorité ou les passions de la multitude; la mauvaise conduite des gouvernans ou la mauvaise éducation politique des gouvernés? Telles sont les questions importantes qui méritent de nous occuper.

Il est impossible de juger l'état de la France soit par les mesures du gouvernement, soit par le langage de la presse, également intéressés l'un et l'autre à déguiser la vérité. Le gouvernement affirme que les choses vont bien; que l'ordre public et la prospérité règnent partout, grâces à sa sagesse et aux services de son administration. D'un autre côté, presque toutes les feuilles quotidiennes appartenant à l'une des diverses nuances de l'opposition sont en hostilité ouverte avec le pouvoir dirigeant, et s'appliquent bien plus à miner son autorité qu'à tracer un ta-

fois en accepter la responsabilité, les plus remarquables travaux de la presse périodique anglaise, et spécialement ceux qui nous paraissent devoir intéresser à divers titres notre société. Or, il est important pour nous de savoir comment des hommes étrangers à nos préjugés, et en dehors des passions qui nous agitent jugent et apprécient notre mouvement social. Quant au recueil auquel nous empruntons les pages qu'on va lire, s'il ne compte pas encore de longues années d'existence, il s'est placé, dès son apparition, au premier rang des recueils périodiques de la Grande-Bretagne. Les hommes distingués qui le rédigent, et dont nous tairons les noms par convenance; la manière franche et loyale avec laquelle ils abordent toutes les questions; le but honorable et désintéressé qu'ils se proposent, ont valu à ce recueil les suffrages de toutes les personnes qui prennent à cœur le progrès social.

bleau véridique de la situation du pays. Là où elles ne répandent pas le mécontentement, elles supposent volontiers qu'il existe, afin de trouver un prétexte d'attaque contre le gouvernement. Les publications officielles et les controverses de la presse ne nous offriraient donc que des documens très-erronés. Si nous voulons découvrir la vérité, il faut la chercher sous les faux-semblans des assertions inexactes et d'une polémique sans bonne foi; distinguer entre le mécontentement réel et les alarmes supposées de la nation; expliquer en un mot la situation des partis, des opinions, des passions, des intérêts et du gouvernement.

Deux classes de la société contribuèrent surtout à l'immense révolution que la France accomplit il y a cinq ans : d'abord la classe inférieure, c'est-à-dire les ouvriers et toute cette population de prolétaires qui, vivant du travail de chaque jour, sont facilement poussés au trouble parce qu'ils ne sont pas retenus par les souvenirs du passé ni ne peuvent compter sur l'avenir avec quelque certitude; ensuite la classe moyenne, la petite bourgeoisie, les boutiquiers, hommes d'habitudes paisibles, attachés à la vie domestique de leur ménage, et qui ne peuvent être jetés dans un mouvement violent que par des circonstances extraordinaires. Le peuple combattit pour la révolution dans les rues; mais ce fut la classe moyenne qui, après la victoire, s'empara du grand mouvement qui venait d'avoir lieu et le dirigea. De là vint l'influence surprenante de la garde nationale et l'immense autorité du général Lafayette son chef; de là naquit la monarchie du 7 août.

Cette révolution avait été préparée depuis long-tems par une haine profonde contre l'aristocratie patricienne et les

distinctions sociales, aussi bien que par une réaction naturelle contre le clergé, ou sous un autre nom contre ce qu'on appelait les jésuites. Le sentiment de l'égalité l'emporte beaucoup en France sur celui de la liberté. C'est pour l'égalité principalement que les Français ont soutenu une lutte passionnée et constante depuis le grand drame révolutionnaire de 1789. Les habitudes françaises peuvent être quelquefois contraires à la liberté, le gouvernement peut souvent restreindre les droits du sujet, mais l'égalité est le grand but de la nation; c'est sa conquête et son orgueil. Trop souvent elle confond la liberté avec la licence, et passant de l'action à la réaction, elle oscille entre le despotisme et l'anarchie; mais on ne saurait impunément menacer le sentiment d'égalité qui lui fait détester toute hiérarchie sociale, et à cette cause on peut attribuer sa rancune contre la restauration, qui s'était montrée trop favorable à la résurrection des castes et au maintien des distinctions sacerdotales et nobiliaires.

Lorsque la révolution de juillet fut accomplie, une lutte commença entre les deux classes qui y avaient contribué, savoir la classe inférieure et la classe moyenne: elles avaient formé une ligue pour renverser l'aristocratie et détrôner la dynastie qu'elles considéraient comme le point d'appui de cette caste; mais les vainqueurs ne purent s'entendre après la victoire, et ils se disputèrent le pouvoir. La classe inférieure est naturellement turbulente, et la récente épreuve de sa force qu'elle venait de faire dans les rues de Paris encourageait cette propension. Exaltée par le triomphe, elle fut généreuse et désintéressée pendant les premiers jours, mais un peu plus tard, elle regretta sa modération et prit une attitude rogue et menaçante.

La classe moyenne au contraire est amie de l'ordre, et ne veut que le paisible exercice de son industrie et la facilité de réaliser les bénéfices du commerce. Elle avait bien fait cause commune avec le peuple pendant le conflit, mais ayant obtenu l'avantage, elle réclama un gouvernement capable de conserver l'ordre à l'intérieur et la paix au-dehors. A la populace fut donc opposée la garde nationale, et après quelques collisions sanglantes, la classe moyenne resta maîtresse du champ de bataille. L'armée régulière est animée du même esprit que la garde nationale : c'est là ce qui constitue la force du gouvernement, la sécurité de l'ordre public. La dynastie de Louis-Philippe serait en danger si jamais ce corps devenait hostile à la monarchie actuelle; il faut donc avant tout ne jamais blesser les sentimens ou la vanité de l'armée civique.

Pendant les phases de cette lutte, engagée entre la populace et la classe moyenne, se sont formés les partis et les opinions dont les nuances tranchées divisent aujourd'hui la société en France, sous les désignations assez vulgaires de *républicains*, *carlistes*, *parti du mouvement*, *tiers-parti* et *juste-milieu*. Nous allons entrer dans quelques détails pour bien faire apprécier les chances de prépondérance que chacun de ces partis peut avoir à présent ou dans l'avenir : de ces chances dépendent les destinées de la France.

Le parti républicain est celui qui fait le plus de bruit, qui crie le plus haut et qui est le plus disposé à courir aux armes : ce n'est pas sans raison que le gouvernement le surveille avec inquiétude. Il est hardi, brave, et il en appelle à ces bras robustes qui en 1830 écrasèrent la dynastie des Bourbons. Mais les républicains ne sont nullement d'accord dans leur but et leurs opinions; ils se divi-

sent en plusieurs sectes. Quelques-uns, et à leur tête M. Armand Carrel, sont partisans d'un gouvernement démocratique tempéré : les États-Unis de l'Amérique du Nord sont leur école, les idées du général Lafayette leur règle. Ces hommes sont toutefois plus propres au travail de la pensée qu'à l'action; leurs chances de succès, s'ils en ont, sont encore bien éloignées. La fraction de M. Carrel peut donc être considérée comme une sorte d'aristocratie dans la république : elle se fait surtout remarquer par une certaine manière exclusive, et le sentiment de sa supériorité irrite les autres subdivisions du même parti. Ses principes, soutenus avec talent dans *le National,* ont été plus d'une fois attaqués par la Société des Droits de l'Homme.

La seconde fraction des républicains est représentée par *le Réformateur,* journal à la tête duquel se trouve M. Raspail (1). Ces hommes tiennent moins à la modification du gouvernement qu'à la réforme de la classe ouvrière. Leur principal objet, qui a quelque analogie avec les doctrines saint-simoniennes, est de fondre tous les élémens de la société dans une espèce d'égalité productive; ils veulent, pour assurer le bien-être matériel et l'éducation morale du peuple, conférer à la masse entière l'exercice des droits politiques. Cette école a peut-être plus d'influence que celle de M. Carrel : celui-ci tourne dans le cercle d'un certain nombre de maximes qui s'adressent surtout à l'intelligence des classes moyennes; M. Raspail, au contraire, s'adresse directement au

(1) *Le Réformateur*, qui avait succédé à *la Tribune,* en donnant toutefois à sa rédaction un caractère plus philosophique, a cessé de paraître depuis le 25 octobre dernier.

peuple, à ceux qui travaillèrent si puissamment à la révolution de juillet; il leur fait comprendre, en l'exagérant, la nature des maux qu'ils endurent; il les flatte de l'espoir d'un sort plus heureux; il met sous leurs yeux (dangereux spectacle pour des hommes sans éducation) le frappant contraste de leurs besoins urgens et de leurs forces réelles, forces qui ne sont soumises à aucun frein et qu'ils n'ont que trop de propension à mal employer.

La troisième et dernière classe des républicains se compose des membres actifs et ardens des associations secrètes, toujours préparés à l'action, toujours heureux de courir aux armes. Parmi eux sont Cavaignac, Lebon et Kersausie, hommes d'une politique hardie, et qui, n'étant retenus par aucune opinion spéculative, ne suivent que l'inspiration de leur courage ou de leur ambition. Si par un effort imprévu ces sections différentes du parti républicain venaient à s'emparer du pouvoir, on les verrait le lendemain s'armer les uns contre les autres. Il y a parmi eux, comme en 1793, des jacobins, des dantonistes et des girondins prêts à se disputer l'autorité, à se persécuter, à se proscrire, à s'envoyer à l'échafaud; mais ils n'ont aujourd'hui aucune chance favorable, et ils sont repoussés par les classes paisibles comme des fauteurs d'anarchie. Une révolte victorieuse ne serait peut-être pas absolument impossible; mais une pareille surprise serait de courte durée. Les mœurs de la France sont contraires aux institutions républicaines; les tristes souvenirs de la première révolution sont présens à tous les esprits, et la classe moyenne s'alarme à l'idée du tumulte et de la guerre, qu'elle regarde comme l'escorte obligée de la république. On ne pourrait réprimer ce sentiment général que par un second règne de la Terreur, et nous ne pensons pas que ces monstrueuses exceptions aux lois

de l'humanité se représentent deux fois dans un siècle. Nous concluons de là que le parti républicain n'a aucune chance actuelle de succès en France, et que les institutions monarchiques seront défendues, moins peut-être par l'amour ou le respect qu'elles inspirent, que par la crainte de la guerre civile et du désordre.

Le parti carliste nous offre un autre caractère. On blâmait Napoléon de négliger les moyens nécessaires pour réprimer les royalistes, et de ne faire attention qu'aux jacobins. Sa réponse fut aussi spirituelle que profonde : « Le jacobinisme est une maladie interne; l'émigration une maladie de la peau. » Selon lui, pour se débarrasser de la première il fallait un traitement complet, une médication puissante et une vigilance de tous les momens; quant à la seconde, elle l'inquiétait moins : l'emploi de quelques révulsifs devait en débarrasser le système. Les légitimistes ont commis une grande faute en se coiffant du bonnet rouge : en vain la tête romanesque de la duchesse de Berry essaya d'allumer une guerre civile aussitôt étouffée que commencée. Le tems des expéditions chevaleresques, des prétendans à la Charles-Édouard, et de la Vendée de 1793 s'est évanoui à jamais. Au dévouement vague et aveugle du vieux royalisme ont succédé des principes plus intelligens et mieux raisonnés. Cependant ceux qui proclament l'ancienne dynastie comme la garantie d'une liberté légale sont trompés ou trompent les autres. Le parti carliste ne renonce pas à ses projets; mais il aura recours à d'autres moyens. Les partisans de la branche aînée sont riches en argent et en propriétés territoriales : un document statistique tout récent nous démontre qu'ils possèdent la moitié de la surface du sol; leurs coffres ont été de nouveau remplis par l'indemnité, et ils exercent sur les cantons ruraux de la

France l'autorité qui appartient à la richesse et à la prépondérance. Toutes les fois que le gouvernement a pris des mesures ou tenu un langage qui semblaient démentir son origine et s'écarter de la révolution de juillet, il a été conduit par les circonstances à se trouver d'accord avec cette fraction du parti légitimiste qui comprend les grands propriétaires. Les trente pairs récemment créés ont été une sorte d'avance faite à ce parti, et un leurre pour ceux qui seraient flattés de la même distinction.

Le gouvernement de Louis-Philippe met volontiers en pratique cette autre maxime de Napoléon, que le sol même n'est sujet à aucune convulsion, et qu'un gouvernement soutenu par les propriétaires du sol possède des garanties suffisantes. Quelques membres du parti carliste, lassés d'être exclus des places et des dignités, se laisseront infailliblement séduire. Une division analogue à celle qui se fit en Angleterre après la révolution de 1688 aura lieu en France parmi les légitimistes (1) : quelques-uns resteront fidèles à leurs sentimens d'honneur, ou s'opiniâtreront dans leurs vieux préjugés. Ce sera le parti *jacobite*; mais la majorité acceptera les concessions de Louis-Philippe, et formera un parti *tory* ou *conservateur*, qui cherchera à dominer et à gouverner de concert avec la nouvelle dynastie. Nouvelle source de danger pour la monarchie citoyenne. N'est-il pas à craindre qu'elle perde cet appui de la classe moyenne, qui constitue sa principale force, à mesure qu'elle se rapprochera de l'aristocratie ?

(1) Les deux révolutions de 1688 et de 1830 sont, depuis quelques années, un texte fécond pour les publicistes. Dans son *Histoire de Charles Édouard* (édition de 1833), M. Amédée Pichot a ajouté sur ce curieux parallélisme historique sept chapitres remplis de faits curieux et dont la portée politique a été appréciée en Angleterre comme en France.

de l'humanité se représentent deux fois dans un siècle. Nous concluons de là que le parti républicain n'a aucune chance actuelle de succès en France, et que les institutions monarchiques seront défendues, moins peut-être par l'amour ou le respect qu'elles inspirent, que par la crainte de la guerre civile et du désordre.

Le parti carliste nous offre un autre caractère. On blâmait Napoléon de négliger les moyens nécessaires pour réprimer les royalistes, et de ne faire attention qu'aux jacobins. Sa réponse fut aussi spirituelle que profonde : « Le jacobinisme est une maladie interne; l'émigration une maladie de la peau. » Selon lui, pour se débarrasser de la première il fallait un traitement complet, une médication puissante et une vigilance de tous les momens; quant à la seconde, elle l'inquiétait moins : l'emploi de quelques révulsifs devait en débarrasser le système. Les légitimistes ont commis une grande faute en se coiffant du bonnet rouge : en vain la tête romanesque de la duchesse de Berry essaya d'allumer une guerre civile aussitôt étouffée que commencée. Le tems des expéditions chevaleresques, des prétendans à la Charles-Édouard, et de la Vendée de 1793 s'est évanoui à jamais. Au dévouement vague et aveugle du vieux royalisme ont succédé des principes plus intelligens et mieux raisonnés. Cependant ceux qui proclament l'ancienne dynastie comme la garantie d'une liberté légale sont trompés ou trompent les autres. Le parti carliste ne renonce pas à ses projets; mais il aura recours à d'autres moyens. Les partisans de la branche aînée sont riches en argent et en propriétés territoriales : un document statistique tout récent nous démontre qu'ils possèdent la moitié de la surface du sol; leurs coffres ont été de nouveau remplis par l'indemnité, et ils exercent sur les cantons ruraux de la

France l'autorité qui appartient à la richesse et à la prépondérance. Toutes les fois que le gouvernement a pris des mesures ou tenu un langage qui semblaient démentir son origine et s'écarter de la révolution de juillet, il a été conduit par les circonstances à se trouver d'accord avec cette fraction du parti légitimiste qui comprend les grands propriétaires. Les trente pairs récemment créés ont été une sorte d'avance faite à ce parti, et un leurre pour ceux qui seraient flattés de la même distinction.

Le gouvernement de Louis-Philippe met volontiers en pratique cette autre maxime de Napoléon, que le sol même n'est sujet à aucune convulsion, et qu'un gouvernement soutenu par les propriétaires du sol possède des garanties suffisantes. Quelques membres du parti carliste, lassés d'être exclus des places et des dignités, se laisseront infailliblement séduire. Une division analogue à celle qui se fit en Angleterre après la révolution de 1688 aura lieu en France parmi les légitimistes (1) : quelques-uns resteront fidèles à leurs sentimens d'honneur, ou s'opiniâtreront dans leurs vieux préjugés. Ce sera le parti *jacobite*; mais la majorité acceptera les concessions de Louis-Philippe, et formera un parti *tory* ou *conservateur*, qui cherchera à dominer et à gouverner de concert avec la nouvelle dynastie. Nouvelle source de danger pour la monarchie citoyenne. N'est-il pas à craindre qu'elle perde cet appui de la classe moyenne, qui constitue sa principale force, à mesure qu'elle se rapprochera de l'aristocratie ?

(1) Les deux révolutions de 1688 et de 1830 sont, depuis quelques années, un texte fécond pour les publicistes. Dans son *Histoire de Charles Édouard* (édition de 1833), M. Amédée Pichot a ajouté sur ce curieux parallélisme historique sept chapitres remplis de faits curieux et dont la portée politique a été appréciée en Angleterre comme en France.

On désigne ordinairement en France par le sobriquet de *juste-milieu* le parti dévoué à l'ordre de choses actuel. Cette expression signifie modération en politique; mais les Français sont si enclins à la moquerie, que ce mot, synonyme de sagesse, est devenu un terme presque ridicule. Le parti du *juste-milieu* doit sa force, non à l'enthousiasme, mais aux intérêts importans auxquels il s'adresse. Dès qu'un principe promet de rétablir et de maintenir la sécurité publique, ce principe devient le centre et le point de ralliement d'une multitude d'intérêts que menacerait un changement politique. Louis-Philippe est en France le représentant de ces intérêts. La classe moyenne n'approuve pas toujours les mesures du gouvernement; mais elle ne fait rien pour l'embarrasser ou l'entraver; elle sait qu'affaiblir son influence, ce serait favoriser les partis que la nation redoute avant tout. Le commerçant, le manufacturier et l'industriel, ont besoin de la paix et de la tranquillité pour se défaire de leurs marchandises ou pour obtenir de leur travail une rémunération élevée : aussi se sont-ils attachés à Louis-Philippe, parce qu'ils le considèrent comme le gardien de la paix et de la tranquillité publiques. Voilà les principes du juste-milieu. Ce parti est nombreux; mais son caractère pacifique l'expose à la surprise des aggressions que peuvent tenter les partis plus violens et plus facilement arrachés au repos du foyer domestique. Aujourd'hui c'est lui qui règne dans les élections; il est l'ame et le corps de la garde nationale de Paris; il est représenté dans l'armée, dont les officiers sont sortis de la classe moyenne. Selon toutes les probabilités, il continuera à prédominer; car ce qu'on appelait autrefois le tiers-état est devenu très-influent en France, et se trouve lié intimement à tous les états et à toutes les fortunes.

Le *tiers-parti* n'est qu'une nuance du *juste-milieu*; ce sont de petites intrigues et des jalousies d'ambition qui ont détaché du parti gouvernemental les hommes du *tiers-parti*, bien plus que la dissidence des opinions. Le *tiers-parti*, représenté par M. Dupin, se dit en rapport plus intime que l'administration actuelle avec les classes moyennes, et prétend représenter plus exactement leurs intérêts et leurs affections. Par le fait, le tiers-parti se compose de cette section de la classe moyenne qui désire l'ordre public et la stabilité du gouvernement, mais sans admettre aucun compromis, aucune alliance avec cette fraction de l'aristocratie nobiliaire dévouée à Louis-Philippe, et qui ne veut rien perdre de l'importance politique dont elle a joui pendant les deux premières années de la révolution. Cette subdivision mécontente se rallie timidement à l'opposition. On ne peut nier que le tiers-parti n'ait quelques chances de saisir les rênes du gouvernement. Deux fois il a été sur le point de réaliser un ministère, et les mêmes circonstances peuvent se représenter encore; mais l'exécution de son système d'administration rencontrerait de graves difficultés. Le tiers-parti a horreur du tumulte révolutionnaire, de toute émotion populaire un peu violente; l'ordre et la paix sont sa devise, bien qu'il tienne aux principes qui firent l'insurrection de juillet. Comment concilier ces contradictions? Un cabinet choisi dans les rangs du tiers-parti serait fort embarrassé. Il ne pourrait se rallier ni à la droite ni à la gauche, et se verrait accablé par tous ceux qui ne sont pas membres de sa coterie exclusive.

Une dernière classe d'opinions est celle que professent MM. Lafitte, Dupont de l'Eure, et, dans une ligne plus modérée, M. Odilon-Barrot. Cette classe constitue ce qu'on appelle le parti du *mouvement*, dont le principal

but est de ramener la monarchie de Louis-Philippe aux principes et aux idées de la révolution de juillet. Ces hommes du mouvement contribuèrent puissamment à dénouer le drame de juillet, ou pour parler avec plus d'exactitude, ils mirent sur le trône la dynastie régnante. Après avoir formé un gouvernement populaire au milieu de la confusion des trois jours, ils exercèrent leur influence au profit de l'institution monarchique et de Louis-Philippe. Leurs services ne peuvent être oubliés; cependant ils ne jouissent d'aucune faveur. M. Lafitte paraît par intervalles aux Tuileries, parce que des intérêts de finances et une négociation privée le lient encore au roi; mais ses principes et ceux du roi sont en désaccord manifeste. Le parti du mouvement ne pourrait être replacé à la tête du gouvernement que dans une grande crise populaire, et il servirait alors de transition à un système républicain vers lequel tendent ses doctrines. La monarchie qu'il désire aurait pour base des institutions républicaines : le roi n'y serait qu'un président héréditaire; ce serait la résurrection de la démocratie de Sparte avec le simulacre ou l'ombre d'un roi nominal. Le parti du mouvement est donc regardé comme le champion, non seulement d'un changement de politique, mais encore d'une révolution; circonstance qui l'empêchera toujours de faire des prosélytes parmi les classes moyennes et industrielles, effrayées surtout d'un appel à la populace et d'une nouvelle suspension des transactions commerciales.

Ainsi, en récapitulant l'état des partis en France et les chances probables de succès qui reviennent à chaque opinion, nous arrivons à conclure que le *juste-milieu* possède aujourd'hui tout ce qui doit lui assurer la prépondérance; il se fonde sur les intérêts de la propriété,

sur le maintien de l'ordre et la sécurité mercantile de la classe moyenne. Peut-être, lorsque la génération naissante arrivera au maniement des affaires, l'énergique confiance du talent l'emportera-t-elle sur les convictions de l'expérience; jusque-là les républicains peuvent surprendre, mais non gouverner le pays. Les carlistes, consistant en grands propriétaires, se diviseront en jacobites, fidèles à l'ancienne dynastie, et en torys soutenant la monarchie nouvelle. Le *tiers-parti* peut être appelé à former un cabinet; mais son système sera bientôt entravé, et ses mesures seront marquées au cachet de l'indécision; enfin le parti du mouvement, sans aucune chance probable de stabilité pour lui, ne peut servir que de transition vers la forme républicaine.

Voilà le spectacle que les partis en France offrent à l'observateur philosophe. Occupons-nous maintenant des membres de l'administration. Trois branches de législature ont été établies par la Charte : la Chambre des Pairs, la Chambre des Députés et le Roi, ou, pour parler plus correctement, le Ministère, seul responsable des actes du gouvernement. Commençons par la chambre des pairs.

Ce corps se compose d'élémens bien hétérogènes. Mosaïque formée des ruines de tous les pouvoirs qu'a subis la France depuis cinquante ans, on y voit des ex-conventionnels, des sénateurs de l'empire, des nobles de la restauration, des généraux, des magistrats; c'est un véritable *almanach de tous les régimes*, comme l'a appelée un homme d'esprit. La chambre des pairs s'est accrue par *fournées*, et tous les ministères, depuis la restauration, ont garni ses bancs de trente, quarante, cinquante et même soixante-dix membres, qui ont maintes fois modifié l'esprit de l'assemblée et sa majorité. Une partie des pairs fut expulsée

par le fait de la révolution de 1830, et la dignité héréditaire des autres a été abolie. Quelle unité peut-on attendre de ce corps, qu'on appelle encore une assemblée aristocratique? La chambre des pairs ne manque pas de grands talens; elle compte dans son sein d'habiles administrateurs, des magistrats distingués, des philosophes et de braves capitaines; mais ces élémens sans homogénéité, jetés là par l'effet du hasard ou du caprice, ne forment point une masse compacte. On demanderait en vain de la force ou de la dignité à une assemblée sans principe de cohésion; il faut toute l'adresse, tout le tact de M. le baron Pasquier, son président, pour diriger ses délibérations. La chambre des pairs a été récemment exposée à une épreuve sévère dans la grande cause du 13 avril, lorsque les insurgés républicains ont été cités devant sa juridiction; elle est actuellement convoquée de nouveau en cour de justice pour juger l'assassin Fieschi, et la dernière loi sur les journaux en fait une espèce de chambre étoilée, destinée à prendre connaissance des délits de la presse. Ses attributions sont donc plutôt celles d'un tribunal que d'un corps législatif. Tous les débats récens ont confirmé l'opinion de son inutilité législative. La chambre des pairs a voté le budget en une séance, et la loi sur les journaux en deux séances!

Il faut, pour qu'un pouvoir dans l'état conserve sa force politique, qu'il soit très-jaloux de ne pas négliger ses devoirs. La chambre des pairs n'aura de poids aux yeux du pays que lorsque deux partis contraires se livreront bataille dans son enceinte : aujourd'hui elle se trouve au-dessous de la position qu'elle doit occuper.

La chambre des députés se compose d'élémens plus unis et plus compacts. La loi électorale des Français est loin d'être parfaite, et la réforme qu'elle a subie en 1830

a encore été trop restreinte. Le privilége du vote aux élections s'acquiert par un impôt de 200 fr. La France, avec une population de 33,000,000 d'ames au moins, n'a que 200,000 électeurs; et à peine en compte-t-on 150,000 qui prennent part aux élections; sur ce nombre, 40,000 sont des salariés de l'administration, et il y en a bien 40,000 autres qui sollicitent des places. La chambre, telle qu'elle est constituée, est la représentation de la classe moyenne, c'est-à-dire de cette partie de la société la plus opposée aux excès politiques et que l'émeute épouvante. Aussi, ce sera une chose curieuse dans l'histoire des assemblées délibérantes, que de voir la même chambre qui se tint droite et ferme il y a cinq ans au milieu d'une convulsion épouvantable, frémir de crainte aujourd'hui au moindre signal d'un mouvement populaire.

Le nombre des fonctionnaires assis aux bancs ministériels est considérable sans doute, mais celui des députés indépendans qui prêtent leurs votes à la dynastie et à l'ordre public ne l'est guère moins. La plus forte opposition qui se soit montrée dans la chambre est celle qui vient de voter contre toutes les lois récentes sur la presse : les 159 membres dont elle se composait appartenaient à toutes les nuances d'opinions, car dans les circonstances ordinaires, l'opposition ne rassemble pas plus de 120 ou 130 votes, qu'on peut répartir de la manière suivante : à l'extrême gauche siégent les députés du mouvement, conduits par MM. Dupont de l'Eure et Lafitte, qui comptent 30 votes; vient ensuite la seconde division de l'opposition, formant 46 votes, et qui marche sous la direction de MM. Odilon-Barrot, Pagès (de l'Arriège), Isambert, Nicod. Après ceux-ci, le *tiers-parti* réunit ses votes dans toutes les nuances d'opinions, depuis M. Dupin jusqu'à M. de Lamartine; en-

fin le petit bataillon des légitimistes, qui peut bien avoir dix à quinze votes, marche sous la bannière de M. Berryer. Tels sont les élémens de l'opposition actuelle dans la chambre des députés, qui, sur certaines questions, se fortifie de quelques voix indépendantes, comme celle de M. Royer-Collard.

Quoique les députés ministériels votent avec la plus parfaite unanimité, ils ne sont pas tous animés des mêmes sentimens ni des mêmes convictions. Ce parti, comme celui qui le combat, a ses champions violens comme ses avocats modérés. Le général Bugeaud n'appuie pas son ministérialisme sur les mêmes bases que M. Sauzet; mais si ces deux députés ont des points de départ différens, ils arrivent aux mêmes conclusions par des sentiers opposés. La majorité n'a pas fait défaut aux ministres pendant toute la session; de là vient leur ascendant. Mais cette majorité représente-t-elle réellement la nation? Voilà ce que nient leurs adversaires. « La France réclame, disent ces derniers, une réforme parlementaire semblable au bill de la réforme anglaise, qui mette la chambre élective en rapport plus intime avec les masses populaires. »

Le gouvernement, ou plutôt le cabinet soutenu par cette majorité bourgeoise contre laquelle s'élèvent les plaintes que nous venons de répéter, ne manque point de talens distingués. On aurait tort d'appliquer à tous les membres qui le composent l'épithète de *doctrinaire*, dont les journaux se servent, et qui a reçu le droit de cité dans le dictionnaire politique moderne. Des caractères fort différens, des vues très-opposées, des tendances contradictoires se pressent et quelquefois se combattent dans le sein du cabinet; c'est de ce mélange d'élémens hétérogènes que ses adversaires attendent sa dis-

solution; mais les intérêts matériels qu'il représente et qu'il défend l'ont emporté jusqu'ici.

En première ligne se montre M. Guizot, dont l'instruction solide, variée, les connaissances historiques très-étendues, l'inflexible fermeté et la persévérance dans ses doctrines ont opposé des obstacles puissans aux antagonistes du ministère, tout en offrant à leurs attaques un texte qu'ils ont exploité avec zèle et amertume.

M. de Broglie, dont les études et les lectures ne sont ni moins vastes ni moins variées; intelligence élevée, souple et ardente; orateur dont l'éloquence animée n'est pas sans danger, a, comme M. Guizot, embrassé quelques principes de conduite politique dont rien ne pourra le détacher.

A côté de ces deux membres qui forment la section dogmatique et philosophique du ministère, se place M. Thiers, homme d'action et de parole, toujours sur la brèche, d'une éloquence facile, prompte, souple, infatigable; orateur qui deviendrait redoutable si jamais il passait dans les rangs de l'opposition, et qu'un ministère s'affiliera toujours volontiers, pour ne pas se créer un ennemi si actif et si brillant. L'influence de M. Persil se fait surtout sentir dans l'enceinte du palais; c'est l'homme de la dynastie, l'ami dévoué du roi, dont il possède la confiance. M. Humann, financier intelligent, sagace, qui a passé sa vie dans les affaires, et qui connaît à fond les nombreux rouages de sa vaste administration, se rapproche avec plaisir des membres doctrinaires, sans toutefois accepter l'ensemble de leur système.

M. Duchâtel, nourri à la même école, publiciste libéral, mais dont les actes sont empreints d'un caractère d'extrême prudence, a épousé les dogmes de ceux qui lui ont ouvert la route et qui l'ont appelé au pouvoir.

Les autres membres, le maréchal Maison et l'amiral Duperré, hommes de bon sens et de tact, mais tous deux empreints des souvenirs de leur vie guerrière et maritime, ne s'occupent que des affaires de leurs départemens respectifs.

On peut diviser en trois grandes branches le système gouvernemental de la France : 1° l'armée et la garde nationale; 2° les finances et les fonds publics; 3° la prospérité matérielle et commerciale du pays.

L'armée est sur un pied respectable et bien disciplinée, grâce aux moyens dispendieux mais efficaces dont le maréchal Soult s'est servi pour l'organiser. Les recrues s'opèrent par la voie de la conscription : l'armée est donc tirée du peuple. A peu près un tiers se compose de remplaçans payés, et les deux autres tiers de jeunes gens des campagnes ou de ceux qui dans les villes n'ont pu se créer une profession honnête. Le corps des officiers est singulièrement hétérogène; la majorité appartient à la classe moyenne; l'aristocratie et les hautes classes du commerce et de la bourgeoisie ne fournissent qu'un très-petit nombre de sujets. Environ les trois huitièmes de ces officiers ont servi sous la restauration, soit dans les gardes-du-corps, soit dans la garde royale, soit dans les autres régimens, et parmi eux un grand nombre professent encore des opinions légitimistes. Ce sont les ennemis de l'émeute, et ils brûlent du désir de venger la défaite de la garde royale dans les rues de Paris. Les autres officiers, plus indifférens pour la cause qu'ils défendent, sont ceux qui ont gagné leurs épaulettes dans les troubles de la révolution, ou enfin ces vétérans des armées impériales, aujourd'hui très-arriérés dans la tactique militaire. Les sous-officiers sont la plupart d'ardens jeunes gens, qui ont reçu une certaine éducation, am-

bitieux d'avancement, et remplis des traditions de cette merveilleuse époque des guerres révolutionnaires, où les simples soldats s'élevaient aux plus hauts grades et allaient siéger à côté des rois. L'opinion républicaine a bien fait quelques prosélytes dans cette classe; mais que peuvent ces jeunes étourdis sur des esprits incultes, sur des hommes arrachés à leurs occupations, ignorant des affaires publiques, qui ne passent que quelques années sous les drapeaux, et dont le plus ardent désir est de retourner dans leurs foyers?

Comme nous l'avons déjà dit, la garde nationale constitue la principale force du système actuel. Ce gigantesque instrument est à la fois utile et dangereux à l'état. Dans quelques départemens, et surtout dans les arrondissemens ruraux, il est devenu un obstacle pour l'action gouvernementale; aussi est-on obligé souvent de recourir au licenciement pour modifier ses instincts turbulens. A Paris, au contraire, l'affection de la garde nationale pour Louis-Philippe est profonde et sincère; mais l'influence que l'opinion publique et la presse peuvent exercer sur cette troupe civique est une source d'alarmes continuelles. Les officiers sont élus par leur compagnie, de sorte qu'on ne peut exercer aucun contrôle sur eux comme corps. La garde nationale est donc indépendante de la couronne et très-mal adaptée à une institution monarchique; aujourd'hui protectrice du trône, elle peut demain devenir son ennemie (1).

Les finances de la France sont en bon état, et le crédit public peut être apprécié par le cours élevé des fonds.

(1) Note du Trad. Nos lecteurs remarqueront sans doute que le sentiment du publiciste anglais sur la garde nationale coïncide parfaitement avec l'opinion que M. Saulnier a plusieurs fois émise sur cette institution dans ses articles originaux.

Les *bons du trésor*, qui correspondent à nos *bills de l'échiquier*, ne rapportent pas plus de deux et demi pour cent d'intérêt; cependant, telle est l'abondance des capitaux, que la dette flottante a pu être facilement portée à un million par jour. Les *caisses d'épargne* versent toutes les semaines de fortes sommes dans le trésor; ces institutions excellentes, empruntées à l'Angleterre, ont un but à la fois moral et politique : en déposant leurs économies dans les coffres de l'état, les classes inférieures sont plus ou moins intéressées au maintien du gouvernement et de l'ordre. L'ouvrier qui a sa petite épargne à perdre dans une insurrection hésite avant d'y prendre part. Malgré ces grands avantages, les *caisses d'épargne* ont leurs inconvéniens : elles pourraient compromettre le trésor, en le forçant à des remboursemens imprévus et nombreux (1); mais il est probable que, dans ce cas, le gouvernement trouverait encore à contracter un emprunt à des termes avantageux.

Le revenu de la France se compose de taxes directes fixes, levées sur la propriété, et d'impôts indirects sur la consommation. Ce système financier est intimement lié à la prospérité du pays, qui, bien que satisfaisante, n'a pas encore atteint tout le développement dont elle est susceptible. Les lois sur les céréales sont étroites et prohibitives; mais les grains sont à bas prix, et le prix du pain n'a jamais été au-dessous du tarif actuel. Tel n'est pas néanmoins le cas pour les autres denrées soumises aux droits d'octroi. La question des salaires est rendue difficile par les droits dont les objets de première néces-

(1) Note du Trad. Les prévisions du publiciste anglais ne doivent pas encore nous inspirer de grandes craintes. Aujourd'hui, le capital de toutes nos caisses d'épargne déposé au trésor s'élève à peine à 60,000,000 de fr., tandis qu'en Angleterre il dépasse 300,000,000.

sité sont grevés. Cette question majeure inonda de sang les rues de Lyon, et menace de troubler encore la tranquillité des villes manufacturières. Le plus sûr remède à ces difficultés serait de diminuer les taxes indirectes, et de suppléer au déficit par une sévère économie. L'indice d'un bon gouvernement n'est pas seulement la richesse du trésor, mais l'aisance comparative des classes laborieuses.

Le ministre des finances s'occupe activement de la réduction de l'intérêt de la dette, mesure utile que M. Humann pourra plus facilement réaliser en 1835 que M. de Villèle en 1825. Cette mesure opérera une salutaire révulsion. Les capitaux sont abondans en France; mais ils sont inactifs et paresseux; on les laisse entre les mains du trésor ou on les convertit en acquisitions de terre qui ne produisent que 2 1/2 à 3 p. °/°, tandis que les entreprises industrielles qui exigent de grands capitaux et qui assurent un intérêt plus élevé n'en trouvent que difficilement. Le pays est calme; mais on croit apercevoir de tems en tems à l'horizon le point noir qui annonce l'orage, et les capitalistes se resserrent craignant de compromettre leur fortune.

Tels sont les élémens sociaux dont se compose en France le mouvement des partis. Mais pour l'apprécier complétement, il est nécessaire de faire entrer en ligne de compte l'état des mœurs et la situation des esprits. L'atmosphère dans laquelle tous ces intérêts s'agitent n'est ni religieuse, ni profondément morale, ni passionnée. La France nouvelle n'a pour idoles ni l'ambition, ni la guerre, ni la foi, ni même la science. Si ces diverses tendances existent (et nulle société ne peut les détruire entièrement), elles sont soumises à une puissance supérieure, et qui domine aujourd'hui toutes les autres.



CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE DUBLIN (1).

CONGRÈS SCIENTIFIQUES D'ALLEMAGNE. — LE PROFESSEUR BABBAGE. — ORIGINE DES CONGRÈS SCIENTIFIQUES EN ANGLETERRE. — THOMAS MOORE. — DUBLIN ET SES ENVIRONS. — MÉMOIRE DU DOCTEUR LARDNER SUR L'ÉTAT ACTUEL DES MACHINES LOCOMOTIVES ET DES CHEMINS EN FER. — THÉORIE DES MARÉES PAR M. WHEWELL DE CAMBRIDGE. — MACHINE ÉLECTRO-MAGNÉTIQUE DU DOCTEUR M'CAULEY. — ÉLECTROSCOPE DE M. HARRIS. — PROGRÈS DE LA CONSTRUCTION DES MACHINES A VAPEUR D'APRÈS M. TAYLOR. — THÉORIE DE LA RÉSISTANCE DES FLUIDES D'APRÈS M. RUSSELL. — OPINION DE M. AGOSSIZ, GÉOLOGUE SUISSE, SUR LES POISSONS FOSSILES. — LES MÉDECINS IRLANDAIS.

Quand le professeur Oken proposa, en 1821, de réunir chaque année les hommes qui travaillent à l'avancement des sciences naturelles dans les différentes parties de l'Allemagne, on était loin de prévoir la grande extension que ces réunions ont prise depuis. Non seulement elles ont prospéré sur la terre qui les a vues se former, dans

(1) NOTE DU TR. Ce n'est pas la première fois que la REVUE BRITANNIQUE entretient ses lecteurs de ces réunions scientifiques. Nous avons déjà fait connaître la *Société nomade des Naturalistes suisses*, et dans la 19[e] livraison de la 2[e] série (janvier 1832), nous avons dit les efforts que fit le professeur Oken pour instituer en Allemagne des congrès scientifiques ; cet article renferme aussi des détails fort curieux sur les principaux personnages qui s'y sont signalés, et sur les travaux qui ont été l'objet de leurs réunions. En rapprochant ces deux articles on pourra se faire une idée exacte de la portée d'esprit qui distingue les savans de l'Allemagne des savans de la Grande-Bretagne : tandis que les premiers sont tout occupés de spéculations théorétiques, ceux-ci n'embrassent dans leurs études que les parties de la science qui peuvent être d'une application immédiate.

cette Allemagne, où elles étaient devenues nécessaires pour donner un point de ralliement aux hommes de la science, que des intérêts politiques différens maintenaient éloignés les uns des autres, mais encore dans d'autres pays où l'unité politique et l'absence d'entraves ne permettaient pas qu'on en sentît aussi vivement le besoin. En dépit de l'opposition que rencontrèrent les projets du professeur Oken, ces associations se sont rapidement étendues dans tous les états de la Confédération Germanique; de là elles ont pénétré en France, et maintenant les voici naturalisées en Angleterre où elles ont encore eu des résultats plus importans que partout ailleurs.

Il est beau de voir nos débats politiques faire place, pour quelques instans, à des débats moins animés peut-être, moins orageux certainement, mais non moins fertiles en heureux résultats. Malgré la prétendue marche progressive des idées politiques, il arrive souvent que dans cette arène on se trouve, après des luttes longues et pénibles, au point même d'où l'on était parti. Dans les sciences, au contraire, chaque nouveau pas est une conquête qui porte ses fruits immédiats, et ouvre la route à de nouvelles conquêtes.

L'objet principal et primitif de ces grandes associations scientifiques fut d'établir, à époque fixe, des rapports directs entre les hommes qui s'occupent de l'étude des sciences; elles ont acquis depuis une plus haute importance. Sans tenir compte des relations mutuelles de bienveillance et d'amitié qu'elles font naître entre les nations même les plus éloignées, ces réunions relèvent encore dans l'opinion publique la position des hommes qui se consacrent exclusivement aux progrès de la science; elles activent un grand nombre de travaux scientifiques qui, confiés à des sociétés particulières, ne se feraient qu'avec lenteur ou seraient arrêtés par les formes réglementaires.

Elles sont encore destinées à proclamer, avec cette autorité qui triomphe de tous les obstacles, les besoins et les vœux de la science qui, émis par de simples particuliers ou par des sociétés isolées, rencontreraient une résistance insurmontable. Le pouvoir politique des pays où ces associations se sont réunies a déjà apprécié leur importance. A l'époque du congrès scientifique de Munich, le roi de Bavière s'empressa d'admettre à sa table les membres de cette société nomade; et le roi de Prusse, accompagné de sa famille et du corps diplomatique, assista aux fêtes données par M. de Humboldt aux membres du congrès scientifique réunis à Berlin en 1828.

Jusqu'ici les savans anglais étaient restés presque complétement étrangers à ces réunions. Le professeur Babbage est le seul dont nous ayons vu le nom sur la liste du congrès scientifique de Berlin. Ce fut peu de tems après son retour que, frappé de la protection accordée, en Allemagne et en France, à tout ce qui peut contribuer au progrès des sciences, ce professeur engagea une discussion sur l'état et la position des hommes scientifiques en Angleterre; discussion qui fut vivement agitée et à laquelle on doit l'établissement d'un congrès analogue à ceux de l'Allemagne. D'un côté l'on prétendait que les sociétés établies en Angleterre, pour l'encouragement et l'avancement de la science, étaient impuissantes; que tous leurs efforts restaient sans résultats; que les hommes qui se livraient à l'étude des sciences arrivaient rarement à la position sociale à laquelle leurs travaux et les services qu'ils rendent à la société devrait les élever. On se plaignait surtout de ce qu'ils ne sont point appelés, ainsi qu'on le voit en Allemagne et en France, à occuper des charges importantes dans l'administration politique du pays, et de ce que les places de professeurs dans les universités, déjà très-peu nombreu-

ses, étaient encore, par diverses restrictions, complétement inaccessibles à la plupart d'entre eux. Les partisans de l'opinion contraire soutenaient que l'état des sciences en Angleterre était aussi satisfaisant que partout ailleurs; que la facilité d'arriver aux hautes charges de l'état, loin de servir la science, lui était au contraire nuisible, puisqu'en définitive elle enlevait à leurs études ceux qui semblaient appelés à lui faire faire le plus de progrès; que d'ailleurs la protection du pouvoir dans un pays comme l'Angleterre, où l'on avait obtenu de l'association tant d'effets merveilleux, tendrait plutôt à ralentir la marche de la science qu'à l'accélérer.

Ce furent les partisans de la première opinion qui songèrent à établir, dans le Royaume-Uni, un congrès annuel, afin de donner une nouvelle impulsion aux travaux scientifiques. La proposition en fut faite par sir David Brewster, et se trouva aussitôt appuyée par MM. Babbage, Vary et Herschell. Malgré l'influence de ces savans et de quelques autres tout aussi recommandables, qui se joignirent à eux, ce projet aurait soulevé une opposition formidable et aurait certainement échoué, s'ils eussent fait connaître toute leur pensée. Les universités auraient pris l'alarme; elles se seraient persuadé qu'on mettait en doute leur utilité, et qu'on voulait envahir leurs priviléges; elles se seraient vivement défendues, et tous les savans qui en font partie auraient été nécessairement hostiles au projet. L'influence ecclésiastique, qui est toute puissante dans nos institutions académiques, se serait ralliée aux universités, et le public, qui ne peut être juge dans des questions de ce genre, serait resté spectateur indifférent. Sir David Brewster et ses partisans durent donc éviter dès l'origine de faire connaître leur véritable motif. Aussi les universités, au lieu de s'opposer

à ce projet comme elles l'auraient fait si on eût proclamé hautement l'intention de soustraire à leur tutelle la science et les hommes qui s'en occupent, prirent part elles-mêmes à l'association. Cambridge et Oxford envoyèrent leur adhésion ; les membres les plus distingués de ces colléges se joignirent à ceux des universités d'Écosse et d'Irlande ; et l'association prit aussitôt les proportions et toute l'allure d'un corps imposant par son nombre et par son importance réelle.

A la première réunion, qui fut convoquée par sir Brewster à York en 1831, la société prit le titre d'*Association pour l'avancement de la science*. Nous allons faire connaître l'esprit des principaux articles du réglement qui furent adoptés alors ou qui l'ont été depuis. La société se compose d'un nombre illimité de membres ; ils sont admis par voie d'élection, et paient une faible cotisation annuelle. L'amour de la science et le désir d'être reçu membre sont les seuls titres nécessaires pour l'élection. L'administration est confiée à un conseil élu annuellement par un autre corps que l'on nomme le comité général, et qui est composé de tous les membres qui ont contribué aux progrès de la science par des Mémoires publiés dans les *transactions* des sociétés savantes. L'association se divise en un assez grand nombre de sections pour embrasser les diverses classifications admises dans les sciences ; ces sections ont chacune un président, un vice-président, un comité et des secrétaires choisis par le comité général, parmi ceux qui se sont occupés le plus activement des sujets appropriés aux différentes sections.

Pendant la durée du congrès, le comité de chaque section se rassemble tous les jours à dix heures du matin, afin de décider les lectures qui seront faites dans la journée. A onze heures, les sections se réunissent et

restent en séance jusqu'à trois ou quatre heures pour écouter les lectures, discuter, recevoir les communications, examiner les nouveaux appareils, pour étudier enfin tout ce qui peut servir à éclairer des questions importantes. Voilà le travail de la journée ; les soirées sont consacrées à des sujets moins graves et plus amusans : toute la société se réunit à huit heures du soir dans un lieu commun, où les dames sont admises, et là on entend, soit les rapports des présidens des sections sur les sujets qui y ont été traités, soit les discours prononcés par des hommes spéciaux sur des sujets qui sont à la portée de tous les auditeurs.

Les travaux de l'association durent ordinairement six jours; la dernière séance est consacrée à l'examen des affaires privées de l'association et à arrêter les mesures à prendre pour le congrès de l'année suivante.

La société a des fonds considérables à sa disposition, qui proviennent de la souscription annuelle de ses membres; elle jouit en outre, soit auprès de l'état, soit auprès des institutions établies, et même des individus, d'une influence qui, ménagée et employée à propos, ne peut manquer d'amener les résultats qu'avaient en vue ceux qui l'ont fondée. Ainsi, nous voyons qu'elle a dépensé cette année plus de 1,400 liv. st. (35,000 fr.) en récompenses et encouragemens destinés aux savans qui se sont occupés de recherches spéciales.

L'association anglaise, ainsi constituée et organisée, a déjà tenu cinq congrès successifs : en 1831, à York; en 1832, à Oxford; en 1833, à Cambridge; en 1834, à Edimbourg ; et en 1835 à Dublin. Le nombre des membres a augmenté avec une rapidité qui a non seulement dépassé tout ce qu'on avait pu espérer, mais qui doit puissamment accroître son influence. A York, on comp-

à ce projet comme elles l'auraient fait si on eût proclamé hautement l'intention de soustraire à leur tutelle la science et les hommes qui s'en occupent, prirent part elles-mêmes à l'association. Cambridge et Oxford envoyèrent leur adhésion ; les membres les plus distingués de ces colléges se joignirent à ceux des universités d'Écosse et d'Irlande ; et l'association prit aussitôt les proportions et toute l'allure d'un corps imposant par son nombre et par son importance réelle.

A la première réunion, qui fut convoquée par sir Brewster à York en 1831, la société prit le titre d'*Association pour l'avancement de la science*. Nous allons faire connaître l'esprit des principaux articles du réglement qui furent adoptés alors ou qui l'ont été depuis. La société se compose d'un nombre illimité de membres ; ils sont admis par voie d'élection, et paient une faible cotisation annuelle. L'amour de la science et le désir d'être reçu membre sont les seuls titres nécessaires pour l'élection. L'administration est confiée à un conseil élu annuellement par un autre corps que l'on nomme le comité général, et qui est composé de tous les membres qui ont contribué aux progrès de la science par des Mémoires publiés dans les *transactions* des sociétés savantes. L'association se divise en un assez grand nombre de sections pour embrasser les diverses classifications admises dans les sciences ; ces sections ont chacune un président, un vice-président, un comité et des secrétaires choisis par le comité général, parmi ceux qui se sont occupés le plus activement des sujets appropriés aux différentes sections.

Pendant la durée du congrès, le comité de chaque section se rassemble tous les jours à dix heures du matin, afin de décider les lectures qui seront faites dans la journée. A onze heures, les sections se réunissent et

restent en séance jusqu'à trois ou quatre heures pour écouter les lectures, discuter, recevoir les communications, examiner les nouveaux appareils, pour étudier enfin tout ce qui peut servir à éclairer des questions importantes. Voilà le travail de la journée; les soirées sont consacrées à des sujets moins graves et plus amusans : toute la société se réunit à huit heures du soir dans un lieu commun, où les dames sont admises, et là on entend, soit les rapports des présidens des sections sur les sujets qui y ont été traités, soit les discours prononcés par des hommes spéciaux sur des sujets qui sont à la portée de tous les auditeurs.

Les travaux de l'association durent ordinairement six jours; la dernière séance est consacrée à l'examen des affaires privées de l'association et à arrêter les mesures à prendre pour le congrès de l'année suivante.

La société a des fonds considérables à sa disposition, qui proviennent de la souscription annuelle de ses membres; elle jouit en outre, soit auprès de l'état, soit auprès des institutions établies, et même des individus, d'une influence qui, ménagée et employée à propos, ne peut manquer d'amener les résultats qu'avaient en vue ceux qui l'ont fondée. Ainsi, nous voyons qu'elle a dépensé cette année plus de 1,400 liv. st. (35,000 fr.) en récompenses et encouragemens destinés aux savans qui se sont occupés de recherches spéciales.

L'association anglaise, ainsi constituée et organisée, a déjà tenu cinq congrès successifs : en 1831, à York; en 1832, à Oxford; en 1833, à Cambridge; en 1834, à Edimbourg; et en 1835 à Dublin. Le nombre des membres a augmenté avec une rapidité qui a non seulement dépassé tout ce qu'on avait pu espérer, mais qui doit puissamment accroître son influence. A York, on comp-

tait à peine deux cents membres ; à Dublin, il y en avait plus de douze cents, et près de deux mille personnes assistaient en outre aux réunions du soir qui avaient lieu à la Rotonde. Des savans de tous les pays faisaient partie de ces réunions, où la France, la Hollande, la Belgique, la Suisse, les Etats Germaniques, la Prusse, l'Italie, l'Inde, les deux Amériques, étaient représentées par des hommes du plus grand talent.

Le congrès de Dublin est le premier où l'on ait vu la littérature s'associer à la science. Une distance immense a jusqu'ici séparé ceux qui se livrent à la culture de ces deux parties des connaissances humaines, comme si elles étaient étrangères l'une à l'autre. Toutes deux cependant recourent aux mêmes sources pour produire leurs œuvres ; et certes, il est peu de découvertes scientifiques qui aient coûté moins d'efforts d'imagination que les productions les plus brillantes de l'art ou de la littérature. Peut-on en douter lorsqu'on a jeté un simple regard sur les majestueuses vérités mises à découvert par les travaux des astronomes modernes ? L'imagination du poète et la fécondité du romancier disparaissent devant la puissance du télescope qui nous fait pénétrer dans l'espace ! Quel est l'homme qui pourrait concevoir ces rapports si variés et si merveilleux de tant d'univers entre eux, si les calculs les plus certains, les démonstrations les plus évidentes ne les avaient complétement mis hors de doute ? Non, le génie de la science n'est pas hostile à celui de la littérature ; ils se servent l'un l'autre et se prêtent un mutuel appui. Aussi nous concevons facilement l'enthousiasme avec lequel on a vu s'opérer leur réunion au congrès de Dublin. Thomas Moore, à la fois le chef et le représentant du génie poétique de l'Irlande, s'étant présenté comme candidat, le président et le con-

seil, sans employer les formes ordinaires de l'élection, le proclamèrent immédiatement, et par une acclamation unanime, membre de l'association.

De grands préparatifs avaient été faits à Dublin pour recevoir d'une manière digne de l'hospitalité irlandaise, les étrangers qui y accouraient de toutes parts. Un vaisseau à vapeur, *le William Penn*, frêté par sir John Tobie, fut envoyé deux fois à Liverpool pour en ramener les membres qui se rendaient à Dublin. Une députation alla au-devant d'eux jusqu'à Kingstown, et les fit transporter, sans frais, à Dublin par les voitures de la compagnie des chemins de fer.

Dublin est peut-être l'une des villes les plus remarquables de l'Irlande par la beauté et la variété des paysages qui l'environnent. La chaîne romantique des montagnes du Wicklow, avec leurs pointes élevées, leurs lacs, leurs cascades et leurs cavernes, en est à peine éloignée d'une journée; et en moins d'une heure on peut arriver près des hauts rochers qui dominent la mer à Bray et à Bullock. Lucain et le pont du Saumon offrent un point de vue agréable, surtout pour celui qui aime les paysages calmes, qui se plaît à voir couler tranquillement les eaux d'une belle rivière au milieu d'un site charmant. L'antiquaire trouve aussi à Dublin des objets dignes de fixer son attention. L'ancien parlement, *house of swords*, la tour ronde et celle encore plus belle de Lusk, attirent d'abord son attention. Il devra visiter ensuite l'église élevée par le saint tutélaire de l'Irlande, saint Patrick, et observer au retour l'ancienne voûte de pierre et le crypte de saint Doulough. On peut, en prenant le chemin de fer, arriver en quelques instans au port de Kingstown, qui ne le cède point, sous le rapport des immenses travaux d'art, à la jetée de Plymouth; de là, une promenade de quel-

ques minutes conduit au sommet du Killinay d'où la vue s'étend sur la mer à une immense distance.

Les savans étrangers qui ont pu disposer de quelques jours, soit avant, soit après le congrès, pour visiter les environs, ont dû trouver dans le comté de Wicklow des beautés qu'ils auraient été vainement chercher ailleurs. Ce comté est le plus petit et le plus pittoresque de l'Irlande; il faut trois ou quatre jours à peine pour le parcourir; les routes y sont bien entretenues; on y trouve quelques bonnes auberges; les moyens de transport y sont nombreux et d'un prix peu élevé, et le paysan, loin d'être, comme on l'a dit, hostile aux voyageurs, se plaît au contraire à leur donner tous les secours et toutes les informations qui sont en son pouvoir.

Plusieurs parties de l'Irlande ont acquis une assez grande renommée parmi les touristes, car elles ont été décrites avec soin dans des ouvrages spéciaux. Ainsi, nous avons *le Guide de la chaussée des Géants*, celui du comté de Wicklow, de Rosstrevor, des lacs de Killarney; mais il est d'autres parties qui méritent aussi d'être citées. L'une des contrées de l'Irlande la plus féconde en beaux points de vue et en souvenirs historiques est celle qui entoure Clonmell, au haut de la vallée de la Suire. Cette ville n'offre par elle-même rien de bien remarquable, mais c'est un centre où viennent aboutir des routes qui conduisent à quelques-uns des points les plus intéressans du pays. La cathédrale ruinée, sur le rocher de Cashel, et la belle abbaye de Holy-Cross suffiraient pour occuper agréablement toute une journée; il faudrait en consacrer une autre au village romantique de Cahir et aux cavernes de Michelstown, récemment découvertes. Fethard et les districts à houille réclameraient le troisième jour, et le quatrième devrait

être employé à parcourir la vallée de la Suire du côté de Waterford. De Clonmell à Lismore, la route est très-agréable et très-accidentée ; des châteaux et des abbayes en ruine couronnent presque toutes les éminences que rencontre le voyageur, jusqu'au moment où il pénètre dans les montagnes, et chaque détour de la route lui permet d'apercevoir les riches et fertiles vallées du Tipperary.

Lismore est dans une situation délicieuse, sur une éminence au bas de laquelle coule le Blackwater, petite rivière qui traverse les comtés de Cork et de Waterford, devient navigable à Cappoquin et va se jeter dans la baie de Youggal. Les bords du Blackwater présentent une longue suite de paysages charmans, entrecoupés de forêts et de prairies; mais on arrive bientôt à l'embouchure de la petite rivière; et la scène change alors d'aspect : d'un côté la mer, de l'autre des sables et de vertes montagnes. Les environs de Youghal sont riches en curiosités de toute espèce : le géologue peut y observer l'une des plus vastes forêts sous-marines qui existent dans les Trois-Royaumes, et l'antiquaire y trouvera un grand nombre d'abbayes en ruines et d'anciennes tombes, tandis que celui qui attache de l'importance aux souvenirs historiques ira visiter la maison de sir Walter Raleigh et les monumens des comtes de Cork et de Burlington. A quatre milles de la ville, on découvre la tour ronde d'Ardmore et les ruines de l'église de Saint-Declan, l'un des monumens les plus dignes de fixer l'attention des curieux : à peu de distance se trouve aussi Cloyer, riche en antiquités ecclésiastiques, Costemary et son autel druidique, et Rostillan, la demeure du marquis de Thomord.

Plusieurs membres de l'association, avant de se rendre au congrès, ont examiné ces sites pittoresques, ont inter-

arrivés à une *conversation* dans sa bibliothèque et son musée, à l'hôpital de sir Patrick Dunn. Le docteur Jonathan Osborn, qui présidait cette réunion, fit connaître dans un discours d'ouverture par quelle circonstance la société avait été amenée à adopter ce bâtiment pour ses réunions ordinaires. Sir Patrick Dunn, qui était médecin général des armées d'Irlande sous le règne de la reine Anne, légua les biens qu'il possédait dans le comté de Waterford pour fonder la première école de médecine qu'ait possédée l'Irlande, et il laissa en outre la maison qu'il habitait pour servir de lieu de réunion. Mais trente ans après sa mort, le collége fut dépouillé de la maison par une nullité découverte dans le titre primitif; cependant, dans cet intervalle, les biens ayant augmenté considérablement de valeur, on put avec les revenus du legs porter à trois le nombre des professeurs, établir une bibliothèque permanente, et fonder un hôpital de clinique.

Le nombre des mémoires qui furent lus dans chaque section pendant les six jours que dura le congrès a été si considérable qu'il serait complétement impossible de les faire connaître tous et même d'en donner simplement le titre; aussi ne nous arrêterons-nous que sur quelques points qui nous paraîtront de nature à offrir le plus d'intérêt.

L'emploi des machines à vapeur en Angleterre a acquis une telle importance; il est lié aujourd'hui si intimement à toutes les grandes questions de commerce et d'utilité publique, qu'une réunion telle que le congrès de Dublin devait nécessairement recevoir des communications importantes sur ce puissant moteur, qui a tant contribué à augmenter la richesse industrielle du pays. Le discours du professeur Lardner *sur l'état actuel des moyens de transport par la vapeur sur les chemins*

en fer a pleinement satisfait l'attente de l'assemblée ; aussi fut-il écouté avec une attention extrême par plus de deux mille personnes réunies dans la vaste salle de la Rotonde.

Le succès prodigieux qu'ont obtenu les entrepreneurs du chemin de fer de Manchester à Liverpool a donné une impulsion extraordinaire et une activité sans exemple aux progrès de la mécanique. Les entrepreneurs avaient fondé leur espoir de succès sur le transport des marchandises et des objets d'un poids considérable, car il était tout naturel d'attendre d'un agent aussi puissant que la vapeur qu'elle pût traîner des charges considérables. Lors donc qu'on vit un train de wagons pesant deux ou trois cents tonneaux, ou une suite de voitures contenant six ou sept cents personnes remorquées par une seule machine à vapeur, ce spectacle n'offrit rien qui n'eût été calculé d'avance ; mais la vitesse avec laquelle se fit ce transport, même dès les premières expériences, fut un résultat d'une haute importance et qui n'avait point été prévu ; elle semblait dès ce moment dépasser toutes les bornes de ce qu'il est permis de croire. En effet, on vit dans ces expériences une machine faire environ trente-cinq milles à l'heure; mais depuis lors, cette vitesse a bien été dépassée ; « nous en avons vu nous-même une, dit M. Lardner, traînant une voiture qui contenait trente-six personnes, courir dans la proportion de quarante-huit milles à l'heure, et l'on a cité un chemin où une machine a parcouru quinze milles en 15 minutes. » Un exposé rapide des moyens par lesquels on obtient ces effets ne peut manquer d'inspirer de l'intérêt.

La machine locomotive est mise en mouvement par deux cylindres à vapeur dont les pistons font agir les roues au moyen de deux bras tournans qui établissent la communication. Les roues mises en mouvement et traî-

nant la machine et le train de voitures ou de wagons qui lui est attaché leur impriment donc un mouvement progressif qui égale pour chaque révolution leur circonférence; en supposant qu'elles aient cinq pieds de diamètre, leur circonférence sera donc de près de seize pieds. Les roues font leur révolution entière pendant un double coup de l'un des pistons, c'est-à-dire pendant que le piston parcourt deux fois le cylindre d'une extrémité à l'autre ; et comme il y a deux cylindres qui travaillent à la fois, il en résulte que pour produire un mouvement progressif de seize pieds , il faut quatre pleins cylindres de vapeur , ce qui donne un cylindre pour quatre pieds ; il est donc évident d'après ces faits que la vitesse de la machine dépendra de la rapidité avec laquelle le bouilloir fournira de la vapeur aux cylindres. Si, par exemple, il peut produire six cents pleins cylindres par minute , la progression sera de quatre fois six cents ou deux mille quatre cents pieds par minute, ou environ vingt-sept milles à l'heure.

Les circonstances qui ont le plus d'influence sur la quantité de vapeur produite sont donc les points importans à considérer. Cette quantité dépendant évidemment du degré de chaleur que le feu pourra communiquer à l'eau contenue dans la chaudière, on a dû essayer une foule de moyens différens pour rendre plus rapide cette transmission de la chaleur. Tous ces moyens cependant se réduisent au principe général suivant : qu'il faut exposer au rayonnement du feu une vaste surface d'eau ; que l'air qui entretient la combustion et qui se dégage du foyer à une température très-élevée ne doit pouvoir sortir par la cheminée que quand il est revenu à une température à peine plus élevée que celle de l'eau contenue dans le bouilloir ; enfin que l'on doit entretenir dans la

cheminée un tirant assez fort pour faire traverser le foyer par la quantité d'air nécessaire à l'entretien de la combustion qui est indispensable à la production d'une aussi forte chaleur.

Dans le but d'exposer une grande surface d'eau à la chaleur rayonnante du feu, on entoure ordinairement le foyer d'une espèce de boîte en métal pleine d'eau, et qui communique avec le bouilloir dont elle n'est qu'une extension. L'air échauffé ou plutôt brûlé passe du foyer dans la cheminée placée à l'autre extrémité, par une centaine de tubes d'un pouce et demi de diamètre environ qui traversent l'eau contenue dans le bouilloir. La longueur et le diamètre de ces tubes doivent être combinés de telle sorte que l'air n'en puisse sortir que quand il a été refroidi jusqu'à la température que nous avons indiquée ; il s'élève alors dans la cheminée où sa légèreté facilite son ascension et détermine un tirant ; mais ce tirant naturel de l'air chaud ne suffirait pas pour une combustion aussi active que celle qu'il doit entretenir s'il n'était aidé par d'autres moyens, et c'est ici que la machine à vapeur locomotive présente une disposition particulière, destinée à établir dans la cheminée un tirant assez énergique pour entretenir la combustion. Lorsque la vapeur a élevé les pistons et a perdu sa force élastique, il faut qu'elle sorte de la machine, aussi chaque cylindre offre des tubes disposés à cet effet ; ces tubes viennent s'ouvrir dans la cheminée, et de bas en haut, en sorte qu'ils lancent la vapeur dans cette direction. Mais comme la vapeur n'agit dans ces machines qu'à une pression beaucoup plus forte que celle de l'atmosphère, elle se précipite de ces tuyaux avec impétuosité, et détermine un courant d'air d'une force proportionnelle, et qui conséquemment réagit sur le feu. Mais une

circonstance remarquable et très-favorable à l'accélération de la marche, c'est que la quantité de vapeur lancée ainsi dans la cheminée augmente en raison de la rapidité du déplacement. On dit que ce moyen ingénieux d'accélérer le courant d'air qui traverse le foyer a été découvert par l'effet d'un simple hasard, et qu'il est dû à un fabricant de machines qui, ne sachant que faire de la vapeur après qu'elle a servi, s'avisa de la faire passer par la cheminée.

Quelle qu'ait été l'origine de cette découverte, il est certain que c'est à elle principalement qu'on doit attribuer la vitesse extraordinaire qu'on a pu donner aux machines locomotives; il eût été complétement inutile de donner plus d'étendue à la surface qui est exposée au rayonnement du foyer, ou d'augmenter le nombre des petits tubes qui traversent le bouilloir, si l'on n'eût pu aussi augmenter la combustion dans la même proportion; car tous les moyens mécaniques pour souffler le feu offraient trop d'inconvéniens pour qu'on les employât. Cette amélioration peut être placée avec justice à côté de la découverte de Watt, car elle a eu des résultats aussi importans pour les machines à locomotion que celle de ce savant mécanicien pour les machines stationnaires.

La forme que nous venons de décrire est celle qu'on donne aux machines employées sur le chemin de fer de Manchester et sur les autres chemins à rails du pays. Dans les tentatives que l'on a faites pour employer les machines locomotives sur les routes ordinaires, on a employé d'autres formes; mais elles sont toutes construites sur le même principe et ne diffèrent que par les détails. Dans quelques-unes, au lieu de conduire l'air du foyer à la cheminée par des tubes, c'est l'eau elle-même qui

traverse ces tubes; dans d'autres, les barres de la grille sont des tubes qui contiennent de l'eau et qui sont en communication avec la chaudière. Il y a aussi des machines où l'eau est contenue dans une série de plaques placées parallèlement, et dans l'intervalle desquelles le feu est disposé. Parfois le bouilloir et le foyer sont formés d'un certain nombre de cylindres placés l'un dans l'autre et représentant une série de cavités concentriques qui contiennent alternativement de l'eau et du feu. Il serait inutile de nous arrêter plus long-tems sur ces nombreuses variétés de formes, qui toutes reposent sur l'application de ce principe : exposer à l'action du feu la surface d'eau la plus étendue possible.

Si nous supposons que la machine soit construite de manière à produire de la vapeur avec toute la rapidité désirable, on pourra objecter qu'il doit nécessairement y avoir une limite à la vitesse de la marche ; car le jeu de la machine pourrait devenir tellement rapide que le cylindre et le piston lui-même arrivassent à la chaleur rouge. Cette objection n'est pas sans valeur, et il est probable qu'en conservant la grandeur actuelle des roues de la machine, on ne pourrait dépasser, sans s'exposer à des dangers assez graves, les limites de la vitesse que l'on obtient aujourd'hui. Cependant on peut indiquer deux moyens de l'augmenter sans activer le jeu du piston dans le cylindre. Le premier, c'est de faire le cylindre plus court ; le second, d'augmenter les dimensions des roues. Le premier de ces deux moyens n'est pas applicable pour plusieurs raisons qu'il serait trop long d'exposer ici ; mais le second pourrait être facilement employé, et il augmenterait encore la vitesse de la machine, sans accroître celle du piston dans le cylindre, et sans ajouter à la pression de la vapeur. On a supposé, il

est vrai, et avec quelque raison, qu'en donnant une plus forte dimension aux roues, on augmentait aussi leur disposition à sortir des rainures; mais c'est là un inconvénient auquel il ne serait pas très-difficile d'obvier.

Après avoir donné à la machine à vapeur tous les perfectionnemens dont elle est susceptible, il restera encore à examiner quelles sont les routes sur lesquelles elle pourra acquérir la plus grande rapidité. L'effet des aspérités et des inégalités sur la surface de la route est toujours proportionné à la vitesse avec laquelle elles sont surmontées. Il est donc évident que, plus on voudra obtenir de rapidité, plus on devra chercher à donner aux routes une surface lisse et égale. Les routes les mieux construites, soit en pavé, soit en pierres brisées ou en gravier, présentent constamment des inégalités qui ne sont pas compatibles avec une vitesse extraordinaire. Il est possible que sur ces routes on arrive à faire vingt milles à l'heure, mais ce ne sera pas sans de grands dangers. De tous les moyens qui ont été proposés jusqu'ici, les voies à rainures de fer sont les seules sur lesquelles on puisse espérer d'obtenir ces hautes vitesses. Elles présentent bien encore quelques inégalités, par exemple, au point où les rails se joignent; mais comme on a beaucoup amélioré la manière de joindre et de juxta-poser les rails, il est probable que ces effets, qui n'ont pas été sans inconvéniens et même sans dommage sur la route de Manchester, seront beaucoup moindres sur celles que l'on prépare en ce moment.

La solidité ou la dureté de la route est encore une condition très-importante pour obtenir une grande vitesse. Les routes macadamisées et surtout les chemins couverts de gravier sont bien plus pénibles pour les chevaux que les rues pavées de Londres. C'est là un fait

qui a été prouvé d'une manière évidente par l'expérience. Ainsi, on a constaté que pour tirer le poids d'une tonne (1,000 kilog.) sur le pavé de *Fleet-street* et du *Strand*, il faut une force de 32 livres, tandis que la route macadamisée la mieux construite en exige 43, et qu'il n'en faut pas moins de 150 sur une route en cailloutage; et cependant le même poids d'une tonne peut être tiré sur une route à rainure par une force de neuf livres.

Il est également facile de démontrer par les principes de la mécanique qu'une élévation de sept pieds par mille dans le niveau de la route, de quelque genre qu'elle soit, augmente la résistance de 3 livres par tonne; en sorte que si la force nécessaire pour traîner une tonne sur une route parfaitement de niveau est de 30 livres, elle sera de 33 si la route s'élève de sept pieds par mille, et de 36 si elle monte de 14 pieds. Ainsi, s'il est question d'un chemin à rainures de fer, tant qu'il sera sur le même niveau, il suffira d'une force de 9 livres par tonne; mais quand il y aura une pente, il faudra augmenter la force motrice d'une livre par tonne pour deux pieds quatre pouces d'élévation par mille, et quand elle sera de vingt-un pieds par mille, la force nécessaire pour opérer la traction ascendante devra être augmentée de neuf livres par tonne; c'est-à-dire qu'elle sera double de celle qu'exige un chemin tout-à-fait de niveau. Il est facile, d'après ces données, de comprendre combien il est important dans la construction des chemins en fer d'éviter les pentes même les plus insensibles.

On doit nécessairement tenir compte, dans la construction d'une machine locomotive, de la plus forte pente qu'elle devra rencontrer, et régler sa force et son poids d'après la résistance qu'elle aura à surmonter.

Comme la même force et le même poids ne sont pas nécessaires sur les autres parties de la route qui offrent une pente moins raide, il en résulte que, sur toutes ces autres parties, la force motrice reste chargée d'un surcroît de pesanteur qui diminue la rapidité de la marche, fatigue les rails ou les brise, et exige l'emploi de rails plus forts et plus pesans. Aussi, il est généralement admis qu'on doit éviter, autant que possible, dans la construction des chemins de fer, toutes les pentes qui présentent une inclinaison de plus de 21 pieds par mille. Lorsque la surface du pays ne permet pas de se tenir dans ces limites, alors on est obligé d'avoir recours à une force auxiliaire. Si la pente n'excède pas 50 pieds par mille, on pourra employer une machine locomotive supplémentaire, destinée seulement à faire gravir l'inclinaison. Mais si la pente est de plus de 50 pieds par mille, on est obligé d'avoir une machine à vapeur stationnaire placée au haut de la montée et destinée à tirer le fardeau depuis le bas jusqu'au sommet. On doit donc dans la construction des chemins en fer éviter, même à grands frais, toute montée qui excédera 20 pieds par mille.

La grande extension que l'application de la vapeur aux transports par terre est sur le point de recevoir donne un intérêt immense aux recherches faites sur ce sujet par M. Lardner, qui les a exposées avec une clarté et une précision remarquables. Il est au-dessus du pouvoir du philosophe, de l'homme d'état et du statisticien, avec toute leur science, de déterminer les conséquences qu'exercera sur l'avenir de la société la propagation de l'emploi de la vapeur. Aussi long-tems que la race humaine sera partagée par masses isolées et incapables de se prêter secours mutuellement, leurs affinités ne seront point mises en action, et les propriétés les plus précieuses

des unes resteront sans utilité pour les autres. L'extrême facilité des transports est, pour les masses sociales, ce qu'est la fluidité et la fusion pour les corps liquides et solides. Il est impossible de ne pas remarquer que les progrès de la civilisation et la plus grande intimité des rapports entre les peuples ont toujours marché de pair ; aussi ont-ils été ordinairement considérés comme la cause ou comme la conséquence les uns des autres. La population des villes est aujourd'hui plus avancée, sous le rapport intellectuel, que celle des campagnes; mais la rapidité des communications aura bientôt fait disparaître cette infériorité ; le frottement plus fréquent des deux populations établira entre elles plus de sympathie, et les disposera à mieux s'entendre sur leurs besoins respectifs. La question des chemins de fer n'est donc pas seulement une question d'industrie, c'est aussi une question de haute sociabilité. Le nombre de voyageurs qui se rendent habituellement de Manchester à Liverpool *et vice versâ*, a été triplé depuis l'établissement des chemins de fer ; il s'élève maintenant à quatorze cents personnes par jour, sans compter celles qui vont d'un point intermédiaire à un autre. Lorsque la grande ligne, que l'on établit entre Londres et Birmingham, sera achevée, les frais de voyage entre ces deux villes seront probablement diminués de moitié, et le nombre des voyageurs, qui se rendront d'une extrémité à l'autre, quadruplera. Mais, si nous voulions tenir compte des voyageurs que fourniront les points adjacens, nous ne pourrions, même d'une manière approximative, calculer d'avance l'accroissement que ce nouveau système de routes déterminera dans le nombre et la fréquences des voyages.

On s'est beaucoup occupé de l'économie de tems que l'on a déjà obtenue par la rapidité des chemins de fer, et

cependant on a mal apprécié les avantages que l'on pourrait en retirer dans l'avenir. Les seules routes à rainures destinées au transport d'un grand nombre de voyageurs, qui ont été construites jusqu'ici, n'ont qu'une étendue très-limitée. La plus longue est probablement celle de Manchester à Liverpool ; elle a trente milles d'étendue, et elle est parcourue en une heure et demie. Dix séries de voitures ou trains traversent journellement cette route, et la poste aux lettres la parcourt trois fois par jour. Il est évident qu'une plus grande vitesse pour une aussi petite distance serait presque inutile, aussi l'on s'est contenté de ce premier résultat ; mais l'accélération sera bien plus grande lorsqu'on aura achevé de plus longues lignes.

La rapidité que l'on pourrait obtenir des machines actuellement en usage, pourrait, sans supposer aucune amélioration, dépasser de beaucoup la vitesse de celles qui sont employées sur le chemin de fer de Manchester. Le poids d'un train de passagers, que transporte ordinairement une seule machine sur cette route, est d'environ cinquante tonnes ; avec une charge moins considérable on pourrait employer une machine plus légère et plus expéditive. La dépense serait un peu plus forte, il est vrai, mais dans une proportion beaucoup moindre qu'on ne le penserait d'abord ; aussi, dès que la ville de Londres aura été liée à Birmingham et à Liverpool par une seule ligne de chemin de fer, le commerce aura un intérêt puissant à obtenir la plus grande vitesse possible dans la communication établie entre ces points éloignés. Il est certain qu'alors on construira, pour le service de dépêches, des machines particulières, et qui, n'ayant que des fardeaux très-légers à transporter, seront susceptibles d'acquérir une grande vitesse. Ainsi, en laissant de côté toutes les améliorations que les machines locomoti-

ves peuvent, et nous dirons, doivent nécessairement recevoir, et établissant notre calcul sur celles qui sont employées actuellement, nous n'hésitons pas à exprimer la conviction où nous sommes que ces machines chargées d'un moins grand nombre de voyageurs pourront faire de soixante à soixante-dix milles à l'heure (20 à 23 lieues)! Mais, si au lieu de baser nos calculs sur l'état actuel de ces moyens de transport, nous cherchions à tenir compte des améliorations que l'on doit supposer qu'ils recevront, nous dirions qu'une vitesse double de celle que nous venons d'indiquer ne nous semble pas dépasser les bornes de ce qu'on peut attendre des progrès de la mécanique. Aussitôt que la ligne de rails de la métropole à Liverpool sera établie, nous verrons, on ne peut en douter, la malle et les passagers parcourir en trois heures la distance qui sépare ces deux villes.

Mais jetons un coup-d'œil sur d'autres sujets qui n'ont pas été traités avec moins de supériorité. On sait que M. Whewell, de Cambridge, s'est occupé, depuis plusieurs années et avec une infatigable activité, des recherches spéciales sur les phénomènes des marées. Ce sujet, qui est si intimement lié à la théorie de la gravitation, était resté, jusqu'à ces derniers tems, rangé parmi les questions de mathématiques abstraites. Newton avait bien prouvé que l'attraction du soleil et de la lune, sur notre globe, devait déterminer la production des marées sur l'Océan. Mais ce n'est que tout récemment qu'on a cherché à démontrer que les marées actuelles dépendent de cette attraction; il y a tant de différence entre les marées telles que nous les observons et celles que devraient produire l'attraction du soleil et de la lune, que beaucoup d'observateurs superficiels ont rejeté complétement l'influence de la gravitation sur leur production. M. Whe-

well qui, en 1833, avait entretenu le congrès scientifique de Cambridge de ce sujet, l'a produit sous un nouveau jour à Dublin. Ce travail, dans lequel il a exposé les progrès qu'a faits cette étude depuis quelques années, a été écouté avec d'autant plus d'attention que c'est à son dévouement et à sa patience inébranlable que la science est redevable des immenses recherches entreprises à cette occasion.

Si la terre était un corps solide sphérique couvert de toutes parts de la même quantité d'eau, l'action de la lune sur l'océan serait régulière et facile à apprécier. La partie des eaux qui se trouverait la plus rapprochée de la lune serait plus fortement attirée vers elle que la terre qu'elle recouvre, et conséquemment s'élèverait de ce côté en une masse considérable, et d'une plus grande profondeur que partout ailleurs. En même tems le globe solide de la terre, attiré plus fortement que le reste des eaux placées à une plus grande distance de la lune, s'avancerait vers elle et laisserait nécessairement ces eaux s'accumuler en arrière; ainsi donc il y aurait deux masses d'eau ou deux grandes vagues produites par l'effet de l'influence de la lune : la première sur la partie de la terre la plus rapprochée de la lune, et l'autre sur celle qui en serait la plus éloignée. Or, si nous admettons que la terre tourne sur elle-même en vingt-quatre heures avec ces deux vagues que nous appellerons *marées*, il est évident que chacun des points de la terre verra deux vagues dans le cours d'une seule révolution du globe sur son axe, et que ces marées partageront le tems nécessaire pour chaque révolution en deux parties égales.

L'effet de l'attraction du soleil sur la terre serait dans les mêmes circonstances absolument le même que celui produit par la lune, et n'en différerait que par l'étendue

des deux vagues, qui seraient beaucoup plus petites que celles produites par la lune.

C'est ainsi que se passeraient ces phénomènes, si l'accumulation des eaux n'était arrêtée par les côtes des continens, qui, avec leurs parties avancées et rentrées, brisent successivement les grandes vagues en autant de marées de premier, de second, de troisième ordre, qu'il y a de variations dans leurs directions. Il y a encore d'autres causes qui servent à expliquer pourquoi les phénomènes observés diffèrent si complétement de ceux que semblerait indiquer la théorie ; et c'est pour arriver à leur connaissance exacte, que M. Whewell a commencé par demander que l'on fît dans diverses parties du monde des séries régulières d'observations sur ce sujet. Pour obtenir ce résultat, il avait besoin de la coopération du gouvernement, et elle lui fut accordée sans difficulté. Déjà, à une époque antérieure, on avait commencé à recueillir des observations semblables en Angleterre, sous la direction de la société royale, et en France sous celle de l'Institut. Après qu'elles eurent été continuées pendant quelque tems, la difficulté et le travail qu'elles nécessitaient les firent abandonner avant qu'elles eussent fourni des données susceptibles de servir de base pour un résultat satisfaisant. M. Whewell a indiqué les objets qui devaient surtout fixer l'attention des observateurs. Vers le courant de l'année dernière, des recherches ont été faites, d'après ces indications, sur les côtes par les gardes-côte, et l'on a eu des rapports de plus de cinq cents endroits différens. On continue encore cette année les mêmes travaux, et sur une échelle plus vaste ; on a voulu aussi obtenir, par l'intervention des ambassadeurs, des informations analogues sur les autres contrées maritimes, et partout cette demande a été reçue avec cet esprit libéral qui

caractérise si heureusement l'époque actuelle. La Russie, la Suède, le Danemarck, la Hollande, la France, l'Espagne et les États-Unis se sont associés à ces recherches importantes. De tous les états maritimes de l'hémisphère du Nord auxquels on s'est adressé, il n'en est pas un seul qui n'ait immédiatement promis sa coopération à cette œuvre scientifique; tous ont compris qu'on ne pourrait arriver à la solution de ce grand phénomène de la nature que quand on aura une description exacte de la manière dont il se présente sur tous les points du globe.

Après avoir donné tant de place à l'analyse des principaux mémoires lus dans les réunions générales, nous ne pourrons indiquer que très-sommairement les travaux les plus importans qui ont été présentés dans les différentes sections.

L'étude de l'électricité et du galvanisme a été un sujet fécond en communications intéressantes et en discussions animées, parmi lesquelles il en est qui méritent une attention spéciale, ou qui sont susceptibles d'être exposées clairement et en peu de mots. On regarde généralement Coulomb comme l'auteur de la théorie qui admet deux fluides dans l'électricité, théorie qui prit la place de celle de Francklin. Le professeur Stevelly a fait remarquer que dans un ouvrage de Henry Eels, imprimé en 1771, on trouve la preuve que, long-tems avant, ce physicien avait admis l'existence de deux fluides électriques. Dans une lettre écrite par lui, en 1756, à la société royale, et qu'il reproche à Priestley de n'avoir pas publiée plus tôt, il démontre évidemment, et par une série d'expériences, l'existence de ces fluides et la diversité de leurs propriétés. Dans une lettre, datée de juin 1756, il dit qu'il a de fortes raisons pour admettre que la cause du tonnerre et de l'éclair est identique avec l'électricité.

Déjà plusieurs physiciens ont cherché a appliquer l'influence électro-magnétique à la mécanique comme force motrice, mais jusqu'ici leurs efforts n'avaient rien produit qui pût faire espérer des résultats importans. La machine qu'a exposée M. M'Cauley, et qui reçoit le mouvement de l'action combinée d'une simple batterie galvanique et d'un aimant, paraît en différer complétement. Le modèle a parfaitement fonctionné avec un mouvement régulier et uniforme et a paru capable de marcher long-tems. M. M'Cauley dit que la destruction des plaques de zinc de la batterie se fait si lentement que celle-ci pourrait servir pendant un long espace sans exiger de réparation. L'acide qui lui a paru le plus convenable est un mélange d'une partie d'acide nitrique, deux d'acide sulfurique et de cent parties d'eau. Si nous en croyons l'inventeur, la comparaison, sous le rapport de l'économie de cette manière d'obtenir une force motrice avec celle qui dépend de la vapeur, offrirait un immense avantage en faveur de la première; car on n'a pas besoin de tenir compte, comme dans la machine à vapeur, de la force nécessaire pour mettre la machine elle-même en mouvement, puisque le même mécanisme qui, dans le modèle, changeait les deux pôles, suffirait également pour une machine de la force de cent chevaux. L'auteur a reçu des applaudissemens sincères et réitérés pour le succès qu'il avait obtenu; et plusieurs des savans qui avaient examiné la machine avec attention ont exprimé l'opinion que cette force motrice pourrait être employée avec de grands avantages; les membres de cette section ont déclaré d'une voix unanime que cet essai était le plus parfait de tous ceux qui avaient été déjà tentés pour employer la force électro-magnétique comme force motrice.

On n'avait point encore étudié les effets que produit

le fer porté à une forte chaleur sur l'aimant. M. Fox a appelé l'attention de sa section sur ce sujet. Il a rapporté que quand on approche d'une masse de fer en fusion une aiguille aimantée, on n'observe aucun mouvement dans cette aiguille tant que le fer ne s'est pas refroidi jusqu'au rouge; alors seulement elle est fortement attirée vers la masse de fer. Cette observation est d'une grande importance dans les discussions relatives à la chaleur centrale du globe et à la présence dans l'intérieur de la terre de masses de fer considérables.

Plusieurs électroscopes ou appareils, pour constater l'électricité, ont été présentés, et, parmi eux, celui de M. Harris a le plus spécialement fixé l'attention à cause de sa grande sensibilité. En effet, il a été facile, à l'aide de cet électroscope, de constater un fait qui avait été nié par M. Pouillé, savoir : le développement de l'électricité par l'évaporation de l'eau pure. Cette expérience, qui ne put être faite dans la salle au moment de la séance à cause de l'encombrement, le fut le lendemain avec succès en présence du président et de plusieurs autres personnes.

Dans la section des sciences mécaniques appliquées aux arts, M. Taylor, trésorier de l'association, a fait connaître le relevé des droits que paient les machines à vapeur employées à épuiser l'eau des mines de Cornouailles. Ces relevés donnent le moyen de comparer entre elles les différentes machines employées dans le même district; et, ce qui est bien plus important encore, ils permettent de constater les améliorations qui ont été apportées successivement dans la fabrication de ces machines et dans la manière de les faire fonctionner. D'après ces relevés, M. Taylor a constaté que le travail fait aujourd'hui par les meilleures machines du pays de Cornouailles avec un boisseau de houille en exigeait

deux il y a dix ou douze ans, qu'il en fallut quatre pendant toute la durée du brevet de Bolton et de Watt; et que dans les premiers tems de l'emploi de la vapeur comme force motrice, il en avait fallu seize. Les machines à vapeur employées maintenant pour épuiser les mines de Cornouailles équivalent au moins à la force de 44,000 chevaux (1).

L'un des mémoires les plus importans peut-être pour l'Angleterre, et les autres pays richement dotés de canaux, est celui dans lequel M. Russel a rendu compte de la série d'expériences qu'il a faites sur la résistance éprouvée par les corps qui se meuvent dans des fluides avec des vitesses différentes; grâce à la conduite libérale des compagnies des canaux d'Écosse, il a pu faire ces expériences sur une très-vaste échelle. On avait admis assez généralement depuis Newton, comme loi, que la résistance augmente avec le carré de la vitesse, et que cette loi ne cesse que quand la vitesse est devenue extrêmement grande. Ici, cependant, on avait négligé de tenir compte des circonstances différentes, suivant que le corps est ou totalement ou partiellement plongé dans le fluide. Le résultat des expériences faites par M. Russel lui a entièrement démontré qu'un bateau de canal est de plus en plus retardé jusqu'à une certaine vitesse où la résistance arrive à son maximum; que si on augmente encore la vitesse au-delà de ce maximum, la résistance éprouve une diminution réelle, et que conséquemment la force motrice nécessaire pour obtenir cette dernière vitesse est moins considérable que celle nécessaire pour en obtenir

(1) Voyez dans la 26e livraison (février 1835) notre curieux article sur l'exploitation des mines de cuivre dans le comté de Cornouailles.

une moindre. Il y a donc une vitesse au-dessous de laquelle il serait beaucoup plus défavorable à un vaisseau ou à un bateau de marcher qu'à une vitesse plus considérable; circonstance qui est d'une haute importance pour les compagnies de canaux.

L'auteur du mémoire attribue cet effet à la vague excitée dans le canal par le mouvement du bateau; car il est facile de démontrer que cette vague une fois formée a une vitesse tout-à-fait indépendante de celle du bateau, puisqu'en réalité elle ne dépend que de la profondeur du canal, et représente la vitesse qu'acquerrait une pierre ou tout autre corps pesant en tombant jusqu'à la moitié de la profondeur du canal. Il a trouvé que la vitesse de cette vague correspond exactement au degré de vitesse au-delà duquel le bateau cesse d'être retardé. M. Russell explique cette singulière circonstance en supposant que le bateau à une moindre vitesse est obligé constamment de vaincre cette vague, tandis que quand il a une fois atteint la vitesse nécessaire, il marche porté par la vague elle-même; car toutes les parties antérieures du bateau sont presque hors de l'eau.

Les sections de chimie, de minéralogie, de statistique, de géologie, ont reçu aussi des travaux importans, mais qui sont peu de nature à être analysés. On a entendu avec plaisir le savant Agossiz communiquer une partie de ses recherches sur les poissons fossiles, et conclure des faits nombreux qu'il a recueillis sur ce sujet, que les poissons fournissent le chronomètre le plus exact que possède la géologie.

La section de médecine surtout a vivement fixé l'attention du congrès. Il y a quelques années, la faculté de médecine de Dublin était à peine connue hors de l'Irlande, et maintenant elle rivalise avec celle de Londres

et d'Édimbourg et sur quelques points avec une supériorité incontestable. Un journal de médecine fondé par les praticiens de Dublin, et soutenu depuis plus de deux ans malgré les efforts de puissans rivaux et une part active dans la collaboration du plus grand ouvrage de médecine pratique qui ait encore été publié dans la langue anglaise, ont fait voir que les médecins irlandais ne méritaient pas l'oubli où ils étaient restés pendant long-tems. Plusieurs mémoires lus dans la section médicale du congrès, et surtout un travail sur la cause des bruits du cœur présenté par une commission, font également honneur aux médecins de Dublin, et trouveraient encore place ici s'ils n'avaient pour objet des recherches tout-à-fait spéciales.

(*Athenæum and British Journal.*)

Commerce.-Navigation.

—

LES BATEAUX A VAPEUR SUR LE DANUBE (1).

L'application de la vapeur à la navigation est une découverte qu'on attribue à Jonathan Hulls, dont le petit livre porte la date de 1737; mais on la considéra alors comme une théorie de visionnaire ou comme trop dispendieuse pour être mise en pratique. Plus tard quelques essais tentés par lord Stanhope, Miller de Dalswinston et Symington, n'eurent aucun résultat; l'Américain Fulton fut plus heureux; ses expériences entreprises sur une grande échelle réussirent complétement. Dès lors la navigation à la vapeur ne tarda pas à être adoptée par les nations commerçantes de l'Europe et de l'Amérique : ici pour le service des côtes et des ports, là pour transporter des voyageurs sur les fleuves, les lacs et les bras de mer

(1) Note de l'Ed. L'article qu'on va lire est destiné à consigner le succès d'une entreprise depuis long-tems méditée, dont nous avons plusieurs fois entretenu nos lecteurs, et récemment encore dans notre article sur le *Progrès commercial et industriel de la Prusse et de la Confédération Germanique* publié dans la 30e livraison (juin 1835). La navigation du Danube, rendue facile et régulière par la vapeur, exercera une grande influence sur le commerce, l'industrie et la civilisation, non seulement des populations qui sont voisines de ce fleuve, mais encore de celles qui se trouvent sur les cours d'eau qui viennent se réunir au Danube. Les rivières que ce fleuve absorbe sont en grand nombre; nous indiquerons ici les principales. Par sa rive nord, le Danube reçoit : à Presbourg le March ou Morewa, après qu'il a jeté ses diverses branches sur la Moravie; à Komorn, le Waag, qui traverse la partie nord de la Hongrie; le Gran et ses

étroits ; nous venons récemment de l'employer pour traverser l'Atlantique. L'Autriche a été la dernière à profiter de cette grande découverte, à l'exception d'un ou deux mauvais paquebots à vapeur sur les lacs d'Italie, et d'une lourde barque établie entre Trieste et Venise, par une maison de commerce anglaise, et qui a fini par naviguer sur les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie; voilà les seuls essais que cette puissance ait osé entreprendre.

Située au centre de l'Europe, ne possédant d'autres côtes maritimes que celles que nous venons de nommer, l'Autriche ne pouvait attacher beaucoup d'importance à la navigation par la vapeur. Depuis peu, néanmoins, le Danube a attiré l'attention du gouvernement impérial; ce noble fleuve, le premier et le plus large de l'Europe, sans en excepter le Volga, qui coule en un cours non interrompu de 1700 milles au cœur même de l'empire, et le traverse dans toutes les directions, le Danube est le canal d'écoulement de ce vaste bassin entouré par les monts Carpathes au couchant, au nord et au levant, puis au-dessus par cette chaîne qui part du Balkan sur les rivages de l'Euxin, et se continue sous divers noms jusqu'à l'Adriatique. La Hongrie, plus particulièrement, se trouve coupée dans tous les sens par le Danube et par les nombreuses rivières qui y affluent de

branches ; un peu à l'est de Peterwarden ; à Gran, la Theis et ses affluens; près de Semlin la Temes et ses tributaires. Par sa rive sud, le Danube reçoit le Mar, qui prend naissance en Styrie, le Drau ou Drave, qui naît en Carinthie; enfin le Sau ou la Save, qui se perd dans le fleuve à Belgrade et forme jusque-là les frontières méridionales de la Hongrie. Outre ces tributaires, le Danube reçoit une foule d'autres rivières qui traversent les provinces turques. Cet article est extrait de l'excellent journal rédigé par M. J. Quin, durant son voyage sur le Danube et en Hongrie, que le libraire Arthus-Bertrand de concert avec le savant M. Eyriès va bientôt reproduire en français.

tous les points du compas. Plusieurs sont susceptibles de recevoir des bâtimens à vapeur, destinés tôt ou tard à y remplacer les misérables barques qui les sillonnent, d'autant plus qu'on a reconnu l'existence de plusieurs mines de houille dans les différentes parties du grand bassin de Hongrie.

Ce fut en 1830 que se forma la compagnie allemande pour la navigation à la vapeur, et parmi ses actionnaires figuraient l'empereur d'Autriche, le prince de Metternich, le prince palatin, l'archiduc Ferdinand, etc.; mais l'intervention du gouvernement a plutôt nui que servi aux directeurs de la société. Ces directeurs sont les associés d'une des principales maisons de banque à Vienne, quoique par le fait, le comte Szecheny doive être considéré comme le vrai fondateur et le membre le plus influent de la compagnie. Lorsque la vapeur est appliquée à tous les grands fleuves de la terre, lorsqu'on construit à Londres des *steamboats* pour l'Euphrate, l'Indus et le Gange, lorsque la Tamise envoie les siens visiter l'Euxin et le Bosphore, peut-il paraître surprenant que le génie de Watt et de Fulton soit invoqué aussi par le fleuve central de l'Europe, par celui qu'on a surnommé sa grande artère, et qui dans son cours traverse tant de riches contrées? Il restait à examiner jusqu'à quel point la nature même du Danube se prêtait à ce nouveau système de navigation. Nous savons qu'il est très-facilement descendu et remonté de Rahab, près de Presbourg, jusqu'à Gollouvatz, par des *barges* immenses qui tirent six pieds d'eau; que ces mêmes barges descendent jusqu'à Galatz, mais ne remontent plus. Nous savons encore que des barques de diverses dimensions, tirant deux pieds d'eau, et du port de 80 tonneaux, naviguent depuis Ulm jusqu'à la mer, transportent les produits des mines de sel de la Transylvanie et de la Haute-

Hongrie dans une grande partie des domaines autrichiens, remontent la Drave pour y chercher les produits des mines styriennes, et entrent enfin dans la Save pour aller à Laybach, où elles se trouvent à trois journées de l'Adriatique. Voilà quelles sont les *capacités* connues du Danube. Maintenant il faut dire que sa navigation est difficile et périlleuse; que ses rapides et ses eaux basses, ses inondations et son étiage sont de graves obstacles; mais de tous ces obstacles, le pire, c'est la population de ses rives, tout-à-fait étrangère à la connaissance de l'architecture navale, et même aux plus simples notions de la navigation. En voici une preuve frappante? On sait que les Turcs ont en général de l'aversion pour la vie maritime, et qu'ils sont très-inexperts dans l'art de conduire les vaisseaux et les barques; eh bien! sur le Danube, l'infériorité des Autrichiens et des Hongrois, comparée à celle des Turcs, est telle, que dès qu'on voit paraître un bâtiment à voiles, il n'en faut pas davantage pour le faire reconnaître pour turc.

La navigation des bateaux à vapeur sur le Danube présentait encore une grande difficulté à résoudre. Quel combustible employer? Le bois ne manquait pas; mais le bois est d'un usage très-embarrassant, comme on sait, à bord d'un *steamboat*, et le charbon qu'on se procurait à Edenbuorg, lieu déjà fort éloigné, était d'une qualité inférieure. Tout-à-coup cette difficulté a été écartée par la découverte d'une houillère très-étendue et d'une qualité excellente sur les bords du Danube lui-même, dans les domaines autrichiens, au centre de cette partie du fleuve qui est directement navigable jusqu'à son embouchure. Sous ces auspices favorables, on lança, en 1832, *le François Ier*, et quoique la marche de ce navire fût arrêtée pendant la foire de Pesth (une des principales sources des bénéfices

attendus), quoique fréquemment détraqué, quoique tout en un mot se ressentît des tâtonnemens et de l'inexpérience d'un essai, cependant, à la fin de la saison d'été, il avait réalisé un bénéfice de 40 p. °/°. Ce navire fit d'abord le service entre Rahab et Semlin ; mais aujourd'hui les bateaux à vapeur sur le Danube sont au nombre de quatre : le premier entre les Cherdaps et Fetislam, le second entre Orsova et Pesth, le troisième entre Pesth et Vienne, avec un bateau de relai pour remplacer les autres en cas d'accident; un quatrième est parti de Trieste pour établir la communication entre l'embouchure du Danube et Constantinople; mais depuis la bévue de l'un des capitaines, qui laissa le sien engravé jusqu'au retour des hautes eaux, ce quatrième bateau a été retenu à Constantinople pour faire le service entre Constantinople et Smyrne, où il réduit à trente-six heures un voyage de cinq à six jours.

On voit tout ce qu'on peut aujourd'hui attendre du tems et des travaux entrepris depuis quelques années pour centupler l'importance du Danube en lui-même et dans ses rapports avec la navigation intérieure de l'Europe. Un canal de quarante milles peut mettre en communication la Vistule et le Danube, un autre de quinze milles le Danube et l'Elbe. On dit encore qu'une route à rainures est sur le point de réaliser l'ancien projet de Charlemagne, qui voulut joindre le Danube et le Rhin à travers la vallée du Neckar (1). Déjà des bâtimens anglais

(1) Note de l'Éd. Voici des détails plus circonstanciés sur cette grande entreprise, en général peu connue ; nous les empruntons à un nouveau travail sur les *Routes et les Chemins* dont s'occupait M. Saulnier et auquel la mort l'a empêché de porter la dernière main. « Mais la plus mémorable des entreprises de Charlemagne, » dit-il, celle qui devait avoir sur les destinées du monde commer- » cial la plus vaste influence, c'est le canal qu'au milieu du tumulte

arrivent à l'embouchure du vieux fleuve, dompté ainsi par une nouvelle puissance inconnue sur ses eaux il y a un demi-siècle. Les agens du Lloyd ont eu à ajouter un nouveau pays à leurs tableaux d'assurances. Les alarmes de nos ingénieurs hydrographes, au sujet des bas-fonds du Danube, se sont évanouies, et depuis quelques mois on a enregistré 5,000 tonneaux expédiés pour un vaste pays où jusqu'ici n'avait pu pénétrer le pavillon anglais. Enfin le prince Milosch a été si satisfait de son premier essai en architecture navale dans la Servie, il s'est si bien convaincu de la facilité de transporter de gros navires de ses chantiers à la mer, qu'il vient d'entreprendre de construire deux corvettes de 5 à 600 tonneaux, qu'il se propose d'offrir, l'une à l'empereur Nicolas, l'autre au sultan Mahmoud, afin de se rendre propices les deux puissances qui l'entourent.

La navigation du Danube doit à la longue procurer d'incalculables avantages à la Hongrie, à la Servie, à la Va-

» de sa vie il tenta d'ouvrir du Rhin au Danube, pour établir une » navigation méditerranée entre l'Euxin et la mer du Nord. Ce » canal aurait fait communiquer l'Altmuhl qui se jette dans le » Danube non loin de Ratisbonne, avec le Rozat de Souabe, dont » le Reignitz reçoit les eaux, et qui va se confondre avec le Mein. Il » fut ouvert rapidement sur une longueur de plus de deux mille pas. » Malheureusement les Saxons idolâtres à dompter ; les peuples exo- » tiques ou indigènes de l'Italie à vaincre ou à contenir ; l'ardeur » turbulente des Francs de toutes les tribus à diriger dans ses voies ; » et sans doute l'inexpérience de ses ingénieurs, forcèrent Char- » lemagne d'interrompre, et bientôt après d'abandonner l'exécution » de ce grand dessein. Après dix siècles d'intervalle, l'esprit entre- » prenant de notre époque va, dit-on, la reprendre avec des chances » de succès fort augmentées par les progrès des arts du génie civil, et » par la grandeur des capitaux dont il pourra disposer. Mais il est glo- » rieux pour le génie de Charlemagne d'avoir été en avance de mille » ans sur la postérité. »

lachie, à la Bulgarie, et à tous les domaines de la Sublime Porte. Ces contrées, qui semblaient jusqu'ici appartenir à peine à l'Europe, seront successivement forcées d'entrer dans le mouvement de la civilisation. Leurs richesses naturelles, qui sont inépuisables, se multiplieront; leurs produits se perfectionneront prodigieusement; leurs institutions et leurs lois s'assimileront à celles des peuples les plus avancés; des combinaisons nouvelles, non seulement de force matérielle, mais encore de force morale, amèneront de très-importans changemens dans la distribution de la puissance politique de l'Europe. Au moment même où je relis l'épreuve de ces notes de mon journal, j'apprends d'une source authentique que la Servie a demandé et obtenu une charte représentative du prince Milosch, et qu'une première convocation des chambres législatives a eu lieu à Karagozovatz, où, le 28 février dernier, le prince a prononcé un discours qui fait honneur à ses sentimens aussi bien qu'à son intelligence, et trace un tableau plein d'intérêt de la situation de sa principauté.

Vers la fin de l'été de 1834, j'étais à Paris, me préparant à faire le voyage de Constantinople par la voie de terre, en passant par Vienne, Semlin et Belgrade, lorsque j'appris que les *steamboats* établis sur le Danube descendaient ce fleuve jusqu'à son embouchure dans la mer Noire. Je ne pus résister au désir de faire connaissance avec une route si neuve et si attrayante. Sans perdre de tems, je me rendis à Vienne, et comme le Danube n'offre que peu d'intérêt entre Presbourg et Pesth, la capitale moderne de la Hongrie, je préférai m'embarquer dans cette dernière ville. De Vienne à Pesth, il n'y eut sorte de bruits sinistres que je n'entendisse répéter sur le *dampschiffe*, ou bateau à vapeur. Les uns disaient qu'il

avait été détruit par sa propre machine, les autres qu'il avait échoué sur les rochers, ou qu'il s'était engravé faute d'eau. Par bonheur, le 24 septembre, je trouvai en arrivant ledit *dampschiffe* tranquillement à l'ancre au-dessous du pont de bateaux qui forme la communication entre Pesth et Bude. Il était plus de minuit, toutes les auberges étaient fermées, ce qui me força de me rendre jusqu'au bateau à vapeur à travers une longue suite de charrettes, de voitures, de ballots et de bagages entassés sur la rive en attendant qu'on les reçût à bord. Sur le *steamer* tout le monde dormait ou semblait dormir. Comme je voyageais depuis vingt-quatre heures, je ne fus pas fâché d'en faire autant, et me dirigeai à tâtons du côté de la cabine, en franchissant un nouveau chaos de malles et de paquets, de tables et de chaises. Ayant aperçu à la lueur d'une lampe un coin vide, je résolus de m'en emparer, et m'y blottis enveloppé de mon manteau, avec l'espoir d'y jouir de tous les charmes du silence. Mais tout-à-coup une tempête d'éclats de rire et de joyeux propos vint assourdir mes oreilles, et me convaincre qu'il fallait renoncer à dormir à bord du *dampschiffe*, où la grosse joie était à l'ordre du jour. Jusqu'au matin, ce fut un feu roulant d'anecdotes, de demandes, de réponses et de répliques, de rires à part, de rires en chœur, de petits cris, de grandes clameurs. Pour me consoler de ce tapage, la lumière du soleil vint enfin me montrer parmi les ennemis infatigables de mon repos tout un régiment de femmes, et dans le nombre de très-jolies Hongroises.

Rien de curieux comme les groupes variés qui peuplaient notre bateau à vapeur. On voyait d'abord sur le pont plusieurs familles tyroliennes qui se composaient de plus de cent individus, allant, sous la surveillance d'un membre de la famille, s'établir en Transylvanie, et y tra-

vailler aux mines qui appartiennent à l'Autriche. Dans la cabine, une société de nobles hongrois, gentilshommes de bonne mine et de manières aimables, jouaient aux cartes autour d'une table ronde. A quelques pas de ces nobles était une vieille dame avec une comtesse d'une tournure très-distinguée, que son mari, fameux joueur qui s'était ruiné à Pesth, renvoyait à sa mère accompagnée d'une femme de chambre française, dernier débris de sa passagère splendeur. Il y avait aussi un ou deux marchands de Trieste, et divers autres aventuriers de plus bas étage, dont il était impossible de deviner le rang ou l'état. Dans un coin, deux petites filles babillaient très-gaîment, et dans la cabine des dames je reconnus quelques-unes des voix rieuses qui avaient si cruellement « égorgé mon sommeil, » comme dit Macbeth. A part, sur le pont, paraissait de tems à autre un juif d'un extérieur très-agréable, avec sa fille, pâle, grêle et intéressante personne, vêtue du costume turc. Ce digne israélite lut sans doute dans mes yeux mes excellentes dispositions à son égard; il m'aborda le premier, et m'ayant salué en espagnol, nous ne tardâmes pas à devenir bons amis. Sa fille avait une mandoline sur laquelle elle exécutait des airs mauresques ou serviens avec un charme tout particulier.

En somme, je fus bientôt content de tous mes compagnons de voyage. Il y avait chez eux tant de bonne humeur, ils étaient si francs dans leurs discours, si riches en anecdotes, si prêts à rire, et d'un rire si ingénu, que je m'intéressai vivement à l'étude de ce nouveau tableau de la société humaine. Alors même que je ne comprenais pas le langage et la conversation, j'en saisissais le sens général par le ton, le regard et les gestes animés de chaque interlocuteur. Je fus surtout frappé du caractère extraordinaire d'un petit homme que le jour fit sortir comme les

autres des antres obscurs du *dampschiffe*. Ce personnage était de la Moldavie. Il avait servi avec l'armée russe dans la dernière guerre contre les Turcs; mais à quel titre? c'est ce dont je n'ai pu m'assurer. Il parlait facilement le français, l'allemand, le grec, et l'italien. Son frac bleu l'avait probablement protégé des injures de l'air dans les bivouacs de cette mémorable campagne, car le pauvre habit n'avait plus de décent qu'un bouton et ses deux basques inégales; tout le reste était couvert de taches. En l'absence d'un costume plus honnête, qu'il avait laissé chez lui, disait-il, son habillement se complétait tant bien que mal par un pantalon noir fort peu artistement rapiécé aux deux genoux, et par un gilet qui n'avait plus que le souffle; ses bottes étaient usées jusque sur le coude-pied, et son chapeau semblait avoir séjourné plus long-tems dans la boue que sur sa tête. Sa chemise était absente ou bien dissimulée. Par malheur, ce corps si mal vêtu n'était pas revenu lui-même entier de la guerre; il avait perdu une phalange du pouce droit, et le gauche était entouré d'un bandage. Depuis plus de trois semaines sa barbe bravait impunément le rasoir; depuis trois mois, l'eau pure n'avait lavé ni son visage ni ses mains, et il y avait au moins trois ans qu'un peigne n'avait risqué ses dents à travers les touffes de sa chevelure; enfin, pour achever le portrait de ce bizarre personnage, placez au milieu de sa figure hétéroclite un nez rouge, tuberculeux et armé d'une énorme paire de lunettes. Eh bien! malgré tout ce que son extérieur avait de défavorable, il y avait dans le regard de cet homme quelque chose qui en imposait, et qui invitait à la sympathie. On faisait cercle autour de lui; de jeunes dandys hongrois, des soldats autrichiens avec leurs femmes, des colporteurs et des artisans, étaient devenus ses complaisans admirateurs. Il était aussi au mieux auprès

des mariniers. Il sifflait et chantait bien, il faisait des grimaces très-drôles, il avait un air de laisser-aller et de garçon sans-souci qui augmentait d'heure en heure le nombre de ses partisans. Un charlatan dans une foire française, un déclamateur de poèmes au môle de Naples, n'ont pas sur leur auditoire l'ascendant que cet aventurier moldave exerçait sur les passagers du *dampschiffe*. Il portait dans son sein, car, hélas! ses poches n'existaient plus, un cahier d'extraits dans lequel il lisait de tems en tems des vers de sa composition, ou empruntés aux plus célèbres poètes allemands. Ces lectures étaient accompagnées de commentaires si bouffons, que le rire le plus bruyant éclatait sur le pont; puis il se mettait à raconter quelques-unes de ses aventures par terre ou par eau; car il avait été auteur ou témoin des scènes les plus extraordinaires du monde, à Constantinople, à Bucharest, à Prague, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Paris, à Berlin, à Madrid, à Gibraltar, à Venise, partout enfin, excepté à Londres, capitale qu'il avait la modestie d'avouer n'avoir jamais vue. Son regard, animé par l'enthousiasme du récit ou de l'improvisation, devenait étincelant; un rayon d'intelligence illuminait ce front hâlé par les intempéries de l'air; sa voix prenait des intonations mélodieuses, et sa parole avait toute la chaleur de la véritable éloquence.

Le bateau à vapeur était commandé par M. Cozier, Anglais de nation. Ce capitaine n'était pas un marin très-habile; et la topographie du Danube ne comptait pas au nombre de ses connaissances. Il aurait pu tout aussi bien parler des bancs de sable de la mer Rouge que des attérissemens et des rapides du fleuve. Cet honorable compatriote traitait ses passagers avec un magnifique dédain : c'était son opinion bien arrêtée qu'un Anglais seul

était digne de respirer le même air que lui. Il se montra assez poli envers moi, parce que je ne jugeai pas à propos de lui laisser soupçonner que j'étais né en Irlande. L'ingénieur en chef, nommé Pearce, était de Birmingham, jeune homme instruit, actif, et d'un caractère gai ; un autre Anglais était encore du voyage. Il accompagnait une jeune et jolie Allemande, qu'il venait d'épouser à Vienne, et se rendait à Tolna, où il servait depuis quelques années chez le comte Tedise, seigneur hongrois, qui, comme plusieurs autres magnats ses compatriotes, tenait à avoir un groom anglais pour prendre soin de ses écuries. Ce jeune homme intelligent n'était plus groom, mais il avait été élevé au rang de bailli ou intendant du comte : il me donna de nombreux détails sur les usages de la noblesse et des paysans de Hongrie ; compagnon de voyage d'autant plus agréable pour moi, que j'ignorais la langue hongroise, et que la plupart des passagers n'en parlaient pas d'autre excepté le latin. Or, malgré tous mes thèmes de collége, j'étais fort embarrassé toutes les fois que je voulais soutenir la conversation avec les mots de l'idiome classique. Une élégante comtesse hongroise ignorait aussi le français et l'italien ; mais à vrai dire, ses deux yeux noirs avaient tant d'expression qu'ils lui suffisaient pour se faire comprendre de tous ceux qui la regardaient.

Un peu après six heures du soir, nous arrivâmes à Tolna, où le capitaine insista sur la nécessité de nous arrêter toute la nuit à cause des bancs de sable : mot imposant qui lui faisait toujours hocher la tête. Le bateau avait touché plusieurs fois dans le jour le lit du fleuve, et le capitaine Cozier en avait conçu les plus vives alarmes. Moi qui croyais que la difficulté de la navigation du Danube consistait à éluder sa rapidité dangereuse; moi qui

me l'étais figuré comme une inondation grandiose, se précipitant par larges nappes vers l'Euxin, j'étais tout surpris de le voir si resserré entre ses bords, et souvent d'un cours si léthargique, qu'il ressemblait plutôt à un lac qu'au plus grand fleuve de l'Europe. Nous quittâmes Tolna le 25 au matin, de bonne heure. Après avoir passé je ne sais combien de ces moulins flottans qui abondent au-dessous de Pesth, et qui, construits sur des bateaux amarrés auprès de chaque ville, gênent la navigation du fleuve, nous côtoyâmes une vaste forêt située sur la rive droite, puis, quelques villages et des vignobles, dont les paysans vinrent nous offrir les raisins. Je n'en ai jamais mangé de meilleurs. Je ne ferai pas le même compliment aux vins de Hongrie, tant vantés, et qui ne méritent leur réputation que là où l'art de les préparer les rend comparables aux vins les plus exquis de l'Espagne.

Le *steamer* s'arrêta vers midi à Mohacs pour renouveler sa provision de combustible. La houille se trouvait à peu de distance du fleuve : elle me parut petite et pierreuse; mais mêlée avec du bois, elle produit un feu très-ardent. Mohacs est une ville ou un grand village dont les maisons sont bâties dans un style d'architecture rustique, la plupart en murs de terre, couvertes d'une toiture de roseaux, entourées d'une haute enceinte en osier qui renferme quelquefois une métairie, un jardin et un puits. Il y a deux églises dont l'apparence extérieure est fort bien; mais les portes étaient closes, et je ne pus voir l'intérieur.

Sur les bords du Danube, des groupes de paysans étaient accourus pour admirer la merveille du bateau à vapeur. Les hommes avaient généralement bonne mine; ils étaient en manches de chemise avec des gilets, des pantalons de grosse toile, et des souliers aux pieds, mais sans bas. Les

femmes n'avaient ni bas ni souliers; un mouchoir bien noué sous le menton composait toute leur coiffure, et leurs robes étaient de calicot des fabriques allemandes. Une vingtaine de jeunes femmes environ, avec des colliers de verre ou de corail vinrent nous offrir des fruits; c'étaient des corbeilles pleines de noix, de beaux raisins, de grosses pommes, de magnifiques melons, et des prunes savoureuses. D'autres femmes, plus robustes il est vrai, étaient moins agréablement occupées à transporter avec des brouettes notre approvisionnement de houille, tandis que des centaines d'hommes étaient là oisifs, nous regardant les bras croisés. Ces pauvres filles recevaient pour prix de leurs heures de travail des paquets de chanvre de la valeur de quatre sous. Pendant cette opération, des dames habillées à l'anglaise, et accompagnées de leurs servantes, vinrent aussi satisfaire leur curiosité. Elles étaient suivies par les *beaux* de l'endroit, la plupart couverts de larges manteaux blancs bordés de rouge comme ceux des Romains; mais probablement ce n'était là qu'une imitation du manteau d'ordonnance des dragons autrichiens.

Le bateau à vapeur quitta Mohacs à trois heures. Le fleuve avait là un mille de large; mais les deux rives étaient basses et sablonneuses. Sur la droite, à distance, un rocher en pain de sucre s'élevait au-dessus d'une chaîne de collines; mais au moment où je m'attendais à voir enfin se dérouler à mes yeux de beaux paysages, des sites pittoresques, une secousse soudaine m'avertit que nous étions tout-à-fait engravés. Le reste du jour se passa à dégager le bateau, et nous fûmes obligés de rester immobiles toute la nuit, consolés par les chants de nos Tyroliens, hommes et femmes, qui exécutèrent en chœur leurs airs nationaux.

Le matin du 26, un grand bateau plat vint recevoir tous les bagages, ce qui remit notre *dampschiffe* à flot; puis on le rechargea, et à une heure de l'après-midi nous poursuivîmes notre voyage. Sur la rive gauche était une longue forêt, sur la droite s'élevaient des fortifications en ruine, un château avec quelques maisons isolées, et de petits villages bâtis dans le même style que Mohacs. Le quatrième jour nous passâmes devant les villes de Vuckovar et Kamenitz, situées à quelque distance de la rive droite, mais sans nous y arrêter. Vuckovar se vante de posséder un magnifique couvent et plusieurs églises, qui de loin nous parurent mériter leur réputation. Nous remarquâmes des voitures d'osier qui allaient ou venaient sur le chemin de la ville; dans la plaine voisine manœuvrait un régiment de cavalerie; et nous aperçûmes dans une direction opposée, au sommet d'une montagne escarpée qui dominait le Danube, un monastère de l'ordre de Saint-François, qu'on eût pris à ses grandes proportions pour une ville.

Aux approches de Peterwardin, l'aspect du pays séduisait de plus en plus nos regards : des montagnes boisées, des villages pittoresques, des clochers s'élançant au-dessus des arbres, tout annonçait une partie de la Hongrie mieux cultivée, plus peuplée et plus fertile qu'aucune de celles que nous avions vues depuis Pesth. Vers deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes à Neusatz, sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis Peterwardin : ces deux villes communiquent entre elles par un pont de bateaux. La seconde est défendue par une des plus fortes citadelles qui bordent le fleuve : cette citadelle, assise sur un rocher à pic du côté du Danube, est protégée par des bastions et des tours très-bien fortifiées. Une garnison occupe la place. Peterwardin est une ancienne ville scla-

vonne, mais Neusatz est comparativement une cité moderne, car elle a été fondée par Marie-Thérèse. Elle consiste en longues rues remplies de boutiques, où l'on trouve des merceries, des draperies, des articles de quincaillerie et d'étain, des ustensiles de terre et de bois, des joujoux d'enfans et des bijoux de toute espèce. Sur la même rive que Peterwardin, mais un peu au-dessous, est Carlowitz, ville agréablement située sur le penchant d'un coteau, et célèbre par ses vins. L'aspect de la population de ces pays de vignobles est peu agréable. Le docteur Bright a eu raison de dire que les arts, la civilisation et l'industrie, sont encore là dans l'enfance : rien n'annonce aucun progrès, aucune émulation. L'uniformité des costumes est frappante. Quand vous avez vu un agriculteur de Carlowitz, vous en avez vu cent. Du même petit chapeau crasseux s'échappent les mêmes longs cheveux nattés ou négligeamment noués; sur la même sale veste, sur les mêmes culottes, est jeté le même manteau en laine ou en peau de mouton : hiver comme été, le dimanche ou n'importe quel jour de la semaine, l'Esclavon de ces contrées ne dépose jamais son manteau ni ses lourdes bottes.

C'est là que le prince Esterhazy possède plus de vingt villages libres, dont quelques-uns ne contiennent pas moins de deux cents familles conformes à ce portrait. Tels sont les hommes qui parent les Esterhazys de gilets ornés de diamans, qu'on étale ensuite avec ostentation pour rappeler qu'ils ne valent pas moins de trente mille livres sterling!

Le lendemain 18, sur les neuf heures, nous vîmes poindre les clochers de Semlin. Un peu au nord de cette ville coule la Théiss, et nous distinguâmes aussi un peu plus bas les coupoles et les minarets de Belgrade, au con-

fluent de la Save et du Danube. C'était un dimanche : les clochers de Semlin faisaient entendre leur carillon ; le marché, abondamment pourvu de légumes et de fruits, était plein de curieux ou de marchands, et nous pûmes admirer dans leurs costumes variés du dimanche les Hongrois, les Turcs, les Grecs, les Arméniens, etc. Semlin étant de ce côté la ville frontière des domaines de l'Autriche, tous les voyageurs de la Servie et des dépendances de la Porte sont obligés de se soumettre à une quarantaine de quatorze jours. En conséquence, le bateau à vapeur, en quittant Semlin et dépassant Belgrade, côtoya autant que possible la rive hongroise du Danube. Cette dernière ville ressemble à une riche collection de mosquées avec leurs minarets blancs, et de palais avec leurs dômes, leurs cyprès, leurs jardins et leurs bocages ombreux. La citadelle, très-bien fortifiée, occupe une hauteur qui domine tous les quartiers de la ville. Le palais et le harem du pacha couvrent une étendue considérable de terrain et ont un aspect imposant. Le Danube offre ici une magnifique nappe d'eau ; mais, à l'exception de quelques petites barques dans lesquelles des Turcs indolens pêchaient paresseusement au soleil, le mouvement et la vie semblaient éteints autour de Belgrade : de loin on eût dit une ville des morts.

Dans l'après-midi, le bateau à vapeur doubla Semendria, sur le bord servien ; situation navale importante jadis et puissante forteresse aux mains des Turcs ; aujourd'hui Semendria tombe en ruines. J'y vis deux bricks de guerre de huit canons chacun, qui venaient d'être construits pour le prince Milosch, gouverneur de la Servie, par des charpentiers de l'île de Zante. Ils étaient encore sur le chantier, et attendaient l'hiver pour être mis à flot.

Après Kubin, que nous passâmes un peu plus loin, le cours du Danube est divisé en plusieurs branches par une multitude d'îles jusqu'à Moldava. Nous touchâmes à Vipalanka le matin du 29. Là, les passagers tyroliens se firent débarquer pour continuer leur route vers la Transylvanie : plusieurs débarquemens successifs avaient réduit alors à un petit nombre mes derniers compagnons de voyage; c'étaient le juif de Servie, sa pâle fille et l'aventurier moldave, dont l'inépuisable fonds de poésies et d'anecdotes, l'universalité de connaissances et la civilité, m'avaient si bien gagné le cœur, que je commençais à l'aimer. De Vipalanka à Moldava, le fleuve glissait doucement entre deux chaînes de montagnes boisées jusqu'au sommet, et laissant voir de tems à autre des vallons et des ravins parsemés de jolies chaumières blanches, et où des bergers faisaient paître leurs troupeaux; puis, des champs de maïs, les lits des torrens, des rochers simulant des forteresses artificielles ou d'autres édifices fantatisques, des villages avec leurs clochers d'église d'un côté et leurs minarets de l'autre; ici des Serviens pêchant sur des esquifs grands comme des coquilles de noix; là des Hongrois paissant des troupeaux de porcs, tel était le mobile panorama qui s'offrait sans cesse à nos regards. Nous arrivâmes ainsi de surprise en surprise à Moldava, où nous jetâmes l'ancre.

Là, nous éprouvâmes un pénible désappointement. Il avait été réglé par les directeurs de la compagnie de la navigation des bateaux à vapeur que le *steamboat* retournerait de Moldava à Presbourg, et que les passagers seraient transportés à Orsova, située à environ vingt milles, dans un petit bateau monté par quatre forts rameurs vallaques, et qui ne tirait que six pouces d'eau. Mais, à notre grande contrariété, nous apprîmes que dans plu-

sieurs endroits, entre Moldava et Orsova, le Danube n'avait pas en cette saison de l'année les six pouces d'eau qu'il fallait au bateau de transport. Nous fûmes donc obligés de nous embarquer dans une grossière barque plate, appartenant à un pêcheur, et d'expédier tous les bagages par terre. Sans doute il avait régné cette année une sécheresse extraordinaire; mais il était difficile de prévoir un tel épuisement dans le cours du plus grand fleuve de l'Europe, alimenté par tant de rivières considérables. Quant à la barque vallaque, le patron était un petit vieillard hâlé par les intempéries des saisons, et qui pouvait bien compter au moins soixante-dix hivers. La pupille d'un de ses yeux était déjà complétement obscurcie, et à peine si l'autre pouvait admettre dans sa partie saine un seul rayon de lumière. Cependant, de cet œil à demi éteint, jaillissaient des regards d'autorité qui, soutenus par deux ou trois jurons, faisaient quelquefois sourciller les rameurs. Son gouvernail était une longue rame, qu'il agitait tantôt à droite, tantôt à gauche de l'arrière, selon les besoins de notre navigation. Le reste de l'équipage était d'une simplicité qui ne prévenait pas en faveur de l'industrie des mariniers du Danube. Les rames, assez semblables à des pelles avec des manches très-courts, étaient passées à travers un nœud coulant de corde, attaché à une cheville du platbord, qui se dérangeait sans cesse. Rien n'égalait la mollesse de nos rameurs; la barque était absolument abandonnée à elle-même, et ils avaient fini par s'endormir, lorsque tout-à-coup une secousse un peu rude nous avertit que nous touchions un banc de rochers au beau milieu du Danube. Le patron se réveilla dans un accès de fureur; un éclair jaillit de son œil unique; on eût dit qu'il y allait pour nous du danger d'être noyés dans un ou deux

pouces d'eau. Mais ce ne fut pas le dernier accident de ce genre que nous eûmes à supporter.

Au reste, si le sommeil s'emparait de nos mariniers, nous avions sous les yeux des distractions trop vives pour les stimuler par notre surveillance. Ici, la rive droite du Danube était semée de rians paysages, et de rochers bizarres capricieusement disposés par la nature. Dans une espèce de mur perpendiculaire, nous aperçûmes un *lusus naturæ*, un jeu de la nature, représentant un moulin pétrifié et légèrement écorné par un roc énorme tombé des précipices supérieurs. Cette masse, encore menaçante dans sa chute suspendue, figurait un *moine* prêchant en chaire. Il ne manquait là qu'une tradition superstitieuse ou une légende pour expliquer cette scène. Un peu plus loin, un lion immense semblait avoir été changé également en pierre : il était dans sa pose rampante; la tête, les yeux, les griffes, étaient comme sculptés par le ciseau de l'artiste. Enfin, à quelque distance encore, s'élevait une pétrification plus gigantesque : c'était tout l'édifice d'une cathédrale gothique en ruines, avec ses tours délabrées, ses murailles tapissées de lierre, et ses croisées en ogive. L'effet en était d'autant plus singulier, qu'une masse de feuillage semblait en cacher la base.

On nous dit que huit heures suffiraient pour nous conduire à Orsova avec le courant; mais comme le jour commençait à tomber, et que nous étions encore très-loin du lieu de notre destination, nous nous déterminâmes à passer la nuit à Swinisch, village de vingt à vingt-quatre huttes, que nous aurions pu prendre pour des loges à pourceaux. Cependant nous passâmes une joyeuse soirée à l'auberge avec un groupe de *politiques de village*. A l'un des bouts de la table était assis le gouverneur de l'en-

droit en uniforme bleu; à l'autre le curé de la paroisse; le premier bon patriarche, le second gai compagnon. Je citerai encore l'inspecteur des travaux du Danube, le capitaine de la police, l'officier de la quarantaine, un employé des douanes, et un inconnu sans titre, difficile à définir autrement que par sa face d'imbécille. Le prêtre semblait devoir accaparer la parole; mais le gouverneur aimait à la réclamer pour le contredire ou pour la céder à quiconque serait capable de tenir tête au digne ecclésiastique, et surtout de l'embarrasser par quelque bonne contradiction. Le poète moldave eut cet honneur. Il venait de raconter un chapitre de ses voyages et de citer le Grand-Caire : « Où est situé le Grand-Caire? demanda un des auditeurs. — En Asie, répondit le curé. — En Asie! s'écria le Moldave avec un ineffable dédain. Que dites-vous? Le Grand-Caire est en Afrique. » Le curé se tut, et le gouverneur triompha. L'homme d'église chercha une revanche, en attirant son adversaire sur le terrain des questions théologiques; mais là aussi il trouva plus fort que lui. Je ne sais vraiment si parmi tous ses métiers le Moldave n'avait pas exercé aussi celui de diacre ou de sacristain. Mais il nous donna bientôt une nouvelle preuve de l'universalité de ses talens. Une jeune dame, que nous avions rencontrée dans l'auberge, avait une guitare qu'elle s'occupait d'accorder. Tout-à-coup le Moldave lui demande la permission de regarder l'harmonieux instrument, et il se met à promener sur les cordes ses doigts mutilés avec toute l'aisance d'un virtuose. Le curé ouvrait de grands yeux; mais après avoir préludé, notre poète-artiste jugea à propos de lubréfier son gosier avec une bouteille de vin, qui lui fut votée par acclamation; puis il nous chanta la cavatine *Di tanti palpiti* : c'était

une voix de tenor admirable, souple, accentuée, retentissante, qui allait à l'ame. Le curé s'écriait tout étonné : « Quel est donc cet homme-prodige caché sous de tels haillons? c'est le diable en personne! » C'était réellement un *maestro*, et de la meilleure école. Les airs italiens, allemands, hongrois et moldaves, se succédèrent rapidement, et la belle propriétaire de la guitare remarqua avec une charmante simplicité qu'elle ne reconnaissait plus son instrument sous la main de ce sorcier. Certes, dans tout autre siècle, le Moldave eût mérité les honneurs et la persécution que recueillaient tour à tour les professeurs de l'art magique; quant à moi, qui ne suis pas superstitieux, je ne pouvais m'expliquer le mystère dont la vie de cet homme était environnée. Je n'en reviens pas encore, quand je me rappelle ses anecdotes sur le bateau à vapeur, ses vers et sa prose qu'il déclamait si dramatiquement, les curieuses informations qu'il me donna sur les pays qu'il avait parcourus; sa vie errante et ses nombreux métiers, ses périls et ses connaissances variées en histoire et dans les arts; enfin son prodigieux talent musical : et cependant cet homme extraordinaire, qui résumait en lui la science et les arts, était sale et déguenillé comme un mendiant!

C'était une espèce de salon général que l'auberge où nous étions : toutes les notabilités de Swinisch des deux sexes venaient y passer la soirée. On m'y présenta à un Anglais nommé Georges Derwar, homme modeste et habile ingénieur. Il avait été employé sur les côtes de l'Amérique du Sud pour retirer de la mer le trésor du vaisseau naufragé *la Thétys*, et il passait alors pour un habile marin. Georges Derwar était logé chez une dame qui aurait pu être proclamée la *lady Bountifull* de l'endroit : elle faisait état d'actes de bienfaisance, et protégeait les

artistes qu'amenaient le hasard ou les travaux exécutés dans la localité. Mon titre de compatriote de M. l'ingénieur anglais me fut auprès d'elle une recommandation puissante : elle insista pour que j'acceptasse l'hospitalité de sa maison, et m'offrit son propre lit. La soirée terminée, je fus emmené par cette généreuse dame et son mari. Nous montâmes par une échelle sous un grand portail en bois, et nous entrâmes, mes hôtes, Georges Derwar et moi, tous ensemble, sans autre cérémonie, dans la chambre à coucher. C'était par le fait l'unique appartement du logis, qui servait à la fois de cuisine, de salle à manger, de salon et de dortoir. Malgré cette variété d'usages, cet appartement avait l'inappréciable mérite d'être très-propre : le lit auquel je fus gracieusement conduit étalait à mes yeux une belle couverture piquée, ouvrage de la dame elle-même, et une paire de draps blancs comme neige, qui exhalaient une odeur de thym. Il y avait deux autres lits, dont l'un était assez vaste pour contenir douze dormeurs, et un petit lit de camp, que la dame avait dressé pour elle en me cédant le sien. Georges m'assura que c'était l'usage du pays de n'avoir qu'une seule chambre à coucher dans toutes les maisons pour les hôtes et la famille, et que les mœurs conjugales étaient si bien protégées par une sorte de sentiment chevaleresque, qu'on ne pouvait les violer sans se couvrir d'une tache d'infamie.

Le grand promoteur de la régénération hongroise, celui qui se met à la tête de toutes les exploitations industrielles de son pays, est le comte Szecheny, riche seigneur de la plus haute noblesse, qui a voyagé dans toute l'Europe pour étudier les arts et les appliquer au bien-être matériel comme à la civilisation morale de ses concitoyens. Ce seigneur avait emmené Georges Derwar de

Londres pour lui confier la surveillance des routes et les travaux entrepris par lui dans le but de faciliter la navigation du Danube. Georges Derwar m'offrit de m'accompagner au village de Melanosch, où quelques-uns des plans du comte recevaient déjà un commencement d'exécution. On y entendait retentir de tous côtés le bruit du marteau et de la scie, de la coignée et du ciseau. Tout un camp d'ouvriers et de travailleurs occupait le vallon. Je fus ravi de ce spectacle d'industrie, si peu semblable à tout ce que j'avais vu depuis Vienne. Le paysage ne contribuait pas peu à réveiller mon enthousiasme; rien de plus pittoresque que la chaîne de montagnes qui bordent la route de Melanosch à Orsova. Ce sont des rochers géans aux formes fantastiques, les unes terribles, les autres gracieuses. Sur le sommet d'un de ces monts, s'élève un immense édifice isolé, semblable à un temple druidique; le long des lits des torrens, sur la lisière des bois, vous apercevez des groupes variés de pélerins; puis tout-à-coup, en regardant avec plus d'attention, vous croyez qu'un prodige inattendu est venu pétrifier tous les objets et tous les personnages qui composent ce magnifique tableau.

En débarquant à Orsova, je rencontrai M. Popovicz, l'agent de la compagnie de navigation par la vapeur, et plusieurs autres gentilshommes, parmi lesquels était le comte Szecheny, qui m'invita à dîner et me combla de politesses. Il m'offrit aussi de me conduire à Gladova, où l'attendait le nouveau bateau à vapeur dans lequel il avait l'intention de descendre le Danube jusqu'à Routchouck; mais le lendemain il m'envoya dire que le bateau ne quitterait Orsova que le surlendemain, parce que les bagages et le chargement destinés pour les rives inférieures du Danube n'étaient pas encore arrivés de Moldava. J'eus

donc tout le tems d'apprécier les agrémens de l'hôtellerie où je devais forcément prolonger mon séjour. Je demandai de l'eau chaude pour me raser. Le garçon me l'apporta dans une assiette à soupe! Je ne pus m'empêcher de rire à la vue de ce singulier plat à barbe. Un autre vase que je ne nommerai pas est très-rare dans ces contrées; le seul qu'il y eût à bord du bateau à vapeur servait à contenir des cornichons.

Cependant le comte me prit avec lui dans son phaéton jusqu'à Gladova, où nous trouvâmes *l'Argo*. C'était le nom du nouveau *dampschiffe* qui nous attendait; mais la cargaison n'était pas encore venue. Nous avions suivi une route semée de rochers et dangereuse. Quant aux villages et aux habitations des paysans, je me serais cru en Irlande en voyant ces misérables huttes ouvertes à tout vent, et sur les portes desquelles se montraient des enfans nus pêle-mêle avec des pourceaux, des chèvres, des chiens, des coqs, des poules et des canards. Quelques-unes de ces habitations étaient si basses, qu'elles ressemblaient à de vraies tanières. Nous passâmes ensuite près de la *Porte de Fer* (Porta Ferrea) du Danube. Ce sont des rochers et des rapides qui alternent sur une étendue de trois milles. Le fleuve n'est pas là d'une largeur très-considérable; car un banc de sable le divise en deux portions égales. En l'examinant, nous pûmes facilement distinguer je ne sais combien d'obstacles qui obstruent le courant d'un bord à l'autre, et sur chaque bord les restes d'une fondation romaine, qui nous aidèrent à compter les bases des piliers primitifs du célèbre pont de Trajan. Enfin *l'Argo* put être mis en mouvement. Ce ne fut pas sans de minutieuses précautions que nous franchîmes le pont de Trajan; mais un peu au-delà l'eau devint moins basse, et notre navigation fut un peu accélérée.

Le pays était inculte sur les deux rives, et le gazon dévoré par une sécheresse de sept ou huit mois. Les Valaques, qui pendant la dernière anarchie avaient fui en Hongrie, commençaient à regagner leurs foyers. Si on leur accorde quelques années de repos, et si on s'abstient de les spolier, cette province pourra devenir un autre Eden. La ville importante de Vidin en Bulgarie nous apparut bientôt. Ce fut un coup de théâtre quand nous vîmes tout-à-coup sortir de la sombre verdure des cyprès les vingt minarets qui couronnent les coupoles des mosquées. Le pacha passait ses troupes en revue; mais nous lui disputâmes une partie des curieux, qui accoururent sur le bord du fleuve pour voir arriver le bateau à vapeur. Quelques-uns même étaient venus à notre rencontre dans des barques qui nous firent cortége.

Je fis avec le comte Szecheny une visite à Hussein-Pacha. C'est le même qui défendit si bravement Schumla contre l'armée russe; mais ayant eu depuis le malheur de se laisser battre en Syrie par Ibrahim, il avait été rappelé et momentanément disgracié. Ses ennemis prétendaient que le cordon devait être le prix de sa défaite; le sultan fut plus juste; il respecta ses talens, et ne mit pas en doute sa fidélité. Sa nomination au pachalik de Vidin lui prouva que sa Sublime Hautesse savait faire la part des hasards dans le difficile métier de la guerre. Le nouveau pacha de Vidin cherche à se distraire de sa disgrâce en mettant tous ses soins à discipliner quelques régimens qu'il prétend rendre les modèles de l'armée turque. On le connaît pour un sincère patriote et un ennemi juré des Russes. Tel n'est pas le sentiment de quelques officiers valaques de l'autre rive du Danube : je leur faisais observer, à propos de la quarantaine dont ils étaient obligés de faire respecter les réglemens, que par le fait ils de-

vaient plutôt se regarder comme Russes que comme Valaques, et ils parurent très-flattés du compliment. « Cela est si vrai, me dirent-ils, que notre hospodar lui-même, lorsqu'il fut revêtu des insignes de son autorité par le sultan à Constantinople, portait l'uniforme russe. »

Les eaux ne tardèrent pas à redevenir si basses, qu'il fallut indispensablement nous faire précéder d'un canot pour sonder les bas-fonds, et malgré cette prévoyance, notre bateau ne laissa pas que de heurter encore plusieurs fois sur les bancs de sable. On jugea donc urgent de faire halte toute la nuit à Argugrade. Malheureusement le lendemain matin nous reconnûmes que la précaution n'était que trop bonne, car à peine avions-nous repris notre navigation, que *l'Argo* s'engrava au point de ne pouvoir plus avancer. Ce fut en vain que nous l'allégeâmes; à notre grand désappointement, nous découvrîmes que, même en le débarrassant de sa cargaison, des chaudières et de l'appareil des machines, il n'y avait aucune chance de le remettre à flot. Je perdis patience, et résolus de l'abandonner à son malheureux sort pour m'embarquer dans un bateau appartenant à ces Zantiotes qui avaient été employés à la construction des deux bricks de Semandrie. Néanmoins, ce fut chose pénible pour moi que d'échanger le comfort du paquebot à vapeur contre les privations de toute espèce qui m'attendaient sur un bateau découvert, conduit par un équipage de charpentiers grecs dont j'ignorais la langue. Pour comble de misère, j'oubliai de prendre des provisions dans l'office de *l'Argo*. Mais les bons Ioniens m'offrirent en partage tout ce qu'ils avaient.... leur vin aigre, leur lait caillé, leur pain bis et quelques grappes de raisin.

Nous arrivâmes sans accident à Sistow, ville pittoresquement située au cœur d'une chaîne de montagnes; là

le Danube déploie une si belle nappe d'eau que quatre ou cinq navires russes la sillonnaient à pleines voiles.

Dans l'après-midi du dix-septième jour de mon voyage, nous nous trouvâmes en vue de Routchouck, petite anse où notre barque mouilla au milieu d'un grand nombre de bâtimens de toutes dimensions et de bateaux de pêche, les uns russes, les autres turcs, les autres grecs. C'était un spectacle plein de vie et d'activité commerciale. Mais je laissai là mes Ioniens, et je continuai ma route jusqu'à Constantinople à travers le Balkan.

Je dois revenir ici sur les deux bricks de guerre, chacun de huit canons, que j'avais vus sur les chantiers de Semandrie ; car on me demandera comment le prince Milosch pouvait espérer de les conduire un jour dans la mer Noire. Il y a deux ans qu'un premier brick fut construit pour le prince. Il était du port de 230 tonneaux, tirait huit pieds d'eau, et avait coûté de quatre à cinq cents livres sterling. On le fit parvenir sans accident jusqu'à Galatz-Graat, où l'on ne parvint à s'en défaire qu'après de grandes difficultés, car les autorités russes ne négligèrent rien pour dégoûter les intéressés de l'entreprise et empêcher que le bâtiment reçût aucun pavillon. Le brick avait descendu le fleuve au mois de juillet, époque où l'eau commence à baisser. Sa navigation s'accomplit partout avec aisance, même aux *Cherdaps*, lieu situé à trois milles au-dessus de Fetislam, où le lit du Danube est semé de rochers sur un espace de près de deux milles, et se divise en trois branches principales, la première au centre, d'une largeur considérable ; la seconde longe la rive de la Valachie, dont on ne se sert jamais ; la troisième longe la rive servienne, qui, lorsque les eaux sont basses, ne laisserait pas passer un bateau tirant plus de trois pieds d'eau. Le courant est ici très-rapide ; on

peut le calculer à huit milles par heure. Les *barges* sur le Danube portent en général cinq cents tonneaux et plus. Ces barges descendent quelquefois par le chenal du milieu ; mais elles ne peuvent remonter, parce que le chenal plus étroit de la rive servienne ne peut les recevoir. Le commerce se fait donc, entre la partie supérieure du fleuve et la partie inférieure, au moyen de barques plus petites et plus légères, dont la plus forte ne jauge pas plus de 250 tonneaux.

Les *Cherdaps*, à cause de l'extrême rapidité qu'ils impriment au courant, sont le seul obstacle sérieux pour la navigation du Danube de Golloubatz à Fetislam. Là il est absolument nécessaire de touer les navires qui remontent le fleuve ; mais ses sinuosités et l'absence d'un chemin de hallage obligent les navires et le train des remorqueurs à se jeter tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre. Aussi ces fréquens déplacemens retardent-ils beaucoup la navigation. Deux plans ont été proposés pour remédier à ces obstacles. Le premier consiste à creuser le canal qui longe le chemin de hallage à Fetislam, pour faciliter le retour des gros bâtimens ; et le second à construire un chemin de hallage à travers les montagnes pour rendre possible sur toute la ligne l'emploi des chevaux ou des bœufs. A ces deux entreprises, il faut ajouter celle de la navigation par la vapeur, qui en est parfaitement distincte.

Le projet de creuser les Cherdaps au-dessus de Fetislam, le premier et le plus important de tous, n'a pas encore pu recevoir un commencement d'exécution, parce que, pour les travaux à faire sur la rive servienne du Danube, l'Autriche aurait besoin du consentement de la Porte, qui ne l'accordera que le plus tard possible.

La construction du chemin de hallage depuis le commencement des montagnes jusqu'aux frontières de la Va-

lachie est déjà en activité depuis trois ans, sous la direction du comte Szecheny. C'est une entreprise immense, qui est faite par le gouvernement. On a ouvert avec la poudre des *corridors* à travers les rocs, et jeté des *terrasses* sur lès sommets moins élevés, afin de remédier aux obstacles qu'opposent à la ligne du chemin de hallage les sinuosités du fleuve. La rive servienne présenterait de plus grandes facilités pour ces travaux, parce que les Romains avaient établi une ligne complète de chemins le long de cette rive. A la partie la plus basse du passage, l'ancien *corridor* est percé dans le roc; mais à sa plus haute extrémité, d'énormes mortaises avaient été pratiquées pour recevoir les poutres sur lesquelles devait passer la continuation de ce *corridor*. Une grande inscription au front de la montagne est encore visible, et attribue à l'empereur Trajan l'honneur de cette œuvre, une de celles qui attestent le mieux la grandeur de ce peuple, que nous sommes réduits à imiter dix-huit siècles après la chute de son empire. Quelle preuve plus frappante de la prospérité d'une époque qu'on se plaît quelquefois à représenter comme stérile en projets utiles, parce que nos habitudes modernes nous font croire que le bonheur d'une nation, son commerce et son industrie ne peuvent exister sans les clameurs de la presse!

En perforant ainsi les rocs de la Servie, ou en jetant d'un roc à un autre des galeries de bois, les Romains avaient choisi le plan le mieux adapté à la nature d'une contrée couverte de forêts de chênes. C'est encore celui qui est indiqué pour continuer ou réparer leur gigantesque ouvrage. Tous les paysans serviens portent à leur ceinture une cognée, et ils vivent sous un système analogue à celui qui avait produit ces édifices d'utilité publique dont l'Espagne et l'Indostan nous montrent les gigan

tesques ruines. Quand cette idée fut suggérée au prince Milosch, il objecta que les Serviens remorquant eux-mêmes leurs navires, plusieurs villages vivaient de cette corvée volontaire, qui rapportait au pays chaque année plus de cinq cent mille piastres; mais on lui fit remarquer que lorsque la route autrichienne serait terminée, des chevaux appartenant à l'Autriche toueraient les navires, et tout annonce que les Serviens eux-mêmes vont entreprendre une contre-route qui pourrait bien être achevée avant celle de la rive opposée.

Mais tout se tient dans les progrès de l'industrie et du commerce; c'est le perfectionnement graduel de l'application de la vapeur à la navigation du Danube qui activera les autres améliorations auxquelles il a fallu amener peu à peu le gouvernement autrichien. Toutes les années ne sont pas aussi défavorables que celle que j'avais choisie pour descendre le fleuve hongrois; tous les capitaines ne sont pas ignorans comme le capitaine Cozier, et voilà déjà trois ans que les fautes des premiers essais éclairent l'expérience. Au reste, le fondateur de la société de navigation par la vapeur, le comte Szecheny, en vrai patriote hongrois, a surtout en vue, dans tous ses projets de régénération sociale et industrielle, le bien-être et la gloire du peuple hongrois. Le comte répète souvent qu'il aime son pays comme un jeune homme sa première maîtresse; il appelle la Hongrie sa femme, et regarde tous ses compatriotes comme ses enfans. Il est aujourd'hui dans la force de l'âge, n'est pas marié, et se propose de rester garçon pour pouvoir plus librement exécuter ses plans. Il a servi dans l'armée active, et il est bon orateur; ses talens, ses connaissances supérieures et son patriotisme désintéressé le rendent très-influent à la diète.

Quelques anecdotes feront mieux connaître cet homme

remarquable. La souscription primitive de la société fondée à Pesth n'étant pas suffisante, la diète résolut de réclamer l'assistance du gouvernement autrichien. C'était la première fois que cette assemblée prenait en considération une mesure d'intérêt national qui entraînât des conséquences politiques et commerciales. Si la diète eût placé sous ses auspices cette entreprise, la conscience de son indépendance et la popularité qu'elle eût acquis pouvaient la pousser à d'autres mesures qui eussent fini par relever la nationalité hongroise. Le prince de Metternich fit venir aussitôt près de lui le comte Szecheny, et lui demanda une explication sur cet acte de trahison. La réponse du comte fut simple et sans équivoque : « Si vous désirez, lui dit-il, que la diète n'adopte pas la pétition et ne se charge pas de l'entreprise, chargez-vous-en vous-même; car après tout, le Danube ne peut rester longtems sans bateaux à vapeur. » Cette insinuation ne fut pas négligée : le gouvernement autrichien réclama la pétition; les plans du comte furent non seulement approuvés, mais complétés sur une plus vaste échelle, et ce fut à lui qu'on en confia l'exécution.

Le comte ne s'arrêta pas là : il établit un club à Pesth sur le plan de *l'Athenœum* de Londres : les principaux magnats, nobles et bourgeois, en sont membres. On trouve dans le salon de lecture les revues périodiques d'Angleterre, de France et d'Allemagne, les journaux politiques et plusieurs autres publications. On y fait aussi des cours de sciences et de beaux-arts. Peu de tems après l'établissement de ce club, le prince de Metternich conçut des alarmes sur ses résultats probables, et pria encore le comte Szecheny de lui dire quelles étaient ses intentions. Le comte lui déclara franchement son but : « Fort bien, dit M. de Metternich; mais vous me per-

mettrez d'exercer mon contrôle sur cette espèce d'association. — Vous le pouvez, reprit le comte; mais permettez-moi à mon tour de vous dire que le seul moyen d'y parvenir, c'est de nous donner vous-même une bonne souscription, et de devenir un de nos membres. Vous aurez ainsi un vote dans les réunions, et sans doute votre influence personnelle produira son effet. » Le prince crut l'avis bon, et le suivit, en se faisant recevoir du club de Pesth, qui est aujourd'hui dans une situation florissante.

Une autre innovation inouie était à la veille d'être adoptée pour l'agrément des Hongrois. La seule communication entre Pesth et Bude ou Ofen, sur les rives opposées du Danube, est un pont de bateaux, qui a été souvent un obstacle aux fêtes de ces deux villes, où la gaîté aime à se donner rendez-vous, et dont l'une contient 30,000, l'autre 25,000 habitans, non compris les faubourgs et les villages voisins : on a proposé de remplacer le pont de bateaux par un pont de pierre, dont les frais seront remboursés par un péage auquel tout le monde doit être soumis. Jamais chose semblable n'avait eu lieu en Hongrie depuis le jour où le Danube a commencé son cours. Un noble hongrois naît avec le privilége qui l'affranchit de toute espèce de taxe; mais les dames tenaient à jouir des plaisirs d'hiver que Bude leur offrait; elles tourmentèrent leurs pères, leurs maris et leurs frères, jusqu'à ce que le pont et le péage fussent votés à la diète, et un pont de pierre sera la première des réformes utiles qui finiront par faire adopter le principe de l'égalité de l'impôt.

Mais le parti ultra des états autrichiens aura surtout à s'alarmer d'un journal qui s'est établi à Pesth en langue hongroise; car un Anglais y ayant importé une manufacture de papier et une fonderie de caractères perfectionnée, va bientôt en créer un autre : d'autant

plus qu'il n'existe en Hongrie aucune loi de censure, et que la diète n'est pas d'avis d'en accorder une au gouvernement. Il y a encore à Pesth une académie sur le plan de l'institut de France, et qui publie ses transactions dans une revue trimestrielle. Le comte Szecheny écrit dans le journal et la revue : il me montra deux traités séparés de sa composition ; l'un sur le *crédit*, dans lequel il propose de modifier le système des substitutions dans le cas où le propriétaire viager d'un domaine voudrait emprunter sur ce domaine; l'autre démontre les diverses réformes dont la Hongrie a besoin pour améliorer ses institutions, construire des routes et des ponts, creuser des canaux, etc. Le comte insiste sur la nécessité d'établir des communications entre la Hongrie et ses frontières pour rendre au pays toute l'activité industrielle dont il est susceptible. Le comte écrit dans le dialecte hongrois, qu'il a mis à la mode par l'autorité de sa naissance, de ses propriétés et de son rang élevé. Il parle aussi hongrois dans la diète, où les débats avaient toujours eu lieu jusque-là en latin. L'empereur Joseph, ayant essayé de détruire la langue hongroise, n'avait fait que soulever une opposition d'enthousiasme; mais cet enthousiasme s'était éteint lorsque le comte de Szecheny a tenté de le ranimer.

Non seulement un privilége injuste affranchit la noblesse de toute espèce de taxes; mais le clergé, qui en est exempt aussi, a aujourd'hui en Hongrie le monopole de toutes les branches d'éducation. Il est cependant question de mettre fin à cet abus en fondant des écoles publiques à la Lancastre, dont les professeurs sortiront d'une espèce d'institution normale. Le comte Szecheny est encore le protecteur de ces innovations dans sa patrie, si long-tems exposée à tous les maux résultant des lois du servage, de la malheureuse distribution des propriétés

territoriales, et d'une mauvaise administration de la justice locale. La liaison intime du comte avec le prince de Metternich a été une circonstance très-avantageuse à la réalisation de ses idées de régénération nationale. Un ministre aussi sagace et aussi habile que M. de Metternich ne peut rester sourd au mécontentement des Hongrois, et les rapports éclairés de son noble allié lui ont fait sentir la nécessité d'éluder par d'adroites concessions une lutte qui pourrait bien finir par l'affranchissement d'un peuple de huit à dix millions occupant le poste le plus avancé et le plus vulnérable de l'empire.

Le sol et le climat de la Hongrie sont très-favorables à l'agriculture; mais les seigneurs, très-jaloux de leurs priviléges, exigent encore du paysan les travaux forcés de la corvée. Des droits exorbitans frappent aux frontières les denrées qu'on exporte, et les routes manquent ainsi que les canaux pour en faciliter le transport. La canalisation est très-arriérée : il n'y a même que trois canaux dans toute la Hongrie; l'un, qu'on appelle le canal de Franz, joint le Danube à la Theiss, de Pesth à Szovnok; celui de Bega réunit cette rivière à la Temes, dans le gouvernement de Temeswar, et le plus court est celui de la Sarviz. Les produits du sol sont nombreux et variés : le froment, le maïs, et toutes les espèces de céréales y abondent, ainsi que le tabac, le vin, la laine, les pelleteries, le suif, le chanvre, etc.; le bois y suffit aux besoins domestiques et aux constructions; l'or, l'argent, le cuivre et le fer, le charbon, le salpêtre, le sel, l'alun, etc., sont des articles qui trouvent un bon débit sur les marchés de la Hongrie. La Pologne lui demande ses vins, l'Italie du nord le superflu de ses grains, et enfin l'Angleterre ses chanvres.

Les progrès de l'industrie hongroise, le réveil du pa-

triotisme et l'esprit d'unité nationale sont des élémens politiques très-essentiels dans la crise actuelle. La Hongrie, la Transylvanie, et les provinces de la Valachie et de la Moldavie, sont maintenant à découvert devant la puissance russe, que les traités ne lieront qu'autant que ces contrées pourront lui résister efficacement. Par conséquent, tout ce qui peut augmenter leur force et leurs ressources naturelles, encourager leur esprit de nationalité ou associer leurs intérêts aux intérêts et à la sympathie du reste de l'Europe, rend les progrès de la Russie plus difficiles et plus hasardeux. Long-tems l'Autriche seule a compris la nécessité d'arrêter le colosse du nord : elle semble s'être à présent résignée à une destinée inévitable; mais si quelque chose peut lui rendre son énergie, c'est le fait annoncé de Constantinople que la Russie fortifie l'embouchure du Danube et jette un pont de bateaux sur la partie appelée Salina. Son but est sans doute d'appeler à elle tous les passagers ou de lever un droit de péage sur le commerce de l'Autriche et des provinces turques. Lorsqu'on réfléchit à cette circonstance, et qu'on regarde Silistrie, peut-on douter que la Russie ne commande de ce point toute la navigation du plus grand fleuve de l'Europe.

(*Quarterly Review.*)

Philosophie-Morale.

DE L'ÉDUCATION DES CLASSES SUPÉRIEURES

DANS LA GRANDE-BRETAGNE,

DE SES AVANTAGES ET DE SES DÉFAUTS.

Parmi les débris du moyen-âge, il en est un qui s'est conservé dans son intégrité, et qui possède encore de la puissance. Les universités anglaises, régies par des lois dont on ne peut se faire aucune idée sur le continent, bravent encore aujourd'hui l'envahissement du radicalisme et le progrès des idées modernes. Partout ailleurs les professeurs seuls sont chargés de communiquer l'instruction; c'est entre leurs mains que se trouve ce dépôt, c'est dans leurs leçons que la jeunesse va puiser les connaissances universitaires. A Cambridge et à Oxford, les professeurs ne professent rien; on leur accorde un salaire quelquefois nominal, et un titre honorifique auquel se joint un logement commode, quelquefois splendide. Là, ils peuvent se livrer dans la retraite à leurs études favorites; leur office est chose d'apparat et de luxe. Ils pourraient travailler beaucoup sans que le collége allât mieux, et leur suppression définitive ne tarirait pas les sources de la science.

Les personnes réellement chargées d'instruire les élèves se nomment *tuteurs;* ce sont eux qui travaillent, eux qui

correspondent aux professeurs des universités continentales. Les universités dont je parle sont divisées en colléges, plus ou moins coûteux, et qui partagent les étudians en autant de castes distinctes. Chaque collége est indépendant de tous les autres, il s'occupe exclusivement de ses propres élèves; il se charge d'élire, parmi les membres les plus anciens de sa propre institution, ceux qui, par leur mérite et leurs antécédens, lui semblent dignes d'être nommés tuteurs. Quant à l'université elle-même, cette élection ne la regarde pas le moins du monde; elle ne s'occupe que des intérêts généraux, et les professeurs ne se mêlent de rien. Les tuteurs sont payés par chaque collége; il y en a un pour douze ou quinze étudians; en outre, d'autres professeurs particuliers sont rétribués par ceux d'entre les élèves qui veulent faire des progrès plus rapides. La manière de communiquer l'instruction n'est pas moins spéciale; ce n'est pas, comme dans le reste de l'Europe, un homme qui, seul dans une chaire, déclame bien ou mal sur tel ou tel sujet; développant un texte et laissant tout le travail de la pensée à la sagacité de ses auditeurs. En Allemagne surtout, dans cette patrie du professorat, la moitié des élèves dort pendant que l'orateur disserte. Rien n'empêche l'attention du public de s'arrêter sur d'autres objets, et le professeur ne sait pas, après la leçon, si une seule de ses idées a pénétré dans les cerveaux rebelles des jeunes gens qui l'écoutaient.

Ce qu'on appelle *leçon* à Oxford, c'est tout autre chose: la discussion s'établit entre les élèves; le tuteur est là qui leur sert de guide, de juge et d'arbitre. Cet exercice intellectuel ne permet pas à leur énergie de s'assoupir, à leur attention de s'abattre; on mesure ses forces, l'émula-

tion contraint les plus paresseux à déployer leurs facultés : les explications, les scholies, les commentaires du tuteur éclairent les points litigieux ou obscurs de la discussion. C'est un examen de tous les jours, c'est une escrime de l'intelligence; je préfère beaucoup, je l'avoue, à la méthode germanique, cette méthode, cette gymnastique de la pensée, cette arène ouverte aux jeunes talens, ces débats qui préparent si bien les esprits, cette constante lutte des forces rivales. En Allemagne, les jeunes gens sont les maîtres, ils décident de la destinée de leurs professeurs. Ces derniers ouvrent boutique de science : les *burschen* sont chargés de répartir la louange et le blâme; toutes ces boutiques rivales se nuisent par la concurrence, et le savoir tombe dans le plus profond déshonneur.

Dans cette organisation des universités allemandes, il y a quelque chose d'humiliant pour les professeurs dont les bénéfices et la renommée dépendent du caprice de leurs élèves; ainsi se trouve ravalé le plus noble métier du monde; ainsi le professeur languit dans une infériorité et dans un servage misérables. Accusez l'aristocratie de l'Angleterre : elle protége du moins la supériorité de la pensée. Elle vaut mieux que la démocratie des *burschen*, dont le propre est de rejeter dans l'ombre ce qui fait le plus d'honneur à l'humanité.

Examinons cependant cette prétendue aristocratie et ses résultats. Pourquoi l'existence de l'aristocratie en Angleterre nous apparaît-elle si colossale, si puissante, si haute, si peu semblable à l'aristocratie du continent? Parce qu'elle soutient une lutte éternelle. Les pivots de l'arbre, attachés aux flancs du rocher battu des orages, s'y enfoncent avec bien plus de profondeur et de solidité. On conteste sans cesse les priviléges de l'aristocratie qui,

depuis mille années, a soutenu et protégé l'étrange constitution intérieure d'Oxford et de Cambridge. Mais c'est elle qui a fait de la profession de savant un métier honorable et qui a rangé parmi les gentilshommes quiconque exerce son intelligence. La ligne de démarcation qui sépare les hommes voués au travail mécanique des hommes qui exercent leur capacité intellectuelle est profonde en Angleterre, presque nulle sur le continent. Parmi nous, les professions libérales, jointes au talent, conduisent inévitablement aux honneurs et à la fortune. Un grand littérateur, un professeur distingué, un médecin célèbre, un astrologue, marchent de niveau avec l'officier supérieur et le diplomate. Sur le continent, au contraire, la diplomatie et l'armée sont les seules sources de la considération. Là, jamais un Porson et un Bentley n'auraient pris place à côté de Burke, de Fox ou de Wellington. L'érudit français le plus considéré n'obtient pas la moitié du respect que l'on accorde à un maréchal de France ou à un grand-chambellan. En Allemagne, les nobles de race forment une caste séparée, dans laquelle n'entrent pas les Goëthe, les Schiller, les Berzélius.

Il est beau et digne d'un grand peuple d'avoir fait de la gloire littéraire et scientifique un titre de noblesse. En Amérique, rien n'est considéré si ce n'est l'argent; en France, on porte un respect mêlé de jalousie aux places et à l'intrigue. En Angleterre, dans ce pays de l'aristocratie par excellence, les plus grands noms, les plus vieilles illustrations héraldiques se mêlent aux baronnets ou à l'élite des gentilshommes de campagne, aux squires ou propriétaires et gentilshommes des classes moyennes, enfin aux commerçans de premier ordre. Au milieu de cette foule si bigarrée, vous voyez l'homme de talent, l'homme de lettres, le savant, le professeur, occuper une

sphère spéciale, qui n'est inférieure à aucune des sphères voisines. De degré en degré, de nuance en nuance, un esprit de moralité et de respect pour le lien social se répand à travers toute l'organisation politique. Il est impossible de préciser exactement où commence et où finit l'aristocratie; personne ne le sait. Sans doute, quelques personnes qui cherchent à se distinguer, et que cette foule ennuie, forment de tems à autre des cercles exclusifs dans lesquels ils n'admettent pas les classes inférieures et roturières; mais ces espèces de clubs sont à la noblesse elle-même ce que certaines coteries de peintres ou de musiciens sont à ces deux professions.

Tandis que les obscurs barons de la Germanie prétendent se réserver l'exclusive jouissance d'une atmosphère d'orgueil hiérarchique, les Howard, les Stanley, les Talbot d'Angleterre, les Hamilton, les Douglas, les Gordon d'Écosse, partagent les plaisirs du professeur d'Édimbourg et du négociant enrichi de Glascow. Remarquez que l'on peut avoir des relations d'affaires et d'intérêt, soit avec ses inférieurs, soit avec une race étrangère ou ennemie, mais que la communauté de plaisirs offre la preuve irrécusable d'une communauté réelle de sentimens et d'idées.

En Allemagne, les nobles, ou vivent dans une retraite absolue et mangent leur patrimoine, ou, ce qui arrive souvent, s'ils n'ont pas de patrimoine, ils prennent du service; la profession des armes est la seule qui s'accorde avec les prétentions de l'Edelman. Il y a déjà longtems que l'Angleterre a détruit ce préjugé; elle a devancé, d'un siècle au moins, la civilisation de l'Europe. Dans le reste du continent, la France exceptée (on ne peut citer le système social de la France, livrée aujourd'hui à toute l'incertitude démocratique), les professions du

barreau et du clergé sont fort abaissées; le noble de race les écrase. Rien n'est plus triste que l'état d'un ecclésiastique dans toute l'Allemagne méridionale. L'avocat, dans le même pays, ayant peu d'occasions de déployer son talent et de s'élever à la considération par ses efforts, n'est guère plus estimé qu'un simple huissier en Angleterre. Aucune carrière ouverte à l'éloquence, point d'assemblée délibérante, rien qui donne accès à l'influence populaire.

Goëthe, à qui un phrénologiste de ses amis apprenait que la nature l'avait doué de toutes les facultés du grand orateur, s'écria en souriant : « La nature a fait une belle chose! et il était bien sage à elle de me donner les qualités dont mon pays n'a que faire, et dont en Allemagne je chercherais vainement l'emploi. » Le génie du luthéranisme et le peu d'élévation accordée à la situation sociale des hommes d'église étouffent l'éloquence de la chaire. Un Jérémie Taylor, un Bossuet, un Bourdaloue, sont impossibles en Espagne, en Italie et en Allemagne. Quant à la France, emportée dans le tourbillon de ses mouvemens politiques, nous ne la citerons que lorsqu'elle existera.

Voilà donc toutes les routes fermées; l'état n'accorde qu'à ses nobles, à ses guerriers et à ses ambassadeurs d'éclatantes distinctions; le peuple n'a de respect que pour l'aristocratie de naissance, pour l'officier et le général. Alfiéri, moitié Spartiate et moitié Romain, parle des banquiers de son tems comme nous parlerions d'un usurier engraissé par ses rapines. Un grand peintre, un grand musicien sont considérés comme des ornemens que l'on ne doit pas dédaigner, comme tenant très-bien leur place à la tête des heyduques et des chasseurs d'une grande maison; mais nulle part on ne voit toutes les su-

périorités jouir sans conteste d'un rang égal et honoré. C'est en Angleterre seulement que Rossini, reçu en audience particulière par le roi Georges IV, a été traité avec autant de considération et d'égards que lord Wellington; sir Josuah Reynolds marchait de pair avec les chefs de l'opposition et du ministère; le docteur Johnson était aussi redouté que lord Chatham, et Walter-Scott plus honoré que Castelreagh. La démocratie française est loin d'avoir atteint ce résultat; au lieu d'élever les supériorités d'intelligence jusqu'au niveau des grands pouvoirs de l'état, elle les rabaisse au niveau des capacités industrielles et des affaires de négoce. Aujourd'hui, dans un salon anglais, Southey ou Wordsworth serait l'objet d'autant d'attentions et de politesses que le pair du royaume le plus fier de sa généalogie, que le ministre sûr de la majorité parlementaire. Placez au contraire, à côté des hommes politiques en crédit, les noms littéraires des hommes les plus illustres de la France, vous verrez les gloires intellectuelles s'éclipser, étouffées par les gloires politiques; le plus petit intrigant pourvu de quelque influence pourra jeter dans l'ombre l'auteur d'un beau poème, ou d'un grand travail historique. La démocratie française s'est montrée moins libérale que l'aristocratie britannique. C'est encore pis en Allemagne : il faut bien se garder de juger ce pays d'après les pages des écrivains germaniques, presque tous roturiers et libéraux, portés par conséquent à accorder aux arts et à la science une estime et une valeur qui leur est refusée par les trois quarts de leurs concitoyens.

Mais quelle influence peut exercer sur les études l'état des choses que vous décrivez? Je vais le dire : en Angleterre, ce sont les nobles qui fréquentent les universités, parce que la science est vénérée et s'allie à la noblesse; sur le continent, et spécialement en Allemagne, on fait

ses études pour gagner sa vie : les familles veulent ouvrir à leurs enfans une route féconde; elles les jettent dans les professions libérales. Quant aux nobles, destinés au métier des armes ou à une vie voluptueuse et indolente, ils n'ont pas besoin de travailler pour vivre, ni de se faire un état lucratif; sûrs de leur existence, ils ne consultent que leurs goûts et abandonnent à la plèbe la vie des universités. Sans doute les étudians y cherchent le plaisir comme à Oxford et à Cambridge; mais c'est un plaisir dénué d'élégance, de raffinement et de luxe.

A Cambridge et à Oxford, une foule de jeunes nobles qui pourraient chasser le renard, élever des chevaux, courir les théâtres de Londres et entretenir des actrices, s'enrôlent volontairement sous les bannières de la science, et témoignent ainsi leur respect pour l'intelligence, ses conquêtes et ses richesses. Par cette organisation, la fortune et le pouvoir, considérés ailleurs comme les grands leviers de la société, sont placés au-dessous de la pensée et de l'instruction. Ailleurs, les sciences donnent le moyen de vivre bien ou mal, mais non la certitude d'être honoré. De là une double dépréciation et du savoir et des universités qui le propagent. Ce n'est jamais dans une intention complétement désintéressée qu'on a recours à ces dépôts des connaissances publiques; sur le continent, il est rare qu'un élève ait plusieurs domestiques à ses ordres : à Oxford et à Cambridge, rien n'est plus commun; en effet, la population universitaire de ces deux villes se compose presque exclusivement de l'élite de notre noblesse, tandis que les universités du continent se recrutent de tous les enfans sans fortune destinés par leurs familles aux professions libérales. Dieu sait à combien de dangers l'Europe est exposée par cette disposition des classes inférieures à transformer leurs fils en peintres, en gens

de lettres, en avocats et en médecins. Le nombre des candidats à la fortune et à la réputation augmente tous les ans dans une proportion effrayante et qui n'a nul rapport avec la somme totale d'argent et d'honneur qui attendent ces professions. Il y a plus d'avocats que de causes, et plus de médecins que de malades ; des professions déjà peu estimées se déprécient encore. Ce serait un calcul effrayant que celui qui comprendrait tous les gens de lettres, peintres, musiciens, médecins, avocats, professeurs de langues, qui meurent de faim, ou qui traînent misérablement leur existence dans les détours d'une intrigue obscure, sans être jamais certains que le pain de la veille ne sera pas suivi de la famine le lendemain.

Toutes les avenues étant obstruées, le vrai talent a peine à se faire jour. Plus il y a d'étudians, par exemple en Allemagne, et moins les bons livres rapportent à ceux qui les produisent. Rien de plus rare qu'un libraire allemand qui paie un manuscrit. Si Walter Scott eût vécu dans ce pays natal des professeurs, des universités, des dissertations et des études, ses œuvres vendues à la foire de Leipsick ne lui auraient pas valu douze cents livres de rente. Il est plus difficile, dans les pays où tout le monde aspire à une éducation libérale, de distinguer le vrai talent de la médiocrité.

Mais revenons à Oxford : là, le luxe n'est ni autorisé ni défendu par l'université. Il est juste que ces jeunes gens puissent vivre à Oxford à peu près comme ils vivent dans leurs familles ; et des réglemens somptuaires qui les contraindraient à mener la vie des *burschens* allemands ne tarderaient pas à mettre en fuite tous les héritiers des grandes familles. On décourage certaines dépenses extraordinaires qui seraient de mauvais exemple ; mais cette discipline n'a rien de bien sévère, et l'on ferme volon-

tiers les yeux sur tout ce qui n'est pas contraire aux lois de la décence et de l'honneur.

Les dépenses auxquelles se trouve exposé l'élève de l'université d'Oxford sont donc très-diverses, selon la fortune de sa famille et le rang qu'il doit occuper dans le monde. Nous donnerons quelque idée de ces dépenses, dont on n'a pas fait jusqu'ici le relevé exact; je parlerai d'après mon expérience personnelle, moi, l'un des nourrissons de cette université célèbre. En arrivant à Oxford, je possédais à peu près cinquante guinées; les auberges de cette ville coûtent fort cher. J'avais invité à dîner mes jeunes amis, et il ne me restait pas de quoi payer les vingt-cinq liv. st. que l'on exige de chaque étudiant, sous le nom de *caution-money;* c'est un dépôt que l'on est obligé de faire en entrant au collége, et qui sert ensuite à payer, soit les dettes arriérées, soit les dépenses des funérailles si l'on vient à mourir. L'un des colléges ou des subdivisions universitaires d'Oxford avait abaissé le taux de cette somme, circonstance qui me détermina à le choisir. Peut-être aussi pris-je en considération la renommée de ce collége, dont la discipline passait pour relâchée : c'était le seul dont l'église fût sans orgue, et mon goût décidé pour la musique aurait été blessé de cette circonstance, si la première des raisons, la raison pécuniaire, ne l'avait emporté sur tous les autres motifs.

Au dix-septième siècle, à l'époque où Milton était élève de Cambridge, deux élèves logeaient dans la même chambre, ce qui s'appelait *chumship*, du mot *chum*, compagnon, camarade. Aujourd'hui, chaque élève habite sa chambre. Je donnai d'abord quatre guinées par an pour une pièce fort triste, éclairée par une fenêtre à ogive; puis six guinées, pour un appartement un peu plus convenable; enfin, dix guinées, pour un appartement com-

plet, composé d'un salon, d'une chambre à coucher et d'un cabinet d'étude. Ce dernier appartement faisait partie des constructions modernes. Je payai vingt-cinq guinées le mobilier complet.

Cette dépense aurait été beaucoup plus chère sans une singulière coutume qui diminue de beaucoup les déboursés de chaque nouvel élève : chacun paie le tiers de la somme donnée par son prédécesseur immédiat, et l'héritage des meubles se transmettant ainsi d'élève en élève, finit par ne coûter au dernier locataire qu'une somme minime. Ainsi le premier de tous les habitans a donné trente guinées; son successeur en donne dix; le troisième trois guinées neuf schellings; le quatrième une guinée trois schellings; le cinquième dix schellings; le sixième trois schellings six pences; le septième un schelling deux pences; si bien que le dixième possesseur n'a plus que quelques pennys à débourser pour habiter une fort belle chambre. Cette coutume bizarre, que je n'ai observée qu'à Oxford, s'appelle *tiercer le mobilier*.

A cette dépense, on doit joindre celle des *tuteurs* ou professeurs particuliers, qui se paient dans tous les colléges dix guinées par an : viennent ensuite les domestiques. Dans presque tous les colléges, leur salaire nominal monte à deux guinées. Ces deux guinées entrent dans la poche d'un chef qui commande à toute la domesticité d'Oxford, et qui la rétribue. On ne le voit jamais; il vous fait servir par un député, et ce dernier représentant, qui est à la fois valet de chambre, portier, commissionnaire, frotteur, barbier, perruquier, cuisinier, *factotum*; cet homme qui est toujours auprès de vous, et qui remplit tant de fonctions différentes, vous ne pouvez pas vous empêcher de le gratifier d'une petite somme. Je donnais au mien quatre guinées par an; la plupart de mes con-

frères ne poussaient pas la générosité si loin ; ils ne donnaient que deux guinées au chef et deux guinées à l'employé. La vénération admiratrice avec laquelle il recevait cet argent me prouvait, non seulement que la plupart de mes confrères lui donnaient moins, mais que ma ponctualité était chose nouvelle et peu commune.

D'ailleurs, qui veut avoir plusieurs domestiques est libre de se créer un cortége aussi nombreux que bon lui semble. L'université prohibe les chevaux et les meutes ; mais comme l'autorité du *proctor* ou surveillant universitaire ne s'étend que jusqu'à de certaines limites qu'elle ne peut dépasser, il n'est pas rare de voir les étudians riches fonder, hors de la ville et de la juridiction du *proctor*, des écuries magnifiques et tout ce qui constitue le train d'un chasseur. Comme ces jeunes gens ont soin de ne pas conduire leurs équipages dans les rues de la ville, les supérieurs ferment les yeux sur une contravention qui n'a rien de coupable, et que d'ailleurs ils ne pourraient empêcher. Aussi est-ce un curieux spectacle que celui d'une ville d'études et de luxe, où la robe magistrale, la science des tribraques et des dactyles, l'amour de l'élégance, la recherche des voluptés et l'ambition littéraire, se confondent à tout moment.

Les lois contre le jeu sont très-sévères. Quand le fait est prouvé, on punit le coupable en lui infligeant ce qu'on appelle la *rustication*, c'est-à-dire l'exil pendant un certain nombre de mois : exil qui équivaut à une perte assez considérable de tems et d'argent. La seconde ou la troisième fois, le coupable est expulsé définitivement. Mais les lois restrictives atteignent difficilement la passion du jeu. De mon tems on jouait très-peu à Oxford : les choses ont bien changé.

L'aristocratie d'Oxford n'est pas plus forte que la discipline. Au contraire, c'est cette dernière qui l'emporte ;

et plusieurs familles riches et puissantes ont cru devoir s'en plaindre. Il y a dix ans que l'un des lords les plus influens de l'administration whig alla présenter son fils aîné au chef de l'université de Cambridge, dont il espérait que le collége le plus brillant (celui de la Trinité) accueillerait avec joie un élève si distingué. Son étonnement fut extrême lorsqu'il apprit que cette admission, regardée comme certaine par sa famille et par lui, était soumise à plusieurs difficultés. Récemment, quelques jeunes nobles avaient, par leur conduite, troublé l'ordre intérieur du collége, et le recteur, qui se souvenait de cette circonstance, répondit à lord C*** : « Avant de » prendre une résolution définitive, il faut que nous » soyons certains que votre fils se soumettra à tous les » réglemens intérieurs de l'université. Sans cela, son » admission serait pour nous un embarras et non un » conquête, et nous ne pourrions y consentir. » L'aristocratie du whig se révolta contre une déclaration pareille, et il ne songea plus à faire entrer son fils dans le collége de la Trinité.

La même chose est arrivée aux deux fils du duc de Wellington. L'un d'eux s'était rendu coupable d'un délit que les lois du collége punissent sévèrement. Il s'agissait d'expulser le coupable. On fut embarrassé : il était pénible d'appliquer une loi si sévère au fils d'un général d'armée et d'un ministre que les Anglais regardent comme leur héros national. On fit entendre à ce jeune homme qu'il était libre de se retirer du collége auquel il avait appartenu, et qu'il ferait bien de quitter l'université d'Oxford. Cette indication lui suffit; il se retira. Son frère le suivit, et tous les deux allèrent habiter Cambridge; je crois que le coupable ne fut jamais complétement admis et enregistré parmi les élèves.

C'est ainsi que l'aristocratie universitaire s'élève à côté

de l'aristocratie de rang et oppose ses idées toutes républicaines de la supériorité littéraire et scientifique à la prépondérance héréditaire. Il est bon de dire aussi que les vestiges du vasselage féodal, vestiges qui pendant longtems sont restés imprimés sur l'ensemble et les détails du système universitaire, se sont effacés peu à peu. Autrefois, les élèves pauvres servaient de domestiques aux élèves riches, et continuaient leurs études sous le nom de *serviteurs* dans cet état de dégradation, leur costume était différent : ils servaient à table (1). Malgré cette humiliation, ils constituaient un corps assez nombreux. A Cambridge, on ne les appelle pas *serviteurs*, mais *sizars*. Beaucoup de colléges ont entièrement renoncé à cette malheureuse coutume. Je n'ai connu que deux serviteurs pendant tout le cours de mon séjour à Oxford. L'un d'eux, homme de mérite, ne tarda pas à s'élever à un degré de considération qui le plaça au-dessus de ses camarades et l'arracha au rang inférieur dans lequel son défaut de fortune le plaçait ; l'autre n'avait à remplir aucune des fonctions serviles auxquelles ses prédécesseurs étaient soumis ; il ne se plaignait que d'être obligé de porter dans les rues une casquette sans galon, qui le signalait à l'attention des dames de la ville.

Signalons encore une source de dépenses nécessaires, celle que l'on connaît à Oxford sous le nom bizarre et in-

(1) NOTE DU TR. Cette classe se rapproche beaucoup de la condition des étudians pauvres dans les universités d'Espagne. Ceux-ci sont dans un état permanent de domesticité ; il en est même qui servent dans la ville, en se réservant quelques heures pour assister aux cours et pour étudier. — Voyez au reste l'article que nous avons publié sous le titre d'*Une Coutume du collége d'Eton*, dans la 31ᵉ livraison (juillet 1835), où se trouvent consignés plusieurs renseignemens curieux sur les mœurs universitaires de la Grande-Bretagne.

compréhensible de *battel*. Un vieux mot en usage dans les couvens, *patella* ou *batella* (plat, assiette), a donné naissance au mot *battel*. Il s'agit du dîner et du souper, avec de la bière, mais sans vin ni liqueurs. On paie à part le bois, le charbon, la chandelle, le vin et les fruits. Cette dépense peut monter à une guinée par semaine. Dans quelques colléges, le souper est public; dans quelques autres, chacun des élèves se fait servir dans sa chambre. On ne peut s'absenter du réfectoire sans avoir demandé la permission préalable, et sans être passible d'une amende. Chaque collége a son réfectoire, sa chapelle et sa bibliothèque, grande salle destinée à tous les élèves. On dîne fort simplement. Point de poisson ni de gibier, une ou deux espèces de viande, quelques légumes, rien de plus; point de vin, excepté à la haute table, autour de laquelle s'assemblent quelques personnes privilégiées. Restent à payer la lumière, le charbon, le vin, le sucre et le thé; enfin le blanchissage. Il n'y a pas de ville en Angleterre où le charbon soit plus cher qu'à Oxford. D'après le calcul exact que j'ai établi, et trente semaines étant le maximum de la résidence que l'on peut faire à Oxford, voici les dépenses inévitables d'un élève. On peut rester dans quelques colléges treize semaines seulement, mais le cas est très-rare.

	Liv. st.	sch.
Logement	10	10
Professeurs particuliers	10	10
Domestiques	5	5
Battell	40	4
Blanchissage	6	6
Éclairage	2	5
Chauffage	5	5
Épiceries	10	10
TOTAL	90	15

Que l'on veuille comparer cette dépense avec celle qu'un jeune homme fait chez ses parens, ou que la vie de Londres exige : on reconnaîtra que l'éducation aristocratique d'Oxford est tout aussi libérale que l'éducation républicaine du continent : si quelques élèves veulent donner des bals, inviter leurs amis à de grands repas, acheter des voluptés à tout prix, on ne doit pas s'étonner que la vie d'Oxford les ruine; la plupart des jeunes gens reçoivent de leur famille une pension de deux cents livres sterling. Je questionnai un membre de l'université sur le taux de la pension qui pourrait convenir à un jeune homme de bonne famille; il me répondit : Trois cent vingt livres sterling. En accordant à la plupart des étudians des moyens d'existence au-dessus de leurs besoins réels, voici le résultat que l'on obtient; il s'établit dans la ville une population d'usuriers qui, en leur faisant crédit, les ruine.

C'est ainsi que j'ai commencé le délabrement de ma modeste fortune. Pour peu que l'on en ait envie, on peut dépenser beaucoup d'argent à Oxford. Il y a deux classes d'étudians : les *commoners* ou élèves ordinaires, et les *gentlemen commoners* ou élèves gentilshommes que l'on nomme à Cambridge *fellow commoners*. Les dépenses de ces derniers sont plus considérables que celles des autres. Ils déposent en entrant cinquante guinées, au lieu de vingt-cinq. Leur costume est d'une plus belle étoffe et coûte, non pas cinq guinées comme celui du *commoner*, mais quinze ou vingt guinées au moins. Il se compose de deux robes académiques, l'une pour le matin, l'autre en soie couverte de broderies, costume de cérémonie; la casquette ou toque est couverte en velours ou en drap. A Cambridge, le galon de la toque est en or; à Oxford, les nobles de race ont seuls ce privilége; à

Cambridge, les pensionnaires répondent aux *commoners* d'Oxford, et chaque collége a son costume spécial ; c'est un moyen de reconnaître à quelle subdivision universitaire appartiennent les auteurs des délits qui peuvent avoir lieu.

Cette classe privilégiée paie vingt guinées ses professeurs particuliers, qui ne lui donnent pas de meilleures leçons qu'aux simples *commoners*. Commensale des chefs, elle a sa table particulière, et absent ou présent chacun paie la même somme. Toutes ces charges de surérogation ne s'éleveraient pas très-haut si les *gentlemen commoners* n'étaient persuadés que leur rang et leur fortune exigent un surcroît de dépense. Presque toujours ce sont de nouveaux riches, heureux et fiers de déployer leur opulence de parvenus ; classe bien plus aristocratique que la noblesse et qui ne perd qu'à la troisième ou quatrième génération la rouille de ses prétentions arrogantes ; ce sont aussi les fils uniques des grands propriétaires ou leurs fils aînés ; rarement les cadets pénètrent dans cette sphère ; ils se classent ordinairement parmi les élèves (*scholars*), demi-élèves (*demies*), étudians (*students*), jeunes commensaux (*junior fellows*) ; subdivisions variées d'une même situation ; elles indiquent toutes l'intention de profiter des distinctions académiques et des immunités qu'elles confèrent aux lauréats. Les enfans de la haute noblesse, fils de pairs, portant un costume spécial, et jouissant de divers priviléges quant à la durée de leurs études et à la facilité d'obtenir les degrés, se soucient rarement de devenir *gentlemen commoners*. Ils entrent la plupart dans le collége aristocratique, *Christ-Church*. Quelquefois, mais rarement, ils renoncent à tous ces priviléges comme l'a fait George Grenville, aujourd'hui lord Nugent.

C'est le *gentlemen commoner*, le parvenu, qui sert ordinairement de proie aux usuriers ; sa vanité et sa richesse le rendent aisément dupe ; et c'est aussi lui qui obtient le plus rarement les distinctions académiques. On s'est élevé avec raison contre cette prime accordée à l'opulence seule, à la richesse brute. Pour se l'expliquer, on doit se souvenir qu'elle remonte à une époque où la richesse territoriale, la noblesse héréditaire et la supériorité intellectuelle étaient presque toujours unies.

Nous venons de donner une légère esquisse de l'organisation bizarre, compliquée, en général fort peu connue qui régit cette université célèbre. Elle ressemble fort à la constitution anglaise, qui au milieu d'un si grand nombre d'absurdités apparentes et de ruines accumulées, a conservé assez de force et de solidité pour offrir à des générations nombreuses et glorieuses un asile, un temple, un sanctuaire.

(*Tait's Magazine.*)

Voyages.

THOMAS CAMPBELL A ALGER (1).

N° II.

Je viens de visiter un lieu de lugubre mémoire, le bagne d'Alger, ou la prison dans laquelle on enfermait les esclaves chrétiens après leurs travaux journaliers. C'est un vieux et sombre édifice qui, si l'on en croit la tradition, avait été autrefois une chapelle catholique des premiers âges du christianisme. Pendant trois siècles, ses voûtes ont retenti des soupirs de nos frères captifs, et rien dans l'aspect de son architecture n'est propre à adoucir cette pénible réflexion. Il y avait à Alger d'autres prisons de nuit; mais celle-ci fut la seule conservée pour cet usage après la victoire de lord Exmouth. Les Français y trouvèrent cent vingt-deux prisonniers, dont quelques-uns étaient des soldats de leur propre armée tombés récemment aux mains des Algériens, et sauvés par les Turcs des yatagans des Kabyles et des Arabes. D'autres provenaient du naufrage de deux bricks recueillis par les Barbaresques; et enfin il y avait quelques Génois et quelques Grecs privés de leur liberté depuis deux ans.

On avait coutume de renfermer les captifs dans ce ba-

(1) Voyez le 1er article dans notre dernière livraison. On trouvera dans celui-ci des observations fort judicieuses sur le manque des capitaux à Alger, et sur les moyens qu'on pourrait employer pour les y attirer.

gne tous les soirs pour les ramener à leur travail au lever du soleil. Quel charme pour les hommes libres dans ces mots *le lever du soleil*, qui nous rappellent le gazouillement de l'alouette, les fraîches couleurs des fleurs, les bruits de l'industrie qui se réveille gaîment, et tout ce qui forme la joyeuse enfance du jour ! mais pour le captif, la lumière ne faisait qu'interrompre l'oubli de ses maux ou peut-être un rêve qui l'avait ramené sur le sol natal. Le soleil ne luisait pour lui que comme l'œil d'un maître qui le rappelait à sa rude tâche, et on lui jetait comme à un chien le morceau de pain de son premier repas. Cependant j'aime à me persuader que le sort de ces tristes victimes n'était pas aussi misérable que notre imagination se le figure. Les chrétiens qui parvenaient à retourner en Europe ne cherchaient pas naturellement à affaiblir le tableau de leurs misères passées, soit que pauvres, vivant d'aumônes, ils eussent besoin d'exciter la compassion des fidèles, soit qu'appartenant à une classe riche, ils racontassent dramatiquement au coin d'un bon feu les tribulations du captif. Je m'entretenais l'autre jour sur ce sujet avec un Algérien, qui prétendait que les exagérations les plus grossières avaient été répandues en Europe sur le mauvais traitement des esclaves chrétiens à Alger. Dieu me pardonne d'avoir pu plaisanter sur de si graves infortunes; mais, dans la conversation, je citai à mon interlocuteur le trait de ce petit tailleur écossais qui, trouvé trop faible par le dey pour travailler avec les autres captifs, fut cruellement condamné à rester immobile du matin au soir sur un panier d'œufs pour les couver comme une poule. Cette aventure, dont on rit encore en Écosse, dérida aussi la figure du Maure, à qui je la reprochais comme un trait de barbarie inouie; mais reprenant bientôt son sérieux, il me répondit : « Cette histoire

est aussi improbable que bouffone; car si l'esclave était tailleur de son état, le dey l'eût employé cent fois plus utilement à coudre du drap qu'à faire éclore des œufs (1).

Je croirais aussi volontiers que les bons pères de la Merci et les autres moines ou missionnaires qui s'occupaient du rachat des captifs, surtout en Espagne, se permettaient de rembrunir un peu le tableau de leurs souffrances lorsqu'ils allaient quêter pour leurs pauvres frères en esclavage. Le spectacle public du retour des captifs délivrés était aussi disposé de manière à produire de l'effet. La charité était bien plus émue en voyant défiler ces malheureux couverts de haillons qu'ils n'avaient jamais portés, et chargés de fers vingt fois plus lourds que ceux des bagnes d'Alger. Enfin j'ajouterai à l'appui de mes doutes le fait curieux que pendant long-tems le plus grand nombre des esclaves de la régence *était venu volontairement y chercher l'esclavage.* Je veux parler des déserteurs des garnisons d'Oran et de Malalquivir. Les troupes que les Espagnols entretenaient dans ces deux places se composaient de la lie des nations, de contrebandiers catalans ou de bandits italiens, qui, lorsqu'ils avaient encouru la peine capitale dans leurs régimens, préféraient, plutôt que de la subir, aller tendre leurs bras aux chaînes des Barbaresques.

(1) Note du trad. Cette manière de faire couver les œufs est très-usitée dans quelques îles de l'archipel indien, et surtout en Chine. Il y a quelques mois, l'un des premiers magistrats de Manille m'assura que dans les Philippines, des hommes libres s'adonnaient à cette industrie. Ils se tiennent sur les bords des lacs, et couvent de préférence des œufs de canards. Ils élèvent les cannetons, puis les envoient au marché; et au fond c'est une industrie tout aussi lucrative que la culture du riz ou l'élève des vers à soie, dont les femmes se chargent aussi de faire éclore les œufs en les portant sur elles jour et nuit.

Les prisonniers faits par les corsaires se divisaient en deux classes : la première comprenait le capitaine, les officiers de la prise et les passagers avec leurs femmes et leurs enfans ; cette première classe était soumise à un travail moins dur que l'autre qu'on vendait publiquement au plus offrant et dernier enchérisseur ; les enfans étaient presque tous envoyés au palais du dey ou aux maisons des premières familles, et les femmes servaient les dames maures. Quant au traitement des esclaves en général, Leweson, secrétaire du consulat danois, qui a publié un livre sur Alger à la fin du dernier siècle, n'en fait pas une peinture très-révoltante. « Chaque propriétaire, dit-il, a intérêt à ménager la vie de son esclave dans l'espoir d'en tirer une rançon ; les plus malheureux étaient ceux qu'on employait aux travaux publics. Nourris de pain grossier, de gruau, d'huile rance et de quelques olives, il n'y avait que les plus adroits qui pouvaient par leur industrie, en travaillant pour leur compte, après le soleil couché, se procurer quelquefois un bon souper et un verre de vin. L'état leur accordait annuellement pour tout vêtement une chemise longue, une tunique de laine à longues manches et un manteau également en laine. Ils couchaient sur un matelas avec un oreiller et une couverture. » Leweson ne dit pas si on leur donnait des bas et des souliers.

Les esclaves des particuliers servaient comme domestiques dans la ville, et ils travaillaient aux champs dans la campagne où leur intelligence les faisait quelquefois parvenir aux fonctions d'intendant d'un domaine ; mais ils couraient le risque de se faire trancher la tête s'ils s'élevaient jusqu'à la faveur plus intime de la femme ou de la fille de leur maître. Les esclaves du dey étaient

comparativement heureux; bien vêtus, bien nourris, ils n'avaient à regretter que le seul bien dont rien ne console, la liberté.

Outre les consuls européens, leur famille et leurs secrétaires, il y avait à Alger quelques chrétiens libres, marchands, artistes et pasteurs spirituels du culte grec ou catholique, qui avaient droit de résidence, sans pouvoir posséder des esclaves. Aux étrangers de cette classe, les Maures prêtaient leurs domestiques chrétiens moyennant un prix modéré, mais avec la garantie que l'étranger répondrait de l'évasion du captif, et même de sa valeur en cas de mort. Quelques-uns de ces domestiques de louage avaient su avec leurs épargnes établir des tavernes où ils gagnaient quelquefois assez d'argent pour payer leur rançon et revenir en Europe; mais jusqu'à ce qu'ils se fussent rachetés ils portaient à la jambe, au-dessus de la cheville, un petit cercle de fer qui rappelait leur condition.

Enfin, les esclaves d'Alger avaient droit de plainte contre leurs maîtres s'ils étaient trop maltraités. Sur la première plainte bien prouvée, le maître était admonesté; sur la seconde, on lui enlevait son esclave sans compensation, pour le donner à un autre propriétaire. Quoi qu'il en soit de ces documens plus ou moins exacts, l'esclavage d'Alger était une honte pour la chrétienté; remercions les Français de leur noble victoire, mais souvenons-nous que cet esclavage était la suite des représailles des Maures contre le fanatisme de la plupart des états du midi de l'Europe. Il n'y a pas long-tems encore que les sujets du pape, le roi de Sardaigne et les Espagnols, condamnaient eux-mêmes aux galères tous les Barbaresques qu'ils faisaient prisonniers. En 1785, il y avait à Alger 2,000 es-

claves chrétiens; ce nombre était réduit à 1,000 lors de l'expédition de lord Exmouth, et il en coûta mille braves marins à l'Angleterre pour briser leurs fers!

Le séjour d'un Européen ici n'est pas, *même aujourd'hui*, fort agréable, à moins qu'il n'y soit retenu par des intérêts positifs; mais ce séjour devait être bien affreux autrefois pour nous autres protestans. Si deux personnes de notre culte désiraient contracter mariage, baptiser leurs enfans ou célébrer des funérailles, il leur fallait s'adresser à un prêtre grec qui, pour leur plus grande édification, disait l'office en un langage inintelligible. Toutefois, pendant les pires époques, jamais les chrétiens libres ne manquèrent de caution pour leur sécurité personnelle. Chacun d'eux se mettait sous le patronage d'un Turc qui se faisait un point d'honneur de ne pas laisser insulter impunément son protégé. En 1786, une dame maure ayant accouché dans les rues la femme d'un consul et l'ayant outragée en levant la main sur elle, fut conduite devant le cadi, et condamnée à la bastonnade qu'elle subit malgré les instances et les sollicitations du consul et de sa femme.

Les deux principales sorties d'Alger sont les deux portes opposées de Bab-El-Oued et de Babazoum. A quelque distance de la porte de Babazoum campent des habitans de la campagne qui, venant apporter leurs provisions au marché, économisent la dépense de l'auberge en couchant sous de misérables tentes, pêle-mêle avec leurs chiens et leurs bêtes de somme. Un peu plus loin la route se divise en deux branches, dont l'une conduit à l'établissement que les Français appellent le *Jardin d'Expérience et de Naturalisation*. J'allai le visiter avec M. Descousse, et le jardinier en chef nous montra la pépi-

nière dans tous ses détails. Le but utile de l'établissement est honorable pour la France; c'est un terrain de quatre-vingts acres, contenant vingt-cinq mille arbres, arbustes ou plantes, qu'on cultive pour savoir quels sont, parmi tous les produits de l'horticulture, ceux qui pourront le mieux s'acclimater à Alger. Par malheur cette grande expérience ressemble à un compliment français : elle promet beaucoup et tient peu. « Combien avez-vous d'employés sous vos ordres? demandai-je au jardinier. — Quatre-vingts; me répondit-il. — Quatre-vingts! m'écriai-je; quatre-vingts! pour quatre-vingts acres de terre et vingt-cinq mille arbres ou plantes! — C'est bien peu, en effet, répondit-il; je serais content encore si c'étaient quatre-vingts ouvriers actifs et bien payés; mais je n'ai que de misérables indigènes ou des Européens qui sont l'écume de la race humaine, mal payés d'ailleurs. — Et quels sont vos appointemens? lui demandai-je. — 1,500 fr. par an; bref, le gouvernement nous réduit à la disette en toute chose, et quoiqu'il n'en dût pas coûter beaucoup pour se procurer une grande abondance d'eau, je n'en n'ai pas assez pour arroser le tiers de ma pépinière. »

J'allai le même jour passer la soirée dans une maison française et je me permis de regretter, tout haut, qu'une économie malentendue menaçât de détruire le *Jardin d'Expérience*. Mais j'aurais mieux fait de me taire, car j'appris, le lendemain, par M. St-John notre consul, que la liberté de mon langage avait offensé un haut fonctionnaire. Je lui fis dire que je n'avais pas eu l'intention de le blâmer personnellement : ce n'est pas en effet le gouvernement d'Alger qui a tort, mais le gouvernement de Paris.

Les expériences de culture ont mieux réussi aux particuliers. M. Lacroutz, principal banquier d'Alger, a

semé avec succès le grain que les Français appellent tuzelle, et qui, dans un terrain sans engrais, lui a rendu de 8 3/4 à 12 1/2 pour un. Les essais sur les grains moins tendres n'ont pas été si heureux, mais M. Lacroutz a semé du coton dont le produit a été abondant et de bonne qualité. L'indigo a été aussi pour lui une récolte avantageuse; sur un autre de ses domaines M. Lacroutz a fait construire un moulin à olives : un tiers de son huile est aussi bonne que la meilleure huile de Provence, et le reste, quoique inférieur, n'est pas sans valeur ni sans utilité.

Je ne doute pas que les produits des régions intertropicales, qui peuvent être cultivés sur le sol de la Régence, ne devinssent une source de grandes richesses pour la France et ne fissent la prospérité de la colonie, si l'on pouvait parvenir à y introduire des capitaux plus abondans. Aujourd'hui l'argent, qui n'obtient en Angleterre que quatre pour cent, en rapporte ici, depuis douze jusqu'à soixante, selon la confiance du prêteur. Ce chiffre de l'intérêt est un obstacle pour toute spéculation agricole qui a besoin de patience et d'avances. Je mets en fait que sur quatre cents colons d'Europe établis ici, il n'y a pas plus de cinq ou six propriétaires qui s'occupent de la culture de l'olivier et du mûrier, deux produits d'un bénéfice assuré pour qui peut y consacrer son industrie et son capital. Je ne parlerai pas avec autant de certitude de la culture de l'indigo, de la cochenille, du coton, du tabac, de la vigne et de quelques autres articles : selon moi cependant la vigne et le tabac pourraient devenir d'un immense rapport à Alger; mais qui donc a empêché d'y songer jusqu'à présent? Uniquement la rareté des capitaux et l'absence d'une banque publique où le cultivateur pourrait trouver l'argent qui lui est né-

cessaire en offrant sa propriété pour garantie. Les quatre-vingt-dix-neuvièmes des colons ne vivent que de la culture des grains et des végétaux qui sont d'un pauvre rapport; le plus considérable de tous, M. Couput réalisa, en 1834, 150 livres sterling environ des produits de sa ferme. Quelques riches font des expériences fort jolies, sans doute, mais rien d'assez important pour promettre à la France qu'elle rentrera jamais dans les frais de la conquête et de la colonisation. Je crois que pour appeler des capitaux il faudrait déclarer ports francs tous les ports de la Régence. On verrait affluer l'argent anglais qui y trouverait un intérêt double de celui qu'il peut trouver en Angleterre.

J'exprimais cette opinion à quelques fonctionnaires français dans l'ordre civil et dans l'ordre militaire. Ceux-ci m'écoutèrent avec une froideur polie, mais jalouse : « Ah! vous autres Anglais, me répondirent-ils, vous êtes de vrais patriotes et vous ne voulez voir partout que l'intérêt de l'Angleterre. De quel droit la Grande-Bretagne, avec ses nombreuses colonies, envierait-elle à la France la possession exclusive d'une conquête si bien gagnée?

— Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles, répondis-je, nous ne vous envions pas Alger. La Grande-Bretagne n'accepterait pas votre colonie quand vous la lui offririez pour rien demain. » Cependant il est peu d'officiers français à qui j'aie pu faire comprendre que l'Angleterre serait très-fâchée de succéder à la France dans la possession d'une colonie qui coûte, tous les ans, plus de quarante millions pour l'entretien de 27,000 soldats décimés par le climat et qui occupent quelques milles de territoire autour d'Alger, de Bonne et d'Oran. M. Lacroutz, le banquier, dit, comme moi, que la France

n'aurait rien de plus sage à faire que de proclamer la franchise de tous les ports algériens.

Si ces réflexions sérieuses ne vous ont pas fatigué, veuillez me suivre au-delà de la porte de Babazoum et gravir la route à droite qui a été taillée sur le revers d'une montagne. Du point le plus élevé vous admirez un paysage tout oriental, et dans ce paysage, un palmier surtout, un palmier solitaire qui n'a jamais fleuri, parce que ces arbres n'ont qu'un sexe et ne fleurissent que par couples. Parmi plusieurs marabouts ou chapelles pittoresques, mon guide me désigna celle où était la tombe de Barberousse. Bientôt, en se dirigeant vers Douera et Boufaric, la perspective s'agrandit, et l'œil découvre le large demi-cercle bleu de la baie bordée d'écume, les maisons de campagne et leurs jardins d'orangers, les marabouts couronnés de dattiers, la plaine où le soleil dore la rivière Arach qui se perd au cap Matifou et enfin, à l'arrière-plan, les nobles montagnes qui se dressent derrière la Metidja!

Ces montagnes, dont l'aspect est singulièrement hardi, s'étendent en une longue chaîne, ici creusées par les ravins, là hérissées de roches pourpre ou bronzées par le soleil; vrais géans de pierre qui semblent les sentinelles redoutables du pays. C'est là, dans les défilés, que les Kabyles ont souvent appris aux Turcs et aux Français que la liberté est une nymphe des montagnes. Quels effets d'ombre et de lumière sur ces hauteurs pour Turner! Quels sujets charmans sur le rivage pour le pinceau gracieux de Delcott, et quelles belles études Wilkie trouverait parmi les Arabes et les Kabyles, les nègres au visage rieur et les joyeux enfans des juifs de la place du Marché.

Mais cette excursion est trop fatigante pour un piéton,

et vers le milieu du jour le soleil y darde des rayons trop brûlans pour un promeneur à cheval. Partez donc avant que le muezzin invite les musulmans à la prière du matin du haut du minaret, n'attendez pas que le canon de rade ait annoncé le point du jour.

La seule promenade à pied dont vous puissiez jouir à Alger est hors la porte de Bab-El-Oued. Après avoir dépassé le fort des Vingt-Quatre-Heures (ainsi nommé parce qu'on dit qu'il fut construit en un jour), un peu au-delà du cimetière est le lieu appelé encore *les Jardins du Dey*, qui contiennent plusieurs édifices, des cours pavées de marbre et de magnifiques fontaines. Le palais contre lequel les Français ont construit de nombreuses baraques est devenu un hôpital militaire, et les jardins ont été convertis en une seconde pépinière expérimentale sur une échelle plus petite que celle de Babazoum. J'ai fait la connaissance du digne docteur Maris, médecin en chef de l'hôpital, qui me permet de cueillir tous les jours dans son jardin des fleurs qu'il m'apprend à dessécher, après avoir écrit le nom botanique de chacune sur une étiquette de papier. Les botanistes en chef de l'établissement sont deux frères également hospitaliers. Ils sont jumeaux et d'une ressemblance qui embarrasse ceux qui les regardent à côté l'un de l'autre : leur rire et l'accent de leur voix sont tellement les mêmes que si vous fermez les yeux lorsqu'ils causent, vous jureriez que vous êtes avec un seul homme qui parle tout seul et se fait les demandes et les réponses. Ils ont si constamment confondu leurs études et leur vie que leurs ames aussi semblent jumelles.

Vous trouvez dans les jardins du dey le cotonnier en arbre et en arbrisseau, la canne à sucre et le cactus à cochenille. Tous ces produits prospèrent admirablement,

à en croire les deux botanistes. Mais il faudrait peut-être l'expérience d'un cultivateur des tropiques pour en parler avec confiance. C'est ce qu'a pensé un colon hollandais. Après avoir acheté ici, pour une bagatelle, plusieurs arpens de terre, il va partir pour étudier en Amérique, pendant un an et demi, la culture du sucre et de l'indigo, ne comptant revenir qu'avec les connaissances nécessaires à l'exploitation de sa propriété africaine.

Près des jardins et du palais du dey, une ancienne poudrière sert aujourd'hui de caserne. Une poudrière et un palais ainsi juxta-posés ! Les deys se réservaient-ils de pouvoir faire sauter leur harem dans un cas désespéré ? car dans ce palais étaient renfermées leurs plus belles femmes. Et puis cette poudrière était là si proche de la mer qu'un vaisseau ennemi pouvait y envoyer une bombe sans s'exposer au feu des batteries voisines. Aussi, le dernier dey avait abandonné depuis plusieurs années cette résidence pour se retirer à la Casauba, de peur d'une explosion de la part de ses janissaires.

Je parlerai brièvement de l'origine d'Alger. En remontant jusqu'au tems de la domination de Rome en Afrique, je dirai seulement que les Romains prirent possession de cette contrée après avoir conquis Carthage : leurs vestiges sont empreints sur toutes les ruines antiques; la principale mosquée d'Alger contient une inscription latine sur une pierre qu'on suppose avoir appartenu à un temple païen d'Icosium. Les conduits souterrains de la ville peuvent passer aussi pour une construction romaine. Pendant la décadence de l'empire, la Barbarie fut ravagée par les Vandales, et le teint blanc de quelques Kabyles permet de supposer leur origine vandale. Bélisaire, sous Justinien, rendit passagèrement l'Afrique à l'empire d'Orient. En 697, les Sarrasins réduisirent toute la côte sous

leur domination. Des siècles s'écoulèrent avant qu'Alger, devenue une ville mahométane, acquît quelque importance : ce ne fut qu'après l'expulsion des Maures d'Espagne, et lorsque vingt mille d'entre eux se furent établis ici et dans le voisinage. Les Algériens passent donc pour les descendans des Maures d'Andalousie. Le nom d'*Alger* signifie une *île* en arabe, parce que ses premiers habitans s'étaient établis sur cette portion insulaire de la ville qui est aujourd'hui réunie au continent par un môle fortifié.

Après l'expulsion des Maures d'Espagne, la guerre avait continué long-tems entre les chrétiens d'Europe et les mahométans d'Afrique, lorsqu'en 1526 un petit roi d'Alger, nommé Eulems, sollicita les secours des deux frères Barberousse. Le plus jeune plaça ses nouveaux domaines sous la protection du Grand-Seigneur, et en reçut une garnison suffisante pour priver à jamais ses sujets maures de leur liberté. Alger devint ainsi un pachalik de la Porte. D'abord le sultan nommait les deys ou pachas d'Alger; peu à peu, ce devint un usage pour la garnison turque de nommer son chef directement ou par ses officiers; le Grand-Seigneur ne se réservait que le droit de confirmer ou de désapprouver l'élection en envoyant ou refusant le caftan et le sabre d'office.

C'est ainsi que la garnison turque forma la caste guerrière, l'aristocratie ou plutôt la stratocratie des Algériens. Le gouvernement turc fit tout pour ne pas encourager le mariage parmi les janissaires, qui se recrutaient annuellement dans le Levant. Les fils des janissaires nés à Alger, formant la classe des Colouglis ou Coloris, n'étaient pas autorisés par la loi à succéder aux priviléges de leurs pères, pas même les fils des deys, car le trône était électif. Quelques exceptions nous montrent cependant des

Colouglis héritiers des beylics paternels. La force militaire du pays n'était pas non plus exclusivement turque, car elle admettait des escadrons maures. Toutefois, sous un point de vue général le Turc se regardait comme le maître de la création. Le Colougli n'était respecté que comme fils de Turc, et sa naissance africaine était regardée comme une dégradation de son sang. Les colouglis ne forment plus aujourd'hui à Alger une classe distincte des nobles maures; l'œil superficiel d'un étranger ne peut du moins saisir la différence. Je rendis visite à un de ces *gentilshommes* mahométans, et j'en reçus un accueil hospitalier; car, quoique ce fût le tems du jeûne et qu'il ne pût partager avec moi la collation qu'il m'offrait, il me fit servir du café, des gâteaux et des confitures. Son père et son oncle ont été successivement deys d'Alger. Je crois, sans pouvoir l'assurer, qu'ils sont morts tous les deux de mort naturelle. La chambre où je fus admis avec mon interprète me parut très-élégante; le mobilier, d'une riche simplicité, se composait d'un lit sans rideaux, avec une couverture cramoisie, d'une natte en roseaux couleur d'ambre, de tabourets et de sofas à bras dorés, d'une pendule et d'une glace magnifiques, de pistolets et d'yatagans incrustés d'or, suspendus aux lambris.

Je priai mon hôte de vouloir bien excuser ma curiosité d'étranger : il me répondit avec un sourire qu'il la prenait pour un compliment, et j'osai soulever la couverture du lit qui consistait en deux matelas et un traversin, sans lit de plumes, luxe qui serait intolérable dans ce climat. Les plus pauvres Maures n'ont ni matelas ni oreillers; ils se servent de peaux de mouton pour se coucher, avec leur *bernouf* pour couverture. Ayant fait part à mon hôte du bruit qui courait de l'abandon prochain de la colonie par les Français, il eut l'air d'y croire, et ne me cacha pas

qu'à moins qu'on ne rendît Alger aux Turcs, il espérait que les Maures s'empareraient du gouvernement, parce qu'ils formaient la majorité et la classe la plus civilisée du pays.

Il reste à peine un débris de l'aristocratie turque, car tous les riches propriétaires ont été bannis par centaines. A quelques milles de la ville, j'ai visité maintes fois leurs *villas* désertes, leurs orangeries et leurs jardins ravagés par la soldatesque des civilisateurs chrétiens. Pendant une de mes excursions, je m'assis dans un kiosque de marbre, encore ombragé d'arbres à fruits, et dominant un site encore beau par ses ruines. Mon compagnon était un homme de loi, grave et sec, quoique Français. « Quelle leçon, m'écriai-je, pour l'orgueil des oppresseurs! Naguère le Turc d'Alger se distinguait du reste de la population, bien moins par ses broderies et son brillant costume que par son air d'autorité et son insolence, obligeant tous ceux qu'il rencontrait à se tenir de côté dans la rue jusqu'à ce qu'il eût passé. Il entrait dans les jardins des habitans, et y pillait impunément leurs fruits. Le voilà aujourd'hui exilé et peut-être vivant d'aumônes. — Oui, me répondit mon homme positif, il y avait beaucoup d'insolens parmi les janissaires, et même des ivrognes dont on tolérait la vie irrégulière; mais ils n'étaient pas tous ainsi, et leur exil, qui viola les termes de la convention du maréchal Bourmont, eut pour prétexte la découverte d'une conspiration qui est sans preuves. »

On peut donc dire que les Colouglis, ou la race algérienne provenant des Turcs, sont aujourd'hui fondus dans la population maure. Mais comment distingue-t-on les Maures des autres habitans d'Alger et de sa régence? Au premier aspect, il n'est pas difficile de les distinguer des nègres, des juifs, des Arabes et des Kabyles, non

seulement par leurs turbans et leur costume plus riche, mais encore par leurs formes physiques et leur physionomie. Ils ont, relativement aux Juifs et aux Arabes surtout, un teint plus clair et des traits plus arrondis et généralement plus de corpulence; leurs yeux, au lieu du sombre feu de ceux des Arabes, ont une expression tranquille et presque indolente; leurs manières sont calmes et dignes, tandis que les Arabes gesticulent même plus que les Français. Leur costume diffère peu de celui des Turcs; il consiste en un turban, une espèce de chemise, deux caleçons prodigieusement larges, une veste rouge plus ou moins chargée de broderies, un vaste manteau blanc et des pantoufles; il y en a qui dans l'hiver, m'a-t-on dit, portent des bas.

Mais les dames maures..... comment décrire leur parure? Je ne les ai jamais vues qu'en peinture, à l'exception des deux ou trois danseuses dont je vous ai parlé. Ces danseuses étaient jolies, mais leur costume ne devait pas plus ressembler à celui des dames maures comme il faut, que la toilette d'une danseuse d'Opéra ne ressemble à celle des modestes beautés de nos salons. Les femmes maures du commun ne sont pas précisément invisibles; on les rencontre à pied, dans des rues sombres et étroites; mais toujours voilées, elles passent près de vous comme des fantômes. On les rencontre encore sur les routes publiques, mais elles voyagent à cheval, enfermées dans des espèces de boîtes. Curieux de voir enfin une dame maure, je décidai un médecin français à me présenter dans la maison d'un Maure de haut rang; je devais passer pour un médecin anglais avec qui il désirait avoir une consultation sur l'état de sa patiente; sous ce prétexte, je franchis le seuil de la maison, et, traversant l'appartement des domestiques avec l'air d'im-

portance d'un docteur, je mettais le pied sur la première marche de l'escalier, quand un nègre me frappa sur l'épaule et me dit en montrant ses larges dents blanches : *Massieu , on ne vous attend pas.* Il fallut bien revenir sur mes pas , et retraverser la longue salle , entre deux rangs de nègres qui ricanaient. Mais le lendemain, je reçus d'une dame anglaise résidant à Alger un présent qui me ravit : c'était deux poupées dans le costume et avec toutes les broderies des dames maures comme il faut. La parure de ces deux figures n'offrait de différence que dans les couleurs de la soie. Le vêtement de dessous est une chemise de beau linge bordée de soie sur la poitrine; la chevelure pendante est attachée derrière par un ruban bleu ; une riche veste de velours brodée de soie couvre les bras et les épaules et descend jusqu'à la ceinture ; du coude part une longue manche de soie qui descend jusqu'au bout des doigts, mais qu'on a probablement soin de tenir toujours relevée pour laisser voir les bracelets des bras et des poignets. Des pantalons brodés de soie partent de la ceinture et ne descendent qu'au genou ; par dessus cette toilette, les dames Maures portent une robe de soie brodée, et tout-à-fait semblable à celle d'une dame d'Europe. Cette robe couvre toute la personne des épaules aux chevilles; mais il paraît que l'on se dispense de cette dernière pièce de la toilette , et que les jolies jambes se laissent voir toutes nues du genou à la cheville ; des pantoufles de maroquin, un voile , un châle , des boucles d'oreilles et un collier, complètent le costume mauresque, qui ne diffère guère du nôtre que par l'absence de bas.

Je venais d'étudier mes poupées en voyageur curieux, lorsque mon valet Jachimo les prit à son tour sur ma table et les regarda avec un sourire sardonique qui, sur sa physionomie de polichinelle, signifiait qu'après avoir

cueilli des fleurs comme un *bambino*, son maître jouait avec des poupées comme un *fanciullo*.

Le drôle, à qui j'ai donné son congé, par parenthèses, me rappelle l'anecdote de notre fameux avocat écossais John Clerk, grand amateur statuaire. John Clerk avait un copiste qui, étonné de voir son maître modeler des figures de stuc, s'écria un jour avec le mépris d'un homme qui n'avait aucune idée des beaux-arts : « En vérité, sir Clerk, comment un jurisconsulte aussi grave que vous peut-il s'amuser à faire ainsi de petits *bons hommes* de terre ?

Quant aux habitudes et à l'intelligence des dames maures, que peut-on attendre de l'éducation limitée qu'elles reçoivent? Elles sont, m'a-t-on dit, très-peu propres quoique parées avec luxe; puériles dans leur conversation, ne parlant guère que de sirops et de confitures ; familières avec leurs négresses, et ce qui m'étonna beaucoup, nullement remarquables par leur beauté, à moins que celui qui me donnait ces renseignemens ait eu le malheur de n'en avoir vu que de laides.

Il n'est pas vrai que les musulmans pensent que leurs femmes n'ont pas d'*ame :* un marabout à qui j'en parlai m'assura que le Koran ne contient aucune doctrine semblable. « Pourquoi donc, lui dis-je, ne permettez-vous pas à vos jeunes femmes de fréquenter les mosquées ? — Parce que, me répondit-il, le saint ange gardien de la mosquée pourrait surprendre dans les cœurs des hommes quelques sentimens de dévotion profane qui souillerait la sainteté du lieu. — Pourquoi alors ne pas convoquer à la mosquée les femmes et les hommes à des heures différentes ? — Il est difficile de changer les coutumes établies ! » me dit le marabout un peu embarrassé de l'objection.

Vous allez me croire une vraie commère de médisance, quand je vous dirai que les dames maures *aiment beaucoup les petits chiens*, et non pas seulement pour les caresser comme nos dames d'Europe, mais pour satisfaire une gourmandise particulière. On vantait devant un sauvage du Canada les bonnes qualites de l'évêque de Quebec. « Oh! dit-il, vous avez bien raison, il était excellent! — Vous l'avez donc connu? lui demanda-t-on. — Je le crois bien, reprit-il, j'en ai mangé.» Les dames maures aiment les petits chiens comme ce sauvage aimait les évêques; mais on dit que c'est dans la persuasion où elles sont que la chair de ces pauvres bêtes a la propriété d'engraisser ceux qui s'en nourrissent; or, une belle dame musulmane qui a de l'embonpoint est deux fois belle.

Les enfans des Maures sont habillés exactement comme leurs pères; les petites filles ne sortent jamais sans voile; les petits garçons, cependant, ne portent le turban qu'à leur onzième année, et ce n'est qu'à cet âge qu'on leur rase la tête; jusque-là on leur teint les cheveux comme ceux des femmes avec du suc de henna qui leur donne une couleur plus ou moins rouge, suivant la variété de leur nuance primitive. Les femmes maures et les Juives se teignent aussi les cheveux et les ongles avec cette couleur (1).

Il y a encore plusieurs familles riches à Alger : quel-

(1) Les dames mauresques gardent leurs sourcils noirs, mais les juives teignent généralement les leurs en rouge, ce qui est d'un effet horrible. Ce n'est pas d'hier que les femmes d'Afrique teignent ainsi leurs cheveux. Il y a quinze cents ans que saint Cyprien reprochait aux femmes de la Mauritanie d'anticiper sur le supplice de l'enfer en donnant à leurs cheveux l'aspect de la flamme qui dévorera un jour les coquettes et les pécheresses trop amoureuses de la parure. *De Habitu virginum.*

ques-unes vivant des rentes de leur maison et du revenu de leurs terres, d'autres engagées dans le commerce ; mais en général, depuis la cessation de la piraterie, la richesse de la population maure n'a fait que décliner. Il y a cinquante ans, Leweson décrit les Maures comme aussi hostiles aux chrétiens que les Turcs, « ceux-ci sont, dit-il, insolens d'orgueil mais non de fanatisme. » Les circonstances changent peu à peu le caractère national. Si un Algérien est encore fanatique, c'est du moins un fanatique bien élevé. J'entre fréquemment dans les boutiques des artisans maures, dont plusieurs parlent français ou assez de *langue franque* pour que je puisse causer avec eux : ils me montrent leurs marchandises avec autant de complaisance que les chrétiens, et me paraissent d'ingénieux ouvriers, surtout en broderie, mais ils conviennent de bonne foi que les manufactures d'Europe menacent de supplanter leur industrie. Un horloger maure, qui était allé faire un apprentissage à Paris, me disait que depuis l'arrivée des Français, il ne pouvait plus gagner de quoi acheter du couscousou pour sa famille.

J'ai parlé des Maures comme d'une classe distincte des Turcs, des Juifs et des Arabes. Selon les antiquaires, les Kabyles ou les Bérébères sont les aborigènes du pays ; et les *Mauri* du tems des Romains descendaient d'une armée de Mèdes qui firent la conquête de la Mauritanie, et mêlèrent leur sang à celui des habitans. D'autres font remonter jusqu'à Hercule cette généalogie. Je crois, sans aller si loin que ces chronologistes, que les Maures d'Alger et de la Régence sont une race mêlée, issue des anciens Africains, des Arabes, des émigrans d'Espagne, des janissaires turcs, et, si l'on veut aussi, des Vandales et des Romains. Les Maures valent mieux que leur réputation : ils sont, en général, sobres, et ne consomment pas, en

nourriture animale, le quart de ce que mange un Européen. Un très-petit nombre profite de la polygamie ; et comme pères, ils sont bons pour leurs enfans; ils ont la prétention d'avoir inventé avant nous l'éducation à la Lancastre. C'est assez douteux. J'ai vu leurs écoles qui m'ont paru un peu trop bruyantes. Chaque pauvre maître d'école maure dirige une vingtaine de marmots traçant sur des ardoises ou des planches, les uns des chiffres, les autres des versets du Koran. Le pédagogue est armé d'une verge, mais il s'en sert rarement; la bastonnade, qui était autrefois en usage dans les écoles, y est abolie ou tombe en désuétude.

Les Maures sont en général très-propres sur leur personne et dans leurs maisons, ils rivalisent avec les Hollandais. La plupart sont industrieux, et tous, industrieux ou non, se lèvent avec le soleil pour se rendre à leurs affaires, s'ils en ont, ou pour tuer le tems dans quelque café où ils fument, et boivent des décoctions d'opium ou de moka. Les cafés d'Alger, ceux qui ne sont pas tenus par les Français, n'ont guère d'autres meubles que quelques bottes de paille où l'on s'assied pour jouer aux échecs et aux dames. Chez les riches, le déjeuner se compose de café, de thé et de pain bien cuit, puis viennent les sorbets, les fruits et la limonade, voilà le plus grand luxe des tables maures. Les pauvres substituent au thé une plante du pays qui est très-salutaire et à bas prix. Plusieurs Maures de la classe moyenne se contentent de dîner à midi avec du pain et du fromage, des fruits frais ou secs, selon la saison; la classe riche se régale, à ce repas, du couscousou savoureux, de pilou, de légumes, de pâtisseries et de fruits. Mais dans toutes les classes c'est le repas du soir qui est le plus important, celui où l'on mange, entre autres choses, de la viande. La supersti-

tion défend aux Maures de manger d'un animal tué par un juif ou un chrétien : en retour les juifs ont le même scrupule, et la servante de la maison où j'étais logé refusa un jour de profiter des restes de mon dîner, parce que c'était de la chair qui ne venait pas d'une boucherie juive.

Il y a une singulière coïncidence entre les cérémonies mortuaires des Maures algériens et des anciens Irlandais. Immédiatement après la mort d'un membre de la famille, toutes les femmes d'une maison maure se mettent à pousser des cris auxquels viennent se joindre leurs voisines, les amis et les parens. Comme les Irlandais, ils blâment le défunt de s'être laissé mourir. « Pourquoi nous avoir » quitté, lui disent-ils, nous qui vous nourrissions, nous » qui vous habillions, et vous aimions? » Le défunt ne répond mot, comme on le pense bien, et se laisse livrer au fossoyeur qui lave le corps, l'enveloppe du suaire et le transporte dans un cercueil à une chapelle d'où il part pour son cimetière. La cérémonie des funérailles se termine quelquefois par une hymne extraite du Koran et chantée en chœur, mais cette coutume n'est pas générale.

(*New Monthley Magazine.*)

Statistique.

TABLEAU COMPARÉ

DES PLUS GRANDES BIBLIOTHÈQUES

DES TEMS ANCIENS ET DES TEMS MODERNES (1).

Si l'on excepte quelques-unes des principales bibliothèques de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie, le nombre de volumes que renferment ces utiles établissemens dans les autres contrées n'est connu que par des notions très-vagues. Il en est encore de cette partie de la statistique comparée, comme il en était de la population des états dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. L'une des causes principales de cette incertitude provient sans contredit de la manière différente de supputer les trésors littéraires de ces précieux dépôts; les uns ne tiennent compte que des livres imprimés; les autres ajoutent à ce nombre celui des manuscrits; enfin, il en est qui, réunissant d'une manière arbitraire des col-

(1) Note de l'Édit. La plus grande partie des documens qui sont entrés dans cet article nous ont été communiqués par M. Ad. Balbi. Quoique éloigné du grand foyer scientifique, ce savant statisticien ne reste étranger à aucun des progrès de la science. Récemment encore, il a publié un ouvrage de statistique critique sur les différentes manières de supputer la population du globe, et sur les erreurs qu'elles entraînent; travail remarquable non seulement par l'immensité des recherches, mais encore par la force et la vérité des déductions.

lections de brochures et d'opuscules, en forment des volumes et grossissent ou diminuent à leur gré le chiffre réel de la bibliothèque qu'ils examinent. Telle est la source de l'étonnante disparité que l'on remarque chez les auteurs consciencieux qui ont évalué la richesse des principales bibliothèques de l'Europe. Nous ne parlerons pas ici de toutes ces supputations sans base, faites au hasard, jetées dans la circulation par la mauvaise foi, accueillies par l'orgueil et l'ignorance, sans le moindre esprit de critique.

Ainsi, avant 1790, on attribuait généralement à la Bibliothèque du Roi de Paris, 350, 400 et même 500,000 volumes, tandis que d'après le recensement fait avec une rigoureuse exactitude par M. Van Praet, en 1791, on n'a reconnu dans cet établissement que 153,000 volumes; en 1805, M. Barier n'enregistrait encore sur son catalogue que 200,000 volumes. On s'accordait naguère à porter à 200,000 le nombre des livres de la bibliothèque de Georges III, donnée au Musée Britannique; un examen approfondi vient de réduire ce chiffre à 65,000 volumes. Tous les voyageurs prétendent que la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, contient 150,000 volumes, et cependant le savant bibliothécaire, l'abbé Betio, aujourd'hui en fonctions, assure qu'elle ne possède pas plus de 65,000 volumes et 5,000 manuscrits. Les mêmes exagérations circulent quant à l'importance des bibliothèques de l'*Université* d'Oxford, du *Vatican*, à Rome, des *Avocats*, à Édimbourg, tandis qu'on ne mentionne ni la bibliothèque de Brera, à Milan, ni la bibliothèque royale de Munich. Nous n'insisterons pas toutefois sur ce sujet : on ne doit pas se dissimuler que la connaissance du nombre absolu de volumes qui composent une bibliothèque n'est pas suffisante pour donner une appréciation

exacte de sa richesse et de son importance. On conçoit aisément qu'un petit nombre de manuscrits ou de volumes rares et choisis, que de riches portefeuilles de gravures et de cartes géographiques, pourraient dépasser en valeur et en importance plusieurs milliers de volumes amassés sans goût et sans choix. Malheureusement, les voyageurs et les historiens ne se sont, pour ainsi dire, attachés qu'à faire connaître le chiffre matériel des volumes contenus dans les bibliothèques qu'ils décrivent, et n'ont fourni que des données très-peu exactes sur leurs richesses réelles, c'est-à-dire sur la nature des ouvrages qui les composent et sur leur valeur scientifique. Mais cette valeur est encore sujette à de grandes variations par le progrès des sciences et par la modification qui s'introduit dans les mœurs et dans les idées des générations diverses. Ainsi, aujourd'hui, nous faisons peu de cas de ces collections d'ouvrages ascétiques et de théologie recueillis à grands frais par les corporations religieuses des quinzième et seizième siècles; et, par un retour imprévu, nous attachons plus de prix aux livres manuscrits des copistes du moyen âge qu'à l'époque où l'imprimerie commença ses premiers essais. Nos rapports plus intimes et plus fréquens avec l'Afrique et l'Asie abaissent sans cesse le prix qu'on attachait il y a un siècle aux productions de la littérature orientale, et la plupart des ouvrages scientifiques du dix-huitième siècle, si coûteux et si recherchés dès leur apparition, sont aujourd'hui moins estimés que les encyclopédies populaires. On le voit, la statistique ne peut encore enregistrer sur ce sujet que des chiffres abstraits, qui ne représentent que des quantités absolues; mais elle peut du moins donner des indications numériques plus certaines que celles qui circulent. C'est ce que nous allons essayer de faire.

Le nombre des auteurs, et par conséquent celui des livres aux époques les plus florissantes de l'Égypte, de la Grèce et de Rome, ne pouvait pas être très-considérable. L'histoire politique des peuples, et la description de la terre, deux sujets devenus pour les écrivains modernes des sources inépuisables, devaient être bien stériles alors; car l'histoire n'embrassait qu'un petit nombre de siècles, et la partie connue de la terre n'était pas le sixième de ce qu'elle est aujourd'hui. En outre, le peu de rapports qui existaient entre les divers peuples et même entre les villes de chaque état, le défaut de communications, le peu de sécurité qu'offraient celles qui étaient établies; tout concourait à restreindre le champ, aujourd'hui sans limites, de l'observation et de la pensée. La matière même sur laquelle on écrivait et les difficultés de l'exécution opposaient encore de nouveaux obstacles à la reproduction des ouvrages terminés. Les auteurs devaient donc être peu nombreux, leurs productions rares et les copies de leurs ouvrages très-restreintes; puis, la manière barbare de faire la guerre, toujours accompagnée de pillages et d'incendies, ne contribuait guère à favoriser la conservation et la transmission de tous ces ouvrages. Combien peu de livres, composés du tems d'Alexandre, sont parvenus jusqu'aux règnes d'Auguste ou de Trajan! Ainsi, on le voit, toutes ces circonstances réunies ont dû rendre rares et peu variées les collections bibliographiques des anciens peuples.

Les Hébreux n'avaient qu'une bibliothèque sacrée ou politique, et encore n'était-elle qu'à la disposition des lévites et des chefs de tribus. Quelques historiens prétendent que l'Égypte possédait des bibliothèques, douze siècles avant notre ère; mais la seule bibliothèque égyptienne sur l'existence de laquelle on ait des documens

assez certains est celle d'Alexandrie. La Grèce, avec ses mœurs républicaines, n'imita pas cet exemple; les Lacédémoniens n'eurent jamais de livres, et la bibliothèque que Pisistrate fonda à Athènes était fort peu considérable. A Rome, durant les premières années de la république, on ne connut d'autres bibliothèques que le dépôt des archives publiques et celui des livres sacrés confié à la garde des pontifes, des augures et des décemvirs. Mais les conquêtes successives du grand peuple finirent par réunir à Rome des trésors littéraires immenses, que les hommes opulens des derniers siècles se disputèrent à l'envi. Paul Emile, Sylla, Asinius Pollion, Jules César, Varron, Lucullus, Cicéron, Atticus, Pline, Trajan, et plusieurs princes et empereurs possédaient des bibliothèques considérables. Les Pères de l'Église vinrent ensuite; pendant leur apostolat on les vit recueillir les chefs-d'œuvre des hommes illustres qui les avaient précédés : louable sollicitude qui servit à rattacher la civilisation nouvelle à celle qui venait de s'éteindre. De leur côté les apôtres de Mahomet, dont le fanatisme a été si préjudiciable à la science et aux lumières, semblaient vouloir réparer leurs désastres en accumulant, de loin en loin, de précieux trésors littéraires. Au Caire, la bibliothèque des califes, dit *Macrizy*, renfermait plus de 1,600,000 volumes, et celle de Tripoli, en Syrie, n'en contenait pas moins de 3,000,000. La bibliothèque d'Al Hakem, à Cordoue, en possédait, dit-on, un nombre aussi considérable. Mais il est impossible d'adopter ces chiffres qui sont tout aussi exagérés que ceux que l'on impute aux bibliothèques de Tripoli, de Fez et de Maroc.

En général, l'importance accordée aux bibliothèques de l'antiquité nous paraît outrée; l'historien Josèphe attribue 200,000 volumes à la bibliothèque d'Alexandrie;

selon quelques auteurs, la *Bibliothèque Ulpienne* de Trajan eût renfermé 100,000 volumes, et beaucoup de voyageurs n'ont pas craint d'avancer que la *Bibliothèque Ethiopienne*, conservée dans le monastère de Sainte-Croix, en Abyssinie, possédait 10,000,000 de volumes, tous écrits sur parchemin et renfermés dans des étuis de soie! Combien d'existences d'hommes n'eût-il pas fallu pour créer toutes ces richesses? Certes, à une époque où l'instruction était si peu répandue, où les prêtres presque seuls savaient manier le burin, la formation de tels dépôts eût présenté plus de difficultés d'exécution que celles qui s'offrirent lorsqu'on voulut creuser le lac Mœris, construire les murailles de Thèbes ou élever les pyramides de Giseh. D'ailleurs, en admettant même que ces chiffres soient exacts, comme ils n'expriment, ainsi qu'on s'en est assuré, que des rouleaux ou autrement dit des fragmens d'ouvrages et de volumes, et que ces rouleaux n'ont qu'une seule surface écrite, il est évident que l'importance de toutes ces bibliothèques doit être considérablement réduite relativement à celles que nous possédons aujourd'hui.

La bibliothèque que les empereurs d'Orient fondèrent à Constantinople vers le quatrième siècle de l'ère chrétienne fut d'abord peu importante, mais le travail successif des copistes qui y étaient attachés et les nombreuses acquisitions qui furent faites par les divers empereurs accrurent rapidement l'importance de ces richesses. Malheureusement l'empereur Léon III, dans un accès de fureur contre le culte des images, anéantit des trésors si péniblement amassés, et fit brûler la bibliothèque ainsi que les personnes préposées à sa garde.

Pendant ces tumultueuses, terribles et fécondes années que la plupart des historiens ont flétries sous le nom de

siècles barbares, et qui ont cependant renouvelé l'Europe, toute la science se concentra dans les couvens. Les moines s'occupèrent à copier les anciens manuscrits et conservèrent, au milieu de la dévastation générale, le précieux héritage de l'antiquité. Grâce à eux, la civilisation grecque et romaine n'a point péri; elle est venue éclairer et éveiller l'intelligence des peuples du moyen-âge. Des bibliothèques, peu nombreuses il est vrai, et composées surtout de livres ascétiques, sont fondées, à Rome, par le pape Zacharie; à Lyon, à Aix-la-Chapelle et à Saint-Gall, par Charlemagne.

Mais l'espace nous manquerait pour donner un aperçu historique complet de la formation des principales bibliothèques de l'Europe moderne; nous nous contenterons de consigner ici la série chronologique de leur fondation successive; on pourra suivre ainsi la marche progressive de la culture intellectuelle.

Tableau chronologique de la fondation de quelques Bibliothèques les plus remarquables de l'Europe.

ANNÉES.	LIEUX ET DÉSIGNATION DES BIBLIOTHÈQUES.	ANNÉES.	LIEUX ET DÉSIGNATION DES BIBLIOTHÈQUES.
1390	HEIDELBERG. *Bibl. Palatine.*	1604	WOLFENBUTTEL. *Bibl. Ducale.*
1417	ROME. — *Vaticana.*	1609	MILAN. — *Ambrosiana.*
1430	RATISBONNE. — *de la Ville.*	1609	LYON. — *de la Ville.*
1436	TURIN. — *de l'Université.*	1620	ROME. — *Angelica.*
1440	VIENNE. — *Impériale.*	1621	UPSALA. — *de l'Université.*
1444	FLORENCE. — *Laurentienne.*	1629	PADOUE. — *de l'Université.*
1452	CÉSÈNE. — *Malatestiana.*	1648	COPENHAGUE. — *Royale.*
1468	VENISE. — *Marciana.*	1661	PARIS. — *Mazarine.*
1480	OXFORD. — *Bodleyenne.*	1680	GOTHA. — *Ducale.*
1483	COPENHAGUE. — *de l'Université.*	1682	EDIMBOURG. — *des Avocats.*
1484	FRANCFORT s/m. — *de la Ville.*	1691	WEIMAR. — *Grand-ducale.*
1527	MARBOURG. — *de l'Université.*	1712	MADRID. — *Royale.*
1531	STRASBOURG. — *de la Ville.*	1714	FLORENCE. — *Magliabecchiana.*
1544	LEIPZIG. — *de l'Université.*	1719	CONSTANTINOPLE. — *Impériale.*
1548	IÉNA. — *de l'Université.*	1725	BOLOGNE. — *de l'Institut.*
1556	DRESDE. — *Royale.*	1728	PÉTERSBOURG. — *Impériale.*
1580	EDIMBOURG. — *de l'Universtié.*	1736	GOETTINGEN. — *de l'Université.*
1586	LEYDE. — *de l'Université.*	1759	LONDRES. — *Royale.*
1595	PARIS. — *Royale.*	1770	MILAN. — *de Brera.*
1595	MUNICH. — *Royale.*	1778	STUTTGART. — *Royale.*
1596	ESCURIAL. — *du Couvent.*		

L'Italie, qui ne renonça jamais aux prétentions dominatrices dont Rome l'avait investie, et qui offrit un refuge aux savans exilés de Constantinople, fut la première à recevoir le dépôt et l'héritage de l'érudition hellénique, dont Byzance corrompue avait gardé la tradition et le culte. On a toujours regardé la *Bibliothèque Vaticane* comme la plus ancienne bibliothèque de l'Europe, et l'on a même fait remonter sa fondation au pape saint Hilaire qui rassembla quelques manuscrits dans son palais de Saint-Jean de Latran, en 465. D'après l'opinion plus probable du savant Ebert, la création de cette bibliothèque ne remonte pas au-delà des premières années du quinzième siècle, époque où elle fut transférée d'Avignon à Rome. Elle ne contenait d'abord que 60,000 volumes; elle s'accrut ensuite; mais c'est au pontificat de Nicolas V, digne précurseur de Léon X, qu'on doit faire remonter son organisation, lorsqu'il la fit transporter au Vatican. Depuis la mort du comte Léopold de Cicognara, dont la bibliothèque a été réunie à celle du Vatican, on peut estimer le nombre des volumes imprimés dont elle se compose à 75,000 et à environ 35,000 manuscrits.

La Bibliothèque Laurentienne, à Florence, a dû, malgré le petit nombre de ses volumes, une grande célébrité à la richesse de ses manuscrits, que le savant Ebert porte à 8,000, tous parfaitement catalogués. Le grand-duc régnant y a fait ajouter un pavillon où est disposée la magnifique collection des *incunables* (*in cunabulis*, livres du quinzième siècle) que lui a léguée le comte d'Elci, collection remarquable à la fois par le choix des exemplaires, par leur parfaite conservation et par la richesse des reliures.

M. Blume, dont nous adoptons l'opinion, fixe à l'année 1468 l'origine de la Bibliothèque *Marciana*, de

Venise, que l'on a tort de faire remonter à l'an 1362, époque où Pétrarque fit don de sa bibliothèque à la république.

La Bibliothèque de Brera, à Milan, à peine mentionnée dans les tableaux statistiques, possède aujourd'hui 170,000 volumes, d'après les rapports de son savant bibliothécaire Tironi. Si l'on voulait joindre à ce chiffre le nombre de volumes appartenant aux bibliothèques spéciales réunies dans le même établissement, le nombre total des volumes s'élèverait à 200,000.

Plusieurs rois de France possédèrent, avant le quatorzième siècle, des bibliothèques; pendant leur vie, ils en disposaient à leur gré et faisaient don de leurs livres, soit à leurs courtisans, soit aux abbayes ou aux maisons religieuses qu'ils affectionnaient. A leur mort, leurs successeurs n'héritaient que de leurs livres de chapelle. Ce n'est que sous le roi Jean, en 1350, qu'on trouve le premier établissement d'un dépôt de livres fixe et permanent, destiné à l'usage du public et considéré comme inaliénable. Ce prince aimait l'étude, cultivait les lettrres et possédait huit ou dix volumes; quelques auteurs lui en donnent jusqu'à quinze. Charles V hérita du goût de son père pour l'étude et les livres; il fit copier bon nombre de manuscrits et chargea son peintre, Jean de Bruge, de les orner de miniatures. Les princes et les grands personnages de la cour, pour flatter l'inclination studieuse du roi, s'empressaient de lui envoyer les manuscrits les plus riches qu'ils pouvaient découvrir; et Charles, soigneux de toutes ses richesses littéraires, leur consacra, dans le Louvre, un appartement spécial qui fut appelée *Tour de la librairie*. En 1373, le catalogue de cette unique bibliothèque, composée en grande partie de chroniques, de livres religieux et d'astrologie judi-

ciaire, s'élevait à neuf cent dix volumes. Les troubles du palais qui signalèrent la première moitié du règne de Charles VI nuisirent à l'accroissement de ce précieux dépôt. Cependant, en 1411, Antoine des Essarts, garde des deniers de l'épargne, assure que la bibliothèque du roi renfermait 1100 volumes.

A la mort de Charles VI les Anglais, appelés en France par Isabeau de Bavière, se rendirent maîtres de Paris et enlevèrent les livres qui se trouvaient enfermés au Louvre. Charles VII, occupé toute sa vie à guerroyer, ne songea pas à réparer la perte d'une bibliothèque fondée avec tant de peine par ses prédécesseurs; et à sa mort la *Tour de la librairie* était presque vide. Mais Louis XI, qui pressentit si bien l'influence de la découverte faite par Faust, recueillit avec soin les débris de la collection de Charles V épars dans les maisons royales; il y joignit les livres de son père et les siens, et favorisé par les récens travaux de l'imprimerie, il vit bientôt sa collection augmenter considérablement.

En 1493 Charles VIII réunit à la bibliothèque du Louvre les livres qu'il avait apportés de Naples après la conquête de ce royaume. Mais, trois ans après, Louis XII fit transporter à Blois cette bibliothèque et l'augmenta de celles des Sforce et des Visconti, que ces ducs de Milan avaient fondées à Pavie. Il y ajouta aussi les livres de Pétrarque et ceux du cabinet de Louis de Gruthure, seigneur flamand. Cependant, en 1515, malgré toutes ces acquisitions, la bibliothèque de Blois ne contenait que 1,890 volumes, lorsqu'elle fut transportée à Fontainebleau par ordre de François Ier. La confiscation des biens du connétable de Bourbon, les achats de manuscrits grecs faits par Jérome Fondule pour le compte du roi; et l'ordonnance de 1556, qui enjoignait aux librai-

res de fournir aux bibliothèques royales un exemplaire en vélin et relié, de tous les ouvrages qu'ils imprimeraient par privilége, vinrent ajouter de nouvelles richesses à cette bibliothèque.

En 1589 Henri IV fit transporter de Fontainebleau à Paris la Bibliothèque Royale et y joignit celle de Catherine de Médicis, composée de plus de 800 manuscrits latins; mais ces volumes disséminés dans plusieurs colléges ne formaient pas encore une collection systématique. Louis XIV doit être considéré comme celui de tous les rois de France qui a le plus contribué à l'immense développement qu'apris la Bibliothèque Royale. Colbert la fit placer sous sa dépendance, et après avoir acheté plusieurs collections particulières et diverses bibliothèques appartenant à des savans ou à des personnages célèbres, il la transporta, en 1666, dans deux maisons de la rue Vivienne qui étaient contiguës à son hôtel. A cette époque, la Bibliothèque du Roi possédait 90,000 volumes et 10,000 manuscrits.

Les ambassadeurs de Louis XIV auprès des puissances étrangères furent chargés d'acquérir les livres et les manuscrits précieux qu'ils trouveraient dans les cours où ils résidaient; et la collection des livres chinois, arabes et hébreux, entreprise par François I[er], s'enrichit ainsi d'un grand nombre de volumes intéressans et curieux. En 1721, la bibliothèque fut transportée dans l'hôtel de Nevers, rue Richelieu. Depuis cette époque, la bibliothèque n'a cessé de s'accroître, et la révolution de 1789, par la destruction des abbayes, des monastères et des couvens, est venue augmenter d'une foule de richesses, tant manuscrites qu'imprimées, ce dépôt unique dans l'univers. D'après le rapport de M. Letronne, la Bibliothèque Royale renferme aujourd'hui 350,000 vo-

lumes catalogués, et 150,000 volumes au moins qui ne figurent pas sur le catalogue général, ainsi que 100,000 brochures rangées dans 7,000 portefeuilles. M. Balbi, d'après des calculs assez probables, et en tenant compte de l'accroissement annuel provenant des acquisitions et des dépôts des libraires, porte le chiffre général des volumes de la Bibliothèque Royale à 626,000, et à 80,000 manuscrits.

Quelques rois de Hongrie ont marché sur les traces des rois de France. Mathias Corvin, dernier prince couronné de la famille des Hunniades, ne consacrait pas moins de 30,000 ducats tous les ans (165,000 ducats de la monnaie actuelle, ou 1,815,000 francs) à l'augmentation de la bibliothèque qu'il avait fondée à Bude. D'après Schanz, il paraîtrait même que cette somme s'élevait à 80,000 ducats. Quelque énorme que paraisse ce chiffre, des faits authentiques démontrent, sinon l'exactitude, du moins la probabilité de cette assertion. Ainsi, l'on sait que la bibliothèque de Corvin, avant d'être dispersée après la mort de ce roi, en 1527, se composait d'environ 55,000 volumes, presque tous manuscrits; que la plupart étaient remarquables par la beauté des caractères et par leurs reliures ornées d'or et d'argent; que ce prince entretenait un grand nombre de copistes à Rome, à Florence et à Venise, pour y copier des livres, et qu'il défrayait plusieurs voyageurs pour lui apporter de Constantinople et des principales villes de l'Orient, les manuscrits grecs, syriens, arabes et hébreux qu'ils achetaient pour son compte; que quelques années après sa mort, en 1498, les Médicis réclamaient de son successeur Wladislaw, 1,400 ducats pour une *Bible*, et 500 ducats pour un *Bréviaire*, que Corvin avait fait acheter. D'après ces faits, et d'autres encore que nous pourrions

rapporter, le prix moyen de chacun des volumes de la bibliothèque de Corvin ne peut être évalué au-dessous de 35 ducats. Les 55,000 volumes auraient donc coûté 1,925,000 ducats. Or, cette somme divisée par les vingt-quatre années de son règne, donne une dépense moyenne de 80,204 ducats par an, chiffre égal à celui qu'indique M. Schanz ; mais 1,925,000 ducats de cette époque représenteraient aujourd'hui la somme énorme de 116,462,500 fr.

La fondation de la Bibliothèque Impériale de Vienne date de l'an 1440. C'est à cette époque que l'empereur Frédéric III, de la maison de Hapsbourg, fit mettre en ordre ses manuscrits et ses livres pour en former une collection systématique. Depuis, elle s'est enrichie des débris de la bibliothèque de Mathias Corvin et d'une multitude de legs, de présens et d'héritages. En 1663, elle possédait 90,000 volumes imprimés, et 10,000 manuscrits. En 1789, le premier de ces deux chiffres s'élevait à 196,000, et le deuxième à 14,000. Aujourd'hui, elle se compose de 12,000 volumes *incunables*, et de 270,000 volumes imprimés depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours. Les manuscrits sont au nombre de 16,016 : 1242 portefeuilles ou cartons destinés à recevoir les estampes contiennent 300,000 gravures. La collection des estampes réunit les ouvrages de tous les célèbres calcographes italiens, allemands, belges, hollandais, français, anglais, et le grand atlas de Lebleau, qui contient 302 dessins originaux des maîtres néerlandais les plus renommés. C'est au prince Eugène de Savoie que l'on doit les principaux élémens de cette collection. Parmi les manuscrits on trouve 8,000 pièces autographes écrites par des monarques, des princes, des généraux et des hommes célèbres à divers titres. La collection des livres de musique

se compose de 6,000 volumes d'ouvrages théoriques et pratiques, parmi lesquels on remarque plusieurs compositions des empereurs Ferdinand III, Léopold Ier et Charles VI. Chaque année, cette bibliothèque s'accroît de 3 à 4,000 volumes, provenant soit du dépôt légal d'un exemplaire de toutes les publications nouvelles, soit de l'emploi des fonds affectés à l'acquisition des ouvrages rares et manquans.

Outre la Bibliothèque Impériale, on trouve encore à Vienne plusieurs bibliothèques, qui, sans être publiques, sont cependant ouvertes aux savans et aux curieux de distinction. Elles appartiennent à des corporations religieuses, à des sociétés littéraires, à des administrations publiques, aux membres de la famille impériale, à de grands fonctionnaires ou à de riches particuliers. Ces bibliothèques sont au nombre de 30, et possèdent 410,000 volumes. La bibliothèque de l'Université est ouverte au public; on y a réuni les livres appartenant aux établissemens monastiques, supprimés sous Joseph II; aussi se fait-elle remarquer par ses riches collections d'ouvrages sur la médecine, l'histoire et la théologie. Depuis 1806, elle reçoit un exemplaire de tous les ouvrages imprimés dans le gouvernement de la Basse-Autriche, et le nombre des volumes qu'elle renferme s'élève aujourd'hui à 102,000.

En Angleterre, les collections littéraires sont relativement peu considérables, mais elles sont plus multipliées : ce qui vaut mieux, et ce qui est surtout plus utile. Ce n'est pas le *Musée Britannique,* mais la célèbre *Bibliothèque Bodléienne d'Oxford,* qui tient le premier rang parmi les dépôts littéraires de la Grande-Bretagne. Cette dernière se compose de 200,000 volumes et de 25,000 manuscrits. La *Bibliothèque des Avocats à*

Édimbourg, très-richement dotée, et la première de toute l'Écosse, contient 100,000 volumes et quelques manuscrits : elle reçoit un exemplaire de toutes les publications qui ont lieu dans le Royaume-Uni. Il faut surtout citer celles des *Doctor's Commons*, de *Sion*, de *Lambest*, de *Cambridge*, de *Pepys*, de *Ratcliffe* à Oxford, et de l'*Université de Dublin*.

Non seulement les dernières limites de notre Europe ont leurs bibliothèques, mais ces grands dépôts ne sont pas inconnus aux nations que nous considérons comme barbares. L'Islande a une petite bibliothèque de 9,000 volumes ; d'après M. le comte de Lowenhielm, la *Bibliothèque Royale* de Stockholm ne compte pas moins de 50,000 volumes imprimés et 3,000 manuscrits. Le même auteur donne à celle d'Upsala 80,000 volumes et plusieurs milliers de manuscrits. La Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg, qui comptait, en 1833, 278,000 volumes, en renfermait 412,000 en 1834 ; 432,000 et 15,000 manuscrits en 1835. On évalue à 360,167 le nombre de volumes répartis dans les bibliothèques des universités, des musées, des académies et des lycées de cet empire.

Des notes recueillies sur les bibliothèques de l'Orient nous permettront d'ajouter quelques considérations sur les dépôts littéraires de la Chine et du Japon. MM. Abel Rémusat et Jules Klaproth ont porté depuis long-tems le chiffre des volumes contenus dans la Bibliothèque Impériale de Pékin de 280 à 300,000. Ces chiffres, d'après la manière dont ils ont été déduits, présentent toute espèce de probabilité, aussi M. Balbi les a-t-il consignés dans son tableau comparé. Il y a au Japon, dit le savant et consciencieux Siebold, plusieurs bibliothèques considérables. Elles appartiennent aux princes, aux grands et

aux monastères. Outre les ouvrages imprimés dans l'empire, elles contiennent un grand nombre d'ouvrages chinois anciens et modernes, et même des manuscrits japonais et chinois très-rares, des cartes géographiques, des plans topographiques, et des dessins d'histoire naturelle. Quelques amateurs possèdent même des collections remarquables d'ouvrages européens, principalement hollandais, concernant l'anatomie, la médecine, les voyages, l'histoire naturelle, et une foule de dictionnaires scientifiques et de philologie. Le commerce de la librairie joue un rôle important dans cet empire. On peut dire qu'à Miako, Jedo, Oosaka, et Oowari, où se trouvent les plus grands établissemens xilographiques, on imprime annuellement près de 5 à 8,000 petits volumes, planches, cartes géographiques, etc. Les bibliothèques les plus célèbres sont celles du *Sjogoum*, ou de l'empereur civil, à *Jedo*, et celle du *Mikado*, ou de l'empereur ecclésiastique, à *Miako*. Les princes de *Satsuma* et de *Küsju* possèdent en outre de grandes collections de livres; celle du dernier renferme entre autres un ouvrage manuscrit moderne sur l'histoire naturelle de tout l'empire, tellement détaillé, que les seules planches qui en dépendent forment 800 volumes in-8°; elles représentent une infinité d'objets différens; elles sont coloriées, et ont été exécutées par les meilleurs artistes du Japon (1).

M. Siebold n'a assigné aucun chiffre à ces bibliothèques; cependant nous pensons qu'on peut porter à 150,000 le nombre de volumes contenus dans chacune des deux bibliothèques impériales de Jedo et de Miako.

(1) Voyez le curieux article que nous avons publié sur le Japon, dans la 24e livraison de série (décembre 1834).

C'est le chiffre que **M.** Balbi a consigné dans le tableau suivant, où l'on appréciera d'un coup d'œil les grands dépôts des richesses intellectuelles aujourd'hui répandues sur le monde entier, et même celles dont il ne reste plus que le souvenir.

Tableau comparatif des plus grandes bibliothèques du globe, anciennes et modernes.

VILLES.	BIBLIOTHÈQUES.	VOLUMES.	MANUSCRITS.
PARIS.	*Bibliothèque Royale*	626,000	80,000
MUNICH.	*Bibliothèque Royale* ou *Centrale*	540,000	16,000
SAINT-PÉTERSBOURG.	*Bibliothèque Impériale*	432,000	15,000?
COPENHAGUE.	*Bibliothèque Royale*	410,000	16,000?
VIENNE.	*Bibliothèque Impériale*	284,000	16,000
BERLIN.	*Bibliothèque Royale*	280,000	5,000
PÉKIN.	*Bibliothèque Impériale*	280,000	»
DRESDE.	*Bibliothèque Royale*	260,000	2,700
GOETTINGEN.	*Bibliothèque de l'Université*	250,000	5,000
LONDRES.	*Bibliothèque du Musée Britannique.*	220,000	22,000
OXFORD.	*Bibliothèque Bodleyenne*	200,000	25,000
WOLFENBUTTEL.	*Bibliothèque Ducale*	200,000	4,500
MADRID.	*Bibliothèque Royale*	200,000	2,500?
PARIS.	*Bibliothèque de l'Arsenal*	186,000	5,000
STUTTGART.	*Bibliothèque Royale*	174,000	1,800
MILAN.	*Bibliothèque de Brera*	169,000	1,000
NAPLES.	*Bibliothèque du Musée Borbonico*	165,000	3,000
FLORENCE.	*Bibliothèque Magliabecchiana*	150,000	12,000
BRESLAU.	*Bibliothèque de l'Université*	150,000	2,300
MUNICH.	*Bibliothèque de l'Université*	150,000	2,000
EDIMBOURG.	*Bibliothèque des Avocats*	150,000	6,000
JEDO.	*Bibliothèque du Sjogoun*	150,000?	«
MIAKO.	*Bibliothèque du Mikado*	150,000?	»
ALEXANDRIE.	*la plus grande des bib. des Ptolem.*	110,000??	»
TRIPOLI de Syrie.	*Bibliothèque des Kadis*	110,000?	»
LE CAIRE.	*Bibliothèque des Kalifes*	110,000?	»
ALEXANDRIE.	*La bib. brûlée par les Arabes*	100,000??	»
ROME.	*Bibliothèque Ulpienne, de Trajan*	100,000??	»
CORDOUE.	*Biblioth. des Kalifes, d'Al-Haken.*	100,000??	»

—

Miscellanées.

SERAPHINA DE MOESTRIM.

SCÈNES DE MŒURS ANGLO-PORTUGAISES.

Dona Seraphina de Moëstrim était une petite femme fort attachée à son mari, mais aussi coquette que tendre, et qui eût fait damner un mari moins confiant que le sien. Madère, île charmante, où les voluptés abondent, et dont les mœurs semi-portugaises et semi-britanniques ont quelque chose de si original, avait vu éclore la beauté de dona Seraphina, brune piquante, au regard langoureux, dont l'éducation n'avait pas peu contribué à développer les habitudes de luxe et de vie oisive, si chères aux colons. C'était une créole dans toute l'expression du terme. Pénétrez dans ce boudoir obscur que de quadruples rideaux défendent contre l'ardeur du jour. Vous n'y découvrez qu'ottomanes moelleuses, riches tapis, soyeuses alcoves; l'histoire toute créole de Paul et Virginie en tapisse les murailles. Les deux portes sont couvertes de panneaux de glaces. Sur de petites tables de marbre se trouvent placés des vases remplis de fleurs des tropiques. Aux deux extrémités de la chambre, deux fenêtres, s'ouvrant jusqu'au parquet, donnent sur deux balcons recouverts d'un treillage, et qu'ombragent de leurs guirlandes des fleurs de la passion et de belles clématites. Sur une ottomane de bois des îles, d'un admirable travail, et recouverte de damas rouge à grandes fleurs, est étendue la senora de Moëstrim, entourée de

trois ou quatre esclaves femelles de nuances diverses, olivâtres, jaunes, cuivrées, mais non bronzées. Quelques-unes, les genoux pliés et croisés sur des coussins, détachent les pétales de la fleur d'oranger, dont elles parsèment la chambre pour parfumer l'air. Dans un coin, derrière l'ottomane, on découvre une petite tête noire et crépue, deux lèvres rouges qui font la moue, un front bas qui se plisse, et des dents blanches qui eussent fait envie à plus d'une jolie femme de Londres et de Paris.

Ce petit monstre favori de Mme de Moëstrim, c'est Cupidon.

Dans le moment où j'ai l'honneur de vous introduire, Cupidon boude. Un long peignoir de mousseline laisse apercevoir les petits pieds et les petites mains de la jeune et jolie créole. Elle attend avec toute l'impatience nerveuse qui distingue sa caste le retour de la brise nocturne, si douce et si délicieuse après les ardeurs d'une journée des tropiques.

« Éventez, Nina, éventez, dit-elle à celle de ses domestiques qui, armée d'un grand éventail de plumes, se tient à la tête du sopha.

— Oui, madame, répond la jeune fille essayant d'agiter un peu l'atmosphère lourde et assoupie.

— Vite, Caroline, éventez mes mains, vite ! »

Et Caroline, se servant d'un second éventail, obéit à l'ordre de sa maîtresse.

« Éventez, éventez mes pieds, Mimie !

— Oui, madame, répondait la troisième, en rafraîchissant les pieds de la créole.

— Louise, reprit dona Seraphina languissamment et après une petite pause, apportez-moi de l'eau sucrée.

— Oui, madame. »

Et Louise se levait pour obéir à sa maîtresse.

« Non, non, je n'en veux pas; mais j'ai bien soif. Fanchette, va chercher de l'eau de cerises. »

Fanchette était déjà sur la porte, dont le panneau de glace avait roulé sous sa main, lorsque la capricieuse créole rappela sa suivante.

« Attendez, Fanchette! Je voudrais de la limonade. »

Charlotte va lui en chercher enfin, après avoir répondu oui comme ses compagnes.

« Ah, mon Dieu! il fait une chaleur épouvantable! Mimie, que vous êtes paresseuse; éventez, éventez vite... Où est monsieur?

— Monsieur dort.

— Qu'il est heureux... Et Cupidon?

— Ici, dans le coin, madame; il boude.

— Qu'est-ce qu'il a donc fait?

— Madame, il a volé le dindon rôti, et il l'a mangé tout entier.

— Ah! le petit polisson! venez ici, monsieur. »

Alors s'approche le petit monstre noir, dont les deux lèvres rouges font une moue horrible, et qui vient se poser d'un air mécontent en face de sa maîtresse.

« Cupidon, lui dit la créole en se détournant un peu pour parler au petit nègre, tu as mangé le dindon tout entier; tu as mal fait, mon ami; tu seras malade. Comprends-tu, Cupidon, que c'est une sottise que tu as faite? »

Cupidon baissait la tête sans répondre, avec une vraie mine d'enfant gâté.

« Apprends que tu es un petit voleur, » continue sa maîtresse.

Pas de réponse.

« Allez, monsieur, ne m'approchez plus! »

Toujours muet et boudeur, Cupidon se retourne comme

un soldat à l'exercice, et va reprendre son poste dans le coin le plus obscur de la chambre.

Cette scène de boudoir créole, que nous copions exactement, et qui se renouvelait tous les jours, peut donner une idée du caprice enfantin et de l'indolence coquette au milieu desquels s'écoulait la vie de la senora de Moëstrim. Son mari, l'un des plus riches propriétaires de l'île, lui était fort attaché, et malgré les agaceries enfantines de sa femme, elle n'était pas encore parvenue à faire naître dans l'ame de l'époux confiant un sentiment de jalousie.

Le soir même de la petite scène domestique que nous venons de rapporter, M. de Moëstrim donnait un grand repas à quelques officiers anglais et portugais qui se trouvaient dans l'île. Le cuisinier, né à Lisbonne, proposa à son maître de le servir *à la portugaise*. Une nouveauté en fait de jouissances gastronomiques est toujours acceptée avec plaisir par les créoles, et ce repas, auquel j'assistai, mérite d'être cité par son originalité. Le premier service se composait de viandes bouillies et de légumes cuits à l'eau. Une table splendide gémissait sous le poids des pièces de bœuf et de mouton bouillies. Le porc et les volailles, les pommes de terre et les carottes, tout était bouilli. On fit médiocrement honneur à cette première entrée, à laquelle succéda un second acte composé exclusivement de bœuf rôti, de veau rôti, de mouton rôti, d'agneau rôti, de volailles à la broche, de boudin grillé, et de saucisses grillées aussi. Chacun des convives, avant de vider son verre, prononçait le nom de chacun des autres convives, et buvait à leur santé. Le troisième service consistait en fruits de toute espèce : oranges, melons, ananas, guavas, citrons, bananes, pêches, rai-

sins; je croyais le repas terminé. Nullement : ce fut le tour des poudding, des entremets sucrés, des dragées, des olives, des pâtisseries de toute espèce, arrosées d'un vin vieux qui, après avoir passé cinquante ans sous les douves du tonneau, avait acquis une saveur puissante à peu près semblable à celle de l'eau-de-vie de Cognac. Dona Seraphina faisait avec beaucoup de grâce les honneurs du repas, dont les dernières scènes devinrent orageuses, lorsque les gentilshommes anglais et portugais, la plupart officiers de marine, cédèrent à l'influence des vins de liqueur prodigués par l'Amphytrion. Le tumulte joyeux devint bientôt si bruyant, les galanteries adressées à la maîtresse de la maison prirent une couleur si vive, qu'elle se retira suivie des femmes esclaves qui l'avaient servie à table. Ces messieurs occupèrent encore pendant quelque tems le poste d'honneur qu'ils avaient bravement défendu. Le mari, un peu moins aviné que les autres officiers, rentra chez lui sans s'occuper de sa femme, et grâce au secours de quelques nègres qui transportèrent dans leurs habitations respectives les moins solides de nos convives, tout se termina sans accident.

Celui de tous qui avait conservé le plus de sang-froid, c'était le capitaine Carrington. Brave marin, boxeur déterminé, il joignait à ces qualités celle de mystificateur accompli, et toutes les fois qu'un caractère lui semblait prêter le flanc à la raillerie, il disposait avec soin le petit drame comique dans lequel il faisait jouer un rôle à sa victime. Ses meilleurs amis n'étaient pas exempts du tribut qu'il prélevait ainsi sur tous ceux qui avaient le plaisir et le malheur de le connaître. Au milieu du tumulte de ces dîners de colons, qui sont presque toujours des orgies, le capitaine Carrington avait remarqué les galanteries adressées à la jolie senora de Moëstrim

par le colonel Ellice, que je dois faire connaître à mes lecteurs.

Le colonel appartenait à cette race d'hommes que les dames honorent presque toujours d'un sourire équivoque. Imaginez un Adonis de soixante ans, fat et complimenteur sans se douter de son propre ridicule; toujours aux genoux de la beauté qui se moquait de lui; toujours prêt à nouer une intrigue amoureuse sans prévoir les conséquences auxquelles il pourrait s'exposer. Les joues jaunes et desséchées, les dents blanches et fréquemment découvertes par un éternel sourire; il avait vieilli sans savoir que les minutes composaient des heures, et que les heures formaient des années : ses services militaires se réduisaient à douze ou quinze années de garnison, et à une seule escarmouche dont il ne perdait pas le souvenir, car il parlait sans cesse de la balle morte qui était venue le frapper à la poitrine sans le blesser dangereusement. Doué d'un bon tempérament et d'une humeur assez égale, content de lui-même et des autres, le colonel, à force de feuilleter nonchalamment les pages de sa vie, était arrivé au dernier feuillet; et ne se doutait pas qu'il approchait de la table des matières, et que le dernier chapitre allait finir. Tel était l'original et invincible séducteur aux batteries duquel dona Seraphina avait été exposée pendant tout le dîner.

Le capitaine Carrington avait observé ces galanteries, et remarqué quelques symptômes d'agitation et d'inquiétude qu'avait laissé entrevoir M. de Moëstrim, ordinairement si tranquille. Il se souvenait bien aussi que les facultés du colonel Ellice étaient complétement assoupies au moment où le dîner finissait. Il savait que les nègres chargés d'emporter le pauvre colonel avaient eu fort à faire, et que tout souvenir des événemens de la veille

avait dû s'effacer de son esprit. Sur ces données, son plan fut bientôt construit. Il donna le mot aux officiers et aux marins qui avaient assisté au repas donné par M. de Moëstrim, et l'on ne tarda pas à ourdir une double et singulière conspiration dont le séducteur et le mari furent à la fois victimes.

Le colonel était encore au lit, lorsque, vers une heure, le capitaine Carrington entra dans sa chambre.

« Eh bien, colonel, lui dit-il, comment vous trouvez-vous ce matin?

— Assez mal. J'ai la tête lourde, une migraine affreuse. Je ne me souviens d'avoir éprouvé la même sensation qu'une fois dans ma vie, lorsqu'une balle morte vint me frapper à la poitrine; dans cette rencontre, vous savez?....

— Oh! vous m'avez déjà raconté cinq ou six fois l'histoire de la balle morte. Votre état m'afflige, colonel; ce vin était si capiteux! personne n'y résisterait! je regrette surtout ce qui vous est arrivé hier.

— Arrivé! il m'est arrivé d'être gris comme je ne l'ai jamais été de ma vie. Depuis le commencement du dessert, je veux être pendu si je sais ce que j'ai fait et ce que l'on a fait autour de moi.

— Vraiment! vous ne vous souvenez pas de votre scène avec dona Seraphina?

— La scène! quelle scène? Je me souviens d'avoir été galant. C'est une très-jolie femme : il est dans mes habitudes, continua le vieux fat, d'être rempli d'égards et de politesses pour les jolies femmes.

— Bah! et ce qui s'est passé dans le petit salon!

— Je ne me souviens pas même d'avoir été dans le petit salon. Instruisez-moi, mon cher capitaine; ai-je fait quelque chose d'inconvenant?

— Inconvenant ! comme vous voudrez le prendre; c'est selon. Les femmes sont ordinairement juges de ces choses-là. Elles sont très-sévères pour l'inconvenance qui leur déplaît; et devant tant de monde, j'avoue.....

— Comment, devant tant de monde? Eh, mon Dieu, qu'ai-je donc fait? de quelle folie ai-je été coupable?

— Il est bien difficile de circonstancier. Il me suffira de vous dire que vous vous êtes conduit avec cette dame d'une manière très-libre, mais *très-libre.*

— Est-il possible? est-ce sérieux? ne plaisantez-vous pas?

— Tous ces messieurs vous le diront.

— J'en suis désolé, vraiment désolé. Je dois des excuses à Mme de Moëstrim Je vais à l'instant même les lui offrir. Rien ne peut m'en dispenser comme officier, comme homme du monde, comme homme d'honneur. » Il s'habilla précipitamment et partit.

Le vin avait agi sur M. de Moëstrim comme sur ses convives; à son réveil, il se rappela diverses circonstances qui l'avaient frappé, et d'où il conclut que sa femme avait été l'objet d'une cour assidue; que le colonel Ellice avait des vues sur elle, et qu'elle s'était montrée un peu plus coquette qu'à l'ordinaire. Au malaise qui suit presque toujours une orgie, se joignait une mauvaise humeur assez vive, lorsque le colonel Ellice remit sa carte au domestique, en faisant prier Mme de Moëstrim de lui accorder un moment d'entrevue. La carte et le domestique furent interceptés par le mari, dont cette circonstance augmenta les soupçons et l'humeur, et qui répondit sèchement :

« Priez le colonel de monter chez moi. »

Le Lovelace suranné, rajustant sa cravate, tirant les bouts de son gilet, et donnant à ses favoris l'incli-

naison la plus favorable à la beauté dont il se targuait autrefois quand il était capitaine et n'avait que vingt-cinq ans, montait rapidement l'escalier. Il répétait à part lui les excuses mêlées de galanterie qu'il se proposait d'adresser à dona Seriphina, et sa pénitence n'était pas sans vanité; car cette indiscrétion juvénile caressait la faiblesse et flattait l'amour-propre du vieux séducteur. Il fut bien étonné, lorsqu'il aperçut, non madame, mais M. de Moëstrim, se redressant de toute sa hauteur, la mine froide, sévère, et le front plissé. Le trouble et l'embarras du colonel n'échappèrent pas au mari, dont les soupçons s'accrurent encore, et qui lui dit d'un ton hautain :

« Je désire connaître, monsieur, le motif qui me procure l'honneur de votre visite.

— C'est à la senora de Moëstrim, monsieur, répondit le colonel, de plus en plus troublé, que je venais présenter mes excuses pour ce qui s'est passé hier au soir. Elle n'est pas visible à ce qu'il paraît; je profiterai d'une autre occasion.

— Vous pouvez me dire, monsieur, tout ce que vous avez à dire à Mme de Moëstrim. Ne puis-je savoir quelles sont les circonstances qui nécessitent vos excuses? » Et M. de Moëstrim alla fermer la porte au verrou.

— Mais, monsieur.... il y a des circonstances embarrassantes à rappeler. Je me crois obligé, comme homme d'honneur, d'offrir l'expression de mes regrets à votre aimable femme.

— Mon aimable femme! l'expression de vos regrets! et à propos de quoi, je vous prie?

— Je suis désolé d'avouer que ma conduite a été fort inconvenante.

— Inconvenante! et avec ma femme! mille tonnerres! continua le mari proférant un énorme juron que je ne

rapporte pas très-historiquement. De quoi voulez-vous parler? où et quand?

— Hier au soir. J'avoue à ma honte que l'excellent vin que j'ai bu à votre table m'avait troublé l'esprit, et que je puis à peine me rappeler une seule circonstance de cette malheureuse soirée. Je suis venu ici dans l'intention de m'excuser.

— Très-bien, monsieur.

— Il ne me reste plus qu'à vous prier d'être mon interprète auprès de Mme de Moëstrim. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, reprit le mari d'un ton ironique. William, reconduisez monsieur jusqu'à la porte; et veuillez observer, monsieur le colonel, continua-t-il en élevant la voix, que l'honneur de votre visite est désormais chose superflue. »

Le colonel, qui avait déjà franchi une dizaine de marches, se retourna en entendant ces dernières paroles; il allait se fâcher, mais, toutes réflexions faites, il se dirigea vers la porte et disparut. Quant à M. de Moëstrim, sa femme, étendue sur l'ottomane de son boudoir, le vit entrer dès que le colonel fut parti. Il resta debout devant elle, et la regardant d'un œil fixe et sévère :

« Madame, lui dit-il, voudrez-vous m'apprendre ce qui s'est passé hier au soir?

— Je ne sais qu'une chose, répondit Mme de Moëstrim froidement, c'est que vous étiez horriblement ivre.

— C'est possible, et vous avez su en tirer parti. Votre conduite...

— Ma conduite, monsieur! et les yeux de la femme étincelaient de colère.

— Oui, madame, votre conduite! une femme mariée qui souffre...

— Il n'y a que vous qui me fassiez souffrir, monsieur de Moëstrim. Êtes-vous bien sûr d'avoir toute votre raison ce matin ? votre ivresse est-elle passée ?

— Madame, je sais ce que je fais et ce que je dis. Ce sang-froid affecté ne me trompera pas. Osez me dire que le colonel Ellice.....

— Nôn, monsieur, ni lui ni aucun autre n'a pu...

— Et quoi ? madame.

— Si vous ne m'aviez pas interrompue, reprit dona Seraphina qui se calmait dans les intervalles où son mari devenait furieux, je vous aurais dit que personne n'a manqué envers moi des égards qui me sont dus. Qui a pu vous faire ce mensonge absurde ?

— Regardez-moi en face, madame !

— Je vous regarde.

— J'ai reçu ce matin l'aveu du colonel lui-même.

— Du colonel ?

— Oui, madame, du colonel. Il est venu pour vous voir, et sans doute pour continuer une liaison si bien commencée ; malheureusement c'est chez moi qu'on l'a introduit : et il m'a présenté ses excuses.

— Voilà, par exemple, une histoire inconcevable. Le colonel me manque de respect et je n'en sais rien, et c'est à vous qu'il fait ses excuses ! Mon pauvre monsieur de Moëstrim, vous avez le cerveau un peu dérangé.

— Madame, madame, j'ai la tête et le cœur en très-bon état. Je voudrais que vous en puissiez dire autant. Je ne suis pas aveugle. Une femme honnête, madame, une femme vertueuse serait venue la première avertir son mari, et surtout elle n'aurait pas l'audace de nier un fait, avoué d'ailleurs par son complice.

— Complice ? monsieur, s'écria Mme de Moëstrim, en

riant aux éclats. Quand j'aurai des complices, je les choisirai plus jeunes et moins ridicules.

— Eh! madame, il y a des goûts singuliers. Une fois qu'une femme s'écarte de la route de l'honneur...

— M'écarter de la route de l'honneur! Ah! monsieur, je n'ai fait qu'une faute dans ma vie, c'est de vous épouser. Oui, monsieur... (*ici des sanglots éclatèrent*), je vous le répète, la vie a été un tourment pour moi depuis que je vous connais.... (*sanglots entrecoupés*), toujours exposée à des soupçons injustes.... (*nouveaux soupirs*), le caractère le plus jaloux, le plus détestable, un homme affreux... (*encore des sanglots*); mais vous vous repentirez plus tard et vous regretterez ce que vous aurez perdu.

— Eh bien! madame, vous saurez vous-même ce que vous aurez perdu, le jour où vous serez détrompée, le jour où le voile qui cache votre conduite se déchirera. Adieu, madame. »

Mme de Moëstrim ne répondit rien. Le mari se retira dans son cabinet, écrivit au colonel une lettre de provocation, et la remit à un de ses domestiques. Puis il écrivit à un ami qui voulut bien consentir, non sans répugnance, à remplir le rôle de second. Cependant, le colonel Ellice était revenu trouver le capitaine Carrington, auquel il avait confié les détails de son entrevue avec M. de Moëstrim. Le capitaine prit un air grave, et après un moment de silence :

— Sur mon honneur, colonel, je ne sais si nous autres officiers nous devons souffrir un ton et une conduite semblable à celle de M. de Moëstrim envers vous. Savez-vous que c'est fort impertinent? Je ne veux pas m'en rapporter à mon opinion personnelle, mais je consulterai là-dessus

trois ou quatre officiers de mes amis, et si vous voulez nous livrer les intérêts de votre honneur, nous en aurons soin comme du nôtre propre. »

Alors se présentèrent à la fois un lieutenant et un enseigne de vaisseau que le capitaine Carrington prit à part, et auxquels il raconta d'un air solennel et en leur faisant signe de l'œil les détails de l'entrevue. Le colonel était resté à distance.

« Eh bien! messieurs, leur demanda Carrington, que pensez-vous de cela?

— L'offense est grave, répondit d'un air sérieux le jeune enseigne Brady. Le brave colonel doit demander à M. de Moëstrim l'explication du sens de ses paroles.

— Ce n'est pas assez, reprit le lieutenant, il faut des excuses complètes.

— Quelles sont les paroles précises de M. de Moëstrim? demanda Carrington. « L'honneur de votre visite devient tout-à-fait superflu? » n'est-ce pas cela?

— Quelque chose de ce genre, répliqua le colonel.

— S'il avait seulement dit : Je n'ose plus compter sur l'honneur de votre visite?

— Ce n'est pas ainsi qu'il s'est exprimé.

— Alors il n'y pas à balancer.

— Si je traitais ce M. de Moëstrim avec le silence du mépris? répondit le colonel, qui n'avait vu le feu qu'une fois.

— Impossible! Les Moëstrim sont fort considérés ici, et M. de Moëstrim lui-même a été obligé de quitter le service pour avoir provoqué son colonel en duel.

— C'est bien, très-bien, interrompit le colonel d'un air de satisfaction affecté. Il ne reste plus qu'à rédiger le cartel. »

Comme il disait ces mots, le domestique de M. de Moës-

trim apporta la lettre fatale qui épargnait à M. Ellice la rédaction de cette pièce importante. Mais revenons à la pauvre dona Seraphina, cause innocente du petit drame semi-comique.

Après bien des sanglots et des larmes, elle était restée silencieuse et triste sur son ottomane, attendant le retour de M. de Moëstrim, qui devait bientôt (elle l'espérait du moins) offrir à sa dignité offensée les excuses auxquelles elle avait droit. Son attitude était fière et noble comme il convient à une personne qui va pardonner. Les heures se passèrent, le mari ne vint pas. On annonça que le dîner était servi, elle crut qu'il profiterait de cette occasion et l'attendit encore; mais en vain. Sans doute, pensa-t-elle, son humeur ne s'est pas dissipée; il se sera mis à table tout seul. Elle se dirigea vers la salle à manger; personne. Elle demanda des nouvelles de son mari, on lui dit qu'il était enfermé dans son cabinet. Elle mangea quelques bouchées et remonta. Elle fit le thé, et chargea un domestique de prévenir M. de Moëstrim; mais le thé versé dans la tasse de M. de Moëstrim se refroidit, et ce dernier ne parut pas. Dona Seraphina recommanda au domestique de tenir l'eau bouillante; elle s'inquiétait, allait d'une chambre à l'autre, donnait à ses domestiques des ordres contradictoires : enfin, dix heures sonnèrent, elle n'y tint pas. Jamais son mari et elle n'avaient été si long-tems brouillés.

« Où est monsieur? demanda-t-elle.

— Toujours dans son cabinet, madame.

— Allez lui dire que je désire lui parler. »

M. de Moëstrim ne répondit pas, la porte était fermée en dedans. Cette nouvelle offense réveilla un peu l'irritation dans le cœur sensible de dona Seraphina, et ses bonnes dispositions cédèrent à un petit mouvement de

colère : « Devant tous les domestiques ! se disait-elle, c'est bien mal ! » Le cœur gros, elle se retira dans sa chambre à coucher. En passant devant le cabinet de son mari, elle voulut frapper, mais l'orgueil la retint. Il lui fallut une heure entière pour se coucher : et cette heure écoulée, elle ne dormait pas; et prêtant une oreille attentive à tous les bruits, elle croyait entendre sans cesse les pas de son mari. Enfin, il était deux heures, et l'insomnie de Mme de Moëstrim se prolongeait avec l'absence de celui qu'elle attendait en vain. Son agitation, ses inquiétudes l'emportèrent sur sa fierté, elle s'enveloppa dans son peignoir et descendit vivement l'escalier. Tout reposait. Le bruit de son pas léger se faisait seul entendre dans la maison silencieuse. En s'approchant de la porte du cabinet, elle s'aperçut que le trou de la serrure laissait échapper de la lumière; curieuse, elle baisse la tête, regarde, et le voit assis devant son bureau, entouré de papiers, écrivant une lettre, puis jetant sa plume, cachant sa tête dans ses deux mains et restant enseveli dans une méditation douloureuse : « Henri ! » s'écria-t-elle d'une voix douce et qui semblait l'implorer; mais il ne répondit pas, et ce ne fut qu'après s'être entendu appeler plusieurs fois, qu'il s'écria d'un ton plein d'impatience :

« Il est trop tard ! »

Faut-il détailler la longue diplomatie au moyen de laquelle dona Seraphina, par des supplications réitérées, parvint à rompre la consigne? Ses importunités triomphèrent enfin de la résolution conjugale et elle entra.

« Seraphina, lui dit M. de Moëstrim, je suis très-occupé. En vous ouvrant je n'ai voulu que vous instruire de la nécessité où je suis de rester seul. Vous ferez bien de vous retirer. »

Mais le point important était gagné. Mme de Moëstrim était entrée; débarrassez-vous, si vous le pouvez, d'une femme jeune, jolie, aimable, couverte de larmes et entourée d'une mousseline flottante, qui vous implore, qui se lamente, qui a des promesses, des souvenirs, des paroles pleines de charmes, des mains blanches qui vous pressent et des baisers qui vous enivrent. Il ne fallut pas vingt minutes à Mme de Moëstrim pour regagner le terrain qu'elle avait perdu. M. de Moëstrim vaincu vit toutes ses résolutions tomber l'une après l'autre, et sa femme apprit le duel qui devait avoir lieu dans la matinée.

« Vous voyez, Seraphina, continua-t-il, les conséquences de votre conduite. Votre imprudence d'enfant a risqué ma vie; toutes les chances sont contre moi, j'ai affaire à un militaire et ne me suis jamais battu; mais ce n'est pas le moment de gronder. Je vous pardonne, Seraphina, de toute mon ame. »

Les sanglots de Mme de Moëstrim l'arrêtèrent quelques minutes et l'empêchèrent de répondre; enfin elle s'écria de ce ton énergique que la vérité du sentiment prête souvent aux êtres les plus faibles et les plus jeunes :

« Vous avez bien raison de dire que ce n'est pas le moment de gronder ni de se quereller. Croyez-moi, dans un pareil instant on ne ment pas. Ce que je vous ai dit ce matin est parfaitement vrai; vous avez été misérablement trompé. Quel but veut-on atteindre? je l'ignore; quoi qu'il en soit, c'est un mensonge grossier. Je suis sortie de table avec mes femmes, et si les fumées du vin n'avaient obscurci la mémoire de tous les convives, vous vous en souviendriez parfaitement. Ne mettez aucune précipitation dans cette affaire que je ne comprends pas. Consultez tous ceux qui étaient présens; si j'ai dit un mot

qui ne fût pas conforme à la vérité, renvoyez-moi, repoussez-moi, car alors je ne mérite que votre haine et votre abandon.

— Il est trop tard, Seraphina, la provocation est faite, le colonel l'a acceptée. C'est lui-même d'ailleurs qui est venu tout m'apprendre.

— Il a menti, menti comme un infâme. Allons ensemble chez lui ; suivez-moi à l'instant même, qu'il ose répéter son mensonge devant moi. Tout ce que je vous demande c'est d'aller le trouver. Venez, mon ami, il est tard, reposez-vous, demain matin nous irons chez le colonel de bonne heure, ne me refusez pas. »

Trois minutes après, M. de Moëstrim était dans la chambre de sa femme, et le matin, vers les six heures, elle était déjà habillée, lorsque le valet de chambre remit au mari une lettre du colonel. Ce dernier avouait que ses camarades avaient voulu le mystifier en exploitant l'état d'ivresse qui lui avait ôté l'usage de sa raison. Ils lui avaient fait croire que Mme de Moëstrim avait eu à se plaindre de lui la veille, assertion mensongère ainsi qu'eux-mêmes en convenaient. « Le colonel est donc persuadé, ajoutait le billet, que M. de Moëstrim n'ayant à se plaindre d'aucune offense, voudra bien se contenter de cette explication. »

Pendant que le mari parcourait cette lettre, dona Seraphina la lisait par dessus son épaule, et cédant à la force de l'émotion qui la pénétrait, elle tomba à genoux ; son mari la releva, la serra dans ses bras, avoua son injustice, et lui promit de n'être plus jaloux, sous condition qu'elle ne serait plus coquette. Vous ne doutez pas, lecteurs, que cette lettre ne fût l'œuvre du colonel ? vous vous trompez ; le mystificateur Carrington l'avait écrite, la plaisanterie avait été poussée assez loin, et il ne vou-

lait pas que deux balles de pistolets terminassent la mystification tramée par lui. Au moment où Ellice apprêtait ses armes dont il faisait jouer la détente, on lui remit un autre billet apocryphe fabriqué de la même main : « M. de Moëstrim, informé par un ami commun de l'erreur où il avait été en croyant le colonel Ellice coupable d'inconvenance envers sa femme, se plaît à reconnaître son tort et le prie d'agréer ses excuses. »

Le colonel, qui n'avait eu affaire dans sa vie qu'à une balle morte, trouva cette prétendue lettre de M. de Moëstrim très-rassurante. Il se fit servir son café, qu'il savoura lentement, avec délices, en véritable célibataire qu'il était; et montrant la lettre de son adversaire :

« Vous voyez bien, capitaine, lui dit-il d'un ton assez fier, que l'ennemi recule? Ma foi, je pense qu'il a raison. »

Pendant les douze dernières années de sa vie, le colonel eut un second sujet de conversation qui alternait avec le récit de l'unique bataille à laquelle il avait assisté; la narration du duel de Madère, des excuses qu'il avait reçues, de la jalousie qu'il avait inspirée à soixante ans, et de la beauté créole qui avait failli lui coûter la vie.

(*Naval and Military Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Excursion sur les montagnes d'Islande, et phénomènes qu'elles présentent. — C'est au professeur Krüngster, naturaliste allemand, que nous devons le récit des phénomènes suivans qu'il a remarqués dans les montagnes d'Islande, durant un voyage qu'il a fait dans ces contrées en 1832 et 1833.

« Le système de montagnes qui s'étend sur toute la surface de l'Islande, et qui porte le nom de Joœkulls, présente au géologue plusieurs phénomènes dignes, à tous égards, d'occuper son attention. Figurez-vous une région où l'hiver règne éternellement, où les flancs des montagnes sont revêtus d'un vaste manteau de glace; où la neige, tombant en gros flocons, recouvre le sol d'une couche de plusieurs pieds d'épaisseur. C'est là, sous cette croûte de neige et de glace, que se passent des phénomènes étranges, et qui semblent très-opposés à cette nature hyperboréenne. Je ne rapporterai que les plus intéressans. L'Hécla n'est pas éteint, comme plusieurs voyageurs le prétendent; il sommeille, et si ses éruptions sont rares, elles n'en sont que plus terribles. Je voulus connaître l'intérieur de son cratère, curiosité qui ne me coûta que quelques heures de peines et de fatigues; à travers des monceaux de cendres, de laves et de matières calcinées,

j'arrivai au fond. Là, j'éprouvai une chaleur accablante ; le thermomètre s'élevait à 39°, tandis que la partie supérieure du sol était couverte d'une épaisse couche de neige. Cependant, à mesure que je m'enfonçais dans le cratère, la température augmentait encore. L'on dit même qu'elle s'élève jusqu'à 144° ; d'après mes calculs, la profondeur du cratère doit être de cent pieds. Des stalactites, de curieuses pétrifications, des excavations bizarrement fouillées, des émanations bitumino-sulfureuses, voilà tout ce que j'ai pu constater. A peine remonté, je fus frappé du spectacle qui m'entourait : des groupes de nuages sombres et grisâtres s'élevaient au fond de l'horizon comme des montagnes fantastiques; les cratères éteints, les laves jonchées sur le sol, les Joœkulls couverts de neiges et de glaces, des cascades gigantesques qui se précipitaient au loin, un silence profond et solennel, toutes ces scènes muettes et grandioses faisaient naître en moi un sentiment pénible d'extase mélancolique (1).

» Un autre phénomène particulier à l'Islande, et, sans contredit, l'un des plus singuliers, se sont les *geysers*, espèce de sources jaillissantes qui s'élèvent spontanément dans l'air à une certaine hauteur, comme de gigantesques colonnes. Leur eau est bouillante ; elle entraîne avec elle des laves et mille débris de rochers calcinés. Ces jets d'eau intermittens sont le résultat de commotions intérieures qui s'annoncent par des grondemens sourds assez semblables au bruit du tonnerre. Un instant après, la colonne d'eau s'élance avec force, enveloppée d'une atmosphère de vapeurs, et s'éleve jusqu'à cent cin-

(1) D'après M. Balbi, les points culminans des monts Joœkulls s'élèvent de 1,000 à 1,040 toises au-dessus du niveau de la mer.

quante pieds au-dessus du sol. Mais bientôt l'eau tarit et est remplacée, pendant plusieurs heures, par une colonne de vapeurs qui répand au loin des émanations sulfureuses très-intenses. Lorsque j'assistai à cet étrange phénomène, le soleil était à l'horizon et projetait une lueur rougâtre sur ce panache de fumée qui reflétait à nos yeux toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Je fis rouler avec précaution de grosses pierres jusqu'à l'orifice du geyser; mais au lieu de tomber au fond de la cavité, elles furent aussitôt enlevées à une grande hauteur. Soumises, tantôt à l'influence de la gravitation, tantôt à celle de la vapeur, elles montaient et s'abaissaient alternativement pendant l'espace de quelques minutes, puis tombaient dans le gouffre. Mes guides me firent remarquer que l'éruption était plus activée et plus abondante lorsque nous jetions des pierres dans les cavités. J'observai d'une manière toute particulière l'ouverture appelée le *grand-geyser*; elle est de forme ovale et peut avoir de cinquante-huit à soixante-quatre pieds de diamètre. Les eaux des geysers sont extrêmement chargées de carbonate de chaux en dissolution; aussi tout ce qui entoure ces bassins est ordinairement pétrifié. Rameaux, feuilles, gazon, tout, sous leur influence, est bientôt converti en pierre.

» Le troisième phénomène dont je veux parler est encore bien digne d'être rapporté, et n'est pas moins intéressant que le geyser. Sous la glace qui couvre les montagnes de soufre appartenant à la chaîne des Joëkulls, on rencontre une espèce d'argile bouillante, revêtue le plus souvent d'une croûte épaisse et compacte. Cette argile est combinée avec une grande quantité de soufre, et laisse échapper continuellement des émanations gazeuses. En hiver, lorsque ces émanations ne trouvent pas

d'issue, elles font éclater les glaces qui les resserrent. Il est peu de voyageurs qui n'aient été témoins de ces éruptions. M. Hendüson en a dernièrement observé une sur le mont Krabla, dont le diamètre égalait celui du grand geyser. Durant l'excursion que j'ai faite moi-même dans ces montagnes, j'ai entendu les éclats de cinq éruptions successives qui ont eu lieu à très-peu de distance l'une de l'autre; mais je n'osai approcher dans la crainte d'être enseveli sous les éclats de glace et d'argile produits par ces soudaines explosions. »

Phénomène végétal. — Le règne végétal, comme le règne animal, offre quelquefois des phénomènes bien remarquables. « A trois milles de Quincy on voit un arbre double. C'est un pin jaune qui en porte un autre. Ces deux pins s'unissent par le tronc à la hauteur de trente-cinq pieds au-dessus du sol; l'un d'eux ne tient plus à la terre par les racines, et est placé sur l'autre dans une position inclinée. Il est très-vigoureux, reçoit une sève très-abondante qui vivifie jusqu'aux plus petites ramifications; il se couronne tous les ans d'un beau feuillage et cependant il effleure à peine la terre de ses branches. Il y avait long-tems que les indigènes avaient été frappés de ce phénomène singulier, lorsque les savans ont constaté son existence; les habitans s'empressaient de le montrer, comme un objet de curiosité, aux étrangers qui allaient à la Floride. Le tronc de l'arbre qui est porté est assez long, et disparaît cependant sous les feuilles et les branchages. » Le journal américain qui rapporte ces faits n'est pas le premier qui en ait parlé; De Candolle en avait dit quelque chose avant lui, et avait décrit un groupe de trois arbres offrant une structure parfaitement analogue. D'après le témoignage de ce savant, l'arbre du milieu

n'avait plus de tronc et ne se nourrissait que de la sève que lui fournissaient les deux autres par la partie qui les unissait.

Sciences Médicales.

Effets du froid sur l'économie de l'homme ; instrument pour mesurer le degré de refroidissement du corps. — On sait depuis long-tems que l'influence du froid est l'une des causes les plus fréquentes des maladies. Mais jusqu'ici on n'a pas encore cherché à apprécier exactement dans quelles proportions s'exerce cette influence ni à quel degré de refroidissement elle est la plus funeste. C'est ce que le docteur Osburn a cherché à connaître, et dans son investigation il est arrivé à des résultats qui méritent d'être connus.

La température du corps humain, que l'on peut évaluer à 98 degrés Fahrenheit, est distribuée d'une manière si égale et si uniforme que toutes les parties du corps offrent à peu près le même degré de chaleur. Quant aux changemens qui proviennent de la diversité des climats et des saisons, c'est par les vêtemens que l'homme peut se mettre à l'abri de leurs effets. Ainsi, les Esquimaux du nord de l'Amérique et les habitans de l'Afrique centrale sont également attentifs à maintenir un degré uniforme de température ; mais il y a une vaste surface du corps que tous les soins ne pourraient défendre du contact du froid. Les vêtemens les plus chauds, les fourrures les plus soyeuses ne peuvent empêcher l'air froid de pénétrer dans les poumons et de se mettre en contact avec la membrane muqueuse qui les revêt. L'air expiré a presque la température du sang, quelle que soit celle qu'il a avant d'entrer dans les poumons ; et si nous nous rappelons que

vingt-huit pieds cubes d'air pénétrent dans cet organe par heure, il sera facile de se faire une idée de l'immense quantité de chaleur qui se trouve ainsi soustraite à l'économie.

Quelle est la source de cette vaste quantité de calorique? c'est ce que les physiologistes n'ont pas encore pu déterminer avec certitude; le docteur Osburn a démontré par l'expérience qu'elle n'est pas produite par la respiration : car la respiration, entretenue artificiellement sur un animal mort, n'a point empêché le corps de se refroidir rapidement, bien que la circulation continuât à s'opérer et que le sang éprouvât le changement de couleur que détermine la respiration naturelle. D'après ces considérations on peut donc regarder la respiration comme un moyen de refroidissement par lequel une grande quantité de calorique est enlevée à l'économie. Mais comme il est des maladies dans lesquelles la production du calorique semble très-ralentie, on conçoit combien il est important, dans ce cas, de ne pas permettre qu'un air trop froid vienne enlever aux poumons un reste de chaleur qui peut être indispensable pour l'existence. C'est d'après ce principe que l'on doit expliquer pourquoi la mort arrive bien plus fréquemment la nuit que le jour.

Chez les personnes en bonne santé, l'effet produit par l'application de l'air froid à l'intérieur des poumons est peu grave et ordinairement limité à la glotte et au larynx. On croit communément qu'il est très-nuisible de passer la nuit dans des pièces humides, mais l'expérience a démontré qu'il n'y a aucun danger à redouter quand on prend soin d'avoir des vêtemens secs. Les médecins des armées qui ont pris cette précaution ont pu mettre à l'abri des effets du froid les soldats logés dans des casernes humides, ou tout récemment bâties.

L'estomac paraît être très-peu sensible à l'impression du froid; nous prenons le thé à la température de 14 degrés et les glaces à celle de 30 sans que l'estomac perçoive aucune différence. L'impression du froid ne paraît pas s'étendre au-delà de la bouche et du pharynx; aussi voit-on fréquemment les personnes qui ont pris dans la bouche des alimens trop chauds se hâter des les avaler, pour se débarrasser de la sensation de la chaleur. La glace, prise à l'intérieur, est plutôt stimulante que sédative; aussi n'est-il pas rare d'éprouver, après avoir pris une glace, une soif égale à celle que provoque un mets très-épicé.

Le corps de l'homme étant placé dans un milieu plus froid que lui, il serait très-important de mesurer exactement le degré de refroidissement que possède l'atmosphère, ce que l'on n'apprécie ordinairement que par la sensation qui est éprouvée. Le docteur Osborn a inventé un instrument avec lequel on peut mesurer facilement tous les degrés de refroidissement de l'atmosphère dans des circonstances variées. Cet instrument est composé d'un thermomètre à alcool sans support, gradué avec soin, depuis 60 degrés jusqu'à 60 inclusivement, qui suffit pour donner la mesure du pouvoir réfrigérant de l'atmosphère. Un grand nombre d'expériences faites avec cet instrument ont démontré que ce pouvoir réfrigérant est, en raison inverse du tems qu'il met pour descendre, de 90 à 80. Il a employé l'alcool de préférence au mercure et à l'eau, parce qu'il s'abaisse moins rapidement et laisse plus de tems pour l'observation.

Voici le résultat de quelques-unes des expériences faites avec cet instrument. Chauffé à 90 degrés et placé en plein air à la température de 60 degrés, il est descendu, étant au repos, à 80 degrés dans l'espace de trois minu-

tes; exposé à une légère brise, il s'est refroidi en une minute 48″; à la température de 62 degrés, il s'est refroidi étant en repos en trois minutes, et vanné avec une feuille de papier comme avec un éventail, en une minute 30″ à la température de 68 degrés et demi; et en repos il s'est refroidi en 4 minutes et porté par un homme qui marchait très-vite en 2' 40″. Il est donc évident que le degré de refroidissement chez le même individu et à la même température varie de 1 à 5, suivant qu'il reste en repos ou qu'il est exposé à un léger courant d'air. Une remarque analogue avait déjà été faite à ce sujet par le capitaine Parry : dans les régions polaires, les hommes de son équipage supportaient bien le contact de l'air à la température de zéro (15 degrés Réaumur) lorsqu'ils étaient en repos, mais non lorsqu'ils marchaient. Le thermomètre ordinaire ne donne pas la mesure du pouvoir réfrigérant de l'air en mouvement; on peut encore moins obtenir des données exactes sur les bords de la mer où le pouvoir réfrigérant est si actif, tandis qu'avec l'instrument que nous venons de décrire, on a obtenu des différences très-appréciables. Ces observations seront encore plus utiles sur les côtes d'Afrique et des Indes-Orientales. Si nous consultons les tables météorologiques de Thompson, nous ne trouverons aucune cause appréciable qui explique la grande différence qu'on obtient sous le rapport du danger entre la température du jour et celle de la nuit; tandis qu'avec l'instrument du docteur Osburn, on pourra trouver quelle liaison existe entre ces funestes effets et les changemens de température, corrélation qu'il serait tout-à-fait impossible de constater avec le thermomètre ordinaire.

Beaux-Arts.

Des paysages de la Suisse. — Les artistes ont couru la Suisse pour lui demander l'étude et la copie de ses beaux paysages. Ces derniers ont refusé de se refléter dans la gravure, dans le dessin, dans les tableaux. Leur beauté, que l'on ne peut peindre, a besoin d'être vue sur place, d'être comprise, d'être sentie dans la Suisse même; les imitations essayées par les pinceaux ou les burins les plus habiles n'ont eu aucun résultat. Gessner a écrit de merveilleuses pages sur l'art du paysagiste, mais il n'est parvenu, quand il a voulu essayer ses forces comme dessinateur, qu'à reproduire quelques formes d'arbres et quelques clairières de forêts. Du reste, si l'on croyait sur parole les travaux de l'art et ses copies de la Suisse, on confondrait ses lacs avec tous les lacs du monde, ses montagnes avec toutes les montagnes; on aurait même droit de contester l'enthousiasme des voyageurs pour ces teintes lourdes et crues, ces gazons d'un vert qui blesse l'œil, ces eaux vertes sans limpidité, ces cascades blanches sans éclat, que les peintres nous donnent pour la Suisse : mais ce n'est pas la Suisse. Pourquoi échappe-t-elle à toutes les tentatives? quelle est sa magie spéciale? D'où vient que cette magie se fait sentir à l'œil et à l'ame, et ne se fixe point sur la toile? Un tel phénomène a besoin d'être expliqué; nul voyageur n'a effleuré une si bizarre question.

On est d'abord frappé, soit que l'on entre en Suisse par l'Allemagne, la France ou l'Italie, d'un changement singulier dans le coloris général des objets. Toutes les teintes sont plus vives. Les sapins échelonnés balancent sur les escaliers de leurs escarpemens montagneux de

plus noirs obélisques. Ailleurs, les fleuves coulent une eau bleue, mais pâlissante, et le feuillage vert des forêts subit sur les derniers plans une dégradation rapide. Au lieu de ces teintes fondues, de ces demi-nuances et de ces couleurs incertaines, dont les paysages septentrionaux abondent, la Suisse offre la lucidité, la netteté du paysage méridional, jointes à toutes les beautés spéciales du Nord. Ce fluide, dont la teinte émeraude semble devenir plus foncée en raison de la rapidité de son cours, est-ce bien de l'eau? On a peine à le croire. L'idée générale des distances, la mesure qui s'est établie dans l'imagination, ne s'accordent plus avec ce que nous retrouvons en Suisse. On croit toucher du doigt le glacier qui est à vingt lieues, on distingue nettement le brin d'herbe sur la montagne, l'étincelle prismatique de la cascade lointaine, la vache noire qui se dessine à six cents pieds sur la cime du Rigi. Sans cesse le voyageur est placé entre une réalité qu'il ne peut révoquer en doute, et une incrédulité permanente à laquelle son expérience le force.

De cette grandeur des masses et de cette finesse des détails naît un ensemble bizarre, mais plein de charme, et que l'on ne peut imaginer sans l'avoir vu. La transparence de l'atmosphère rapproche les objets éloignés, arrête les contours, empêche les couleurs de s'éteindre avec les distances, oppose des lumières éclatantes à des ombres portées, et ne permet pas au regard de perdre une seule fraction du paysage que le spectateur embrasse. Cette nature en relief, vue pour ainsi dire dans un miroir convexe; gigantesque par ses grands traits, délicate par ses détails; découpée comme une décoration gothique; infiniment féconde d'accidens qui se détachent au lieu de se confondre, de caprices qui se font sentir avec une vivacité piquante; trouve ainsi moyen d'allier la ma-

jesté sombre, l'idée de l'immensité, celle de Dieu et de l'éternité même, avec la plus fraîche et la plus riante coquetterie de détails. On n'a jamais fini d'étudier la Suisse. Ce n'est pas l'uniformité des Apennins, de la Calabre, de la Sicile, des Pyrénées, régions magnifiques, mais d'une seule espèce de magnificence. Le caractère de la Suisse, c'est l'infinité des détails, et par conséquent une variété sans bornes. Je ne parle pas ici de ses jours de pluie, quand la couronne des monts se résout en ondes qui couvrent au loin les plaines; quand les lacs et les horizons de montagnes se confondent; ce sont les jours de deuil de cette contrée; un vaste crêpe grisâtre s'étend sur elle comme un linceul. Mais il faut la voir sourire et s'épanouir au soleil : alors, quand on aperçoit d'un même coup-d'œil l'albâtre pur des glaciers blancs, le velours violet des gazons, le vert tendre des plaines, les clochers pourpres de quelques églises, les vagues agitées des lacs qui s'étendent comme des tapis d'émeraudes, et les gradins noirs des monts granitiques chargés de sapins et de mélèses; c'est alors que l'étonnement saisit le cœur. Le royaume de féerie paraît s'ouvrir à l'homme; il trouve plus de vibration dans tous ces accens, plus de sonorité dans tous ces échos, plus d'activité dans cet air pénétrant, plus de puissance dans ce coloris. Il salue une nature nouvelle, et l'adore sans l'expliquer.

Essayez donc de rendre une magie toute aérienne, une beauté qui naît d'une invraisemblance. Ou vous ferez des paysages ordinaires, et nul des caractères helvétiques ne sera saisi; ou vos couleurs paraîtront crues, vos horizons lourds, vos contrastes faux. Il vous manquera toujours le médium nécessaire à travers lequel la nature suisse se présente; médium, qui lui sert d'excuse, de prisme et de parure.

Histoire Contemporaine.

Conquêtes et agrandissement des Anglais dans la Cafrerie. — La guerre que la colonie anglaise du cap de Bonne-Espérance soutient depuis plusieurs années contre les Cafres, ses incommodes voisins, est terminée ou du moins assoupie par la mort du plus redoutable chef de ces tribus, du roi Hinza, suprême Jukosy Jukoûlo, ou souverain d'Amakosa. En 1828, les Anglais avaient secouru ce prince contre les Ficani, ses ennemis. Oubliant bientôt ce service, il envahit la colonie à deux reprises, d'abord en 1834, puis en 1835. Dans ces deux invasions, il enleva plus de 50,000 têtes de bétail et 1,000 chevaux.

Au mois d'avril 1835, les tribus d'Eno, de Macomo, Tyrlée, etc., s'étaient réunies et marchaient contre la ville de Graham (Graham's-Town) pour la détruire. Elles avaient formé une espèce de camp retranché dans les montagnes boisées de Trumpeter-Drift. Le gouverneur fit aussitôt partir de Graham's-Town toutes les troupes disponibles. Elles se composaient de deux régimens réguliers, des milices anglaises et hollandaises, des riflemen à cheval (Hottentots), et d'un corps d'infanterie de la même nation. Ces Hottentots sont braves et bons tireurs, mais mauvais cavaliers et difficiles à gouverner. On donne au cap le nom de Hottentot à tous les hommes de couleur; il y a bien peu d'aborigènes.

Les Cafres sont de haute taille; ils ont le teint basané, les cheveux crépus et les lèvres grosses. Leurs traits n'offrent point, ainsi qu'on l'a prétendu, le caractère de ceux des Arabes. Ils ont pour vêtement un manteau de peau flottant, qui s'attache autour du cou et descend jusqu'à terre.

Après quelques escarmouches, la colonne anglaise arriva sur les bords du Kei (territoire de Hinza). Les Cafres occupaient en force la rive opposée. Un d'eux s'avança jusque dans la rivière, et s'adressant aux Européens s'écria : « Oh! Mangesi (Anglais), savez-vous quelle est cette rivière? » Le gouverneur répondit : « Nous le savons fort bien. — Alors, reprit le Cafre, pourquoi venez-vous en armes dans le pays de Hinza? — Pour le voir et lui demander satisfaction, répliqua le gouverneur. — Nous ne voulons pas nous battre contre vous. — A la bonne heure; mais il faut que je voie Hinza. » Après cette explication, les Anglais traversèrent la rivière sans opposition. Le gouverneur donna neuf jours à Hinza pour faire la paix. Ce délai expiré, les hostilités recommencèrent; les troupes de la colonie parcoururent la Cafrerie dans un rayon de vingt milles; on brûla le Kraal d'Hinza, et on reprit 15,000 têtes de bétail. Les Fingos, que les Cafres ont réduits en esclavage, s'étaient joints à l'expédition au nombre de plusieurs mille.

Enfin le 29 avril, le roi Hinza (le grand Éléphant, le Lion, comme ses sujets l'appellent emphatiquement), entra au galop dans le camp du gouverneur, suivi de cinquante cavaliers; il venait demander la paix. C'était un homme robuste, de haute taille, d'environ quarante-cinq ans. Il portait comme marque distinctive une peau de léopard. On stipula la restitution des 50,000 têtes de bétail et des 1,000 chevaux qui avaient été enlevés à la colonie; Hinza y consentit ainsi qu'à la cession d'une vaste étendue de pays qui devait mettre désormais la colonie à l'abri des attaques des Cafres.

Tout étant réglé de cette manière, Hinza proposa au gouverneur d'aller lui-même avec une escorte presser la

restitution du bétail et des chevaux. Il devait laisser pour otage son propre fils, âgé de vingt ans, et son oncle Boko. Le gouverneur y consentit : il laissa partir le prince cafre avec une garde de quatre cents hommes sous le commandement du colonel Smith, vétéran plein de bravoure. La colonne se mit en marche ; le roi était fort gai, riait et causait avec le colonel. On traversa des prairies agréablement accidentées ; le ciel était pur et la température fort douce ; tout allait à merveille.

Cependant, au pied d'une montagne que la troupe avait à franchir, Hinza qui, depuis quelques instans, conduisait son cheval par la bride, sauta légèrement en selle et prit la tête de la colonne. Tout le monde avait mis pied à terre à l'exception du colonel Smith ; lorsque celui-ci vit Hinza passer à ses côtés, il lui cria : « Où allez-vous, Hinza ; arrêtez votre cheval ou je fais feu sur vous. » Comme Hinza ne tenait point compte de cette menace, le colonel prit un de ses pistolets et tira à trente toises de distance, sans frapper le fugitif. Il lui jeta alors son pistolet et l'atteignit derrière la tête ; Hinza se retourna d'un air moqueur et continua à fuir. Le colonel tira un second coup sans l'atteindre ; mais comme il montait un excellent cheval, il eut bientôt rejoint Hinza, et le saisissant par sa peau de léopard, il le renversa.

Hinza tomba ; mais il conservait toujours ses assagayes. Aussi, dès qu'il fut remis de sa chute, il en lança une contre le colonel, mais sans succès ; puis il gagna en courant le lit de la rivière. Les guides étaient montés à cheval et s'occupaient déjà de lui barrer le chemin. Un d'eux tira sur Hinza et le blessa à la jambe. Le colonel furieux les animait de la voix. Enfin on aperçut le prince cafre caché sous un rocher dans le lit même de la rivière.

Lorsqu'il se vit découvert, il lança un assagaye contre ses ennemis, qui ripostèrent à coups de fusil et l'étendirent mort. Ainsi périt Hinza.

Après la mort de ce chef, le détachement continua de battre le pays, mais sans pouvoir désormais accomplir le but de sa mission, et revint au camp sans avoir fait de perte notable. Le gouverneur jugea convenable de renvoyer Kreelie, successeur de Hinza, qui promit de livrer le plus promptement possible le bétail et les chevaux que son père avait promis; Booko seul fut gardé comme otage.

Pour couvrir la province nouvellement conquise, et qui a reçu le nom d'*Adélaïde*, on a élevé des fortifications de campagne dans lesquelles on a laissé de fortes garnisons, et le gouverneur est rentré à Graham's-Town avec le reste de ses troupes.

Voyages.

Culture du thé en Chine. — Depuis mon arrivée sur les côtes de la Chine, je désirais visiter les montagnes d'Ankoï, renommées par le thé qu'elles fournissent en abondance. J'en trouvai enfin l'occasion, lors d'une relâche que nous fîmes dans la baie de Hway-Taou qui se trouve à peu de distance de ce district. Après avoir reçu l'autorisation du capitaine, nous partîmes le 10 novembre au matin, deux officiers du vaisseau et moi, accompagnés d'un Chinois qui nous servait de domestique, et de huit Lascars. Nous avions eu soin de nous munir d'armes, pour repousser les insultes ou les violences auxquelles nous pouvions être exposés.

Après avoir remonté la baie jusqu'à l'embouchure d'une rivière sur laquelle est située la ville de Hway-

Taou, nous parvînmes à un pont qui n'a pas moins d'un mille de long. Mais notre chaloupe tirait trop d'eau pour remonter plus haut : nous fûmes donc obligés de continuer notre voyage par terre. Nous ne prîmes avec nous que trois Lascars, pour porter le bagage et les provisions. Un des officiers resta avec les cinq autres pour garder la chaloupe. Comme les naturels s'étaient réunis en foule autour de nous, nous eûmes le bonheur d'en déterminer un à nous servir de guide; deux autres consentirent à porter notre bagage, dès que nous serions hors de la ville.

Cette affaire était à peine conclue, lorsque nous vîmes arriver, porté sur un palanquin, un petit vieillard qui paraissait être le gouverneur de la ville. Il nous demanda où nous allions; et nous le lui dîmes franchement. Comme nos réponses s'accordaient avec ce que les gens du pays avaient appris de notre projet, il ne fit aucune objection. Il se borna à mesurer notre chaloupe, et repartit sans nous dire un mot. Dès qu'il nous eut quittés, nous nous mîmes en marche. En sortant de Hway-Taou, nous nous dirigeâmes vers le N.-N.-E. Nos compagnons de voyage furent très-polis, et sans la chaleur qui nous accablait, nous eussions été enchantés de ce début. A quelque distance, nous trouvâmes moyen de nous procurer des palanquins; mais après avoir fait environ un mille et demi, nos porteurs exigèrent une piastre en sus du prix convenu. Il fallut bien céder à cette réclamation illégale, et nous leur donnâmes une réale à chacun. Notre douceur les avait enhardis. Arrivés à la première gorge que nous avions à franchir, nouvelle réclamation de leur part; mais notre patience était épuisée. Nous leur déclarâmes qu'ils n'auraient rien de plus. Les paysans s'étaient attroupés autour de nous et semblaient prendre grand intérêt aux

débats. Notre guide leur expliqua la conduite des porteurs ; ils la blâmèrent d'une commune voix, et les obligèrent à se remettre en route. Force fut donc à nos coquins de nous reprendre sur leurs épaules. Dans le premier village que nous traversâmes, les habitans ayant montré une extrême curiosité de nous voir, nos honnêtes porteurs leur procurèrent ce plaisir en nous forçant à nous reposer quelques instans ; mais ils eurent soin de se faire chèrement payer cette complaisance.

Tout le pays que nous avions parcouru jusque-là fourmillait d'habitans, et offrait la culture la plus riche et la plus variée. Les principales productions que nous avions aperçues étaient le riz, les patates douces et la canne à sucre. Mais bientôt nous eûmes à gravir des montagnes escarpées et arides qui semblaient défier l'industrie humaine. Quelle fut notre surprise en voyant que leurs aspérités n'offraient pas un pied de terre végétale sans culture ! Partout on avait cherché à vaincre les obstacles ; de toutes parts s'élevaient terrasses sur terrasses. Le point culminant que nous atteignîmes pouvait être à deux mille pieds au-dessus de la plaine. Enfin nous redescendîmes dans une vallée charmante, au centre de laquelle se trouvait un village où nous devions passer la nuit. Le nom de ce village est Zung-Tse-Kio : il paraît avoir eu jadis une certaine importance, car on y trouve des ruines très-étendues. Rien de moins confortable du reste que l'espèce d'auberge où nous fûmes reçus ; cependant, grâces à nos provisions, nous pûmes nous faire préparer un souper passable.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous nous remîmes en marche ; un chemin pavé nous conduisit à une ville nommée Koe-Boe. Là, on nous dit que nous pouvions continuer notre route par eau, du moins pen-

dant quelque tems. Nous nous embarquâmes au milieu d'une population immense, avide de nous voir. Notre bateau était grand, mais léger et plat; il ne tirait que très-peu d'eau. Malgré cela il nous arrivait souvent de talonner, et l'on ne nous remettait à flot qu'avec beaucoup de peine. Les bords de la rivière étaient plantés de cannes à sucre, et bien cultivés. A chaque village devant lequel nous passions, les paysans sortaient en foule pour nous voir, et nous témoignaient les dispositions les plus amicales. Cependant, malgré tout notre désir de satisfaire leur curiosité, la chaleur nous contraignait de rentrer sous la tente. Alors les plus curieux se jetaient à l'eau pour nous voir de plus près. Ils offraient même de l'argent aux mariniers pour nous descendre à terre, et sur leur refus, ils nous lançaient des pierres.

Nous cherchions de tous côtés des plantations de thé. Car on nous avait dit partout que nous n'en étions qu'à peu de distance, et cependant nous n'en apercevions nulle part. Enfin nous arrivâmes à une ville nommée Aou-Hîe, située au pied de la gorge vers laquelle nous nous dirigions pour arriver à Taou-Hîe, but de notre excursion. Un mandarin se présenta suivi de quelques soldats, et nous demanda où nous allions. Lorsque nous eûmes satisfait à sa demande, il voulut savoir pourquoi nous étions armés. Nous répondîmes que c'était pour repousser les insultes, de quelque part qu'elles vinssent. Le questionneur se tint pour averti, et ne s'opposa plus à notre débarquement. La montagne qui nous restait à franchir était rude; et quoique nous fussions partis à trois heures de l'après-midi, le soleil s'était couché avant que nous fussions arrivés au terme de notre voyage. Pour comble de malheur la lune était voilée. A chaque pas, nos pieds heurtaient contre des pierres énormes; sans cesse

nous courions risque de tomber dans les précipices qui nous entouraient. Enfin nous atteignîmes un village dont les habitans eurent la bonté de nous éclairer le reste du chemin, en brûlant des bottes de paille, au risque d'incendier leurs récoltes. Arrivés à la ville de Taou-Hie, nous fûmes reçus de la façon la plus hospitalière par la famille de notre guide, et nous nous vîmes entourés aussitôt d'une foule de visiteurs.

Notre premier soin fut de choisir deux des habitans les plus intelligens ; nous leur fîmes une série de questions que nous avions préparées d'avance, toutes relatives à la culture du thé; voici en substance ce que nous apprîmes. Les graines qui servent à propager la plante sont produites sur le lieu même, bien que dans l'origine on les ait apportées de Wa-Hie-Chan. Elles mûrissent en huit ou dix mois. On les enfouit alors dans la terre, et l'on en met plusieurs dans le même trou, parce qu'il est rare qu'elles réussissent toutes. Les tiges paraissent le troisième mois après que la graine a été mise en terre. Les trous ont trois ou quatre pouces de profondeur, mais à mesure que la plante grandit, on relève la terre autour des racines. Au bout de trois ans, on commence à cueillir les feuilles, et il y a quatre récoltes par an. On ne fume et on n'arrose jamais la terre; on ne regarde pas même si elle est bonne ou non. Chaque plante donne tous les ans un *tael* de thé sec (environ la douzième partie d'une livre). Un *mow* de terre (240 pas carrés) peut contenir de 300 à 400 tiges. La taxe imposée par le gouvernement est d'une piastre et demie par *mow*. On grille et on roule les feuilles à sept ou huit reprises. Les feuilles vertes produisent un cinquième de leur poids en thé sec. Le thé de première qualité coûte sur les lieux 23 piastres le *pékoul* (133 liv. 1/2) : une grande par-

tie se consomme dans la province ou s'expédie à Formose.

Les vents dominans dans ce district sont ceux du N.-O. Celui de l'est est seul préjudiciable à la plante. Il gèle souvent pendant l'hiver, et la neige tombe fréquemment; mais elle ne reste pas long-tems sur la terre, et rarement elle a plus de trois à quatre pouces d'épaisseur. En général le froid ne nuit pas au thé. La durée moyenne de cet arbuste est de quinze à vingt ans; mais quelquefois il est détruit par un ver qui ronge les tiges et ne laisse que l'écorce. La période de sa croissance est de six à sept ans. Les plantes à thé sont disséminées dans toute l'étendue des montagnes d'Ankoï; mais on ne leur affecte point des expositions spéciales.

Après avoir pris ces informations préalables, nous résolûmes de faire le lendemain matin une excursion dans les montagnes. Nous partîmes au point du jour, et nous y arrivâmes dans l'après-midi. Ce qui nous frappa d'abord, ce fut la diversité que nous observâmes dans la structure des plantes; quelques-unes n'avaient qu'une coudée de hauteur, et elles étaient si touffues, qu'on pouvait à peine y faire pénétrer le bras. Leur feuillage était fort épais, mais les feuilles n'avaient guère que trois-quarts de pouce de longueur. A côté de celles-ci il y en avait d'autres dont la tige avait quatre pieds de haut. Ces dernières étaient moins touffues; les feuilles avaient depuis un pouce jusqu'à un pouce et demi de long; et chaque tige était séparée par un intervalle de quatre pieds et demi. Nous remarquâmes que le terrain n'était point disposé en terrasses; mais que cependant on avait cherché autant que possible à le disposer en plates-formes superposées. Le tout paraissait parfaitement cultivé. Chaque plantation était environnée d'un petit mur en pierre et d'un fossé. En général

on avait choisi pour établir les plantations le bas des montagnes où il y a de l'ombre des deux côtés et où la pente est plus douce. Les plus élevées que nous visitâmes pouvaient être à cinq cents pieds au-dessus de la plaine. Les plus hautes étaient les plus belles, peut-être parce que le sol y est meilleur ; mais presque partout le sol ne se composait guère que de sable. Voici donc ce que nous crûmes devoir conclure de nos remarques : la plante à thé demande un sol qui ne soit ni humide ni argileux, et qui pourtant absorbe l'humidité atmosphérique. Elle peut supporter un degré de froid très-vif, mais l'exposition au vent d'est lui est mortelle.

Industrie.

Résultats de l'exploitation des sables aurifères du comté de Wicklow en Irlande. — On trouve de l'or natif dans plusieurs parties de ce comté ; mais c'est surtout dans la vallée de Bolling que l'exploitation a été la plus fructueuse. Dans quelques endroits, on ne trouve ce précieux métal qu'accidentellement, mais le dépôt principal est au pied du mont Croghon Kinskella ; partout ailleurs, la quantité d'or obtenue a été comparativement peu considérable. Le plus gros fragment que l'on ait trouvé dans les autres courans a été recueilli près de Crolbawn ; il pesait deux onces et demie ; mais dans tous ces cas, l'or était constamment accompagné des substances métalliques au milieu desquelles on le trouve dans la vallée de Bolling, et que nous indiquerons plus loin. Les travaux établis d'après un acte du Parlement, qui régla la manière dont ils devaient être exécutés, furent continués jusqu'à l'époque de la malheureuse révolte de mai 1798 : alors l'établissement fut entièrement ruiné. Mais déjà le gouver-

nement avait retiré les avances qu'il avait faites pour l'entreprise.

Lorsqu'en 1801 on reprit les opérations, les directeurs proposèrent au gouvernement de ne pas les borner aux sables aurifères seulement, mais d'étendre les recherches, et de tâcher surtout de découvrir les veines d'où sortait ce sable ; ils s'appuyaient pour faire cette demande sur plusieurs considérations d'un assez grand poids. Ainsi, dans toutes les contrées de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe où il existe des veines aurifères, les districts voisins de ces veines offrent toujours des masses d'or qui ont été entraînées par les alluvions. L'or que l'on trouve à Croghon Kinskella se présente en masses dont le volume varie considérablement depuis quelques onces jusqu'aux paillettes de la plus petite dimension. Une de ces masses pesait 28 onces, une seconde 18 onces, une troisième 9 onces, une quatrième 7 onces. L'or est accompagné d'autres substances métalliques dispersées dans une espèce de couche qui se compose d'argile, de sable, de fragmens de rochers, et est recouvert par une couche de terre dont l'épaisseur varie dans les différentes directions, depuis vingt jusqu'à cinquante pieds. A Bollenvolley, l'or se trouvait constamment mêlé à du fer magnétique, à des fragmens de quartz et à de la mine d'étain et de manganèse. Plusieurs fois aussi on a trouvé l'or cristallisé en octoèdre et en dodécaèdre allongé. On avait remarqué encore que plusieurs veines de quartz de la montagne contenaient du fer magnétique, des pyrites de fer et de cuivre, de la blende et du quartz cristallisé. Les directeurs, s'appuyant sur ces différentes considérations, proposèrent de reprendre les travaux d'exploitation, mais, en les dirigeant du côté de la source du ruisseau ; d'examiner l'intérieur de la montagne au moyen

de tranchées faites dans différentes directions jusqu'au rocher vif; d'explorer avec plus de soin les veines déjà connues et celles que les tranchées pourraient faire découvrir près de la surface.

Ces mesures ayant reçu la sanction du gouvernement, furent mises à exécution, et de nombreux essais furent faits pour sonder les veines déjà connues et celles qui l'ont été depuis. Une seule tranchée faite à Bollenvolley a mis à découvert 27 veines de quartz, qui variaient depuis neuf pouces d'épaisseur jusqu'à quatre pieds, et dans une étendue de sept cents brasses. Une autre tranchée faite à Bellenogon découvrit, sur une longueur de six cents brasses, 18 veines de quartz. Ces veines sont évidemment contemporaines, et la plupart d'entre elles sont nues; mais il en est quelques-unes qui contiennent du fer magnétique et des pyrites de fer. Deux des plus fortes veines se trouvent à l'ouest de la montagne, et ont, l'une six pieds de largeur, et l'autre quatre : elles sont spécialement composées de masses de fer magnétique et de quartz contenant des pyrites de cuivre et de fer.

Les substances minérales obtenues par ces différentes opérations furent soumises à diverses expériences. On les traita successivement par la méthode du feu et par celle du mercure; mais on ne put obtenir dans aucun cas la plus petite parcelle d'or, quelque méthode que l'on employât. Après un résultat si malheureux, on regarda comme prouvé que les veines de la montagne ne contenaient point d'or, et le gouvernement abandonna l'entreprise.

La même conclusion semble applicable à la mine d'étain et à celle de manganèse, dont on ne trouva pas de traces durant ces différentes opérations, bien qu'elles se rencontrent fréquemment dans le sable aurifère. Quelle

est donc l'origine de ces substances minérales que l'on trouve détachées dans ces courans? Il est probable, bien que les recherches faites par le gouvernement soient peu favorables à cette opinion, qu'elles sont plus ou moins disséminées dans l'intérieur des veines de la montagne, sans que toutefois on puisse en trouver sur tous les points. Dans cette hypothèse, il est facile de s'expliquer comment l'or et les autres substances métalliques détachées, auront été entraînées et auront changé de position à l'époque où l'Océan s'est retiré, et où le sol actuel commença à se former. La quantité d'or natif obtenue dans ces circonstances par le gouvernement s'est élevée à 944 onces, qui ont produit à la vente 3,675 livres sterling, 7 schellings 2 deniers et demi.

FIN DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

